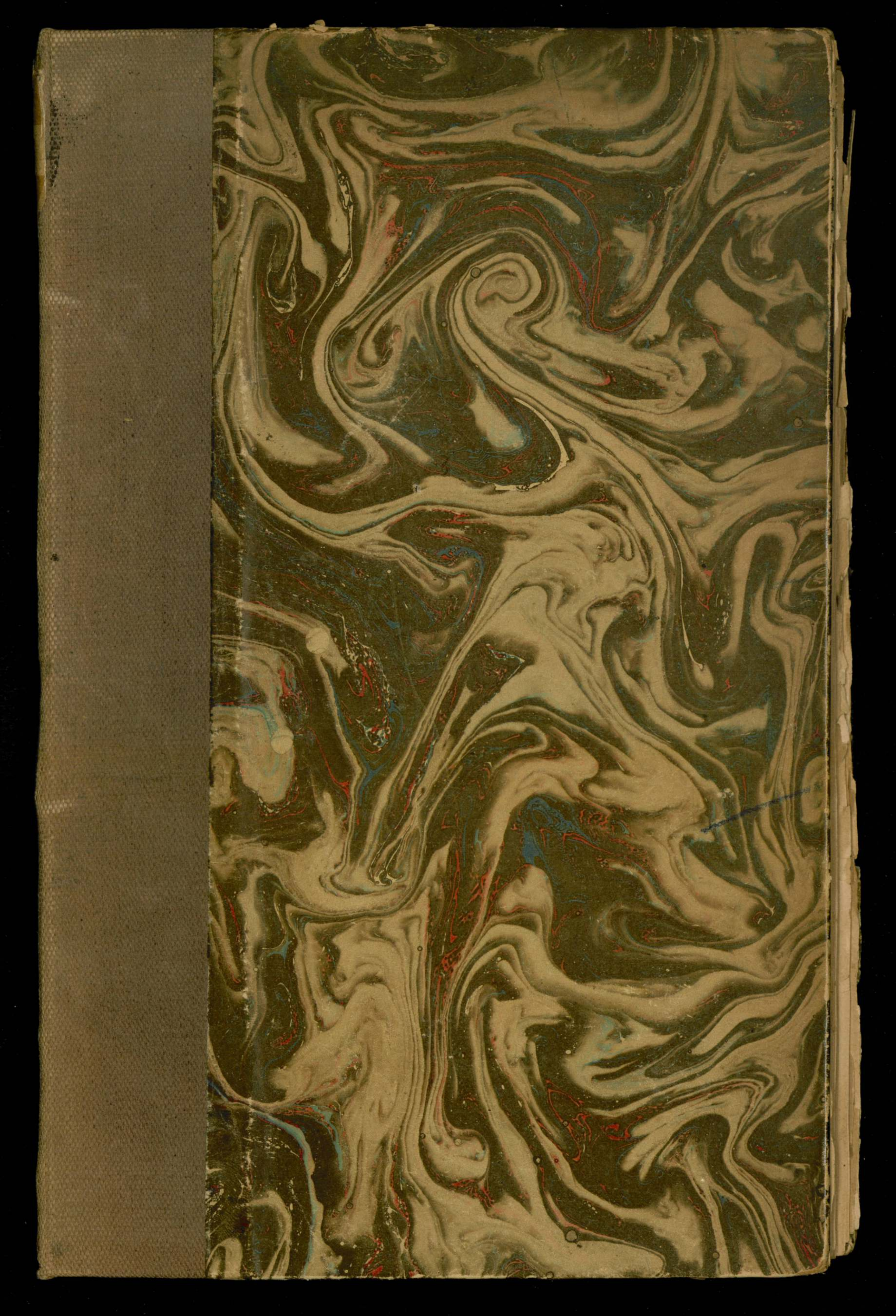
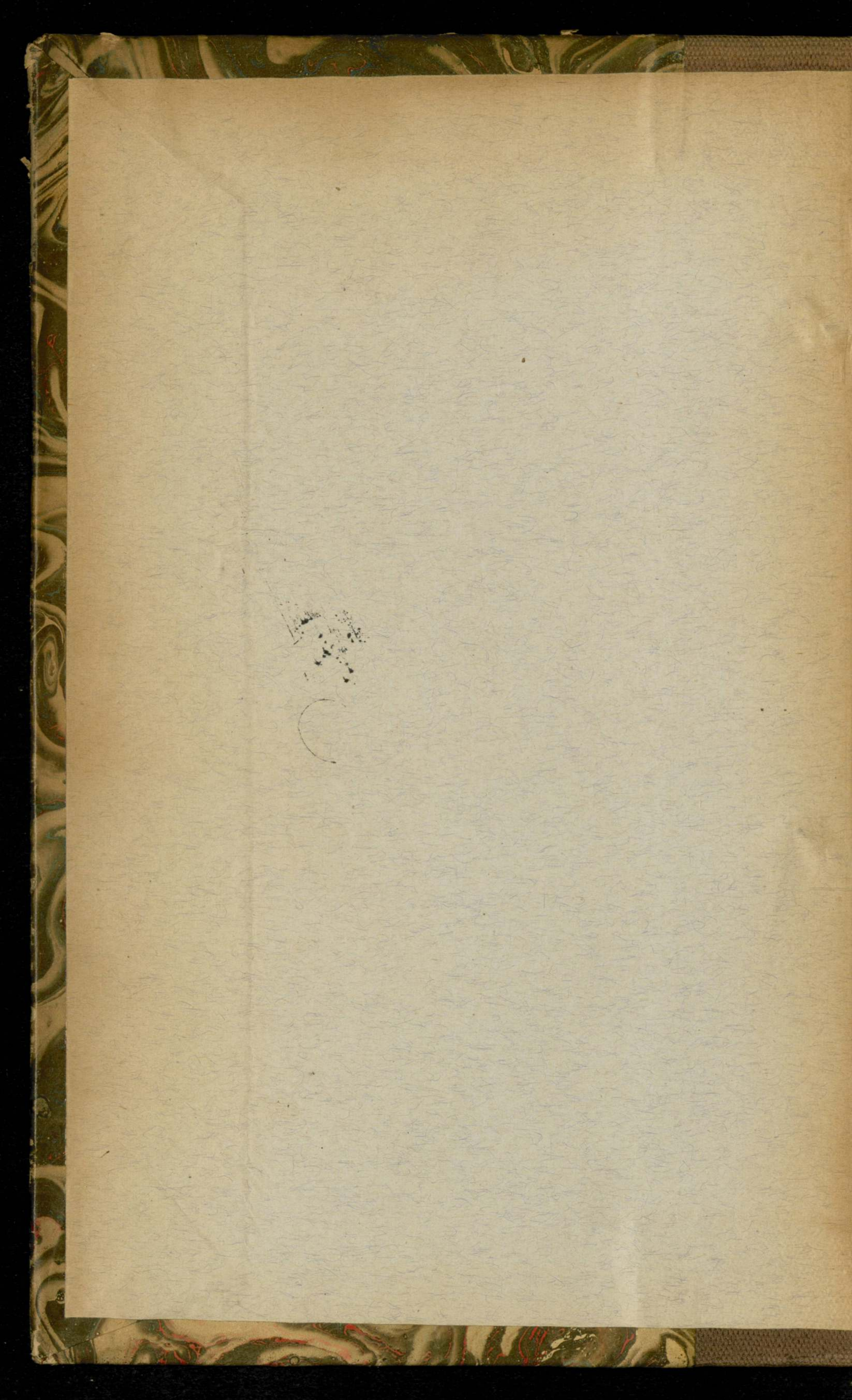
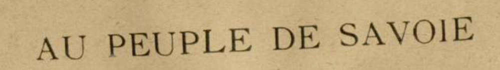




CHANTS & CHANSONS

DE LA

SAVOIE



AU PEUPLE DE SAVOIE

EN COMMÉMORATION DU CINQUANTENAIRE

DE SA RÉUNION A LA FRANCE

CHANTS & CHANSONS
DE LA
SAVOIE

RECUEILLIS, NOTÉS ET COMMENTÉS

PAR

CL. SERVETTAZ

Professeur à l'Ecole primaire supérieure
de Thonon

CHANSONS DE MOISSONS — CHANSONS DE BERGÈRES
CHANSONS D'AMOUR





PARIS
RNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, 28 (VIe)

ANNECY
J. ABRY, I...
3, rue de ...

1910



Préface de l'Auteur

Je remets au public ce qu'il m'a prêté ; j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage.
(La Bruyère).

La Chanson est l'art des humbles ; c'est le seul qui, jusqu'aujourd'hui, lui ait été réellement accessible. Le peuple des campagnes, en particulier, privé des ressources intellectuelles et esthétiques de la ville : musées, expositions, théâtres, concerts, conférences, auditions et représentations diverses, devait forcément cultiver et aimer la Chanson. Il y a trouvé presque toutes les joies supérieures, tout l'idéal dont il pouvait agrémenter et orner sa vie individuelle et sociale si monotone et si étroite. En elle il a goûté le double charme de la musique et de la poésie. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il en ait fait de tout temps — et plus encore autrefois qu'aujourd'hui — une de ses distractions favorites.

Il s'est constitué à travers les âges un répertoire spécial, très différent de celui de la ville. Celui-ci, en effet, directement alimenté par la musique savante écrite, est incessamment renouvelé au fur et à mesure de l'apparition des productions nouvelles rapidement connues et répandues dans les centres urbains. Il est donc exclusivement composé d'œuvres modernes

et surtout contemporaines provenant de la diffusion en province des compositions de maîtres, des nouveautés du jour créées et lancées par les scènes parisiennes. Après quelques années, la Chanson la plus en vogue a vieilli et tombe dans l'oubli [1]. Dans les programmes de soirées, les Chansons de Nadaud, de Béranger et de Dupont ne figurent-elles pas déjà au rang des Chansons anciennes ? Et pourtant elles sont d'hier. Par besoin de variété, de changement, l'engouement se porte sur les sujets nouveaux qui prennent la place des anciens. Ainsi se rajeunit sans cesse au cours des temps le répertoire du peuple des villes.

Il en est tout autrement à la campagne : on y ignore généralement la musique imprimée ; les nouveautés y pénètrent peu et ne s'infiltrent qu'à la longue ; en outre, le paysan est d'esprit conservateur, de goûts très stables ; défiant à l'égard de toute innovation, il aime mieux garder que changer et ajouter ; ainsi il est resté fidèle à ses Chansons comme à ses croyances et jamais il ne s'en est lassé ; par les tendances de son tempérament aussi bien que par les conditions de son existence, son répertoire devait échapper aux capricieuses fluctuations de la mode, aux changements répétés ; il est essentiellement *traditionnel*.

*
* *

Les Chansons qui ont cours actuellement à la campagne sont toutes anciennes : quelques-unes datent de plusieurs siècles[2]. Le fond en a été lentement constitué. De temps à autre quelques sujets nouveaux venaient enrichir très discrètement le répertoire primitif, chaque époque apportant son alluvion, mais conservant le stock déjà existant, permanent et stable ; c'est là une hypothèse naturelle et vraisemblable. Ainsi de siècle en siècle s'est formé et transmis cet ensemble de Chansons rustiques, trait d'union et instrument de continuité entre les générations.

En les écoutant, nous croyons entendre comme en un lointain écho la voix des aïeux perpétuée jusqu'à nous.

1. Il est à remarquer que les airs d'opéra se maintiennent bien plus longtemps dans la faveur populaire que les Chansons proprement dites.

2. Ainsi *La Pernette* a le même thème qu'une Chanson de toile du XIIe s. : Belle Amelot, et ce qui caractérise précisément les Chansons *populaires* c'est qu'on en a déjà perdu de vue les origines. Les vieilles Chansons sont donc *populaires* dans un double sens : et par leur ancienneté et par leur grande diffusion (popularité).

A. Theuriet a exprimé avec une émotion délicate l'étrange évocation du passé qui est dans la Chanson populaire :

« Le soir quand les pastoures huchaient pour arauder leurs ouailles éparses dans les prés, les fuyantes vocalises de cette mélodie si bien en harmonie avec la tombée de la nuit, se répétaient à chaque coin de la vallée ; il me semblait alors que les temps primitifs se réveillaient et que trois mille ans auparavant les bergères celtes avaient dû se servir de ce même chant pour rappeler leurs troupeaux.

« C'est là, en effet, un des précieux enchantements de la poésie populaire ; quand on la rencontre, on croit ressaisir le fil de l'antique tradition nationale ; on se sent en sympathique communication avec ses plus lointains ancêtres.

« En face de ces monuments de l'histoire populaire — contes, superstitions, coutumes, chansons — on est ému comme si on était brusquement en présence d'un trisaïeul inconnu dans les traits duquel on retrouverait des airs de famille. On se sent rattaché au terroir de sa province par des racines nouvelles et plus profondes. C'est qu'on a tout à coup entendu sourdre sous le sol le grand courant de poésie primitive qui est en quelque sorte le fonds commun de la race et qui s'est conservé plus vivace en plein champ et en plein air[1]. »

C'est l'âme de sa province, l'âme de son pays que l'on retrouve en effet dans la Chanson populaire qui perpétue la tradition commune, et que le peuple a si intimement associée à sa vie. A propos des rapports des races en Amérique du sud, M. le Dr Rivet écrit les lignes suivantes où nous trouvons fortement marquées la puissance morale et l'influence sociale de la musique populaire.

« Mais c'est surtout, dit-il, par sa musique que la race vaincue a conquis son vainqueur. Les « tonos » indiens, mélopées plaintives, nostalgiques et monotones où semble pleurer l'éternelle détresse du peuple qui les inventa, émeuvent le blanc bien plus que les compositions savantes des grands maîtres contemporains.

« Chaque dimanche un orchestre militaire exécute, sur la grande place de Quito, des marches, des valses, des fragments d'opéra dont le public écoute distraitement l'harmonie compliquée ; mais de retour à la caserne, avant de rompre les rangs, les musiciens jouent pour eux-mêmes quelque mélodie indigène.

1. A. Theuriet : *Sous Bois*, p. 263, Paris, Charpentier, 1901.

Aussitôt, la foule se tait, les fenêtres des maisons voisines s'entr'ouvrent discrètement, et, de la grande dame à la servante, du « caballero » au « cholo », une intime communion de sentiments s'établit. L'âme indienne s'épanche en notes simples et tristes et une émotion identique étreint et rapproche un instant les deux races hostiles. Pour tous, le « tono » est comme un très vieil air du pays natal qu'on écoute avec recueillement et qui parle directement au cœur. Et cette étrange musique exprime en effet si exactement la mentalité du peuple qui la créa, la poésie du pays qui l'inspira, que le voyageur étranger ne peut se la rappeler sans évoquer aussitôt la vision mélancolique des hauts plateaux andins et des Indiens aux grands yeux résignés[1]. »

*
* *

S'il n'est pas douteux que la plupart des Chansons populaires sont anciennes[2], leur origine exacte ne laisse pas d'être encore fort obscure malgré les minutieuses et patientes recherches des savants. A quel moment, où et par qui ont-elles été composées ? Ce sont les deux dernières questions qui restent le plus souvent sans réponse.

Le prototype de quelques-unes a été retrouvé dans les chefs-d'œuvre des maîtres et dans les recueils imprimés ou manuscrits : Grandes Bibles de Noël, Vergers, Jardins, Rosiers, Bouquets de Chants, etc., que chaque époque nous a laissés : celles-là ont comme un état civil et parfois une paternité certaine.

Mais pour la plupart les folkloristes et les philologues sont réduits à des hypothèses au sujet desquelles l'accord n'est pas établi. Leurs recherches sont d'autant plus ardues que les Chansons conservées à peu près exclusivement par la tradition orale ont subi, au cours de leur transmission, des transformations profondes, au point que certaines ont dû perdre toute

1. Dr Rivet : *Essai sur les peuples sud-américains* (*Rev. scientifique*, 29 février 1908).

2. Sur ce point, consulter A. Jeanroy : *Les Origines de la Poésie lyrique en France, au moyen-âge*, Paris, in-8°, 1889.
G. Paris : *Les Origines de la Poésie lyrique au moyen-âge*, Paris, 1892.
Id. *Chansons du XVe s.*
Id. *Les Chansons populaires du Piémont*, à propos de l'ouvrage de M. Nigra, 1889. (V. *Mélusine*, t. V, p. 78,)
P. Aubry : *Trouvères et Troubadours*, Paris, Alcan, 2e édit., 1910.
J. Tiersot : *Histoire de la Chanson populaire en France*, Paris, 1889, in-8°.
La Revue des Traditions populaires (E. Leroux, Paris) et aussi dans la collection de *Mélusine* (Paris, libr. E. Rolland, Directeur, H. Gaidoz), les articles de G. Doncieux, A. Loquin, etc.

ressemblance avec l'original. M. G. Doncieux, par l'étude comparative, philologique et poétique des textes de nombreuses versions, a pu étudier l'évolution de quelques chansons, les situer approximativement dans le temps en les rattachant aux formes de chaque époque, et en établir d'intéressantes restitutions critiques[1].

M. Rolland est d'avis qu'une partie de nos Chansons populaires existent déjà en latin où il pense en avoir retrouvé les origines. D'autres, par un rapprochement avec les plus anciens poèmes de l'Europe du Nord, ont retrouvé une parenté entre la vieille tradition populaire scandinave et les thèmes de nos Chansons, particulièrement ceux qui sont légendaires.

M. A. Van Gennep pense que la plupart de nos Chansons populaires de Savoie ont une origine savante et littéraire qu'il date du XVIII[e] siècle. Elles auraient été importées, notamment, par les soldats pendant l'occupation française de la Révolution.

En ce qui concerne exclusivement le texte, nous pouvons appliquer tout particulièrement à notre région qui, philologiquement, se rattache au groupe gallo-roman ou franco-provençal, l'hypothèse du maître romaniste, Gaston Paris[2] :

« La France du Nord est le foyer principal de la poésie populaire des pays romans dans ce qu'elle a de plus intéressant. Elle n'en est sans doute pas seulement le foyer : elle en est le berceau. »

Une partie de nos vieilles Chansons seraient donc nées au moment de la grande efflorescence de la poésie lyrique populaire et de l'apparition des premières Chansons lyrico-épiques, au XV[e] siècle. Elles dériveraient, ainsi que les Chansons provençales et piémontaises, du français proprement dit, langue septentrionale.

Ce genre essentiellement français aurait défrayé ensuite les pays voisins où l'on retrouve des groupes semblables.

La plus grande part de notre répertoire rustique est constituée par des Chansons à personnages[3], narratives et dialoguées,

1. Exemple : La Restitution critique de la *Pernette*, basée sur 49 versions. (Cf. : *Mélusine*, t. V, I., n° 3). Les 2 chansons suivantes :
a) La Belle dans la Tour qui figure aux registres tenus durant le cours du XV[e] s. par Jehan Taillefier, greffier de l'échevin de Namur ;
b) La Belle au pied de la Tour, tirée d'un manuscrit de Bayeux du XV[e] s., dérivent de la *Pernette* dont elles sont des reproductions déformées, et permettent de les dater à minima du XV[e] siècle.
Notons que le thème de ces Chansons se retrouve dans une ballade écossaise qu'a publiée W. Scott (*Ch. pop.*, t. II, 1802 : *Le Gentil épervier*).

2. G. Paris : *A propos des Ch. pop. du Piémont*, de Nigra.

3. Cf. P. Aubry : *Trouvères*, p. 34, pass.

anecdotiques et objectives ; par ces caractères, elles paraissent procéder des œuvres des Trouvères ; en tout cas, elles leur ressemblent ; les Chansons courtoises des Troubadours [1], plutôt subjectives, n'ont guère de rapport avec les nôtres. — Une autre remarque établit un rapprochement intéressant entre notre cycle populaire et les œuvres en français septentrional : d'un côté et de l'autre, c'est la même conception pessimiste de l'amour qui doit se sanctifier ou tout au moins se mériter par la souffrance qui en est la rançon ou la vertu.

*
* *

Quelle est la part du peuple dans l'élaboration de son répertoire populaire ? Il est impossible de la fixer avec précision, mais on peut dire d'une manière générale qu'il a dû à la fois choisir, transformer et créer.

Il a créé. Nous avons recueilli un certain nombre de Chansons, modernes pour la plupart, satiriques ou patriotiques, dont les auteurs, encore vivants ou non, sont connus : chanteurs ou demi-lettrés locaux. Les airs d'instruments créés par les ménétriers[2] en vue de la danse, mis à part, il est à remarquer que le peuple compose de préférence la poésie qu'il adapte ensuite à des airs connus[3] ; et les seules tentatives musicales que nous avons observées portent non sur la mélodie mais sur l'harmonie dans l'accompagnement des chants en plein air[4].

Pour le texte, on rencontre fréquemment des vers, des couplets entiers, visiblement ajoutés après coup, provenant de la fantaisie de chanteurs en verve. Le fait que nous observons sur le vif aujourd'hui a dû aussi se produire autrefois.

*
* *

Mais on ne saurait vraisemblablement supposer que le peuple est l'auteur, le créateur de son répertoire. Il a dû en puiser la majeure partie, à travers les âges, dans l'œuvre artistique des poètes et des musiciens. Il a choisi, faisant siennes, parmi les œuvres des maîtres qui finissaient par arriver jusqu'à lui, celles qui lui plaisaient le plus.

1. On sait que Trouvères et Troubadours étaient à la fois poètes-musiciens et musiciens-poètes.
2. A la campagne, *violni* (violoneux).
3. Nous avons trouvé en Haute-Savoie 7 chansons sur le seul *Air des Fraises*, de Capelle (Clef du Caveau).
4. Voir plus loin : les Chants à contrevoix.

« Nos chansons populaires, dit M. Gaston Paris [1], ne sont pas des œuvres impersonnelles et n'appartiennent pas aux basses classes proprement dites et aux paysans ; ceux-ci les ont conservées et non créées. »

Les unes sont encore reconnaissables et à peine démarquées ; les autres — et c'est le plus grand nombre — ont été modifiées et adaptées aux circonstances ; en général elles sont simplifiées. On chante en veillée dans la vallée d'Abondance l'*Air du Meunier*, d'Hérold [2]. La mélodie en est assez bien conservée, mais son rythme a subi une transformation capitale : le passage en ₵ du tic-tac du moulin s'est modifié en $\frac{3}{4}$, mouvement de valse, moins vrai, mais plus facile à saisir.

Nous surprenons ici sur le fait l'altération que le peuple a dû faire subir aux œuvres savantes, altération qu'il a marquée de ses tendances et par lesquelles il a adapté les œuvres choisies à leur milieu nouveau. L'examen d'un sujet à nombreuses versions [3] décèle clairement la grande part qu'il a prise dans la formation de son répertoire. Il a parfois tellement introduit de changements dans une œuvre qu'il l'a faite sienne. En fait d'art, la création n'est souvent qu'une adaptation de choses déjà existantes à des conceptions particulières.

« Le peuple qui chante fait œuvre de poète sans le savoir, et il travaille inconsciemment à une rédaction perpétuelle de ses chants. »

Parmi les changements apportés, il en est qui proviennent d'une transmission défectueuse ; autrefois très peu de paysans savaient lire et écrire ; et les chansons confiées à la mémoire se communiquaient de vive voix ; d'où de nombreuses défaillances auxquelles devait suppléer l'imagination plus ou moins alerte ou fertile des chanteurs, et cela s'ajoutait au produit de leurs propres fantaisies.

Plus intéressantes sont les modifications qui procèdent d'un besoin de simplification, ou d'une libre initiative esthétique. Elles portent à la fois sur la musique et sur la poésie. Le peuple a altéré la rime, la coupe, l'agencement, le nombre de vers, introduisant aussi sa conception personnelle dans la ligne mélodique ou bien lui faisant subir telles transformations que

1. A propos des *Ch. du Piémont*, de Nigra.
2. Hérold : *Marie*, acte III (Opéra Comique), Paris, J. Meissonnier. Il y a aussi modification de la mélodie en même temps, et addition d'un couplet nouveau.
3. Nous avons recueilli jusqu'à trente versions de certaines chansons très répandues.

l'usage, le milieu, des circonstances de toutes sortes rendaient nécessaires.

Un même sujet devait donc, d'une région à l'autre, se modifier différemment et faire souche de versions très diverses qui, par la suite, durent se mélanger au cours de leur diffusion. Aussi est-il difficile, dans la plupart des cas, de fixer le berceau d'une chanson ; et cette observation nous conduit à préciser le sens dans lequel on peut appeler *Savoyardes*, les vieilles chansons de ce recueil. Il ne comporte pas une présomption générale d'origine, et sauf pour quelques-uns dont les auteurs sont connus, nous ne prétendons pas affirmer par là que la Savoie doive revendiquer la paternité des morceaux qui y sont contenus. Ce titre constate tout simplement qu'ils se chantent ou ont été chantés dans nos campagnes.

Il n'entrait pas dans le cadre du présent recueil d'indiquer chaque fois toutes les provinces françaises dans lesquelles telles ou ou telles de nos chansons populaires sont également connues ; mais pour quelques-unes, cependant, nous avons cru intéressant de signaler les versions en cours dans d'autres régions.

* * *

Comme des plantes, les chansons se sont disséminées en diverses localités, et se sont différenciées dans chacune d'elles. On pourrait constituer tout un répertoire avec celles qui sont communes à toutes les régions françaises ou à plusieurs d'entre elles ; cela suppose évidemment un sujet originel qui s'est répandu et transformé. Comment a dû s'opérer sa diffusion ?

Tout d'abord, le régiment fut un organe de concentration et de dispersion ; les soldats de diverses régions s'enseignèrent réciproquement ce qu'ils savaient et le rapportèrent dans leurs contrées respectives. Enfin, la propagation se faisait encore par leur mariage avec une jeune fille du pays de garnison, qu'ils ramenaient ensuite au pays [1]. M. A. Van Gennep pense que les soldats de la Révolution — nous l'avons déjà dit plus haut — ont dû jouer un rôle important dans l'introduction des Chansons populaires en Savoie, et il attribue également une influence très importante aux images d'Epinal — il y en avait en chansons — si répandues autrefois.

Les merciers ambulants [2], véritables Juifs errants, colpor-

1. Dans un hameau de Thonon, on chante le fameux air populaire breton : *Ann hini goz* (La Vieille). Il a été importé par une Bretonne épouse d'un Chablaisien, qui a tenu garnison en Bretagne.

2. Ou : gagne-petit, ou fenestrelles (du nom de leur lieu d'origine).

taient les chansons avec « le fil, les aiguilles, les ciseaux, les jolis dés », et en régalaient les familles qui leur donnaient l'hospitalité.

Les bergers de transhumance favorisaient pour leur part l'échange du répertoire d'une vallée à l'autre ; enfin les artisans à domicile [1] : tailleurs, tailleuses, cordonniers, etc., y apportaient aussi leur contribution : il y a quelque trente ans, c'était tout un événement pour nous, enfants, que l'arrivée de la tailleuse : toute la journée la maison retentissait de ses chansons, et c'était un point d'honneur pour elle que d'en savoir chaque fois de nouvelles.

Dès la seconde moitié du XIX siècle, les recueils chansonniers manuscrits se sont multipliés à la campagne, assurant une transmission plus fidèle ; à leurs moments de loisir, beaucoup de soldats fixèrent sur des cahiers, souvent ornés d'enjolivures comme des missels, leur répertoire où voisinent dans une promiscuité bizarre de naïves pastorales, chansons de la payse, avec des mélodies en vogue et des refrains de café-concert.

Souvent aussi, au village, jeunes gens et jeunes filles se constituaient des recueils qui étaient précieusement conservés. Et dans ces feuillets jaunis était enclose toute l'humble poésie des paysans. Parfois le Chansonnier se doublait d'un véritable carnet de souvenirs. Nous avons eu entre les mains un vieux répertoire cartonné, très curieux, où entre deux chansons s'intercalaient toutes naïves, des mentions d'événements et d'émotions notées sur le moment : visites, travaux, temps qu'il fait, joies intimes, peines de cœur, tristesse d'un départ, etc... L'auteur de ce recueil est aujourd'hui une vieille grand'mère ; avec quelle émotion — lorsqu'il lui tombe maintenant sous les yeux — elle doit le relire et revivre dans l'enchantement les heures joyeuses de sa jeunesse! La génération actuelle ne semble pas apporter le même soin à garder ce répertoire.

*
* *

Et c'est dommage. En plus de l'intérêt qui s'attache à toutes les choses du passé, la Chanson populaire a le charme de sa valeur même : elle est toute savoureuse de simplicité naïve et sent bon le terroir. Elle a une physionomie qui permet de la distinguer bien vite d'une production savante. Qui a vécu à la campagne, qui a entendu la chanson rustique dans son milieu,

1. Ce régime disparaît de plus en plus.

la reconnaît bien vite à son air vétuste, à sa spontanéité, à son allure naturelle et indépendante ; enfin, de plus près, à certains traits de sa mélodie, de sa facture et de ses thèmes.

*
* *

Tout d'abord sa mélodie est généralement très courte, limpide et d'une ligne extrêmement simple, le plus souvent sans refrain : il est évident que le peuple, soit en choisissant, soit en transformant devait écarter toute complication pour des morceaux qu'il confiait exclusivement à la mémoire ; il lui fallait des choses faciles à retenir. Il se plaît, il est vrai, à revêtir les chants de nombreuses fioritures, petites notes d'agrément, ports de voix, etc. ; mais c'est à peine un peu de broderie légère qui, le plus souvent, donne de la grâce ; tels de ces caprices ou ornements mélodiques sont des plus gracieux, et il arrive qu'entre une version pure et celle qui est ainsi modifiée, la seconde est souvent préférable. Dans la vallée de la Dranse du Biot, aux environs de Saint-Jean d'Aulps, les chanteurs n'exécutent aucun chant sans ces ornements ad libitum qui, tour à tour, amorcent, relient, se mêlent au motif en arabesques déliées, souples et légères, presque insaisissables. Mais ces fantaisies s'adaptent si bien à la mélodie et l'épousent si intimement qu'elles n'en détournent pas la pensée ; l'idée musicale va droit à son but, sans recherche ni contours. Lorsqu'elle s'écarte des règles ordinaires de composition, c'est sans fatuité, ni snobisme ; la simplicité de son indépendance fait que l'exception semble toute naturelle [1]. C'est pourquoi les Chansons populaires sont vite apprises ; l'oreille les retient après quelques auditions seulement.

Il en est de très gracieuses, purs bijoux mélodiques, d'autant plus charmants qu'ils sont exempts d'affectation.

Cette grâce toutefois est généralement alanguie et mélancolique [2], quelle que soit la modalité. Un air dolent que vient encore accentuer la lenteur du rythme donne comme un air de famille à toutes les Chansons paysannes.

Les notes tenues y sont très fréquentes parce qu'elles per-

1. Il y aurait une étude intéressante à faire des modulations et des cadences finales dans la Chanson populaire ; nous signalons en passant la curieuse allure mélodique de la Chanson : *Les Métamorphoses* (V. CH. D'AM. n° 1).

2. Le peuple affectionne ce genre. Les sujets sentimentaux larmoyants de 1830 lui plaisent. Les Chansons que nous avons rencontrées le plus souvent sont deux Complaintes dans ce genre : *Morte à vingt ans ; l'Orphelin du hameau* ; il n'est guère de chansonniers où elles ne figurent pas.

mettent à la voix de se déployer. Le paysan habitué à parler fort, en plein air, considère surtout la sonorité : il sait qu'il ne dérange personne et qu'il est partout à son aise : chanter fort, c'est bien chanter ; cela est à la fois pour lui un goût et un besoin ; il les satisfait au détriment de l'expression lorsqu'il chante à la maison ; mais les exécutions bruyantes en pleine campagne, toutes frustes qu'elles soient, produisent un bel effet. La structure musicale est parfaitement adaptée aux circonstances. Pour s'en rendre compte, il faut écouter par les beaux soirs d'été ces puissants Chœurs de Moissons poussés d'une voix forte, à l'unisson, par des groupes mixtes au retour des champs. La voix se renforce et s'épanouit sur de fréquents points d'orgue majestueux.

Même isolément le paysan chante toujours avec un tel élan sincère que les morceaux — pour celui qui les a écoutés — restent empreints du caractère qu'il leur a donné, et difficilement imitable : chaque chanson de ce recueil nous rappelle très nettement ses chanteurs, leur voix, leurs gestes, leur attitude, et à la lecture leur intonation bien particulière nous revient à l'oreille. L'exécution très spéciale de la Tyrolienne suisse n'est pas pratiquée ordinairement en Savoie ; à la montagne les jeunes gens « huchent [1] » quand ils chantent la nuit en bande.

Les exécutions à plusieurs voix sont assez rares dans notre région ; elles nous paraissent localisées dans le Haut-Chablais. A la montagne, les jeunes gens accompagnent la mélodie de chants supérieurs et inférieurs appelés « contrevoix [2] ». La variété et la qualité des accords ainsi produits naturellement révèlent chez les paysans de ces contrées le goût, l'instinct de l'harmonie.

* * *

Le rythme populaire est, en général, appesanti ; on dirait qu'il se ressent de l'allure du paysan, qui avance lentement du train régulier et lourd de ses bœufs, qui a pris — comme le dit notre compatriote, M. J. Payot, *le pas d' la lota*. Dans son activité même, il a le geste mesuré ; elle est paisible, tranquille comme sa vie.

Aussi traîne-t-il ses chansons, et cela lui permet de chanter

1. « Hucher » : lancer en plein air des appels moitié chants moitié rires bruyants, dans le fausset très aigu, s'achevant d'ordinaire en cascade.

2. Voir : CH. DE BERGÈRES, p. 16.

fort, de soutenir longtemps la voix, suivant son goût favori.

Aussi bien que la mélodie, le rythme s'adapte aux conditions d'exécution ; la *Chanson de la Marjolaine* [1] nous en fournit un curieux exemple : dans l'Albanais, on la dit à la rentrée des récoltes, le soir ; c'est une Chanson de Moisson au mouvement large, en barcarolle lente : dans le Chablais, le long de la vallée d'Abondance où elle fait partie du répertoire des conscrits, son rythme s'est dégagé ; elle est devenue un air de marche vif et léger.

Les syncopes sont très fréquentes dans les airs rustiques ; peut-être le peuple a-t-il voulu par ce caprice en rompre la monotonie.

Les mesures les plus courantes sont $\frac{2}{4}$, $\frac{6}{8}$ et $\frac{9}{8}$; $\frac{4}{4}$ est moins usitée ; quant à $\frac{3}{4}$ en mouvement de valse elle paraît être très rare.

*
* *

Quand il est question de Chansons de Campagne, il vient immédiatement à l'esprit du public qu'elles doivent être patoises, et nous avons maintes fois entendu des personnes identifier exclusivement la Chanson populaire à la Chanson patoise. Or, dans l'ensemble de nos poèmes traditionnels, les sujets traités en dialecte local ne sont qu'une infime minorité, un dixième environ, et ils seront de moins en moins nombreux parce que l'usage du patois se restreint de plus en plus. Le fonds de notre répertoire se chante en français, français souvent dégradé et fantaisiste il est vrai.

Il est à remarquer que le patois est surtout employé dans les sujets satiriques, ironiques ou burlesques ; la plus forte proportion se rencontre dans quelques CHANSONS DE BERGÈRES à dialogues, où la fille des champs repousse dans son dialecte habituel les avances du riche citadin galant qui passe, et surtout dans les Chansons humoristiques relatives au mariage et au ménage. Il donne aux poèmes populaires une saveur toute particulière que seuls peuvent goûter ceux à qui il est familier.

Nous trouvons aussi le patois dans les Noëls savoyards, très rares, notamment dans un recueil imprimé en 1555 : *Noelz et Chansons nouvellement composées tant en vulgaire français que savoysien dict patois,* par Nicolas Martin, de Saint-Jean

1. Voir : CH. DE MOISSONS, n° 6.

de Maurienne [1] et dans le Noël en patois savoyard des environs d'Annemasse [2].

Les Chansons patoises ont toujours beaucoup de succès à la campagne ; et il est vraisemblable que celles-là sont bien l'œuvre des paysans, tout au moins de compositeurs qui ont vécu la vie rustique ou dont le patois dut être la langue d'enfance [3], mais ne sont pas des adaptations patoises de thèmes originairement français.

Si telle était leur origine, elles n'auraient pas cette simplicité d'allure, cette originalité de verbe et de construction qui les rendent si savoureuses [4].

*
* *

Le texte des Chansons populaires en français a été profondément altéré au cours de leur transmission ; il n'est ni très pur, ni très régulier dans la rime, la prosodie, la versification, le vocabulaire et la syntaxe. On y retrouve parfois le jargon de Martine où s'entremêlent patois et français ou leurs produits bâtards : mots patois francisés et inversement.

Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous [5].

Les constructions patoises même apparaissent de temps à autre au milieu du français : ces irrégularités sont évidemment d'origine populaire.

La loi générale phonétique de l'hiatus règle la liaison euphonique des mots : presque invariablement les consonnes tampons adoucissantes *t*, *z*, *n*, viennent s'interposer entre les voyelles finale et initiale de deux mots consécutifs :

J'ai-z un coquin de frère — pèr'- z et mère — un caraco-z en velours — Mère, j'ai-t un mal de tête — s'en va-t en guerre — j'-n'en veux bien [6].

1. Cf. Constantin : *Noelz et Chansons de Nicolas Martin (1555)*, (Annecy, 1885), ou bien nouvelle édition par J.-F. Orsier (Paris, Léon Willem, 1883).

2. Cf. Constantin : Annecy, 1885. Pour l'indication plus complète des Ch. patoises savoyardes consulter l'Essai de Bibliographie de M. J. Désormaux dans J. Constantin et Désormaux : *Dict. Savoyard*, Abry, Annecy, 1902 (p. xlii, ss.)

3. Nous avons en vue ici la vieille chanson patoise traditionnelle. On lira avec intérêt sur ce sujet : J. Despine : *Recherches sur les poésies en dialecte savoyard* où l'auteur commente les œuvres patoises savoyardes, *à auteurs connus*.

4. Toutes les Chansons patoises de ce recueil ont été traduites en français. Quant aux expressions patoises ou en français local employées çà et là, nous en avons donné brièvement la signification en quelques mots au bas des pages, en vue de faciliter la lecture d'affilée. Cela ne dispensera pas ceux qui s'intéressent au patois de recourir — pour compléter ces indications sommaires — à l'excellent *Dictionnaire savoyard*, de Constantin et Désormaux (loc. cit.) dont nous avons adopté le système graphique.

5. Molière : *Femmes savantes*, II, 6.

6. Dans ce dernier exemple, on voit que le peuple préfère devant *en*, à la liaison *j'*, celle plus moelleuse de *n'* qu'il emploie très souvent : Qui n'en veut, j' n'en donne.

« Pourquoi, dit Gérard de Nerval, la langue a-t-elle repoussé ce *z* si commode, si liant, si séduisant, qui faisait tout le charme du langage de l'ancien Arlequin, et que la jeunesse dorée du Directoire a tenté en vain de faire passer dans le langage des salons [1] ? »

Signalons encore en passant la présence très fréquente de *y*, *en*, explétifs, après les pronoms personnels, sujets ou compléments : ex. :

Je t'*y* (pour *te*) ferai comtesse...
Il y a sept ans que j'*en* (pour *je*) suis militaire.

*
* *

Presque tous nos poèmes sont en vers ; mais que de tourments le peuple leur a fait subir, les étirant, les raccourcissant, comme sur un lit de Procuste, pour corriger les défaillances de mémoire et faire cadrer paroles et musique ! Le vers est-il trop long ? Une voyelle finale est élidée devant la consonne initiale du mot suivant, et voilà un pied de gagné :

Ce n'est pas à moi d' descendr' la première...
Oh ! quel secours veux-tu donc que j' te donne ?
.... qu'la demande (pour qui la...)

Cette anomalie est conforme à certaines tendances incorrectes de la prononciation savoyarde, qui apparaissent dans le langage de la plupart des enfants du pays, et des grandes personnes dont la diction n'a pas été cultivée. La plupart des *e* muets finals sont escamotés ou sacrifiés ; on ne les « sort » pas, ils restent dans la bouche ; les maîtres ont beaucoup à faire pour débarrasser leurs élèves de cette habitude, pour les amener à articuler les mots en entier, à prononcer toutes les voyelles qui doivent être entendues, sous peine d'estropier les vers. Ce défaut est parfois utilisé pour la rime : ainsi on trouve « rivièr' » et « poissonnier' » ; « regarder » et « derrièr' ». Parfois c'est l'inverse ; un faux *e* muet est ajouté pour allonger le vers d'une syllabe féminine qui rime :

Je viens te voir(e)
Par amourette [2].

ou bien c'est une cheville qui vient combler le vide ; les ah ! oh ! abondent dans les poésies populaires.

1. Gérard de Nerval : *(Chansons et Légendes du Valois : Les Filles du Feu)*, p. 91 (Paris, E. Flammarion).
2. Les syllabes *re* et *te* tombent dans la mélodie, sur des notes à temps fort, et doivent porter entièrement.

Mais la remarque la plus générale à laquelle elles donnent lieu est que la rime se réduit très souvent à une simple assonance, comme dans les vieux poèmes français.

fort	derrièr(e)	olivier	amitié
aurore	rocher	aimer	rivièr(e)

* * *

Le lecteur, tout d'abord surpris de tant de licences hardies, se laisse peu à peu gagner par le pittoresque qui émane de ces textes, sauvageons de notre langue ; il est séduit par tout ce que contient d'étrange et d'attirant ce style gueux et indiscipliné, à qui l'indépendance donne de l'allure, qui plaît par sa spontanéité, sa sincérité et le naturel de l'expression.

Au surplus, la poésie populaire est loin d'être dépourvue de tout ornement. Les chansons font intervenir certains éléments gracieux de la nature [1], montagnes et vallons, bois, feuillage, bouquets de fleurs (rose), oiseaux (rossignolet), sous des formes simples, dont la gaucherie naïve, parfois tout enfantine, a quelque chose de charmant.

Le paysan aime la métaphore ; il la pratique couramment dans sa conversation ; en veut-on quelques échantillons ? Une femme disait à son mari qui se levait à une heure très matinale pour aller aux champs :

Yeu alâ-vŏ, mon poûrŏ Dĭan, vtrë culotĕ brânlŏn oncô [2],

Et voici par quelle périphrase imagée un villageois caractérisait un passant de grande taille... :

Nê vëtĭâ ĭon q'é farë pa bon clĭi lé frisĕ apré lui [3].

Dans ses chansons il y a des comparaisons gracieuses, enthousiastes ou pittoresques :

J'ai fait l'amour à une rose.

. . . .

Oh ! si l'amour prenait racine,
J'en planterais dans mon jardin !
J'en planterais si long, si large,
Qu' j'en f'rais part à mes camarades !

. . . .

Si j'étais hirondelle,
Que je puisse voler,

1. Nous verrons plus loin que nos Chansons empruntent à la nature des ornements seulement, mais non des thèmes.
2. Où allez-vous, mon pauvre Jean, vos pantalons *bougent encore* (vous êtes à peine déshabillé).
3. En voilà un après qui il ne ferait pas bon cueillir des cerises.

Sur le sein de ma belle,
J'irais m'y reposer.

. . . .

Si j'avais un tambour
Garni de violettes,
Gentil cœur d'amour,
Je le ferais rouler
Sur la fidélité
De ma chèr' bien-aimée.

. . . .

J'ai tant pleuré, versé de larmes,
Que les ruisseaux ont débordé,
Petits ruisseaux, grandes rivières,
Et les moulins se sont mis à virer [1].

« Quand on étudie attentivement la langue campagnarde, disait André Theuriet, on est tout étonné d'y découvrir à chaque instant des images saisissantes et colorées.

« Les lettrés ont longtemps méprisé la muse du peuple, avec ses naïvetés, ses répétitions familières, sa prosodie élémentaire et indépendante, où les vers ne riment qu'une fois sur deux et par assonance... Ceux qui ne considèrent pas uniquement l'écorce des choses et qui savent trouver l'amande sous la coque rugueuse d'un fruit sauvage, comprendront bien vite tout le parti que l'art peut tirer de ce minerai encore enveloppé dans sa gangue. Ils s'habitueront rapidement à cette poésie qui a un goût de terroir et ils se laisseront séduire [2]. »

« Ce n'est pas tout de suite, dit aussi le comte de Puymaigre, qu'on se laisse aller à cette séduction étrange ; il faut s'habituer à l'absence d'art, au défaut de transition, à la négligence de toutes les règles. C'est une mélodie toute naïve, toute simple, et pourtant on ne l'aime qu'après l'avoir entendue souvent. Quand on a commencé à lire des poésies populaires, on ne s'arrête plus. La poésie n'a pas longue haleine ; elle ne fait point de récits détaillés, elle se passe d'exposition ; elle entame un sujet brusquement par le point qui lui semble le plus intéressant. Elle n'indique pas les changements de lieux, elle fait passer, sans en avertir, d'une scène dans une autre, elle ne donne pas la parole à tels ou tels personnages, ils la prennent d'eux-mêmes ; c'est à l'auditeur à se débrouiller et à deviner les interlocuteurs. Elle n'intervient du reste, ni pour les blâmer,

1. On trouvera au commentaire des CH. D'AMOUR, un aperçu plus détaillé de la métaphore et de l'image dans l'expression populaire.
2. A. THEURIET : *Sous Bois*, loc. cit., p. 321.

ni pour les louer ; elle se contente de les mettre en scène et s'efface derrière eux [1]. »

On ne peut mieux faire ressortir un des caractères principaux de nos Chansons [2] qui sont presque toutes des anecdotes mises en action, où les personnages entrent d'eux-mêmes en scène. Le paysan aime à « se représenter » le sujet de ses chansons ; à voir l'événement présent et tout en mouvement se dérouler (la poésie populaire), comme au cinématographe.

« Elle est naïve, concise, vive, imprévue, même incohérente, continue l'auteur des *Chants du Pays messin* ; un de ses mérites, c'est d'être différente de la poésie artistique. »

En effet, il est curieux d'observer comme la phrase y suit bien la pensée ou plutôt l'action, sans souci des règles de construction.

> C'est mon amant, soldat infortuné
> *Par un conseil, qui vient d'êtr' condamné.*
> C'est pour un seul coup qu'il avait porté
> *Dans la prison, si j'allais le trouver ?*

et ainsi de suite.

Par ce caractère encore, la Chanson populaire se trouve en harmonie avec les tendances d'élocution du paysan, avec sa manière de raconter. Généralement il laisse la parole à ses personnages : *Qé m'a dïë* (qu'il m'a dit = m'a-t-il dit) revient à tout instant dans ses récits. Une paysanne nous reproduisait un jour les débats de la Cour d'assises où elle avait suivi le procès d'un meurtrier de son village. On peut dire qu'elle ne parla presque pas « elle-même » ; ce furent tour à tour le président, les témoins, les avocats, le Procureur qui, par sa bouche, jouèrent chacun leur rôle ; la physionomie des séances était parfaite : questions, réponses, plaidoiries et réquisitoire étaient reproduits avec une fidélité étonnante jusque dans la voix, les gestes et l'attitude.

« C'est précisément, disait A. Theuriet, dans l'effacement de l'auteur derrière les acteurs de son drame, dans cette absence de rhétorique raisonneuse, dans ce mouvement rapide et primesautier que se trouve l'essence de la poésie lyrique [3]. »

Les poètes peuvent tirer profit des Chansons populaires ; M. E. Schuré a surtout montré quel sang jeune ces « lieder »

1. Comte de Puymaigre : *Chants du Pays messin* (1865).
2. Nous l'étudions plus longuement, d'après les textes, au commentaire de la 3ᵉ série : Ch. d'Amour.
3. A. Theuriet : loc. cit. p. 323.

du peuple ont infusé à la poésie lyrique allemande (Goethe, Heine, Uhland).

« Il ne s'agit pas de faire un pastiche ni une habile transcription de la langue rustique dans la langue poétique des lettres; il faut deviner les secrets de l'inspiration populaire, en étudier le mécanisme et les procédés.

« C'est un parfum dont il faut s'imprégner [1]. »

Le thème du délicieux duo de Magali [2], celui de l'émouvant drame sentimental d'Enoch Arden, existent dans nos vieilles légendes poétiques populaires. Et il semble bien que si les artistes ont donné au peuple la majeure partie de son répertoire, le fonds de nos traditions populaires et des vieilles Chansons est susceptible, en retour, de leur fournir l'esprit de plus d'un chef d'œuvre. Plaçons-nous à un point de vue spécialement musical : M. C. Bellaigue appréciait récemment avec faveur dans la *Revue des Deux Mondes* une tentative originale d'un musicien contemporain Ch. Bordes qui s'inspira dans une de ses compositions d'un vieil air : *Chagrin d'Amour*, de Martini :

« La pièce ancienne est cousue avec art à l'étoffe neuve..... La Musique nouvelle est comme un boudoir ; le vieil air l'imprègne et l'embaume comme un parfum. »

*
* *

Intéressantes par leurs mélodies et leurs poésies, les Chansons populaires le sont encore par leurs thèmes, bien que ceux-ci n'aient presque rien de champêtre. Constatons en effet tout de suite, et cela ne laisse pas d'étonner beaucoup, que leurs sujets sont étrangers au milieu. Cette remarque établit une différence assez caractéristique entre notre répertoire et celui d'autres régions voisines. Dans le Midi [4], il y a des Chansons de vendanges; dans le Centre des Chansons de bûcherons; en Bresse et également aussi dans le midi, des Chansons de labour. Chez nous rien ou presque rien de la vie du paysan, des travaux agricoles, des choses de la campagne; et ce n'est pas que ces motifs ne puissent fournir une interprétation poétique, puisque maints artistes, V. Hugo et Millet entre autres, en ont traduit dans leurs œuvres toute la symbolique beauté. C'est en vain aussi qu'on y cherchera la description

1. A. Theuriet, loc. cit, 295.
2. Ch. Gounod : *Mireille*.
3. Tennyson : *Enoch Arden*.
4. Voir notamment : *Les Chansons de travail* publiées par M. L. Lambert, dans la *Revue des Langues romanes* (1908).

des beautés de la nature qui se déploie pourtant dans notre région alpestre avec tant de grandiose magnificence [1]. Les Noëls si abondants au pays bressan sont très rares chez nous.

Nos chants de la terre constituent dans leur ensemble le Cycle de l'Amour, l'Amour dans son évolution complète, l'Amour dans les diverses circonstances de la vie et sous ses diverses formes : l'amour de la bergère, l'amour du soldat, l'amour dans la vie ordinaire, avec ses vicissitudes coutumières, l'amour idyllique, l'amour légendaire ou dramatique, l'amour grave et l'amour badin, ironique ou burlesque.

Reposant sur un thème unique, ou à peu près, notre répertoire n'est pourtant ni pauvre, ni monotone, grâce à la variété des genres.

Souvent il s'élève au-dessus de la vulgaire histoire passionnelle par une haute conception du devoir, par un noble idéal, par des mobiles élevés et délicats, en un mot, par la beauté morale : la fidélité, le dévouement, la délicatesse poussée jusqu'à l'héroïsme, etc., tels sont quelques-uns des sentiments développés dans nos poèmes populaires. C'est, par exemple, le sublime sacrifice du marin qui, à son retour de la guerre, ne veut pas troubler la vie de sa femme remariée (thème d'Enoch Arden). C'est l'héroïque silence du roi Renaud, qui revient de campagne, tenant ses « entrailles à la main » et veut laisser ignorer son état à sa femme qui vient d'accoucher ; c'est la Belle qui fait la morte pour « son honneur garder » ; c'est le soldat déserteur qui, au moment d'être fusillé, songe à épargner à sa mère, au moins la douleur de sa honte :

Soldats de mon pays, ne le dites pas à ma mère.

*
* *

Examinons maintenant, plus particulièrement notre répertoire savoyard dont nous avons recueilli environ 500 pièces [2].

Il est intéressant d'observer que notre répertoire n'est pas uniforme pour toute la région : à côté du fonds commun des Chansons qui sont connues un peu partout chaque cantonnement semble avoir marqué sa préférence pour tels genres ou tels sujets particuliers.

1. Les thèmes de CH. DE MOISSONS et DE BERGÈRES n'ont pas rapport aux choses de la campagne, quoiqu'il puisse en paraître. Les premières, très fantaisistes, se chantent aux moissons; les secondes sont des *Chansons d'amour* dont la protagoniste est une bergère; ce sont les seules raisons de leur titre.

2. Nous publions dans cette 1re partie : Les CH. DE MOISSONS, DE BERGÈRES et D'AMOUR. Dans une 2e partie nous donnerons les CH. DE SOLDATS, — HISTORIQUES. — DRAMATIQUES et LÉGENDAIRES, — SATIRIQUES, — FANTAISISTES, etc...

En général, le répertoire des « Montagnards » est sensiblement différent de celui des « Planans » ; les premiers affectionnent particulièrement les Chansons de bergères, surtout celles à contrevoix, et aussi les Chansons légendaires et dramatiques, dans le goût des peuples primitifs : témoin le Haut-Chablais (hautes vallées des Dranses) ; les seconds se porteraient de préférence vers les sujets d'amour proprement dit, et à tendance mouvementée ironique ou fantaisiste. Ainsi, il n'est pas un Chansonnier de la vallée d'Abondance où l'on ne trouve : *La Bergère infidèle*, *A la Chasse de la bécasse*, *A Quatorze ans, mon père m'y marie*,... etc.; et ces sujets presque inconnus en Albanais, le sont également en Bas-Chablais, au pied même des vallées où elles sont en vogue. Inversement cette région ignore à peu près certaines des chansons préférées de la plaine : *La Bella Louison*, *Là haut sur la montagne* [1], etc.

Le domaine des Chansons de Moisson se limite à peu près à l'ancienne province du Genevois, à cause des cultures à blé dominantes, et particulièrement à notre joli coin natal l'Albanais, si justement appelé le Grenier de la Savoie. Cette région se distinguerait également du Chablais par la tendance plus sentimentale de son répertoire.

Les Chansons de Conscrits, elles, sont connues dans tout le département ; nous constaterons seulement qu'on en chante peu dans le Bas-Chablais, et qu'elles sont très usitées dans la région d'Annecy, Rumilly, Alby.

Il sera peut-être possible, plus tard, lorsque les recherches sur notre folk-lore musical seront plus complètes, de dresser une carte de répartition qui montrerait avec plus de netteté ce phénomène de localisation dont nous avons seulement entrevu les manifestations les plus marquantes. Ce travail — quelles que soient la précision et l'abondance de la documentation, ne laisserait pas pourtant d'être plus délicat à établir et moins rigoureux qu'une carte de distribution botanique, parce que la Chanson est bien moins stable que la plante dans son habitat et que son aire d'extension est bien plus variable.

En général, plus un sujet est répandu, plus il offre de divergences dans les diverses localisations. Les variations portent, tantôt sur la musique — et parfois on rencontre des leçons si dissemblables qu'on dirait des airs nouveaux — tantôt sur le texte qui peut varier d'un endroit à l'autre par le nombre

1. Il est à remarquer que les Chansons de la plaine parlent beaucoup de la montagne.

et la forme des vers, des strophes, par des changements de termes et d'expressions, et même par une modification du thème, assez souvent du dénouement [1]. Les versions de textes sont bien plus nombreuses que les versions musicales ; les airs se retiennent évidemment avec plus de fidélité et de constance que les paroles.

De même que dans les contes populaires on rencontre fréquemment des couplets et des vers interpolés ; un même passage se retrouve dans plusieurs chansons, souvent sans rapport entre elles [2] : certains sujets, véritables habits d'Arlequin, sont faits de débris juxtaposés, amalgamés, de plusieurs chansons. Il arrive aussi qu'un texte détaché de sa mélodie primitive se greffe sur une autre plus connue, ou qui plaît davantage ; on y adapte aussi, le cas échéant, une chanson nouvelle qui n'a pas de musique.

Nous nous sommes scrupuleusement gardé de mélanger les versions d'un même sujet ; les airs — à moins d'erreur de notation — sont exactement ceux que nous avons entendus ; les textes ont été respectés ; nous avons donné intégralement la meilleure version de chaque sujet. Négligeant tout ce qui manquait de caractère, et ne pouvait qu'être encombrant, nous avons noté soigneusement et reporté en variantes toutes les divergences, toutes les particularités sensibles et intéressantes, de manière à présenter notre répertoire sous la forme la plus complète, la plus détaillée et la plus exacte aussi. Rien ne saurait être négligé en cette matière : comme le naturaliste, le folkloriste étudie le passé par les survivances du présent ; la version la plus informe peut combler une lacune, provoquer une observation intéressante et parfois aussi éclairer les recherches de la philologie.

Quelques sujets sont incomplets ou incorrects, parfois dépourvus de mélodies ; nous les avons reproduits, le plus souvent en compléments, pour les retenir à l'attention et provoquer des recherches à leur sujet.

* * *

Il est très rare de rencontrer à la campagne des personnes

1. Ainsi la Chanson *Le Retour du Marin* se présente, à notre connaissance, sous trois dénouements différents : 1° le mari se fâche et insulte sa femme, sans plus ; 2° il se fâche et part, en provoquant son rival ; 3° c'est la solution héroïque il accomplit silencieusement le douloureux sacrifice et s'éloigne.

2. *Si j'étais hirondelle*, etc., etc. *Qui en a fait la chansonnette ?... Pour faire l'amour, je ne veux plus la faire*, etc.

assez exercées pour écrire des mélodies sues ou entendues : la tâche est d'autant plus difficile et délicate que l'exécution des Chansons populaires — déjà capricieuses par elles-mêmes — est souvent défectueuse et incertaine. Aussi avons-nous noté nous-mêmes d'après audition, les airs contenus dans ce recueil [1].

Aucune région de la Haute-Savoie [2] n'a échappé à nos investigations ; mais nous avons plus particulièrement enquêté les environs de Rumilly, d'Annecy et d'Alby et tout le Chablais où des relations familières, une grande connaissance des personnes et des lieux favorisaient particulièrement nos recherches [3].

Ce sont non seulement les bons chanteurs que nous avons mis à contribution. mais surtout les vieux afin de puiser aux sources les plus authentiques, et de recueillir les mélodies avec leurs caractères propres.

Quelques airs de moissons, de bergères et de conscrits ne pouvaient être notés en chambre et sur commande sans risquer d'être dénaturés ; nous avons dû les surprendre en pleine exécution par des groupes en plein air : c'était le seul moyen de les obtenir dans toute leur sincérité ; la bergère qui lance sa chanson en plein champ la parsème de fantaisies mélodiques, ornements qu'elle supprimera en présence de celui qui l'écoute pour noter. Le plus souvent, il faut aller chercher les vieilles chansons sur place et attendre des circonstances les occasions favorables ; le jour le plus propice est évidemment le dimanche, jour de repos ; et le bon moment, c'est le soir ; l'été il ne faut guère songer à importuner le paysan, accablé de travail le jour, harassé de fatigue à la nuit ; il faut donc profiter de l'hiver, la morte saison, la saison des veillées ; et c'est précisément en ce moment que les communications sont le plus difficiles, surtout dans la montagne.

1. A l'exception de quelques chansons d'Abondance que nous devons à l'obligeante compétence de M. J. Cretin, directeur de la Musique municipale ; nous le remercions avec une bien sincère gratitude. Deux versions écrites nous sont également parvenues de Gruffy et d'Habère-Poche, et nous adressons de vifs remerciements à nos correspondants instituteurs : MM. M. Guévin et U. Bouvet.

2. Un répertoire populaire appartient évidemment à une région, non à un département. Nous présentons ici une partie du répertoire savoyard qui trouverait son complément naturel dans un travail semblable qui se rattacherait à la basse Savoie. Ces deux collections, avec l'ouvrage de M. J. Ritz, donneraient bien l'ensemble de la *Chanson savoyarde* qui a, croyons-nous, dans le groupe alpestre présenté par M. J. Tiersot, son individualité, son originalité.

3. Toutes les choses de la campagne où s'est écoulée notre enfance, les mœurs, les goûts, le genre de conversation du paysan, le patois nous sont très familiers ; cela a grandement facilité notre tâche.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de la lenteur d'une telle récolte. Il y a plus de dix ans que nous amassons pièce à pièce, au cours des quelques loisirs que nous laissent nos obligations professionnelles, les vieilles Chansons populaires de la Savoie dont nous donnons aujourd'hui la première partie dans ce Recueil.

Il n'est pas commode non plus de faire chanter ; les jeunes filles sont timides, les garçons se font tirer l'oreille, les personnes âgées se méfient [1] ; les uns ou les autres croient qu'il s'agit d'une plaisanterie, que « c'est pour rire » ; ces chansons que l'on « met en écrit » qu'en veut-on faire ? Et puis, c'est trop vieux ; les jeunes chanteraient plus volontiers aujourd'hui *Viens, Poupoule* que *Rossignolet du Bois joli* ; ils ont honte de dire les vieilles chansons comme de porter un vieux costume ; ils en rougissent ou s'en amusent comme ils riraient d'une bonne femme de leur village qui, un beau jour, sortirait de la garde-robe pour s'en affubler sa crinoline d'autrefois. Il faut parlementer longtemps ; et quand enfin le chanteur se décide, résigné, il a l'air de dire : « Allons, si cela vous amuse ! »

L'opération est bien plus facile si le quêteur de Chansons se présente familièrement, accompagné d'une personne sympathique de l'endroit dont la présence met chacun à son aise. Parfois il faut chanter soi-même pour faire déclancher ; c'est de cette manière qu'un jour nous pûmes entraîner des bergères du Mont Forchat, et nous leur devons quelques-unes des plus fraîches, des plus gracieuses mélodies de ce répertoire [2].

* * *

Il est grandement temps de recueillir nos Chansons rustiques parce qu'elles disparaissent rapidement de la campagne au fur et à mesure qu'elle perd l'originalité de ses mœurs dont elles étaient un des meilleurs éléments. Cette originalité donnait à la vie rustique son cachet pittoresque, et offrait d'autant plus d'attrait que chaque terroir avait la sienne propre, une physionomie caractéristique. Les facilités de communication, les nécessités de la vie moderne ont progressivement ouvert à la circulation générale de jour en jour plus intense ces cantonne-

1. Il s'en rencontre encore pourtant qui ont conservé le culte de la vieille Chanson ; une de nos meilleures chanteuses, « la » Victorine Bonnaud, de Thonon, se fait un honneur de dire son vieux répertoire.

2. Notamment : *Je sens augmenter mes peines* (CH. DE BERG., n° 3).

ments autrefois presque fermés ; de plus en plus par conséquent la campagne subit l'influence de la ville et finit par lui ressembler tout à fait sur bien des points ; aussi cette uniformisation amène la monotonie de la ressemblance ; avec elle disparaît tout ce qu'un isolement social relatif avait créé et maintenu de particulier à chaque endroit ; c'en sera bientôt fait de tout ce qui jadis et hier encore donnait à la vie rustique son charme étrange et curieux.

« Malheureusement, la civilisation arrive comme une marée montante, et, en France surtout, la centralisation pousse de tous côtés dans les provinces les flots ternes et limoneux de ses grandes eaux banales, et à la place où s'épanouissait l'originale floraison des coutumes et de la langue rustique, on ne retrouve plus qu'une couche uniforme de gravier grisâtre. L'antique province, avec sa physionomie si personnelle et si variée de couleur, n'existe plus que comme une aïeule agonisante. Elle ne se rappelle plus la langue d'autrefois ou elle n'en répète plus que des lambeaux incohérents. Encore un peu de temps et elle sera tout à fait morte ; alors on s'apercevra qu'elle avait du bon et on se disputera ses reliques [1]. »

Aujourd'hui, les refrains de la ville, la banale romance, les inepties même de café-concert se substituent peu à peu à nos vieilles et naïves chansons [2] ; il n'y a plus guère que les vieux qui conservent, déjà bien appauvri, le dépôt séculaire de la tradition musicale paysanne. Avec eux disparaissent les derniers vestiges du patrimoine régional et local des chansons qui ont bercé les aïeux, bonnes gens du temps passé. N'est-ce pas en même temps un peu de leur âme à tous qui s'en va ?

Non seulement on chante autre chose, mais on chante moins ; la vie devient plus fébrile, plus agitée. On avait autrefois, à la campagne, un tel goût pour les chansons que tous les travaux en étaient accompagnés et qu'on y rencontrait des chanteurs dont le répertoire considérable — une centaine de sujets, ce n'était pas rare — tenait tout entier dans la mémoire.

Aujourd'hui, on ne chante plus guère qu'aux veillées ; les conscrits même sont moins bruyants ; dans les cantons d'Annecy et de Rumilly auxquels ils donnaient autrefois une note pittoresque lors du tirage au sort et de la revision, ils chan-

1. A. Theuriet : *Sous Bois,* loc. cit., p. 266.
2. C'est à peine si quelques chanteurs encore leur sont restés fidèles, et leur succès toujours certain montre encore à quel point ce répertoire convenait au milieu rustique.

tent de moins en moins, et dans le Chablais on n'entend plus que leurs violons et grosses caisses. Les Chansons de moissons aux amples sonorités qui égayaient la campagne tout l'été ne sont bientôt plus connues au pays natal où dans notre enfance nous les entendions tous les jours; c'est à peine si maintenant une ou deux familles dans ce village en ont conservé la tradition — et une tradition bien affaiblie.

Nos vieux chants passent ; ils ne reviendront pas, du moins sous leur forme actuelle; c'est bien en vain qu'on tenterait de remonter le courant de modernisme qui les engloutit : Sauvons-les de l'oubli [1], le temps presse; non seulement il est chaque jour plus difficile de les retrouver, mais encore quelques amateurs en modernisent les airs; d'autres en font de plates imitations et l'on risquera bientôt de voir se confondre ces formes abâtardies avec leurs types originels.

Fixons-les par l'écriture pendant qu'il est temps encore. C'est pour apporter une contribution à cette œuvre de conservation que nous publions ce recueil qui prendra modestement place à côté de ses aînés [2].

*
* *

Conserver nos vieilles Chansons, c'est aussi évoquer pour ceux qui viendront après nous la vie d'autrefois; il nous semble qu'il est impossible de séparer la vie rustique dans son ancienne simplicité des chansons qui l'animaient, qui y répandaient la saine joie. Il est impossible de ne pas se dire : Voilà ce qui a enchanté nos aïeux, et plus d'un lecteur parcourant cet ouvrage, se trouvera arrêté devant maints feuillets par le souvenir : « Voilà la chanson favorite de ma grand'mère ; voilà celle que disait mon père...! » Ces reliques, témoins du passé de notre race, ne peuvent pas nous rester indifférentes ; toujours elles parleront à nos cœurs, même froides et muettes, parce qu'elles nous rappellent les vieux ! C'est pourquoi en étudiant les Chansons rustiques, nous avons essayé d'esquisser rapidement

1. M. Maurice Bouchor, le charmant et délicat poète de la jeunesse, a pensé que, de ces Chansons, la mélodie tout au moins pouvait être ressuscitée en y adaptant un texte rajeuni et approprié qui permît de les introduire dans le répertoire scolaire. Sa tentative a été couronnée de succès et les trois excellents recueils qui en sont résultés, en même temps qu'ils offraient de beaux chants aux écoliers de France, contribuent à la conservation *vivante* de nos vieux airs nationaux. Il nous semble que des répertoires régionaux composés d'après le même principe ne manqueraient pas d'être goûtés. M. BOUCHOR et J. TIERSOT : *Chants populaires pour les Ecoles* (3 séries, Paris, Hachette).

2. *a)* J. RITZ : *Chansons populaires de la Haute-Savoie*, 3e édit., Abry, Annecy, 1910.— *b)* J. TIERSOT : *Chansons populaires des Alpes*, Ducloz, Moûtiers, 1903.

les mœurs de la campagne s'y rapportant ; c'est l'objet des commentaires qui précèdent chaque série et chaque groupe [1].

Ils nous fourniront plus d'une fois l'occasion de constater que les thèmes n'expriment pas la vie réelle du paysan ; par eux on jugera plutôt de ses goûts et de son esprit que de ses mœurs, et l'on constatera qu'ils sont bien une œuvre de pure imagination d'autant plus agréable pour lui qu'elle le sort de sa vie terne et étroite.

* * *

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer notre reconnaissance et nos félicitations au distingué artiste annécien, M. Marius Tissot, à qui nous devons la délicate illustration de cet ouvrage, à notre imprimeur, M. J. Abry, ainsi qu'à M. J. Terrier, son habile prote, très averti en matière de traditions populaires, qui a dirigé la typographie de ce livre avec un goût très sûr, une sollicitude éclairée, et dont la vigilance nous a été des plus précieuses pour l'application d'un système graphique correct. Nous adressons aussi, tout remplis de gratitude, nos bien vifs remerciements à tous nos collaborateurs, chanteurs et chanteuses qui nous ont apporté avec tant de bonne grâce et de bonne volonté le concours de leur talent et aux correspondants obligeants qui nous ont aidés de leurs communications, à tous ceux enfin qui, par leur bienveillant concours, ont contribué à la constitution de ce recueil.

Nous ne les tenons pas quittes cependant, car ce modeste ouvrage est bien imparfait, et ils ne s'étonneront pas si nous faisons appel encore à leur compétence pour perfectionner cette première partie et mettre au point la seconde dont nous avons déjà réuni les principaux matériaux. A l'avance, nous exprimons notre reconnaissance à tous ceux qui voudront bien par leurs communications nous aider dans cette tâche.

En travaillant à ce livre, nous avons eu constamment la joyeuse conviction intime d'accomplir un devoir filial : contribuer pour une humble part à la conservation des traditions savoyardes, à l'évocation des joies familières à nos pères ; n'est-ce pas, ce faisant, donner à son petit pays un tribut d'af-

1. Dans deux publications très prochaines on trouvera un exposé complet de la vie campagnarde en Savoie : *a*) *Compte-rendu de l'enquête organisée par la Société Florimontane d'Annecy*, et dirigée par son archiviste, M. J. Serand, sous-archiviste à Annecy ; *b*) A. Van Gennep : *La Savoie et ses habitants*, Colin, édit, Ces deux ouvrages paraîtront probablement en 1911.

fection : n'est-ce pas contribuer à le faire aimer dans ce qu'il a de plus cher, le souvenir des ancêtres? Aimer son clocher, un coin adoré de son pays, aimer sa patrie, ce sont deux sentiments indissolublement liés l'un à l'autre. Nulle province autant que notre belle Savoie ne les atteste avec plus de sincérité au moment où elle va célébrer avec un élan affectueux et enthousiaste le Cinquantenaire de sa réunion à la France.

Thonon-les-Bains, le 12 juin 1910.

Cl. SERVETTAZ.



SYSTÈME GRAPHIQUE D'ÉCRITURE DU PATOIS

Nous avons adopté pour l'écriture de nos Chansons patoises de Savoie le système graphique imaginé par MM. Constantin et Désormaux et dans lequel ils ont composé leur *Dictionnaire du Patois savoyard*.

Les conventions en sont très simples et permettent de reproduire toutes les nuances de prononciation de notre patois.

Les principes essentiels que nous donnons ci-après, tels qu'ils sont formulés dans la *Flore populaire de Savoie* [1], permettront au lecteur de suivre notre dialecte sans trop de difficulté.

1° Toutes les lettres se prononcent, on supprime conséquemment toutes lettres inutiles. On écrira donc : *On ta* (un tas), *on pa* (un pas).

2° Après la lettre *q* on supprime l'*u* devant *é* et *i* : Ex. *boqë* (bouquet), *pâqi* (pâturages).

3° Devant les consonnes *b* et *p* on remplace l'*m* par *n*. Ex. *anbrezella* (myrtille), *ranpâre, ranpô* (buis).

4° Les sons inconnus en français sont figurés par des combinaisons de lettres et de signes inusités dans cette langue. Ainsi le *th* dur anglais est représenté par *çh* (avec cédille sous le *c*) et le *th* doux par *jh*. Ex. *çhin*, *çha*, *çhapé* (chien, chat, chapeau), *jhône, sajho* (jaune, sage). Dans certaines vallées, notamment dans celles de Beaufort, de l'Arly et de la haute Isère, le *j* et le *g* sont généralement remplacés par *zd* et le *çh* par *st*. Ex. *zdôno*, (jaune), *stin*, *stapé* (chien, chapeau).

5° Le patois a trois voyelles finales extrêmement brèves, *ă*, *ĕ*, *ŏ* ; on les marque du signe des brèves. Ex. *parĕ*, *marĕ*, *pată*, *omŏ*, (père, mère, patte, homme).

6° L'*e* muet, l'*é* fermé et l'*è* ouvert restent ce qu'ils sont en français.

7° Outre ces trois sortes d'*é*, le patois en possède deux autres qui n'ont pas d'analogues en français. L'un est un *é* demi-sourd, intermédiaire entre l'*e* muet et l'*è* ouvert ; on l'écrit surmonté d'un tréma. Ex. *fënă* (femme). L'autre est un *ê* beaucoup plus ouvert qu'en français ; il se prononce *ey* comme dans *Rey*. Ex. *pê, drê, lardêră* (pois et poil, droit, mésange).

8° L'*e* sans accent reste muet, même s'il est suivi de deux consonnes. Ex. *restâ* (rester) se prononce *re-stâ*. On doit conséquemment donner à cette voyelle l'accent qu'elle a dans la prononciation. Ex. *léstŏ* (leste).

9° L'*ĭ* surmonté du signe des brèves et placé après les consonnes *l* et *n*, sert à marquer que ces consonnes sont mouillées. Ex. *palĭe* (paille).

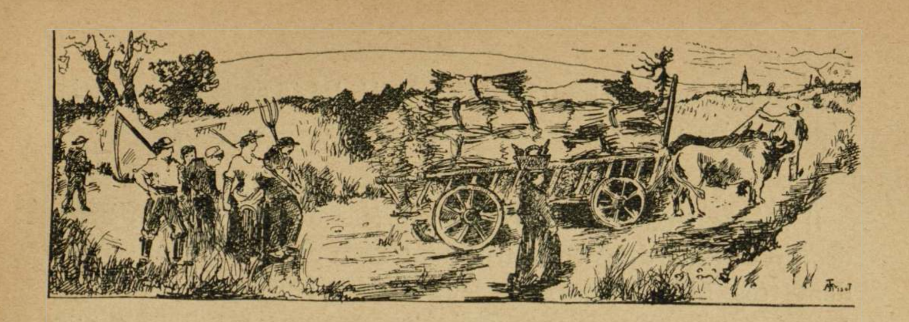
10° Les voyelles nasales conservent leur son nasal, même lorsqu'elles sont suivies d'un *n*. Ex. *fontannă, peïsannă* (fontaine, paysanne) qu'on prononce *fontan-na, pëïsan-nă*.

11° Le double *v* se prononce *ou* sur lequel la voix passe rapidement. Ex. *wê, wâ* (oui), *wépă* (guèpe), *cwèsse* (cuisse), *cawâ* (queue), *bwë* (bois). On l'emploie fréquemment en patois.

12° Le *c'h* (avec l'apostrophe après le *c*) est l'équivalent du *ch* dur allemand ; il représente un son propre à certaines communes des cantons de Samoëns, du Biot et d'Aime : Ex. *c'hë* (ici), *c'hi* (six), *c'hisă* (haie).

---

1. Constantin et Gave : *Flore populaire de la Savoie*, Annecy, Abry, 1908.



Vieilles Chansons Savoyardes



Première Série

CHANSONS DE MOISSON



Dans le répertoire populaire de notre région, les Chants du travail sont presque exclusivement représentés par les Chansons de Moisson. Assez peu nombreuses, elles rachètent du moins cette pauvreté par une originalité toute rustique, qui les particularise très nettement : ce sont les « Chansons de Campagne » par excellence.

Il n'y a pas bien longtemps encore que, dans notre pays, la moisson se faisait à la faucille ; la tâche était longue, les ouvriers nombreux : alors les essaims de moissonneurs, de moissonneuses surtout, animaient gaiement leurs travaux de refrains traditionnels exécutés en chœur. Souvent d'un champ à l'autre ils se répondaient et la campagne était gracieusement pleine de chansons. Aujourd'hui que le travail est plus expéditif, on chante rarement à l'ouvrage, mais plutôt le soir, au moment de la rentrée des récoltes. Le rustique cortège des travailleurs, hommes et femmes, suit d'un pas lent et lourdement cadencé les chars pesamment chargés que traînent les gros bœufs d'un effort puissant et tranquille. Répartis en plu-

sieurs groupes, ils chantent à gorge déployée en se donnant la réplique, les vieilles « Chansons de moisson ».

*
* *

Il n'en est pas de mieux appropriées à la vie champêtre : destinées à être dites collectivement et en plein air, elles répondent très bien à ces deux conditions, par leurs caractères principaux, qu'ils soient originels ou qu'ils résultent d'une adaptation.

A la faveur de l'allure appesantie des attelages, la mélodie s'épanouit d'un mouvement large, parfois incertain, où les durées s'allongent complaisamment au gré des chanteurs. Il est curieux de constater que dans ces chants, qui accompagnent le retour à la ferme, le rythme reste indépendant du pas, et que la cadence de marche y est une exception. On ne la rencontre en effet que dans deux spécimens : 1er *Dans Paris y a-t' une brune* (Voyez nº 2); 2e *Dessus le Pont de Lyon* (V. nº 4), et encore s'y présente-t-elle considérablement alourdie. Rien d'agité dans ces chants de la terre ; ne paraissent-ils pas traduire, dans leur simplicité et leur tranquillité d'allure, le calme de la vie des champs dont s'imprègnent tous les gestes de la vie du paysan ?

La modération et la liberté du mouvement, en permettant aux chanteurs de se déployer à loisir, de donner à la voix toute sa puissance d'expansion, conviennent parfaitement à l'exécution en plein air qui demande une grande sonorité. Ils en profitent, du reste, pour donner à leur fantaisie la satisfaction de nombreuses fioritures.

La mélodie, elle aussi, est d'une structure accommodée à cette nécessité : tonalité généralement assez élevée, ligne simple d'une tenue noble, offrant à profusion aux robustes voix de majestueux points d'orgue, fortement attaqués et soutenus à perte d'haleine, surtout s'il entre en jeu l'amour-propre des groupes en rivalité dans les reprises.

Ces réponses successives sont encore un des traits caractéristiques des Chansons de Moisson. Le mode d'exécution en est assez variable, comme on le verra plus loin, dans la notation ; mais d'une manière générale, une phrase de reprise est répétée successivement par tous les groupes (2 ou 3 ordinairement), puis simultanément dans un tutti à la fin de chaque strophe. Ajoutons, comme le constate judicieusement M. Tiersot [1], que

1. Cf. J. Tiersot : *Chansons populaires des Alpes*, 456.

la chanson se termine le plus souvent par la répétition du premier couplet.

La participation est unanime à ces chœurs simples, dans lesquels le plus modeste chanteur est entraîné par l'ensemble. Aussi produisent-ils un effet imposant en pleine campagne, par les beaux soirs d'été. A quelque distance, écoutons-les : la rudesse inégale des voix se fond en un large unisson ; les notes accentuées montent, scandées, d'une poussée énergique ; dominant la paix sereine des champs, les points d'orgue planent dans l'air déjà baigné de crépuscule, s'épandent au loin en larges ondes que l'écho répercute, puis s'estompent au decrescendo. A peine le chant d'un groupe commence-t-il à s'apaiser qu'on pressent, qu'on entend aussitôt retentir la vigoureuse reprise ou le puissant tutti final. Parfois arrive du lointain, très adoucie, une réponse inattendue : celle des moissonneurs de la région voisine qui s'unissent à leurs frères de travail.

Que chantent ces voix : la gloire des moissons, les joies du travail fécond, les peines du laboureur, la poésie de la nature, la paix des champs ?... Rien de tout cela. Le texte des chansons de moisson n'a aucun rapport avec les choses de la campagne. Généralement très rudimentaire il procède de genres divers : récits d'aventure, dramatiques, légendaires, complaintes d'amour, où la fantaisie la plus bizarre se donne libre cours, parfois incohérente jusqu'à l'insignifiance, surtout lorsqu'il est constitué, par interpolation, de morceaux appartenant à des chansons différentes. *Pour cueillir Rose fraîche* (V. n° 1), est un curieux assemblage de la complainte d'amour : *Triste Noce* [1], qui en fournit le thème général et d'une sérénade amoureuse avec scène d'abandon : *Ce Matin me suis levé* [2], à laquelle sont empruntées les six premières strophes. Enfin il n'est pas rare de rencontrer, intercalés dans la proposition française, des termes d'allure patoise, étrangers au dialecte du pays : des *soulars* mignons ; où la jeune veuve *alliô* (V. n° 3). Peut-être appartiennent-ils au patois d'autres régions ; peut-être aussi est-ce des mots bâtards : patois francisé ou français « patoisé » ; souliers = *solârĕs* (Scionzier-Faucigny), allait = *allôve* (Etercy-Albanais) ; *allive* (Scionzier). Observons toutefois que dans *alliô*, la voyelle finale *ô*, qui correspond à un point d'orgue sur le ré, est éminemment propre, par la rondeur de sa sono-

1. Cf. Tiersot : *Chansons populaires*, 113.
2. *Ibid.*, 246.

rité, au développement de la voix dont il favorise la puissance et la tenue. (Comparez en chantant : Où la jeune veuve all**ait**) ; il ne serait donc pas illogique, non plus, de supposer que cette terminaison ait pu être le résultat d'une accommodation utile faite par le chanteur : (on modifie texte et mélodie avec beaucoup de désinvolture à la campagne). Ces quelques considérations suffisent pour nous montrer combien la belle tenue mélodique des chansons de moisson fait contraste avec la médiocrité et la pauvreté de leur poésie. Qu'importe ceci aux joyeux moissonneurs ? Dans la chanson individuelle, à la veillée, devant l'auditoire, le sens prend une importance au moins égale à celle de la musique, et l'esprit, aussi bien que l'oreille, aime à y trouver son compte. Mais tel n'est point le cas pour les Chansons de Moisson ! Les paroles noyées dans un bruyant ensemble vocal, rendues vagues par la diffusion en plein air, passent au second plan ; leur infériorité reste inaperçue à la faveur de la beauté, largement épanouie, de la mélodie qui la rachète. Du reste, les moissonneurs ne recherchent que leur propre satisfaction : celle du chant en bande, à gorge déployée, agrémenté par le dialogue de groupe à groupe ; en un mot, le plaisir de s'entendre. « Ils chantent pour eux-mêmes, dit A. Despine [1], en parlant du chant à la montagne, et non pour le plaisir d'être écoutés. Une pensée, bien que pauvre en soi, suffit à leur imagination ; mais ce qu'ils désirent, c'est se créer une espèce d'interlocuteur ; ils aiment à suivre leur voix répercutée par les rochers... » Conditions de milieu à part, cela est vrai aussi de nos Chansons de Moisson, bien qu'elles appartiennent en propre aux régions de plaines.

*
* *

Il est tout naturel que leur aire de distribution corresponde assez exactement aux régions de céréales : les environs d'Annecy, de Cruseilles, de Rumilly surtout, le « grenier de la Savoie ». Dans le Bas-Chablais qui s'adonne principalement à la culture de la vigne, elles sont rares, ou tout au moins, il y a beau temps qu'on les a abandonnées. (C'est le genre légendaire et satirique qui semble prédominer au terroir du Crépy.) Dans le Haut-Chablais, que nous avons abondamment exploré, nous n'avons rencontré qu'un spécimen dans : *La Marjoulène ;* et encore faut-il remarquer que cette pièce n'en

1. A. Despine : *Recherches sur les poésies en dialecte savoyard,* 57.

possède plus les traits caractéristiques, dans cet habitat qui n'est pas le sien. Il ne s'agit pas ici d'une simple version ; la transformation est profonde : au mouvement dégagé du rythme, à la coquette prestance de la mélodie, à cette ritournelle alerte et guillerette, on ne reconnaît plus, en effet, notre chanson de moisson. Il ne nous appartient pas de dire si c'est là le résultat du caprice d'un chanteur, ou bien un intéressant exemple d'adaptation de la chanson à son milieu ; mais cette altération fondamentale mérite d'autant plus d'être signalée, qu'elle se présente dans le groupe populaire dont la stabilité, aussi bien dans le timbre que dans le texte, est la plus grande. C'est celui qui offre, en effet, le minimum de divergences : peut-être est-ce parce que la traditionnelle exécution en commun de ces chants les a préservés plus que tous autres des nombreuses déformations imputables à la fantaisie individuelle.

* * *

Pourtant, cette fixité de forme, si favorable qu'elle pût être à leur conservation, a été impuissante à les protéger contre l'abandon, la désaffection, pourrait-on dire, dont ils sont devenus l'objet. La chanson populaire individuelle paraît être moins atteinte ; elle résiste encore à l'oubli ; quoique la tradition en soit déjà affaiblie dans nos campagnes, il se trouve bien toujours au village quelques boute en train, « bons garçons, bons lurons » (c'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes) qui en conservent de « vieilles » dans leur mémoire, pour animer les veillées, ou autres réunions joyeuses. Ils n'ignorent pas que ce répertoire demeure le plus goûté de ceux-mêmes qui le délaissent, et qui aiment cependant à y retrouver le charme mélancolique des choses du passé. On les écoute avec une curiosité encourageante : « *Y ë-t' oncò lé pë brâvë.* » (Ce sont encore les plus belles.) Ainsi, bien que dégénérée, persiste cette coutume. Mais il en va tout autrement pour la « Chanson de moisson » qui, essentiellement collective, disparaît rapidement avec l'habitude de chanter en commun à la rentrée du travail aux champs. Autrefois — pourquoi ne pas rappeler ce souvenir d'enfance — il n'était pas jusqu'aux « boyandires » (lessiveuses) qui ne chantassent, elles aussi, en chœur, des airs de moisson, au retour du « nant » (ruisseau) derrière le char à lessive; tandis qu'aujourd'hui ils sont de moins en moins nombreux les villages dans lesquels les moissonneurs sont restés fidèles à cet antique usage. Autre temps, autres mœurs ! Com-

ment ne pas regretter, pourtant, que disparaisse ainsi l'une des plus jolies traditions de la campagne — ordinairement si conservatrice — qui l'égayait d'un gracieux rayon d'art et de poésie ! N'étaient-elles pas aussi, ces chansons, la touchante manifestation d'une joie partagée, reposante, après le pénible, mais fécond labeur en commun ?

Que, du moins, elles soient sauvées de l'oubli ! Déjà, M. Tiersot, dans son magistral tableau de la *Chanson des Alpes*, M. Ritz, dans son excellent recueil de *Chansons populaires de la Haute-Savoie*, le premier de son genre, consacré à notre département, en ont gravé quelques-unes. Nous apportons une modeste javelle à la gerbe commune. Mais il ne faut pas oublier que la lecture des CHANSONS DE MOISSON ne peut donner qu'un aperçu bien terne de leur charme si pittoresque, tellement elles sont adaptées à leur cadre rustique. Fleurs champêtres, c'est aux champs seulement qu'elles prennent, avec leur véritable caractère, leur naturelle et simple beauté. C'est sur place, à la campagne, et dites par leurs propres interprètes qu'il faut aller les écouter pour en goûter l'agreste saveur. Ceux à qui cette impression est étrangère, doivent se hâter d'en jouir, avant que nos CHANSONS DE MOISSON, de plus en plus délaissées, ne soient devenues de froides et muettes reliques du passé.



I. — Pour cueillir rose fraîche



De A en B phrase de reprise, successivement par groupe, puis tous ensemble.

Matin m'en suis levé
Pour cueillir rose fraîche.

J'en ai cueilli la fleur,
J'en ai laissé racine.

J'en ai fait un bouquet;
A ma mia j'le portai :

« Tenez, mia, tenez,
Voilà la départie ! »

Belle n'en veut savoir
D'où vient la départie.

— « Elle ne vient pas de moi ;
Mon père m'y marie. »

— « Ami, mon bel ami,
Prenez-vous belle mia ? »

— « Pas si belle que vous ;
Elle est un peu plus riche ;

Vous avez six cents francs,
Et l'autre six cent mille. »

— « Ami, mon bel ami,
Quand donc ferez-vous noce ? »

— « Mardi, de grand matin ;
La belle y viendrez-vous ?

Belle, si vous venez,
Venez-y bien parée. »

— « Comment m'y parerai-(j')
Quand je n'ai pas de robe ? »

— « Si fait, mia, si fait,
Vous n'avez de trois sortes :

L'une d'un satin blanc,
L'autre d'un satin rose,

L'autre de cramoisi ;
Celle-là qu'il faut prendre. »

Tant loin la voit venir
Il lui présente à boire.

Le premier tour de danse
La belle n'en tombe morte.

Le second tour d'après
Galant n'en fit de même.

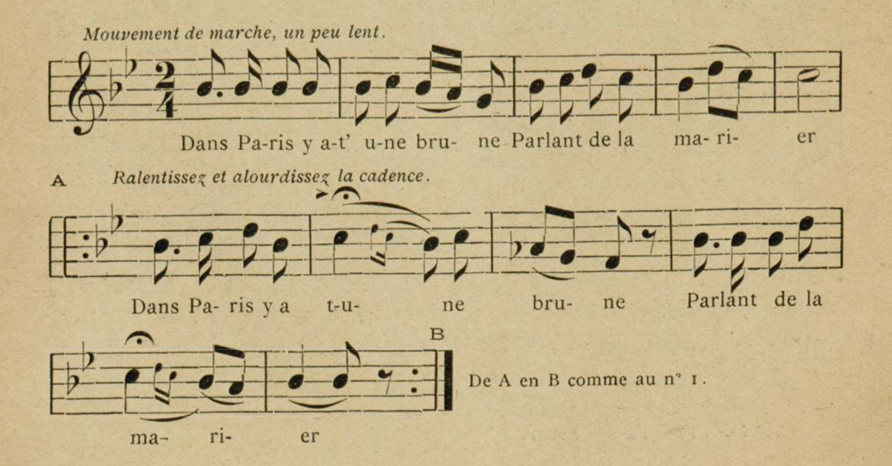
Hélas ! quel grand chagrin
Pour père et pour mère !

Encore bien le plus grand
Pour la jeune épousée.

Héry-sur-Alby *(Chantée par la famille Guillot)*. Etercy-Marcellaz (Albanais).



2. — Dans Paris y a-t' une brune



Dans Paris y a-t-une brune,
Parlant de la marier.
Dans Paris y a-t-une brune,
Parlant de la marier.

Dans Paris y a-t-une brune
Parlant de la marier ;
Richement on la demande,
Promptement on l'a donnée.

Richement... etc.
(Chaque couplet commençant par les deux derniers vers du précédent.)

Y a son père et sa mère
Rien n'y faisaient que pleurer.

« Pourquoi pleurer, père z'et mère,
Et pourquoi tant souspirer ? »

—« Nous pleurons de vous, ma fille,
Que l'on va vous marier.

Marier z'en Angleterre
Jamais on vous reverra. »

Quand elle fut sur la montagne,
Elle vit le soleil lever.

Elle dit à son beau page :
« Qu'est-ce qui brille tant, là-bas ? »

— « C'est le soleil et la lune
Qui brillent au fond de l'eau. »

— « J'voudrais bien trouver un hom-
Qui voulût s'y rentourner, [me

Pour dire à mes père z'et mère
Que j'en suis bien mariée ;

Que j'ai pris le plus bel homme
Qu'il y eusse dans nos contrées. »

— « Et moi la plus belle femme
Qu'il y eusse dans nos vallées. »

Dans Paris y a-t-une brune
Qui n'en est bien mariée.

Héry-sur-Alby *(Chantée par des moissonneurs : MM. Besson, Guillot, etc.)* Etercy Marcellaz (Albanais), Cruseilles.



3. — La jeune Veuve



Montant là haut sur ces rouchelles [1]
Où la jeune veuve allio [2],
Sont trois galants de ces rouchelles
Qu'il(s) allivo faire l'amour.

Qu'il(s) allivo faire l'amour. (C)
N'y a un qu's'est assis d'sur une chaise
Et l'autre sur ses blancs genoux.

Et l'autre sur, etc.
En lui disant : « La jeune veuve,
Lequel aimez-vous de nous deux ?»

— « Quand j'aime l'un, j'aime pas [l'autre,
Mon gentil cœur n'est point pour [vous ;

Vous allez disant par la ville
Que je n'en suis trop pauvre pour vous

Que je n'ai pas de la monnaie
Pour m'acheter z'un cotillon

Un cotillon, une garde-robe
Et des petits soulars [3] mignons ;

J'ai encore un p'tit frère en France
Qui m'en achètera bien z'un.

Un cotillon, une garde-robe
Et des petits soulars mignons. »

La jeune veuve est bien malade,
Chacun n'en dit qu'elle n'en mourra.

Le médecin qui la vient voir(e)
N'en a jeté souspir d'amour.

Souspir d'amour, je te convoye
Je te convoye dans mon jardin.

Dans mon jardin y a-t-un ouinte [4]
Qui rien n' rapporte qu'une fleur.

Elle n'est pas blanche, elle n'est pas [rose,
C'est la couleur des amoureux.

Saint-André (Val de Fier) *(Chantée par M. André Martin)*. Vaulx.

Mode d'exécution : A B ne se dit qu'une fois au commencement de la chanson. Les couplets commencent en C, par le dernier vers du précédent. La phrase D E se chante d'abord successivement par groupes, puis en *tutti*.



4. — Dessus le Pont de Lyon



A B comme au n° 1.

1. *Rouchelles*, rochers avec pâturages.
2. *Allio*, allait.
3. *Soulars*, souliers.
4. *Ouinte*, greffe (enter).

Dessus le pont de Lyon
Que la belle s'y promène,

Elle s'y promène pas tant,
Elle s'y peigne et s'y fait belle.

Elle y peigne ses blonds cheveux
Avec la queue d'une hirondelle.

Le premier vient à passer
Beau chevalier d'Angleterre.

Il me dit tout en riant :
Pourquoi chantez-vous pas, belle?

— Je n'ai pas de quoi chanter :
Je n'ai pas mon cœur en joye.

Y a mon frère et mon mari
Qui sont to dou à la guerra.

De mon frère je m'en f.... bien,
Il ne valait pas grand'chose,

Mais mon mari je le veux,
Il me tient pour sa mignonne.

Me fait porter tous les jours
Cotillon de satin rose.

Camisole par dessus
Cordonnet de filoselle.

J'écrirai un'lettre au roi
Que mon mari s'y rentourne.

S'il ne s'y rentourne pas,
Contre lui je f'rai grand'guerre.

J'enverrai six cents soldats
Pour abattre ces murailles.

Pour y aller tous mes soldats
Vol'ront comme d'hirondelles.

— Mes murailles sont d'argent
Personne ne peut les abattre.

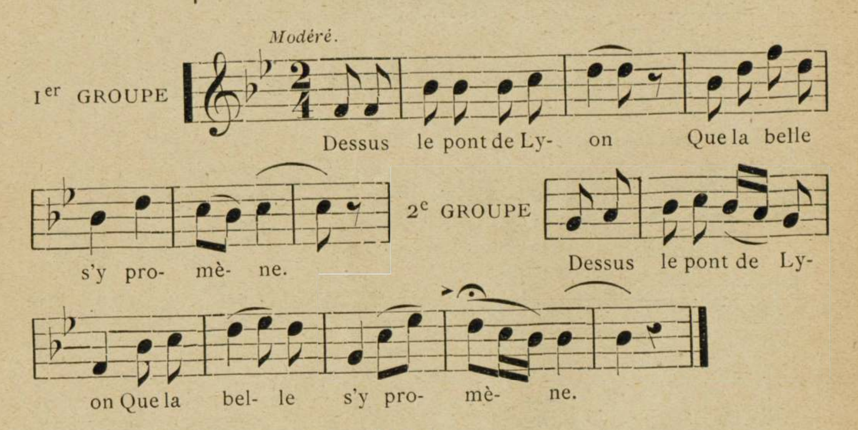
Qu'elles soient d'or, qu'elles soient d'ar-
Moi-même je veux les abattre. [gent

Dessus le Pont de Lyon
Que la belle s'y promène.

Héry-sur-Alby *(M. Guillot)*. Thusy. — Cruseilles. — La Combe-de Sillingy.

Cf. Tiersot, *Ch. pop. Alpes*, 460.

4bis. — Autre version mélodique



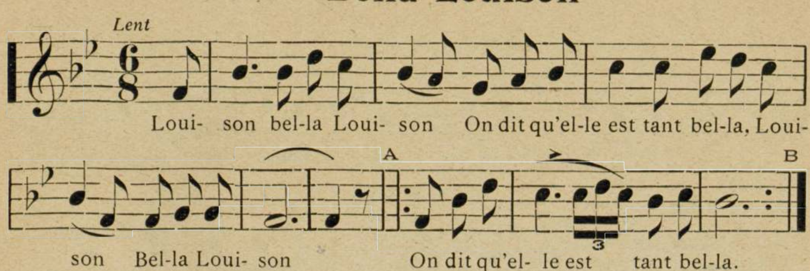
Bas-Chablais : Margencel *(Madame Baud)*.

Se chantait pendant le travail aux champs : deux groupes se répondaient.

Cette variante a conservé la ligne générale mélodique, mais en y substituant le rythme binaire qui lui donne une allure plus douce.



5. — Bella Louison



De A en B comme au n° 1.

Louison, bella Louison,
On dit qu'elle est tant bella.

N'est pas si belle qu'on dit.
Elle est un peu brunette.

De la beauté qu'elle a
N'a été dérobée.

N'a été dérobée
Par trois de ses gens d'armes.

L'ont pris, l'ont emmenée
Au Château de Plaisance.

L'est bien restée sept ans
Sans voir soleil ni lune.

Au bout de ces sept ans
Mit la tête en fenêtre.

Tant loin a vu venir
Le valet de son père.

« — Valet, mon doux valet,
Que dit-on d'moi en France ? »

« — En France, contre vous,
L'on dit qu'il y a grand'guerre. »

« — Valet, mon doux valet,
Retourne-toi en France.

Grand'guerre à qui l'voudra [1]
Moi, j'en suis mariée.

Moi j'en suis mariée
Au château de Plaisance.

« — Si vous êtes mariée,
Donnez-moi la livrée.

Sept aunes de ruban
Pour faire une cocarde.

Encore une fois autant
Pour mettre à mon épée.

C'est pour faire voir aux gens
Que j'en reviens de noce. »

Louison, bella Louison,
On dit qu'elle est tant bella.

Héry-sur-Alby, Vaulx.

C'est vraisemblablement la plus populaire de nos chansons de moisson ; elle n'offre pas de variations bien sensibles. Voici pourtant une intéressante version mélodique de la phrase de reprise avec appel accentué sur la médiante, rythme syncopé à l'avant-dernière mesure et cadence finale sur la dominante.



Recueillie à Etercy de *M. Joseph Excoffier.*

Cf. Tiersot : *Ch. pop. des Alpes*, 459.
Ritz : *Ch. pop. de la Haute-Savoie*, 87.

---

1. *Var.* : Tu diras à mon père
Que j'en suis mariée.

6. — Petite Marjolaine



— « Petite Marjolaine, veux-tu te marier ?
Oh ! oh ! oh ! veux-tu te marier ? »

— « Comment me marierai-je, moi qui n'ai pas d'amants ? »
Oh ! oh ! oh ! etc.

— « Tu en avais bien trente, tous des bons compagnons ? »
Le plus jeune des trente disait une chanson.
— « La chanson que vous dites, j'voudrais bien la savoir. »
— « Mettez les pieds en barque, et puis nous la dirons. »
N'eut pas les pieds en barque, qu'elle se mit à pleurer.
— « Que pleurez-vous, la belle, pourquoi tant soupirer ? »
— « Je pleure mon cœur en gage, que vous m'avez gagné. »
— « Ne pleurez pas, la belle, il vous sera rendu. »
N'eut pas les pieds en terre qu'elle se mit à chanter.
Qui fit la chansonnette ? Ce sont trois bons garçons.

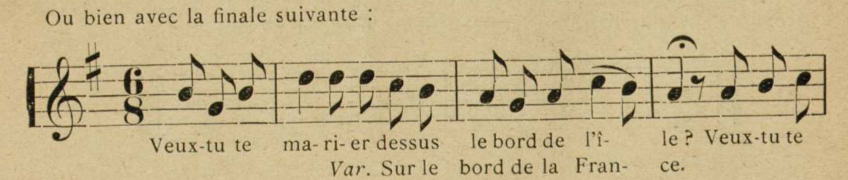
Massongy (Bas-Chablais) (*Mme Joseph Mathieu*). — Héry-Rumilly-Marcellaz-Etercy. Cruseilles.

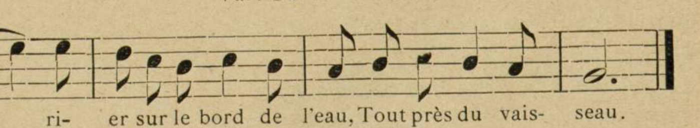
Parfois, un groupe reprend ainsi, à B.



Mûres (*Mme Cohendoz*).

Ou bien avec la finale suivante :





Cruseilles, Bonne-sur-Menoge, Allinges.

Deuxième version mélodique

6 bis. — La Marjoulène



Obligeamment communiquée par *M. Joseph Cretin, Directeur de la Musique municipale d'Abondance.*

On remarquera que cette version a perdu les traits caractéristiques (rythme, reprises, etc.) de la chanson de moisson. — La ritournelle « A petits pas », avec son rythme, présente une analogie frappante avec une chanson traditionnelle : *La Fiancée lointaine* (Cf. Tiersot, 120). De plus, quoique de thèmes différents, elles ont des couplets communs.

Confronter pour la parenté des textes et de l'affabulation : Tiersot : *Les trois Sœurs*, 124; *La Marjolaine*, 177; Ritz : *La Marjolaine*, 13; *Chanson des Lavandières*, 94; Despine : *Recherches*, 171 (en patois).



7. — Là haut, sur la montagne

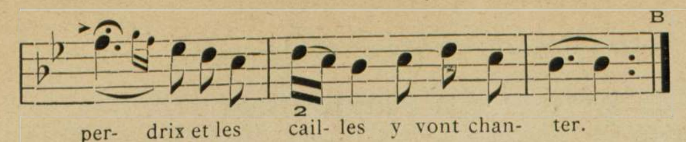


A B comme au n° 1.

Etercy *(M. Excoffier Joseph).*

Deuxième version mélodique





Marcellaz (Albanais).

Là haut, sur la montagne
Il y a-t' un pré ;
Les perdrix et les cailles
Y vont chanter.

J'ai pris mon arbèlète,
J'y suis monté.
Croyant en tuer quatre,
J'ai tout manqué.

C'est le cœur de ma mie
Que j'ai blessé.
— Mie, ma douce mie,
T'ai-jhŏ fé mâ ? (fait mal)

— Un petit peu pas guère ;
Si j'en mourais,
Un baiser de ta bouche
Me guérirait.

Variante du quatrième couplet :

— Mie, ma douce mie,
T'ai-jhŏ fé mâ ?
— Un petit peu pas guère,
Mais j'en mourrai.

Les bergers disent aussi cette chanson « en champ », mais le plus souvent sans reprise.

Cf. Ritz : *Ch. pop. de la Haute-Savoie*, 47.





Deuxième Série

CHANSONS DE BERGÈRES



Un certain nombre de chansons populaires touchant à la vie pastorale peuvent être groupées sous le titre de Chansons de Bergères, suffisamment justifié par la prédominance et l'intérêt du rôle des bergères qui en sont les personnages principaux. Chansons féminines aussi, au point de vue de leur exécution : les « bocagères » en égaient et poétisent leur solitude, lorsqu'elles sont « en champ [1] » dans le « *pâqi* [2] », en plaine, « sur ces vallons », ou bien « là-haut sur la montagne », dont elles suivent avec plaisir l'écho qui prolonge leur voix ; comme si elles éprouvaient le besoin de se dégager pour un instant des vulgarités de leur existence et de leur situation, sur les ailes de la chanson, elles s'envolent jusqu'aux merveilleux pays de rêve où seigneurs et rois épousent les bergères. Ces mélodies s'échappent aussi, en lentes mélopées, des lèvres des bonnes vieilles qui savent leur donner un timbre archaïque doucement enveloppé, tout à fait caractéristique. A la veillée, l'hiver, dans le « *pélŏ* [3] », bien au chaud, les aïeules au front ridé, mais à l'âme sereine, tricotant, dévidant la « *colônĭĕ* [4] » au ronron du « *bêrgŏ* [5] », évoquent en les disant, l'heureux

---

1. Etre « en champ » : faire paître.
2. *Pâqi* : pâturages.
3. *Pélŏ*, la grande pièce qui fait suite à la cuisine, dans une maison de campagne, sert de chambre à coucher, et, de plus, pendant l'hiver, de salle à manger et de réunion, parce qu'elle est chaude.
4. *Colonĭĕ, colonĭettĕ*, etc. : quenouille.
5. *Bêrgŏ*, rouet pour filer, dont les vieilles seules ont conservé l'usage ; devient de plus en plus rare.

temps de leur jeunesse avec tout le cortège des attendrissants souvenirs qui s'y rattachent. Ces chansons apportent encore la note réjouissante au grand jour de la fête traditionnelle des bergers, la « *Pélâ* », fête au parfum champêtre, charmante de simplicité rustique : chaque année, le premier dimanche de mai, bergers et bergères du même village se donnent rendez-vous, et, le cabas à la main, gonflé d'abondantes provisions, s'en vont faire joyeuse dinette ou « mérander » au bois.

*
* *

Les mélodies, généralement très douces et mélancoliques, conviennent surtout au chant individuel ; pourtant quelques-unes sont parfaitement adaptées à l'exécution collective ; elles revêtent alors un caractère plus rude et plus large. Celles-ci sont aussi chantées par les « garçons » qui en ornent certains passages, très souvent le dernier vers, en accompagnant la ligne mélodique au-dessus et au-dessous, aux intervalles harmoniques : c'est ce qu'ils appellent : « faire la contrevoix ». Ces chœurs finals sont d'un gracieux effet dans leur cadre, surtout si les bergères, venant s'y joindre, en adoucissent le timbre. Il y a là une jolie et curieuse tentative d'art harmonique, bien moins maladroite qu'on pourrait le supposer de prime abord. Ce mode d'exécution (qui, toutefois n'est pas absolument restreint aux CHANSONS DE BERGÈRES) est surtout familier à la montagne ; on peut l'entendre dans les vallées des Dranse, dans celle des Habère ; nous avons eu le plaisir d'écouter à Reyvroz, brodés sur une mélodie quelconque : *Petits Oiseaux*, des accords riches et variés, fort bien étoffés, inspirés par le seul instinct auditif, et que pourtant un musicien n'eût pas désavoués. On pouvait y suivre notamment, au grave, une marche de basse ascendante très correcte, dirigée sur la tonique finale. Les CHANSONS DE BERGÈRES affectionnent surtout le rythme ternaire : les jeunes filles, les vieilles surtout, leur impriment généralement cette cadence favorite de berceuse ou de barcarolle, assez monotone dans son uniformité, mais dont s'accommode fort bien le ton dolent de la mélodie.

*
* *

Dans ces pastourelles, aussi bien que dans les autres chants rustiques, il semble que le peuple n'ait pas su ou voulu exprimer le sentiment de la nature. Ce sentiment existe en son âme — c'est peut-être bien la racine la plus forte, la plus profonde,

de son attachement à la terre, à la campagne — mais presque à son insu, et à l'état latent, parce qu'il n'a cherché ni à l'analyser, ni à le traduire. De temps à autre apparaît le « vert bocage », où chante le « gai ranssignolet », confident et messager, à la fois, des amoureux. C'est l'amour, en effet — le sentiment le plus fort et le plus universel — qui fournit le sujet des CHANSONS DE BERGÈRES ; rien de plus naturel, du reste, puisque c'est surtout « en champ » que bergers et bergères « font l'amour », lorsqu'il n'y a plus de veillées.

L'analyse des situations et des sentiments peut fournir une base à une classification méthodique en deux groupes à peu près égaux. Dans le premier, les personnages (presque toujours Sylvie et Colin) expriment, le plus souvent par dialogue, leurs joies ou leurs peines d'amour : douces ou langoureuses idylles, brouilles d'amoureux, abandons mélancoliques, amours contrariées, etc.

Les chansons du second groupe, aussi important par le nombre, et bien plus homogène que le premier, procèdent toutes du même thème : la bergère étant « seulette » au champ, vient à passer un galant, généralement riche, et de haute considération qui, ravi de sa beauté, lui offre sur le champ une vie somptueuse [1] en échange de son « petit cœur ». Que fait notre bergère ? Dans une seule chanson, elle accepte ; gagnée par l'appât de la fortune, du bien-être, dont, au surplus, elle se réjouit de faire profiter ses parents, elle suit son « noble millionnaire », devient sa châtelaine, « Prussienne et maîtresse au château ». Dans toutes les autres, les promesses de ces amants de rencontre ne trouvent pas crédit, et ils se heurtent à un refus catégorique. Les dialogues peuvent varier de ton, mais toujours la « bocagère » restera fidèle à son berger. Ici, elle se défend comme à regret, et, sentant peut-être sa volonté fléchir devant la tentation d'offres séduisantes, elle se fait suppliante :

« Laissez la pauvre fille
Que vous trouvez gentille ;
Elle a promis son cœur. »

Ailleurs, c'est une résistance doucement, mais fermement obstinée ; ou bien feignant de ne rien comprendre, la bergère répond en patois, avec une niaiserie voulue, où perce un esprit malicieux et sarcastique : la chanson de *Sylvie* « Bonjour, Sylvie, *Bonjhor, Monssu* », typique et originale, est des plus

1. « Eternel mirage d'une immense fortune qui, dans l'esprit du paysan gagne-petit, ne saurait arriver que par un coup du sort. » (DESPINE : *Recherches*, 60.)

populaires : cette fille du peuple qui met le gentilhomme en si ridicule posture n'est pas seulement le personnage au beau rôle d'une aventure galante divertissante, mais aussi l'héroïne d'un triomphe — véritable revanche — du petit, de l'humble, sur le « gros », le « Monsieur » ; et cette situation ne manque pas de flatter l'amour-propre des auditeurs villageois auprès de qui elle obtient toujours un joyeux succès. Autre situation : Un berger se présente-t-il, qui a mauvais renom d'inconstance, « amant trompeur et volage », il est vivement rabroué et lestement éconduit. Est-ce un « vieux gris » ? Oh ! alors, gare à lui ! L'apostrophe devient virulente, et les épithètes brutales et cruelles pleuvent dru, impitoyablement cinglantes, accompagnées de la menace d'un bon coup de houlette. Ne savourez-vous pas l'ingénue sincérité de cet aveu ? La bonne nature, aurait dit Molière, « parle là toute pure ».

« J'aime mieux mon doux berger,
Qui n'a pas vingt ans passés. »
. . . .
« Au diable les richesses,
Quand les plaisirs n'y sont pas !... »

A un « beau Monsieur » qui remplace dans son troupeau quinze moutons ravis par le loup ; au fils du roi lui-même, qui a poussé la condescendance jusqu'à lui ramener une brebis égarée, elle offre par reconnaissance... la laine de ses « blancs moutons», mais refuse son cœur qu'elle a « promis à Pierre ». Ce n'est certes pas sous cette forme candide et rustique que nos soupirants envisageaient la récompense...; dépités, ils se retirent penauds, dénouement plaisant, où la bergère a le beau rôle. Voici venir à son tour un beau Capitaine ; c'est précisément celui de son berger : très curieuse coïncidence, mais qui ne laisse pas de placer la bergère dans une situation assez délicate. Cependant, elle n'est pas intimidée et elle écarte la représaille qui menace son amant, en invoquant la protection du « Maréchal Blaissonnié », un ami de son père, un « bon garçon ».

* * *

La fiction, on le voit, joue un grand rôle dans les CHANSONS DE BERGÈRES et leur donne une certaine originalité. Si d'autre part, nous considérons les sentiments mis en œuvre, il nous apparaît que cette poésie populaire est d'une inspiration saine qui ne manque pas de caractère : noble fierté d'une vie simple ; sereine philosophie de la vie, qui limite l'ambition au tranquille

bonheur d'une condition modeste ; vertu de la fille du peuple, « fille sage » qui tient à « son honneur garder », sa constance et sa fidélité à toute épreuve, capables de tous les sacrifices, jusqu'à celui d'une vie brillante qui lui est offerte, et qui devrait bien la griser, puisque ce désir hante ses rêves et berce son imagination. Pour la campagne, où l'on apprécie le bien-être et l'intérêt matériels d'autant plus que les gains y sont le fruit très modique de bien des sueurs, où l'on sait combien un morceau de pain est dur à gagner, ce détachement des richesses, ce renoncement, a quelque chose d'élevé qui idéalise très heureusement ces productions rustiques.



PREMIER GROUPE

1. — La Bergère aux champs.



Bisser les deux premiers vers.

1 Y a rien d'aussi charmant
Que la bergère aux champs !
Elle voit venir la pluie
Et désire le beau temps.
Hélas ! la pauvre fille
Comment passer son temps !

7 Son amant la vient voir
Le matin et le soir,
En lui disant : « Bergère,
Mignonne, levez-vous.
Les moutons sont en plaine,
Le soleil luit partout. »

13 « Berger, mon doux berger,
Où irons-nous en champ ? »
— « Là haut sur ces montagnes,
Au soleil il fait bon,
Cueillir la vioulette
Les romarins nouveaux. »

19 « Berger, mon doux berger,
Qu'aurons-nous à manger ? »
— « Un bon plat d'alouette,
Un bon petit gâteau,
Nous boirons la bouteille
Que j'ai sous mon manteau. »

25 « Berger, mon doux berger,
Où irons-nous coucher ? »
— « Dans une casonnette [1]
Là-bas dessous l'ormeau,
Nous logerons ensemble
Couverts de mon manteau. »

31 « Berger, mon doux berger,
Qui va bien arriver ?
Je crois que c'est mon père
Qui vient pour me chercher.
Asseyons-nous sur l'herbe
Et laissons-le passer. »

37 « Berger, mon doux berger,
Si quelqu'un nous savait !
J'aim'rais mieux être à l'ombre
Au coin de ma maison,
Filant ma coulognette,
Disant une chanson. »

Abondance (*M. Crétin*). — Féternes. — Habère-Lullin. — Habère-Poche. — Etercy.
Cf. Ritz : *Ch. pop. Haute-Savoie*, p. 45 ; Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, p. 339.

Var :

8 Du matin jusqu'au soir.
9 « Réveille-toi, bergère.
10 La lune en est couchée.
12 Le soleil est partout.
14 Où veux-tu me mener ?
16 Le soleil y fait beau.
21 Des perdrix et des grives
ou Et des cailles.
Un gigot de mouton
ou des petits oiseaux.
28 Personne y sait que moi.
Si tu es ma bergère.
Tu couch'ras près de moi.
ou 27 Là haut sur la montagne.
ou dans la prairie.
Un beau château il y a.
Nous logerons ensemble.
A l'heure que tu voudras,
ou Parlera qui voudra.
ou 29 Dans la plus haute chambre
Un beau lit blanc il y a.
32 J'entends quelqu'un marcher.
33 Je crains qu'ce soit mon père.
38 Si quelqu'un nous voyait.



2. — Il y a six mois que c'était le printemps.



1. *Casonnette :* maisonnette ou bien petite case, petit coin abrité.



Il y a six mois que c'était le printemps,
Que j'ai conduit sur l'herbette naissante,
Mon p'tit troupeau, ma famille bêlante ;
J'ai commencé mes amours à quinze ans,
J'ignorais tout; j'en étais innocente.

J'ignorais tout, jusqu'au nom de l'amour,
Rien n'y troublait la paix de ma chaumière !
Seulette au bois, j'y restais la dernière ;
Pour m'amuser, je filais tous les jours,
Je ne craignais que le loup et ma mère.

Par un matin vient à passer Colin.
— « Que fais-tu là, mon aimable bergère ? »
— « Moi, je suis là dans ce bois solitaire,
Tire-moi donc de ce mauvais chemin,
Tends-moi le bras comm' si nous étions frères. »

Au lieu du bras, il me tendit la main
En me disant des paroles si tendres ;
Moi de l'aimer, je n'ai pu m'en défendre ;
J'aurais voulu prolonger le chemin,
Tant de plaisir que j'avais à l'entendre.

— « Belle bergère, je vais te quitter,
C'est pour aller voir une autre bergère.
Elle est là-bas dans ce lieu solitaire,
Qui dit toujours : « Mon berger vient-il pas ?
— Ah ! je n'ai plus que mon chien de fidèle !

Mon cher Colin, que t'ai-je donc bien fait ?
Qu'y a-t-il en moi qui puisse te déplaire ?
Ne suis-je pas aussi fraîche que la rose ?
Puisque l'amour est gravé dans nos cœurs,
Voudrais tu bien me répéter la chose ? »

Héry-sur-Alby *(Chantée par M. Folliet).*

Cf. Tiersot, *Ch. pop. Alpes*, p. 343.



3. — Je sens augmenter mes peines.



Je sens augmenter mes peines,
Ne voyant plus mon berger;
Me promenant dans la plaine,
Tout le long de ce verger.
Je l'attends depuis l'aurore,
Malgré la chaleur du jour;
L'ingrat ne vient pas encore;
Qui peut tarder son retour ?

— Oublie ton berger, ma chère [1] ;
Car c'est en vain d'y penser;
Il aime une autre bergère
Et ne peut s'en séparer.
Là bas, je le vois près d'elle,
Il a soin de son troupeau;
Il brûle d'amour pour elle,
La caressant sous l'ormeau.

— Te souviens-tu, dis-moi, traître,
Quand tu venais autrefois ?
Près de moi au pied d'un hêtre,
Tu jouais de ton hautbois.
Tu me faisais des promesses
Que tu m'aimerais toujours :
A présent tu me délaisses,
En méprisant mon amour.

Ah ! ce berger, quand j'y pense,
Il venait soir et matin;
Il m'appelait : douce mie,
Moi, je l'appelais : mon cœur.
Et nous goûtions, dans la vie
Un bien doux parfait bonheur;
Il m'appelait : douce mie,
Moi je l'appelais : mon cœur.

---

1. C'est le rossignol qui répond ainsi à la bergère qui lui a fait confidence de ses alarmes, dans une strophe immédiatement précédente, absente de cette version, et que nous empruntons à M. Tiersot. V. *Ch. pop. Alpes*, p. 352.

Rossignol du vert bocage,
Messager des amoureux,
Tout le jour dans le feuillage,
Oh ! que tu dois être heureux !
Va-t-en chercher au plus vite
Le berger que j'aime tant,
Et dis-lui que je l'invite
A se rendre en cet instant.

Oh ! reviens, mon cher et tendre,
Reviens vite auprès de moi.
Mon cœur reste toujours tendre,
Il languit d'amour pour toi.
Mais si tu restes volage,
Tu n'auras plus mon amour ;
Reviens vite et sois plus sage
Par un bien juste retour [1].

Recueillie au Mont-Forchat *(Chantée par deux bergères d'Habère-Poche : MM^lles Françoise Chédal et Marie Mamet.)*

M. Bouchor, adaptant à cette mélodie populaire une poésie appropriée, en a fait la *Chanson Tourangelle*, un des plus gracieux morceaux de l'excellent répertoire dont, avec la collaboration de M. Tiersot, il a si heureusement doté nos écoles. (Cf. BOUCHOR et TIERSOT : *Recueil de Chants populaires pour les écoles*, 3e série.)



4. — Plaignez mon infortune.



Plaignez mon infortune,
Bergères du hameau ;
J'ai perdu ma fortune
A l'ombre sous l'ormeau.

J'ai tout fait pour lui plaire,
Je le croyais constant ;
Mais une autre bergère
M'a ravi mon amant.

Pour lui j'étais si bonne,
Assise sur le gazon ;
Mais l'ingrat m'abandonne
Sans aucune raison.

Oh ! comme il était tendre
Sur ces coteaux charmants !
Il ne vient plus m'attendre,
Cet infidèle amant.

La vie est une rose,
La rose piquera ;
Mais si l'amour l'emporte,
L'épine tombera.

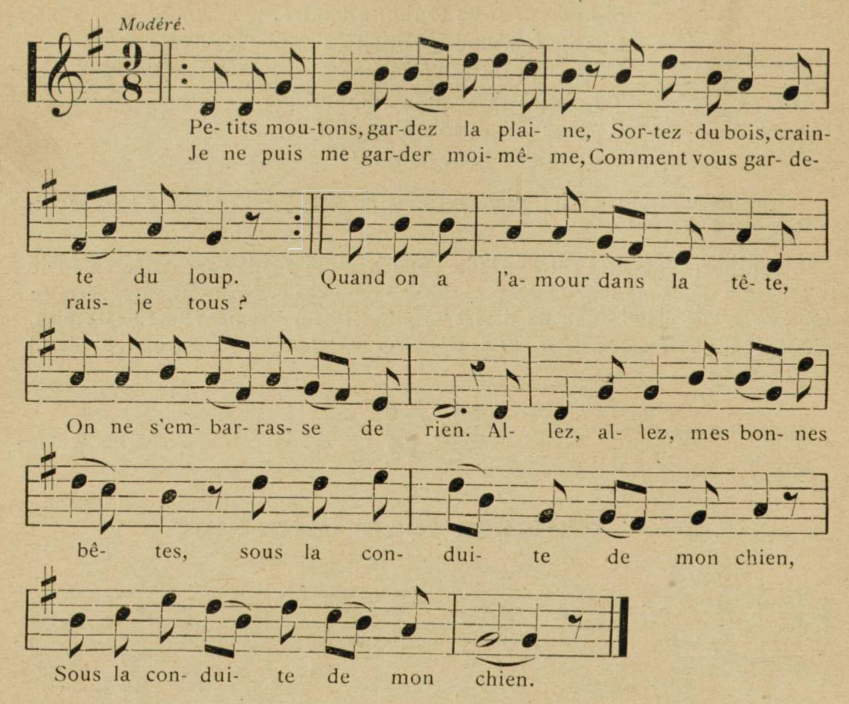
Habère-Lullin (*Mlle Ducrot*).

A peu de chose près, cet air reproduit le deuxième motif de la *Bergère aux Champs*.

---

1. *Var.* : Je ne m'en prends qu'à l'amour.

5. — Petits Moutons.



Petits moutons, gardez la plaine,
Sortez du bois, crainte du loup;
Je ne puis me garder moi-même,
Comment vous garderais-je tous ?
Quand on a l'amour dans la tête,
On ne s'embarrasse de rien.
Allez, allez, mes bonnes bêtes,
Sous la conduite de mon chien. *(bis)*

Le papillon suit la chandelle
Comme l'amant suit la beauté;
Mais s'il vient à brûler ses ailes,
Il a perdu sa liberté.
J'entends tambour, j'entends trompette,
J'entends le son du violon.
J'entends la voix de ma bergère
Qui chante une jolie chanson. *(bis)*

Petit ruisseau, fontaine belle [1].
Soyez toujours doux à mes yeux;
Comme l'aimable tourterelle
Que j'entends gémir vers les cieux.
Je voudrais bien passer ma vie,
Dans le désert le plus affreux ;
Avec mon aimable Sylvie
Je me croirais le plus heureux. *(bis)*

Abondance (*M. Joseph Crétin*). — Vacheresse.

Remarque : Les quatre derniers vers du deuxième couplet se retrouvent textuellement en tête d'une chanson de soldats intitulée : *J'entends tambour...*, à laquelle ils paraissent plus logiquement appartenir; l'interpolation est une anomalie fréquente dans la chanson populaire.

1. *Var. :* Claires fontaines.

6. — La Bergère endormie



Un jour je m'y promène
Le long de ces jardins.
Le plaisir que j'y trouve
Dans ces jardins fleuris,
Le plaisir que j'y trouve
Ma bergère endormie.

Oiseaux du vert bocage
Ne chantez pas si fort.
Douce et fidèle aurore, (?)
Voltige doucement,
La beauté que j'adore
Dort bien tranquillement.

Je m'y réveille en songe,
J'ouvre les yeux, je vois
Mon Colin dont je rêve !
« Oui, Colin, c'est bien toi ;
Faut-il que je me lève
Pour aller avec toi ? »

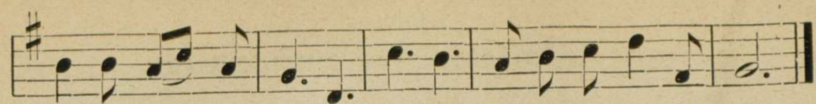
— Bell' n'allez pas si vite,
Belle, arrêtez vos pas.
— Mais pourquoi tu m'arrêtes ?
Sois toujours mon vainqueur ;
Je suis prête à me rendre,
A t'y donner mon cœur.

Thonon-les-Bains *(Mme Victorine Fontanel, dite Bonnaud).*

Cette mélodie doit son caractère à la limpidité de sa tonalité mineure.

7. — Quel plaisir d'être à table !





Quel plaisir d'être à table,
Et d'y rester longtemps !
L'amour est agréable
Près d'un berger charmant [1].

J'ai un coquin de frère
Qui me fait enrager,
S'en va dire à ma mère
Que j'aime le berger.

Ma mère tout en colère
S'en vient pour me frapper;
Mais moi, pour me défendre,
J'appelle le berger.

— Berger du voisinage,
Viens donc me secourir;
Aurais-tu le courage
De m'y laisser mourir ?

— J'n'aurais pas le courage
De t'y laisser mourir;
Mais j'aurai le courage (ou l'avantage)
De t'y laisser languir.

Thonon-les-Bains (*Chantée par Mme Victorine Bonnaud*). — Habère-Lullin (*Mlle Ducrot*).

Cf. Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, p. 328, qui la donne comme chanson de noce dans l'Isère et la Drôme.

Voici à titre purement documentaire deux autres strophes dont le rapport avec la chanson n'apparaît pas bien clairement :

(Entre le 1er et le 2e couplet)
L'amour vient me surprendre
Quand je suis dans le vin;
Et moi pour m'y défendre,
J'ai pris mon verre en main.

(A la fin)
Si j'étais hirondelle,
Que je puisse voler,
Sur le sein de ma belle,
J'irais m'y reposer.

Ce dernier est vraisemblablement placé là par interpolation. On le retrouve avec plus d'à-propos dans les chansons d'amour : *Le Retour de l'amant. — Le Retour d'Amérique. — Charmante Rosalie.*



8. — La Bergère et l'Amant soldat.

Tout le long de la rivière
Me promenant, j'aperçois t'une ber- [gère
Qui gardait ses blancs moutons
En filant sa colognette;
L'on n'y voit rien d'aussi beau.

Je lui dis tout en riant :
« La belle êtes-vous mariée ? »
— Non, mariée, je ne le suis pas ;
Les garçons de cette ville
M'ont déjà assez demandée.

Vous qui parlez de mariage,
Vous allez à la guerre.
— A la guerre, si j'y vais
Je t'enverrai de mes nouvelles,
Par l'oiseau rossignolet,
Qui chante sur l'herbette
Aux quatre coins du bois seulet.

1. Bisser les deux derniers vers en répétant trois fois la première syllabe du dernier vers.

L'oiseau en prit la volée
Dans le château de la belle,
Lui dit : « Bonjour, fille et prin-
[cesse,
Vous qui faites tant l'amour,
Votre amant qui est à la guerre
Vous envoie bien le bonjour. »

— « Vous qui êtes son messager
Montez là-haut dans ma chambrette
Prendre de l'or et de l'argent.
Prenez-en en abondance,
Portez-en à mon amant. »

— « Pour de l'or et de l'argent
Je n'en veux pas.
Je n'en veux qu'à ma plumette
Qui me coûte cent deniers
Pour passer la mer courante
Et pour me rendre à l'armée. »

Abondance. Transcrite d'un vieux cahier chansonnier (*Mlle Marchand*). Nous n'en avons pas retrouvé la mélodie.

Malgré sa distribution irrégulière en couplets, sa versification informe et l'incohérence des six derniers vers, nous avons cru bon de donner ici cette chanson, à seule fin d'en conserver le thème, et de provoquer peut-être la recherche d'une version plus pure.

9. — **Buvons toujours et vive l'amour !**



J'ai fait l'amour à une brune,
C'est à savoir si je l'aurai.
Oui, je l'aurai, quoi qu'il m'en coûte,
Si mes parents ne m'en dégoûtent.
J'aime le vin, buvons toujours.
Oh ! vive l'amour !

Oh ! si l'amour prenait racine,
J'en planterais dans mon jardin ;
J'en planterais si long, si large,
J'en f'rais part à mes camarades.
J'aime le vin, etc.

— Eh ! adieu, ma charmante brune,
Veux-tu venir dans mon jardin ?
Nous y sèmerons de la salade,
Des artichauts, des pastonades [1].
J'aime le vin, etc.

— « Des artichauts, j'm'en soucie
[guère,
J'aimerais mieux mon doux berger,
Mon doux berger fait mon affaire ! »
— « Verse du vin tout plein mon verre,
J'aime le vin, etc. »

1. *Pastonade :* carotte.

Variante des 4e et 5e mesures :



Débris disséminés :

1er A la santé de nos maîtresses,
Ceux qui n'en ont pas,
Qu'ils en cherchent.

2e Et si tu ne veux pas boire,
Tu ramasseras les pépins
Qui te causeront grande maladie.

Scionzier (*Chantée par ma mère ;* très répandue au temps de sa jeunesse). — Le texte, se retrouve également dans le vieux cahier d'Abondance (*de Mlle Mathilde Marchand*). — Nangy. — Etercy, sous le titre : *Chanson d'un soiffeur (M. Excoffier)*.



10. — L'Amant soldat renié.

« Il y a bien cinq à six ans,
Que je n'ai pas vu
Mon très cher amant.
Il s'est engagé pour sa majesté,
C'est ce qui m'a chagrinée.
Mon plus grand désespoir
C'est de ne pas savoir
Quand je pourrai le revoir. »

Au bout de six années au plus
Son cher amant est revenu.
Au logis il s'en va,
Sa mie n'y est pas ;
— « Je viens exprès pour la voir. »
Sa mère lui répond à l'instant :
— « Ma fille en est aux champs,
Etes-vous son amant ? »

Sans attendre d'autres discours,
Il s'en va vers ses tendres amours.
Là-haut dessous l'ormeau
Il l'a trouvée; elle gardait son trou-[peau,
Elle tournait son fuseau.
Lui dit : « Bonjour, mie, mon cœur,
Je suis ton serviteur,
Reçois donc mes faveurs. »

— Oh ! non, vous n'êtes pas mon [amant,
Il est parti, il y a six ans,
Il est au service du roi
Dans ses nobles emplois,
N'y pensant plus à moi.
Mon cœur est tout à lui,
Monsieur, je vous en prie,
Retirez-vous d'ici. »

— Oh ! oui, je suis bien votre amant,
Mie, vous me connaissez.
Et voici le diamant,
Que j'ai pris en partant,
N'en es-tu pas contente ?
Mon plus grand bonheur,
C'est de venir ici
Pour te tirer d'ennui.

Voyant cet anneau d'or charmant :
« Oui, je vous reconnais pour mon [amant,
Vous étiez, en partant,
Comme un vrai paysan ;
A présent changement.
Vous voilà arrivé,
Vous voilà habillé
Comme un vrai chevalier.

Texte seulement, tiré du cahier de *Mlle Mamet Marie*, Habère-Poche.

Malgré son incorrection, nous donnons cette chanson à cause de son thème original. L'attitude de la bergère qui feint de ne pas reconnaître son amant trop bien habillé nous paraît significative : ne décèlerait-elle pas finement l'indifférence ou l'antipathie gouailleuse qu'inspirent instinctivement aux gens simples de la campagne le *facheu d'gôgnès* (faiseur d'embarras), celui qui, revenant de la ville, veut faire le *monchu* (monsieur). C'est le même sentiment qui a fait la popularité de l'amusant et spirituel incident du « Monsieur au râteau ».

11. — La Bergère et son frère Simon.

1re Version.



Abondance : *Communiquée par M. J. Crétin.* — Autre provenance : *Chantée par un berger de Draillant* (Châtillonnet, chalets au pied du Mont-Forchat).

Modulation caractéristique à la treizième mesure.

« Mère, où est allée ma sœur ?
Il y a sept ans que je n'l'ai vue. »
— Elle est là-bas dans la prairie ;
Elle est là-haut dans ces vallons,
Tout en gardant ses blancs moutons.

— Oh ! mère, n'avez-vous rien peur
De laisser là-haut ma sœur soulette,
De la laisser là-haut soulette,
Toute soulette, à l'abandon ?
Les bergers la débaucheront.

— Ma'heureux, que me dis-tu là ?
Ta pauvre sœur qui en est si sage.
— Oh ! mère, j'en ferai la gageure
Pourvu qu'elle ne connaisse rien.
Moi, je la débaucherai bien.

Dessus l'herbette il est monté,
Lui dit : « Bonjour, ma mie bergère. »
Lui dit : « Bonjour, ma mie bergère,
Combien gardez-vous de moutons ?
V'nez avec moi, nous les compterons »

— Je les compterai bien sans vous,
Retirez-vous, mon beau gentilhomme.
Voici la nuit, voici l'orage,
Voici le temps qui va changer.
Je vous prie de vous rentourner.

— Oh ! ma belle, si tu voulais,
J'ai cent écus dans ma boursette,
J'en ai autant dans ma chambrette,
Un anneau d'or que j'ai z'au doigt,
Belle, si tu veux, sera pour toi.

Se levant d'un air décidé,
Et puis, jetant au loin sa houlette :
— Adieu, mon père, adieu, ma mère,
Gardera mes moutons qui voudra,
Avec mon berger je m'en va.

Quand ils furent sur ces vallons [1] :
« Où t'en vas-tu jeune malheureuse,
Retire-toi, maudite fille,
Rentourne-toi vers tes moutons.
Car je suis ton frère Simon. »

---

1. *Var. :* Quand ils furent dedans le bois.

— Si tu es mon frère Simon,
Pourquoi m'avoir ainsi tant tourmen-
Ne va pas le dire à ma mère, [tée;
A ma mère, à la maison,
Car elle m'en tiendrait mauvais nom.

A ma mère, je n'le dirai pas,
Mais j'en ferai la chansonnette,
Oui, j'en ferai la chansonnette
Que tous les bergers chanteront
En l'honneur du frère Simon.

2me Version.



Brave soldat revient de guerre,
Tout déchiré, mal habillé,
Droit chez sa mère s'en va loger.

S'en va loger droit chez sa mère,
A sa mère n'a dit : « Bonjour,
Où est allée ma chère sœur ? »

— Ta chère sœur, elle est en champ,
Elle est en champ les blancs moutons,
Sur la montagne, dans ces vallons.

— Ma mère, n'avez-vous point honte
De mettre ma sœur en vallon ?
Les gens de guerre vous la prendront.

— N'ayez point peur, ô mon fils Pierre,
Toutes filles se sont parlées [1]
Jamais personne n'les a robées [2].

— Que voulez-vous gager, ma mère,
Qu'avec moi-même, si j'y vais,
Aussitôt s'abandonnerait.

— N'a dit : « Bonjour, jeune bergère,
Avez-vous besoin d'un berger ?
J'suis ici pour vous soulager. »

— Pour un berger, j'en ai pas faute,
Pour un berger, il m'en faut pas,
Retirez-vous, joli soldat.

— J'ai des rubans dans ma boursette ;
Bergère, si tu veux m'aimer,
Ce sera pour te les donner.

— Pour des rubans, j'en ai pas faute,
Pour des rubans, y m'en faut pas ;
Retirez-vous, joli soldat.

— J'ai anneau d'or dans ma boursette,
Bergère, si tu veux m'aimer,
Ce sera pour te le donner.

Jetant au loin sa verjoulette [3] :
« Ira en champ c'lui qui voudra,
Avec mon berger, je m'en va. »

Tout droit chez sa mère il l'emmène,
A sa mère n'a dit : « Bonjour,
J'amène ici ma chère sœur. »

Elle prend un baton pour la battre :
« Mère, ne la frappez donc pas,
Elle n'y retournera pas. »

Héry-sur-Alby (*Chantée par Mme Folliet*).

Cf. Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, p. 364.

La mélodie et la première strophe offrent une étrange réminiscence de la fameuse chanson légendaire : *Brave marin revient de guerre.*

---

1. *Se parler, parler à :* à la campagne signifie : se faire la cour, faire la cour à...
2. *Rober :* dérober, voler, ravir.
3. *Verjoulette :* probablement diminutif mignard de verge.

12. — L'Aveu de la bergère amoureuse.



Bergère, vous n'êtes pas sage
D'abandonner votr' cœur en gage
A un berger qui vous a charmé ;
Oh ! vous en venez !
Mais l'on voit bien
Que vous en venez. *(bis)*

Vieugy. *Chantée par M. Germain,* à Thonon, qui la tient de sa grand'mère, de Vieugy, morte en 1886, à l'âge de 89 ans ; chanson déjà bien vieille, on le voit; il n'est donc pas étonnant que la mémoire n'en ait pas conservé les autres couplets ; mais c'est bien dommage, parce qu'elle repose sur un thème dialogué original : La bergère en butte aux taquineries des camarades, se défend d'abord joliment, puis finit par avouer qu'elle revient d'un rendez-vous amoureux.



13. — Amant, cueillez la rose
ou Le Jardin d'amour.





1 C'est dans le beau jardin d'amour,
Que la belle a passé la semaine ;
Son père la cherche partout,
Et son amant est en grand' peine.

5 Demandez donc à ce berger
S'il l'aurait pas vue, qu'il nous renseigne :
« Berger, berger, n'as-tu rien vu
Passer ici la beauté même ? »

9 — Comment était-elle habillée,
Etait-ce de soie ou bien de laine ?
— Elle a t'une robe de satin blanc,
Un tablier couleur de rose.

13 — Elle est là-haut sur ces vallons,
Assise auprès d'une fontaine,
Tient dans sa main un p'tit oiseau
Lui racontant toutes ses peines.

17 — « Oiseau, que tu es donc heureux,
D'être dans les mains de ma belle.
Moi, que je suis son amoureux,
Je n'oserais approcher d'elle. »

21 S'il faut qu' je sois vers la fontaine
Pour y endurer la soif,
Ce n'est pas (tant) la soif que j'endure,
C'est l'amitié que j'ai pour elle.

25 Faut-il qu' je sois vers le rosier,
Sans pouvoir y cueillir la rose ?
— Cueillez, cueillez, mon bien-aimé,
Car c'est pour vous que je l'arrose,

Habère-Poche : *Chantée par une bergère, Mlle Chédal Françoise*, « en champ » au Mont-Forchat. — Etercy-sur-Rumilly.

Cf. Ritz : *Ch. pop. de la Hte-Savoie*, p. 46 ; Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, p. 226.

Var. :

6 S'ils n'ont rien vu dans la plaine.
11 Son mouchoir est de satin blanc.
12 Sa robe couleur de rose.
13 Oui, je l'ai vue.....
25 C'est moi qui ai planté le rosier.
26 Je n'oserai cueillir la rose.
27 Car c'est pour vous qu'elle est éclose.



14. — Le Berger vers sa maîtresse.

Là-haut sur la montagne.



Voici deux variantes mélodiques sur le quatrième vers :

1re. Abondance (*M. Crétin*).



On retrouve cette dernière forme mélodique, dolente et douce, d'allure très populaire, enchâssée dans une mélodie de M. P. Delmet : *La Chanson de la Folle*. A chaque strophe, au milieu d'étranges divagations et d'accents de colère vindicative, remonte invariablement au cœur blessé de la pauvre folle un souvenir douloureux et lointain, souvenir qui s'exprime par ce rappel mélancolique, mais apaisé et attendri par l'évocation du bonheur qui, un moment, dut embellir sa vie : « J'avais jadis un bel amant ! »

1 Là haut sur la montagne
J'ai entendu pleurer :
Oh ! c'est la voix de ma compagne !
Je m'en irai la r'consoler.

5 — Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?
— Oh ! si je pleure, si je soupire,
C'est regret d'vous avoir aimé.

9 — S'aimer n'est pas un crime,
Dieu ne le défend pas ;
Faudrait avoir un cœur de pierre,
Bell' pour ne pas vous aimer.

13 Les moutons sont en plaine
En grand danger du loup,
Et vous et moi, jeune bergère,
Nous sommes en danger de l'amour.

17 Les moutons vivent d'herbe,
Les papillons de fleurs ;
Et vous et moi, jeune bergère,
Nous ne vivons que de langueur.

Une des chansons les plus répandues partout. Nous en avons recueilli un très grand nombre de versions ; nous ne citons que les principales :

Haut-Chablais, vallées des Dranses : La Vernaz (*Mlle Duc*), Abondance, Châtel, Vacheresse. — Vallée de Boëge : Habère-Lullin, Boëge, Habère-Poche. — Albanais : Etercy, Marcellaz, Héry.

Cf. Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, p. 344 ; Ritz : *Ch. pop. Haute-Savoie*, p. 48. M. Vincent d'Indy en a recueilli une version (en rythme binaire). Voir V. d'Indy et J. Tiersot : *Chansons du Vivarais et du Vercors*, p. 7.

Cette chanson se trouverait déjà dans les : *Essais sur la musique*, de B. de la Borde (4 v. 1780).

Var. :

7 . . . . . c'est de tendresse.
. . . . . versant des larmes.
8 Et de regret d'avoir aimé,
11 Faudrait avoir l'âme bien dure.
. . . . . l' cœur insensible.
Il nous eût fait le cœur de pierre.
12 S'il fallait qu'on n' s'aime pas.
S'il voulait que l'on s'aime pas.
13 . . . . . dans la plaine,
14 Sont en danger du loup.

A Châtel, la chanson s'achève par la strophe si souvent interpolée :

Si j'étais hirondelle, etc. (Voir 2e série, n° 7, p. 26.)

Dans les versions chablaisiennes, la chanson se termine par les deux couplets suivants, assez prosaïques, probablement l'œuvre d'un chanteur de village en verve, désireux *d'appondre* sa chanson.

Il y a trois choses au monde
Trois choses à désirer :
C'est de l'argent en abondance,
Des jolies filles et du bon vin.

Verse à boire, ma brunette,
Verse de ce bon vin,
Ce vin qui brille dans nos verres,
Pour y noyer tous nos chagrins.



15. — La Jeune Sylvie.



Habère-Lullin : *M. Bouvet*.

La jeune Sylvie,
De bon matin sous ses ormeaux,
Toute réjouie,
Gardant ses troupeaux ;
Enfin ell' se lasse
A filer son beau fil de lin ;
La journée se passe,
L'amant ne revient point.

Voyant la journée
Presque tout à fait écoulée,
Elle s'est écriée,
Toute chagrinée :
« Je suis délaissée,
Je ne vois plus mon cher amant ;
Oh ! quelle destinée
Le retient si longtemps ! »

L'aurore brillante,
Un beau soleil à son lever,
La pauvre dolente
Attend son coucher.
Les oiseaux sauvages,
Surtout le beau rossignolet,
Par un doux langage,
Vont la r'consoler.

Au rossignol elle s'adresse :
« O toi, le prince des amants,
Tu vois ma tendresse
Et mon grand tourment ;
Ton aimable zèle
Te rendra mon bon voyageur.
Dis-moi des nouvelles
De mon serviteur.

— Oh ! quelles nouvelles,
Sylvie, demandes-tu de moi,
De ton infidèle ?
Il est loin de toi.
Il a pris les armes,
Il est au service du roi ;
Apaise tes larmes,
Reconsole-toi.

— Rossignolet sauvage,
Toi qui entretiens tous les jours,
Sur ces verts bocages,
Nos tendres amours,
Porte-lui, je t'en prie,
Dedans ton bec cet anneau d'or ;
Dis-lui que Sylvie
Est presque à la mort.

Cet oiseau sauvage
Reprend, guerrier, son vol vaillant,
D'un léger plumage
Va droit à Milan [1].
Il voit notre armée,
Campée dans ces pays flamands,
Très bien arrangée;
Rien d'aussi charmant.

L'oiseau prit sa pose
Sur la tente de son amant ;
Là, il se repose
Et par son doux chant
Dit : « Sors de la tente
Promptement pour venir me voir ;
Ta beauté brillante
T'envoie le bonsoir. »

Il sort de sa tente
Avec courage et transport ;
Pleure, se lamente,
Voyant l'anneau d'or :
« Ah ! ce sont les gages
Que ma Sylvie tient de moi ;
De ses pâturages
Ell' me les renvoie. »

— Elle est trop fidèle
Pour un cruel, perfide amant ;
Je t'ai vu près d'elle
Dans ce bois charmant.
Te croyant fidèle,
Te donnait toutes ses faveurs ;
Tu te moques d'elle ;
Tu n'es qu'un trompeur.

Dis-moi si tu l'aimes,
Je lui ferai tes compliments,
Demain, à l'aurore,
Au soleil levant,
Je dirai : « La belle,
Reprends tes gages et tes amours ;
Ton amant fidèle
T'aimera toujours. »

---

1. Dans une version de M. J. Tiersot (*Ch. pop. Alp.*, p. 348,) il s'agit de la ville belge de Menin (Flandre occidentale) :

Cet...
Reprend son vol badin
....
Arrive à Menin.

16. — Petit Oiseau.



Petit oiseau et tourterelle,
Vous m'entendez pleurer, gémir [1] ;
Dites à mon amant fidèle
Que sa maîtresse va mourir.

— Mon père ainsi que ma mère
M'ont défendu de te parler ;
M'ont défendu en ta présence
Ni de te voir, ni de t'aimer.

J'ai tant pleuré, versé de larmes,
J'ai arrosé le vert gazon ;
Je n'en puis plus, je rends les armes ;
Oui, j'abandonne mes moutons.

Lorsque l'amour est trop volage,
Et qu'on a des amants trompeurs,
Ils nous prenn'nt notre cœur en gage,
Et se sourient de nos malheurs.

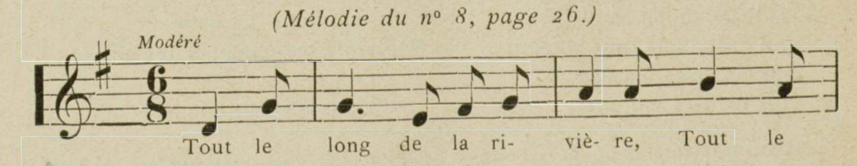
Refrain : Dans l'esclavage
Dès mon âge,
Me voilà seule, abandonnée. *(bis)*

Habère-Lullin *(M. Bouvet)*.



La Bergère et l'Amant soldat.

(Mélodie du nº 8, page 26.)



1. *Var.* : Qui m'entendez...
ou : Toi qui m'entends...
Va dire à...



Châtel *(Chantée par Mlle Marianne Marchand-Milliet).*

C'est la mélodie de la chanson dont nous avons donné les paroles précédemment (V. p. 26), et qui, retrouvée tardivement, n'a pu être mise en place avec son texte.

Var. :

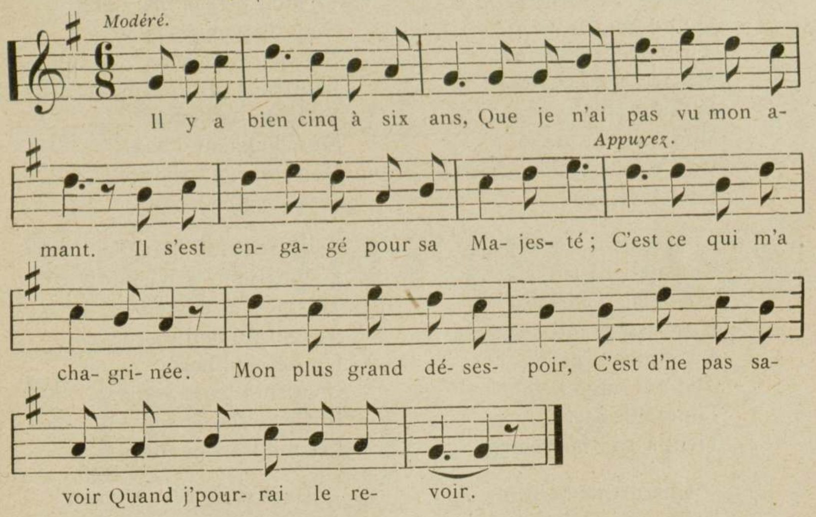
11-15 Me parler de mariage
Vous qui allez à la guerre ?

— C'est pour y vaincre et mourir ;
M'éloignant de ma maîtresse,
M'approchant de l'ennemi.



L'Amant soldat renié.

(Mélodie du n° 10, p. 28.)



C'est la mélodie récemment retrouvée à Abondance, grâce à l'obligeance de M. J. Crétin, de la chanson de même titre dont nous avons donné le texte précédemment (v. p. 28). N'a pu être mise à sa place pour la même raison que ci-dessus.



DEUXIÈME GROUPE

(Les Dialogues)

---

17. — La Bergère infidèle.



1 Charmante bergère,
Quitte ton troupeau ;
Tu seras Prussienne,
Maîtresse au château.
Je t'offre, ma brune,
Mon cœur et ma foi ;
Mon bien, ma fortune,
Tout sera pour toi.

9 — Monsieur, ce langage
Me paraît flatteur ;
Je connais l'adresse
D'un très grand seigneur,
A votre langage,
Oh ! oui, mon Seigneur.
Toute fille sage
Tient à son honneur.

17 — Charmante bergère,
J'n'en suis point flatteur.
Je suis millionnaire
D'un très grand honneur ;
Or et bijout'rie
Brill'nt autour de moi ;
Ma grande noblesse,
Tout sera pour toi.

25 — Mon père et ma mère
Sont de pauvres gens,
Souvent la misère
Leur caus' du tourment.
Vivre en opulence
En s'éloignant d'eux,
Mon cœur, en silence,
Serait malheureux.

33 — Charmante bergère,
J'connais ton bon cœur ;
Ton père et ta mère
Auront du bonheur.
Un bel équipage
Comblera leurs vœux.
Notre mariage
Les rendra z'heureux.

41 — Dans mon beau village,
Au jeune Colin,
J'ai promis pour gage
Mon cœur et ma main.
— Colin dit qu'il t'aime
Mais peut te tromper ;
Moi, je suis sincère
Je veux t'épouser.

49 — J'renonce aux promesses
Que j't'ai fait, Colin,
Car pour la richesse
J'engage ma main ;
Mon père et ma mère,
Pauvres villageois,
Bientôt, je l'espère,
Vivront en bourgeois.

57 — Charmante bergère,
Vers ces doux vallons,
Une autre bergère
Sera mon tendron.
Que tout te prospère
Et de jour en jour,
Que ton millionnaire
T'aime pour toujours.

Héry-sur-Alby *(M. Folliet)*. — Chablais : Lully *(Mme Baud)*. — Vallée d'Aulph.

Var. : 9 Votre doux langage
13 Je tiens ce langage
30 Trop éloigné d'eux.
48 Si tu veux m'aimer.

49-52 Colin, mon ami,
Je viens te dire adieu ;
Adieu, bois, verdure,
Adieu pour toujours.

La 3e strophe est propre à la version de Lully et la 8e à celle d'Héry.



18. — Que faites-vous, Bergère ?



1 Que faites-vous, bergère,
Là haut, sur ces vallons ?
— Ce que je fais ? dit-elle,
J'y prends les soins
Du troupeau de mon père } *bis.*
Qui n'est pas loin.

7 — Je voudrais bien, bergère,
M'asseoir auprès de vous.
— Oh ! non, oh ! non, dit-elle,
Retirez-vous,
Car les chiens qui me gardent } *bis.*
N'en sont pas doux.

— Je ne crains pas, bergère,
La fureur de tes chiens ;
Ce que je crains, bergère,
C'est ton honneur ;
Chose la plus certaine, } *bis.*
J'aurai ton cœur. }

Chose la plus certaine,
Mon cœur, vous n'l'aurez pas ;
Vous êtes amant volage,
Garçon trompeur ;
Le berger du village } *bis.*
Aura mon cœur. }

La Vernaz-Chablais (*Mlle Duc*). — Féternes. — Châtel. — Allinges — Vallée des Habère

Voilà une des plus populaires chansons de bergères, une de celles auxquelles participent les « garçons », et qu'on orne de la contrevoix. Par sa tonalité, l'aptitude de sa mélodie à l'accompagnement harmonique, par son rythme élargi et flottant, elle se prête très bien à l'exécution en plein air et par groupe. On la chante beaucoup en chœur dans la vallée des Habère où c'est plaisir de l'entendre.

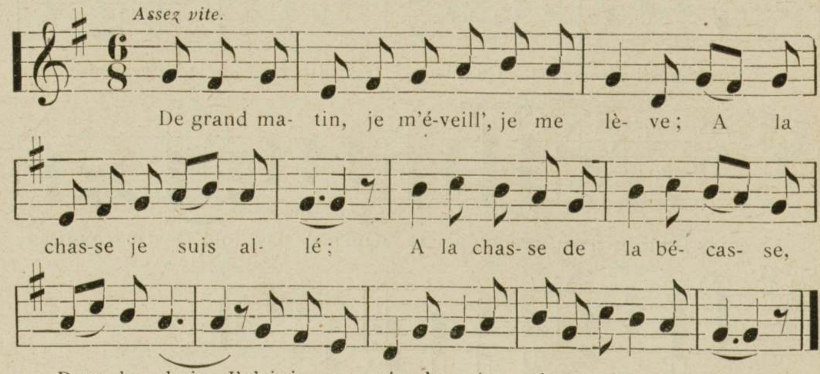
Var. : 7. Ne pourrait-on...
S'...

Une version recueillie par M. Tiersot à Névache (Briançonnais) se termine par le couplet suivant (voir J. Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, p. 362) :

Là haut, là haut, bergère,
Là haut, dans ce vallon,
Le rossignol y chante,
Soir et matin,
Me dit en son langage
Son doux refrain.



19. — A la Chasse de la Bécasse.



1 De grand matin, je m'éveille, je me [lève ;
A la chasse je suis allé ;
A la chasse de la bécasse,
Dans les bois ;
J'n'ai rien trouvé qu'une bergère
Qui dormait là.

7 Je lui dis : « O mon aimable ber- [gère,
Aurais-tu besoin d'un berger ? »
— Non, non, me répondit la belle,
J'n'en veux point.
J'n'ai besoin dans ma bergerie
Que de mon chien.

13 — Oh ! pour ton chien, mon ai-
[mable bergère,
Pour ton chien, c'n'est pas un amant.
— Retirez-vous de ma prairie,
Vieux grognard ;
Vous n'êtes qu'un amuseur de filles,
Un babillard !

19 — Pour babillard, mon aimable
[bergère,
Pour babillard, je ne le suis pas.
J'ai fait l'amour à cinq cents filles
Avant vous [1],
Sans jamais faire de tromperie
Dedans l'amour.

25 J'ai fait l'amour, je ne veux plus
[le faire,
J'ai de l'argent pour passer mon
Je m'en irai passer ma vie [temps ;
Au cabaret,
Tout en buvant du bon vin rouge
Et du claret.

*(Couplet supplémentaire
tiré d'une version d'Abondance.)*

31 — Au cabaret, répondit la bergère,
Au cabaret, ton argent s'en ira [2] ;
Tous tes biens, tout's tes richesses
S'en iront ;
La pauvreté et la misère
Te poursuivront.

Châtel *(chantée par Mlle Belleville)* (2 versions). — Abondance. — Anthy-Séchex. — Etercy. — Cruseilles. — Cette chanson est très commune dans le sud-ouest de la France.

Cf. Tiersot, *Ch. pop. Alpes*, p. 359.

Var. :

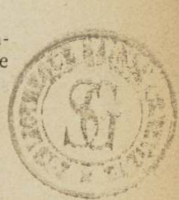
1 De bon matin je me lève et je prie ;
De bon matin, priant Dieu, je me lève
ou : ... je me prends, je me lève ;
2 ... seul je m'en va ;
3 Croyant tirer une bécasse,
5 J'y *(ou :* quand j') aperçois t'une ber-
[gère,
7 « Oh ! donc, bonjour, mon aimable
[bergère,
10 Promptement *ou :* à l'instant.
14 Ce n'est pas un amant plaisant.
16 Amant trompeur *ou* : badineur
17 ... qu'un engueuseur...
18 Et un menteur.
21 ... à cinq cents brunes
22 Nuit et jour *ou :* Bell's comme vous
23-24 Jamais j'n'ai eu d'affronterie
Sinon de vous.
29 ... du blanc, du rouge.



20. **Bergère, quel plaisir avez-vous seulette ?**



1. 2. On voit que chaque personnage tantôt voussoie son interlocuteur, tantôt le tutoie. Le sens ne suffit pas toujours à justifier ou à expliquer cette irrégularité.





— Dit'moi, ô ma bergère [1],
Quel plaisir avez-vous
D'être ici seulette,
A la fureur du loup,
Exposée à l'orage ?
Toi, à ton si bel âge,
Quitte, quitte tes champs ;
Tu seras demoiselle ;
Viens donc, ma colombette,
Dans mon château plaisant.

— Monsieur, je n'aurais garde
De quitter mon troupeau ;
Je me rendrais volage
D'entrer dans votr' château.
J'ai bergers et bergères
D'la plus forte forgère (?) [2],
Tous cents fois plus contents
Que tout' ces demoiselles
Qui font si bien les fières
Avec leurs courtisans.

— Veux-tu bien, ma bergère,
Me donner tes amours ?
Je quitt'rai la noblesse
Et ces dames de Cour.
Mon château de plaisance
T'servira d'assurance
Pour tout' tes bergeries.
Et puis, belle bergère,
Je quitt'rai la forgère
Avec joie et plaisir.

— Monsieur, je n'aurais garde
De quitter mon troupeau ;
Je me rendrais volage
D'entrer dans votr' château.
J'ai mon berger fidèle
Que j'aime avec grand zèle,
Je ne puis le changer ;
Jl est joli et sage,
Il tient mon cœur en gage,
Lui seul a su m'charmer.

— Ce garçon de village
Aurait-il le bonheur,
Aurait-il l'avantage,
D'avoir ce noble cœur ?
Je ne saurais comprendre
Qu'une beauté si tendre
Soit pour un paysan ;
Si belle, vous pouvez m'croire,
Vous faites la victoire
A ces jeunes courtisans.

— Que vous êtes terrible !
Retirez-vous d'ici ;
Il n' sera pas possible
Qu'vous soyez mon ami.
J'ai mon chien de vitesse
Qui vous saute à la tête ;
J'm'en vas vous le lancer.
Il n'épargne personne,
Je crains qu'il vous talonne ;
Evitez le danger.

---

1. Même remarque que dans la chanson précédente au sujet de l'emploi de *vous* et de *tu*, successivement par le même personnage.

2. *Forgère* : Nous n'avons pu débrouiller avec certitude le sens de ce mot ; tout au plus pouvons-nous le rapprocher de l'ancien français : *foriere* : « sf. lisière d'un bois, d'un champ, quelquefois bord d'un bois où les bestiaux paissaient. » *(Dict. Godefroy.)*

— Permettez une chose
Avant de m'en aller,
Que j'vous dis'une parole
Et puis vous embrasser.
Permettez-le, bergère,
Pour soulager mes peines,
Que me font vos beaux yeux.
Et puis, belle bergère,
Je quitt'rai la forgère
En vous disant adieu.

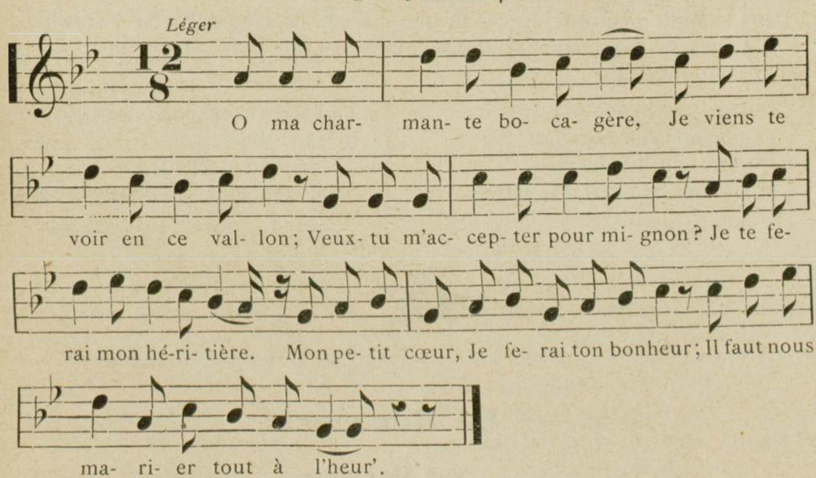
— Monsieur, tout' vos caresses
Me font mettre en courroux ;
J'crains plus votre finesse
Que la fureur du loup :
Si un loup en furie
Vient dans ma bergerie,
N'emporte qu'un agneau ;
Vous, par votr' langage tendre,
Vous tâchez de me prendre
Tout c'que j'ai de plus beau'.

Habère-Poche. — Lullin *(Chantée par Mlle Françoise Chédal)*.



21. — La Bocagère.

1re Version.



1 O ma charmante bocagère,
Je viens te voir en ce vallon :
Veux-tu m'accepter pour mignon ?
Je te ferai mon héritière.
Mon petit cœur,
Je ferai ton bonheur ;
Il faut nous marier tout à l'heur'.

8 — Monsieur, cela ne presse guère,
Cela mérite attention,
Aussi un peu de réflexion.
Vous allez en r'gardant la terre,
Vilain grison,
Vous perdez la raison ;
J'aime bien mieux un jeune garçon.

15 — Ma fille, quoiqu' je sois sur l'âge,
Je vaux bien un jeune garçon,
Je suis gai comme un papillon,
Va, je ferais bien ton ouvrage !
Rien n'est si doux
Que d'avoir un époux ;
Mon petit cœur, oui, marions-nous.

22 — Vous me parlez de mariage,
Vous avez les cheveux tout blancs ;
Vous ressemblez au Juif-errant ;
La couleur de votre visage
Me fait horreur ;
Oui, vraiment, j'en ai peur,
Allez, vous reviendrez tout à l'heur'.

29 — Tu me parais bien difficile,
Moi qui t'aime avec tant d'ardeur ;
Si tu voulais, mon petit cœur,
Venir voir chez moi ; tout y brille :
Maison dorée,
Argentée, bien parée,
Et pour toi toute bien préparée.

. . . .
. . . .
. . . .
39 C'est pour toi si tu veux, ma fille,
Tu trouveras
Des florins, des ducats ;
Et en carrosse, tu rouleras.

43 — Monsieur, si je prends ma houlette,
Sur votre dos je vais frapper ;
Je m'en vais vous carillonner
A grands coups sur votre (é)squelette ;
Vilain hibou,
Oh ! oui, vous êtes fou !
Jamais mon cœur ne sera pour vous.

Abondance *(communiquée par M. J. Crétin)*. — Recueillie également à Habère-Poche et Lullin.

M. Tiersot a trouvé des débris du texte de cette chanson à Aime (Tarentaise). Cf. Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, p. 384.

Dans le Midi, on chante sur cet air une chanson de vendange : *La Vendemia* ; cf. L. Lambert : *Les Chants de Travail*, in *Revue des Langues Romanes*, 7 septembre 1908, p. 448.

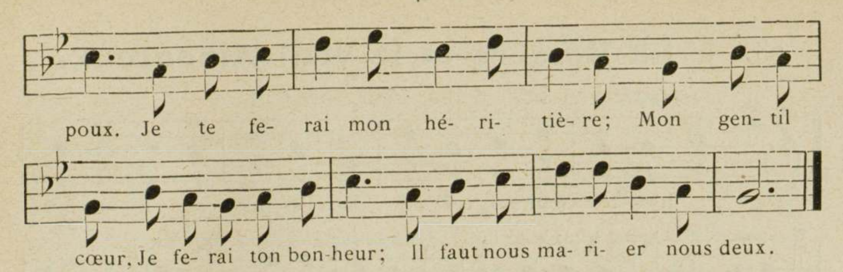
Var. :
1 O mon aimable bocagère,
10 Un moment de réflexion.
11 Monsieur, retournez en arrière.
32 Tu verras chez moi...
42 Et en calèche...
46 ... de mon escopette,
49 Allez-vous-en, il n'y a rien pour vous.



22. — La Bocagère.

2me Version.





« Adieu, ma jolie bocagère,
Je viens te voir en ce vallon ;
Veux-tu m'accepter pour mignon ?
Je t'aimerai ma vie entière ;
Marions-nous,
Que je sois ton époux.
Je te ferai mon héritière ;
Mon gentil cœur,
Je ferai ton bonheur ;
Il faut nous marier nous deux. »

— Vous me parlez de mariage,
Cela demand' de l'attention,
Un p'tit moment de réflexion ;
Allez, reculez en arrière,
Vieux radoteur,
Vous êt's un dégoûteur,
Vous allez regardant la terre ;
Gros vieux grison,
Vous perdez la raison ;
J'aimerais mieux jeune garçon !

— Ma fille, quoique je sois sur l'âge,
Je vaux bien un jeune garçon ;
J'ai l' cœur gai comme un papillon,
Va, je ferai bien ton ouvrage ;
De ta beauté
Mon cœur est enchanté,
Unissons-nous au mariage.
Rien n'est si doux
Que d'avoir un époux :
Mon gentil cœur, marions-nous.

— Vous me parlez du mariage ;
Vous avez les cheveux tout blancs ;
Vous ressemblez au Juif-Errant.
La laideur de votre visage
Me fait horreur ;
En honneur, j'en ai peur ;
Vous n'avez l'air que d'un sauvage.
Vieux Mathurin,
Filez votre chemin ;
Allez, vous reviendrez demain.

— Tu me parais bien difficile,
Moi qui t'aime avec tant d'ardeur ;
Viens avec moi, mon petit cœur ;
Tu y verras que tout y brille :
Maison dorée,
Argentée, bien parée,
Sera pour toi, s'tu veux, ma mie.
Tu trouveras
Des florins, des ducats ;
En carrosse tu rouleras.

— Monsieur, si je prends ma houlette,
Sur votre dos je vais frapper,
Et je vais vous carillonner
A grands coups sur votre squelette.
Vilain nigaud,
Partez vite au galop,
Sauvez vos jambes d'allumettes.
Vilain hibou,
Partez vit', vous êt's fou :
Mon gentil cœur n'est pas pour vous.

Viuz-la-Chiésaz : *Chantée par Mlle Antoinette Lombard.*

Cette version est plus correcte et plus complète que la précédente ; remarquons d'autre part que les strophes sont de 10 vers au lieu de 8.



23. — La Bergère et le vieil Amoureux.



L'autre jour, sur ces vallons,
J'aperçois t'une bergère
Qui disait une chanson,
En gardant ses blancs moutons.
Je me suis approché d'elle,
En lui disant : « Ma bergère,
Ne voudrais-tu pas m'aimer
Un jour dedans ces forêts ? »

— Oh ! ma fille, en vérité,
Ce n'est point pour te tromper,
Mais fais-moi seul'ment l'honneur
D'en accepter mes faveurs.
Je te trouve la plus belle
De toutes ces demoiselles ;
Eh bien ! quitte ton troupeau ;
Vite, viens dans mon château.

— Monsieur, ne vous trompez pas,
J'en connais votre dessein,
Et vous n'me tromperez pas.
Allons, filez votr' chemin,
Car, si vous en êtes riche,
Il ne manque pas de filles
De toutes les qualités,
Sans vouloir vous abaisser.

— Allez, allez donc, vieux gris,
Allez donc, vieux intrépide,
Allez dans votre maison
Vous faire faire un bon bouillon ;
Ça vous sera plus utile
Que d'y caresser les filles ;
D'penser à vos derniers jours,
Et d'abandonner l'amour.

Et moi, jeunett' que j'en suis,
Un vieillard tout accroupi ;
N'ayant plus que deux, trois dents,
Qui veut être mon amant !
Je méprise ses richesses,
Je méprise ses caresses ;
J'aime mieux mon doux berger
Qui n'a pas vingt ans passés.

Chablais : Anthy-Séchex *(chantée par Mme Plassat)*. — Abondance : Le texte est tiré d'un vieux cahier obligeamment communiqué par *M. Bernaz, juge de paix.*



24. — Ton petit cœur, Bergère !

ou Mon père avait 500 moutons.



Mon père avait cinq cents moutons; *(bis)*
J'en étais la bergère,
Lonlaire, etc. (ou : la laine...)
J'en étais la bergère.

La premièr' fois qu' j' les mène en champ
Le loup m'en mangea quinze.

Un beau Monsieur vint à passer,
Me rendit ma quinzaine.

— « Quand nous tondrons nos blancs moutons,
Vous en aurez la laine. »

— C'est pas la laine qu'il me faut :
C'est ton p'tit cœur, bergère.

— Mon petit cœur n'est point pour vous :
Je l'ai promis à Pierre.

Abondance : *Chantée par M. J. Crétin*. Cette chanson est très répandue dans les Savoies.

La phrase finale présente de nombreuses variantes :
Voici : 1° Celle d'Allinges, près Thonon. (Chantée par M. Perroud.)



2° Celle de la vallée des Habère et de Boëge, ornée de la contrevoix.



Voici une version au caractère archaïque savoureux :

25. — Belle, que faites-vous ici ?



Belle, que faites-vous ici, *(bis)*
Dans ces grands bois, seulette,
Lon la,
Dans ces grands bois, seulette ?

— Je suis en champ trente moutons,
Le loup m'en a pris quinze.

Et tous ces quinze, tous les plus beaux,
Les plus beaux de ma troupe.

— Tous les quinze, je vous les rendrai.
— Je vous donn'rai la laine.

— Oh ! pour la laine, je n'la veux pas,
Je veux ton cœur en gage.

— Oh ! pour mon cœur, tu n'l'auras pas,
Ni pour quinze, ni pour mille.

Oh ! pour mon cœur, tu n'l'auras pas ;
Je l'ai donné z'à Pierre.

Cusy *(chantée par Mme Antoinette Grosjean, 76 ans).*

Cf. Tiersot : *Ch. pop. Alpes,* p. 369 ; Ritz : *Ch. pop. Haute-Savoie,* p. 89.



26. — La Belle et le Seigneur.



Près de moi, ma gentille,
Viens pour rester toujours ;
Viens donc, viens, jeune fille,
Viens passer d'heureux jours.

Refrain.

— Non, non, non, mon Seigneur,
Laissez la pauvre fille
Que vous trouvez gentille ;
Elle a promis son cœur.

Si ton cœur tu me donnes
Tu seras à la Cour ;
Je t'y ferai baronne
Et riche pour toujours. *Ref.*

J'ai une forteresse
Et un coffret plein d'or ;
Je t'y ferai comtesse,
Si tu le veux encore. *Ref.*

Thonon-les-Bains (Chablais) *(Chantée par Mme Victorine Bonnaud).*

Une des rares chansons populaires à refrain constant.



27. — La Bergère et le Fils du Roi.



Delà la mer il y a t'un pré *(bis)*,
Il y a-t' une bergère
Qui gardait ses blancs moutons
Sur la verte fougère.

Qui gardait ses blancs moutons *(bis)*,
Sur la verte fougère ;
Le loup sort du bois et prend
L'plus beau mouton d' la belle.

La belle se mit à prier *(bis)*,
La bonn' Vierge Marie,
Qu'ell' lui rend' son blanc mouton [1],
Qu'ell' le lui rende en vie.

Le fils du roi vient à passer *(bis)*,
Avec sa grande épée.
Il fait trois fois le tour du bois,
L'mouton blanc il retrouve.

— Tenez, belle, votre mouton *(bis)*,
— « Pour votre grande peine,
Quand nous tondrons nos moutons,
Nous vous donn'rons d' la laine. »

— « Je ne suis pas marchand drapier *(bis)*,
Ni revendeur de laine ;
Un doux baiser entre nous
Soulagera mes peines. »

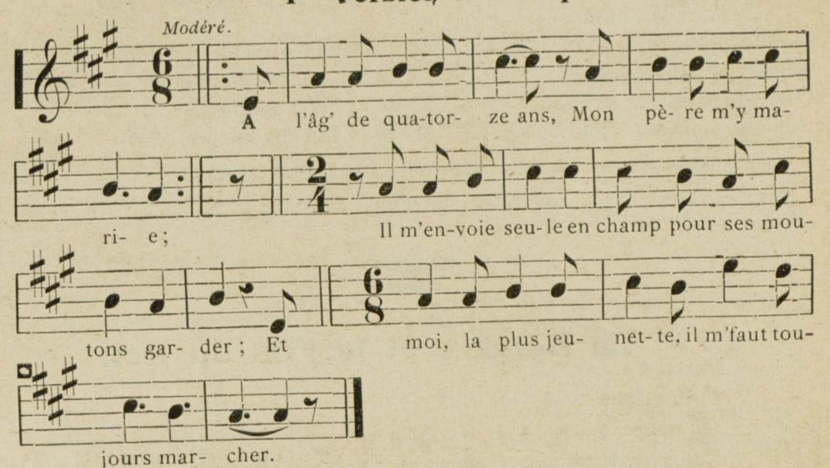
Héry-sur-Alby *(Chantée par Mme Folliet).*

« C'est une des plus anciennes chansons françaises », dit M. J. Tiersot *(Ch. pop. Alpes*, p. 368), ses traces remontent au xve et même jusqu'au xiiie siècle.

---

1. *Var.* : « Qui me rendra mon blanc mouton,
Et j'en serai la mie. »

28. — A 14 ans, mon père m'y marie
ou La Belle et le Chasseur du Roi.
1re Version mélodique.



1 A l'âge de quatorze ans, mon père m'y marie ;
Il m'envoie seule en champ pour ses moutons garder ;
Et moi, la plus jeunette, il m' faut toujours marcher.

La 1re strophe est souvent remplacée par la suivante :

A l'âge de quatorze ans, mon père m'y marie ;
Pour gage il m'a donné un beau bouton doré ;
Et moi, fille d'Italie, je l'ai conservé.

4 A l'ombre d'un buisson, la belle s'est endormie ;
Alors vient à passer le grand chasseur du roi.
Il lui dit : « Ma mignonne, n'avez-vous rien froid ?

7 Oh ! si vous avez froid, vous n'avez qu'à le dire,
Car j'ai mon manteau gris et ma capote aussi,
Et mon p'tit cœur en gage, s'il vous fait plaisir.

10 — De votre gentil cœur, je vous en remercie ;
Apprenez que je serai bientôt mariée,
Que j'ai mon cœur en gage ; je veux le garder.

13 A qui veux-tu l'garder, Marguerite, ma belle ?
— Je veux le bien garder à mon mignon berger ;
Au son de la musique, il me fait danser.

16 — De ton mignon berger, n'en fais pas tant la fière ;
Engagé avec moi dans le servic' du roi,
Je suis son capitaine depuis hier soir.

19 — Mon père, dedans Paris, a bien des connaissances ;
L' maréchal Mac-Mahon est un très bon garçon ;
Il donn'ra bien congé à mon berger mignon.

Abondance (*Communiquée par M. J. Crétin*). — Châtel. — Habère-Lullin. — Etercy.

Cf. J. Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, p. 347.

29. — A 14 ans, mon père m'y marie.

Deuxième Version mélodique.



Châtel (*Chantée par Mlle J. Belleville*).

Le texte en a été transcrit d'un cahier-chansonnier d'Etercy (*Mlle Bouvier*) comme étant le plus correct. La dernière strophe appartient à la version d'Abondance.

Rem. I. Dans quelques strophes, le second vers se partage régulièrement en deux hémistiches qui riment ou assonent.

Rem. II. Dans la première strophe, la bergère se met elle-même en scène : récit à la première personne ; dans la deuxième strophe : récit à la troisième personne. Nous avons plus d'une fois rencontré cette double position dans les poèmes populaires.

Var. :

4 Là-bas sous le feuillage. . .
ou : Tout en entrant au bois. . .
ou : Un jour dedans le bois. . .
5 Alors vient à passer un chasseur dans le bois.
6 Me dit : « Belle bergère,. .
7 . . . je vous f'rai couverture
8 Et de mon manteau vert je vous en couvrirai ;
9 Mon gentil cœur, la belle, je vous le donnerai.
10 De votre beau manteau. . .
10-16 *Ces deux strophes sont condensées en une seule dans la version d'Abondance :*
De votre petit cœur. .
Je suis déjà promise à mon mignon berger.
Au son de la musique il me fait danser.
11 Apprenez que j'en suis nouvelle mariée.
ou : Je suis encore, Monsieur, jeune fille à marier ;
12 J'ai encore mon honneur et je le veux garder.
13 A qui veux-tu le garder ton gentil cœur, la belle ?
14 Moi, j'ai promis le mien. . .
15 Qui joue de la musique et m'apprend à danser.
18 . . . faut parler à moi.
19 Mon père est à Paris, ma mère est à Versailles.
20 L'Maréchal Blaissonnié. . .



30. — Bonjour, Sylvie !

1re Version.



La liaison des deux premières notes dans les 1re et 3e mesures n'existe que pour le 1er couplet.

Bonjour, Sylvie !
— Bonjhor, Monsu !
— Qu' fais-tu là seulette
Dans ce bois touffu ?
— *Dë fil' ma coulonëtă,*
Dë gârdŏ mou meuton :
Can la né vënïâ
D' lou mên' à la mêson [1].

— Sont-ce là, Sylvie,
Tous tes amus'ments ?
Si jeune, si gentille,
N'as-tu pas d'amant ?
— *Oh ! të tïë q' wo më dëtë,*
Oh ! të tïë q' on aman ?
Jamé ma maman
Në m'in a fé senblan [2].

— Si ta mère, Sylvie,
Ne t'en parle pas,
L'amour si gentil (*Var.* : ma gentille)
Ne te le dit-il pas ?
— *Oh ! të tïë q' wo më dëtë,*
Oh ! të tïë që l'amou ?
Jamé dë ma vïă
D' n'è entendu c' discou [3].

— Charmante Sylvie,
Tu me fais languir ;
Si jeun', si jolie,
Tu me fais mourir !
— *Oh ! tè q' i fô vo fârë,*
Monsu, pë vo gari ?
Vë l'apotiqérë
D' m'in érè corí [4]

Traduction. — 1. Je file ma quenouille, — Je garde mes moutons ; — Quand la nuit vient — Je les mène à la maison.

2. Oh ! qu'est-ce que vous me dites ? — Oh ! qu'est-ce qu'un amant ? — Jamais ma maman — Ne m'en a fait semblant.

3. Oh ! qu'est-ce que vous me dites, — Oh ! qu'est-ce que l'amour ? — Jamais de ma vie — Je n'ai entendu ce discours.

4. Que faut-il vous faire, — Monsieur, pour vous guérir ? — Vers l'apothicaire — Je m'en irai courir.

5. Oh ! que faut-il vous faire ? — Je ne possède rien — Que ma quenouille — De filasse et de lin.

— De l'apothicaire,
Je ne m'en sers pas ;
Le remèd' ma chère,
Est entre tes bras.
— Oh ! tè q'i fô vo fârë ?
Dë në possëdŏ rin
Që ma coulonëta
Dë rit' ë dë lin [5].

Abondance *(M. J. Cretin).*



31. — Bonjour, Sylvie !

2me Version.



1 Eh ! bonjour, Sylvie !
— Eh ! bonjour, Monsieur !
— Dis-moi, ma petit',
Que fais-tu dans ces lieux ?
— Dë filŏ ma colònïë,
Dë gârdŏ mo meuton ;
Ë can la né vin
D' lé rêtrë à la mêson [1].

9 — Ce sont là, Sylvie,
Tes amusements ?
Dis-moi, ma petite,
N'as-tu pas d'amant ?
— Q'ê 't-ou që vo më dëtë ?
Q'ê 't-ou q'é q'on aman ?
Jamé dë ma vïâ
Ma mâr' m' n'a fé sêblïan.

17 — Sylvie, si ta mère
Ne t'en parle pas,
L'amour, ma bergère,
Ne te l' dit-il pas ?
— Q'ê 't-ou që vo më dëtë,
Q'ê 't-ou q'é që l'amou ?
Jamé dë ma vïâ
D' n'ê-n é awi parlâ.

25 — Ingrate bergère,
Tu me fais souffrir ;
Tu me désespères,
Tu me fais languir.
— Mé që pori-jhŏ férë,
Monchu, pë vo gari ?
Çhu l'apotiqérŏ
D' vrê vo ju çhorçhi.

---

1. Pour la traduction, il suffira de consulter la version précédente.

33 — De l'apothicaire,
Je n'en ai pas besoin ;
Mon cœur et mon âme
Sont entre tes mains,
— *Qê 't-ou që vo më dëtë ?*
Par mê dë në t'nïò rên,
Rên që ma colònïë
Ë ma rità dë lin.

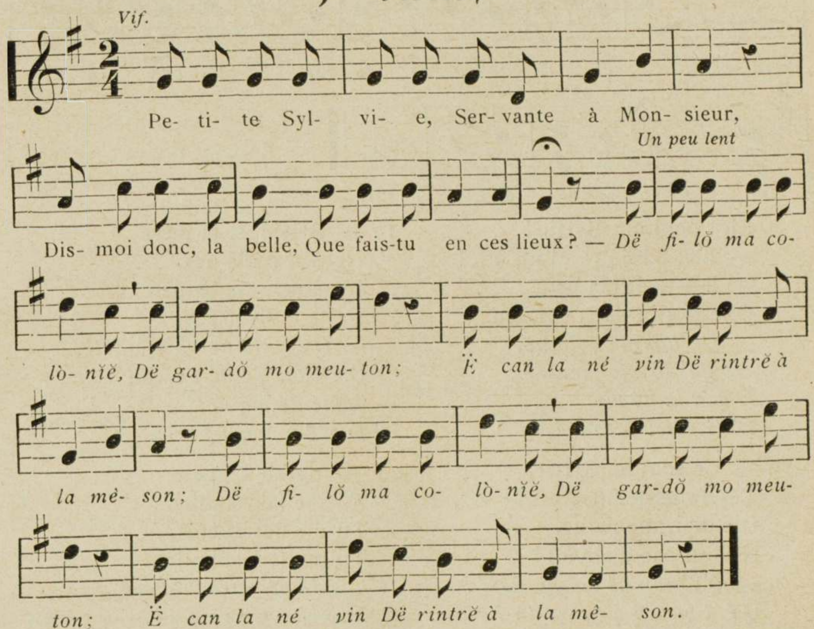
Var. :
1 Petite Sylvie,
2 Servante à Monsieur,
3 Dis-moi donc, la bell'
9 Petite Sylvie
10 Quels sont tes amus'ments ?
11 Qu'est-ce qu'une fille
12 Qui n'a pas d'amants ?
13 — *T'ou q'é që.....*
17 Petite Sylvie,
18 Les mèr's n'en parlent pas ;
19 Mais l'amour, aux filles
20 Ne le dit il pas ?
27 Oui, vraiment, ma fille,
28 Tu me fais mourir.

Version d'Etercy (Albanais).

La même version recueillie à Massongy (Chablais) ne présente d'autre différence que celle des patois.

32. — Bonjour, Sylvie !

3me Version.



Le texte est le même que pour la version d'Etercy qui précède, à quelques variantes près que nous avons données au bas ; mais on bissera toujours la réponse de la bergère, comme l'indique la notation ci-dessus.

Gruffy : *Communiquée par M. Marius Guévin.* — Viuz-la-Chiésaz : *Mme Puissant.*

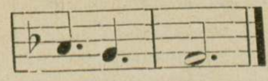
Cette chanson est très populaire en Savoie et dans les régions voisines ; aussi présente-t-elle de nombreuses versions. Pour la version d'Annecy, dont se rapproche très sensiblement celle de Gruffy, cf. Ritz : *Ch. p. H.-S.*, 61 ; on trouvera une version des Hautes-Alpes (texte seulement) dans : Tiersot : *Ch. p. A.*, 380. Se chante aussi dans l'Isère (La Mure).



33. — Charmante Elisabeau.

1re Version.





1 Adieu, charmante Elisabeau,
Je viens te voir de mon château.
Je viens te voir(e)
Par amourette.
Je viens te voir en ces beaux lieux,
Car, j'en suis bien heureux ;
La beauté de tes yeux
Me rendit amoureux.

(*Bissez toujours les 6 derniers vers.*)

9 — Cessez, cessez vos compliments ;
Monsieur, vous perdez votre temps.
Je suis bergère,
Je suis grossière;
Je suis bergère, en vérité,
Sans esprit, sans beauté,
Sans avoir mérité,
Monsieur, vos amitiés.

17 — Bergère, si tu veux m'aimer,
Je te donn'rai mes amitiés.
Tu seras belle,
Un' demoiselle.
Tu n'iras pas à la pluie, au vent,
A la rigueur du temps.
Mon carross' qui t'attend,
Ma bergère, en viens t'en.

25 — De vos carrosses, de vos châ-
[teaux,
De c' que vous avez de plus beau,
Rien ne me tente,
Je suis contente;
Je suis contente en ces hameaux,
En filant mon fuseau,
En gardant mon troupeau,
Chantant des airs nouveaux.

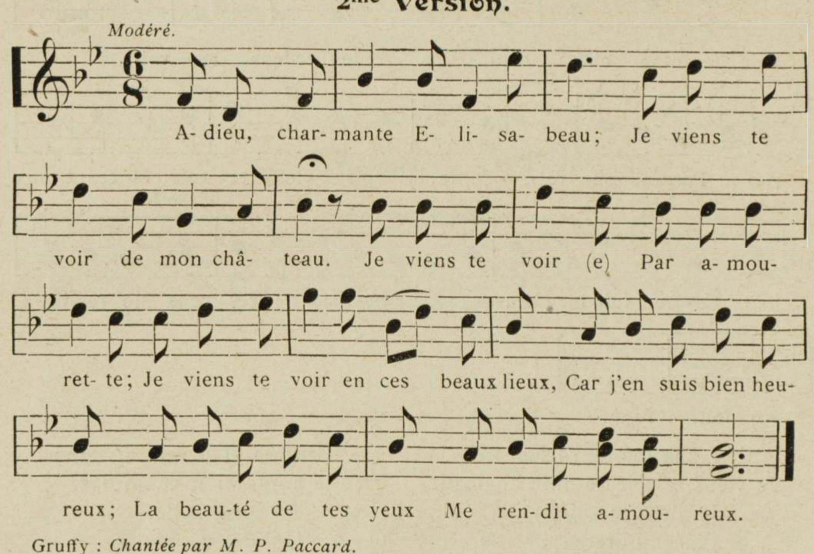
33 — Adieu, bergère sans pitié,
Tu n'auras pas mes amitiés.
Adieu, méchante.
Mal complaisante !
— Adieu, adieu, amant trompeur,
Trompeur de mon bonheur,
Vous croyiez sur mon cœur
D'y jouer mon honneur.

Viuz-la-Chiésaz : *Chantée par Mlle Antoinette Lombard.*



34. — Charmante Elisabeau.

2me Version.



Gruffy : *Chantée par M. P. Paccard.*

Même texte que pour la précédente, sauf les variantes ci-après :

1. 2. Je viens te voir, Elisabeau,
Dedans ce beau printemps nouveau.
14 Sans vertu. . . . .
16 . . . . . vos qualités.
29 Assise en paix sous l'ormeau.
36 Mal obligeante.



Nous terminerons le second groupe des *Chansons de Bergères*, par les sujets suivants dont nous n'avons que le texte, et qui sont tirés d'un vieux cahier chansonnier de Chamonix que M. Simond, notaire, a eu l'aimable obligeance de mettre à notre disposition. Il est probable que ce ne sont pas des pièces *populaires* qu'une longue tradition aurait vulgarisées dans nos campagnes; mais plutôt des productions dues à la plume de lettrés ou de demi-lettrés, à une époque relativement récente où la mode du genre pastoral était très en vogue, et plus ou moins déformées par la transmission écrite ou verbale. On n'y retrouve guère, en effet, cette savoureuse rusticité, cette simplicité naïve, qui constituent le caractère et le mérite des premières. Cette hypothèse serait corroborée par le fait que le recueil que nous avons eu entre les mains était composé presque uniquement de *Chansons de Bergères*. Nous en reproduisons quelques-unes seulement à titre documentaire ; un certain nombre trop incomplètes ou imparfaites pour être publiées, ont été réservées. Les quelques morceaux qui suivent serviront toutefois à montrer une fois de plus combien a été en faveur dans les milieux populaires le thème de la Bergère sollicitée par un somptueux galant de passage.

35. — **Sur l'Herbette fougère.**

Sur l'herbette fougère,
Viens, mon aimable bergère,
Quitte, quitte ton troupeau,
Pour venir dans mon château.
Quitte, quitte ta houlette
Pour venir dans ma chambrette,
Tu seras mise d'abord
Maîtresse de mes trésors.

— Vos trésors, je n'y tiens guère ;
Je n'ai qu'à plaire à ma mère ;
Retirez-vous promptement,
Ce n'est pas vous que j'attends.
Contentement passe richesse ;
Je n'aime point la noblesse,
J'ai un soldat qui est à moi ;
Il est au service du roi.

— Ce soldat, qu'en veux-tu faire,
Dis, mon aimable bergère ?
Il ne fera point ton bonheur,
Comme s'il était un seigneur ;
Il te mènera à la guerre,
Tu seras la vivandière,
Tu vendras du tabac
Et l'eau de vie aux soldats.

— J'irai voir le roi et la reine,
Et, la chose est bien certaine,
L'on me mènera au camp ;
Il n'y a rien d'aussi charmant.
J'abandonne ma houlette,
Mon chien et ma coulonnette,
Mon troupeau et mes moutons
Que je tiens dans ce canton.

J'irai voir l'infanterie,
Dragons et cavalerie.
Et les princes et les seigneurs ;
Cela fera mon bonheur.
Je suivrai l'amant que j'aime.
Il m'aime autant que moi-même (?)
Nous irons tous deux contents
Dedans ces pays flamands.

36. — La Bergère et le « Vieux gris »

Jeanneton, la belle, la fleur
Plus brillante que l'aurore,
Si tu veux accepter mon cœur,
Prends-moi pour ton serviteur.
— Je suis bergère,
Vous êtes seigneur ;
A moi, tant d'honneur
Ne convient guère.
Portez donc ailleurs
Votre vieux cœur.

— Ce vif éclat de tes beaux yeux
Pénètre au fond de mon âme.
Viens, ma bergère, si tu veux,
Tu peux accomplir mes vœux.
— Ta barbe grise
Et tes cheveux blancs,
Que de sottise
Il y a dedans!
Quoi ! un chasseur si vieux
Est amoureux !

— Viens à Paris, ma belle enfant,
Tu y seras plus à ton aise ;
Je te logerai noblement
Dedans un riche appartement
— En paysanne
La nuit et le jour,
Je fais mon séjour
Dans ma cabane.
Et plus je m'y plais
Qu'en vos palais.

— Viens avec moi dans ma maison ;
C'est une bonne cuisine ;
L'on y trouve en toute saison
Pain, vin, viande et frais poisson.
— Je suis nourrie
De lait et pain bis ;
Allez, vieux gris,
A la voirie ;
Allez ailleurs,
Amant trompeur.

— Tes raisons me percent le cœur,
Bergère trop inhumaine ;
Tu méprises ma vive ardeur,
Prends-moi pour ton serviteur.
— Fille à mon âge
Veut un jeune amant
Qui soit charmant,
Bien fait suivant l'usage
Qu'on a parmi nous ;
Retirez-vous.

— Adieu, trop ingrate beauté ;
Ta fierté me désespère ;
Tu méprises ma beauté,
Par ta grande cruauté.
— Partez bien vite,
Ne répliquez plus :
Vous êtes exclus ;
Je vous tiens quitte.
Et jusqu'au revoir :
Adieu, bonsoir.



37. — Que fais-tu là, belle Isabeau ?

(Air de la *Journée orageuse* [1].)

— Que fais-tu là, belle Isabeau [2],
Seulette dans cette prairie ?
Tu dois t'ennuyer sous l'ormeau.
Oui, de toi mon âme est ravie ;
Si tu voulais, charmant tendron,
Etre ma sincère maîtresse *(bis)*,
Tu laisseras là le gazon
Pour un amant plein de tendresse.

— Monsieur, passez votre chemin,
Je me plais dans ces pâturages.
Vous avez l'air un peu malin ;
Vous pouvez changer de langage.
Je chéris mon petit troupeau,
Et j'aime ma simple chaumière *(bis)* ;
Je passe mes jours sous l'ormeau ;
Tranquillement sur la fougère.

---

1. Indication qui figure dans le cahier manuscrit.
2. Ou : Elisabeau.

— Si tu voulais, ma belle enfant,
Tu pourrais jouir de tes charmes ;
L'amour, petit dieu charmant,
Est fait pour te rendre les armes.
Viens avec moi dans mon château ;
De tout je te fais la maîtresse *(bis)*.
Laisse-là ton petit troupeau ;
Pour toi, j'ai toute la tendresse.

— J'aime mieux garder mes moutons,
Rester seule dans mon asile.
Je ne quitte point les vallons ;
Loin des grandeurs on est tranquille.
Avec ma houlette et mon chien,
Je me plais fort bien au village *(bis)* ;
La sagesse fait tout mon bien ;
Je n'en veux point d'autre en partage.

— Si tu voulais, mon tendre cœur,
Apaiser le feu de mon âme,
Tu jouirais de la douceur.
D'amour, toi seule m'enflamme ;
Prends ma bourse pleine d'argent ;
Accorde-moi la jouissance *(bis)*
De prendre un doux baiser charmant ;
Cela sera ta récompense.

— Gardez votre or et votre argent :
Le berger que j'aime m'adore ;
Je reçois de lui pour présent
De l'or au lever de l'aurore (?).
Partez, Monsieur, vous faites bien,
Éloignez-vous de ce village *(bis)* ;
Sur vous je vais lâcher mon chien ;
Je n'entends pas badinage.



38. — J'ai perdu mon Amant [1].

Oui, j'ai perdu mon fidèle amant ;
Hélas ! n'en suis-je pas bien à plaindre ?
Lui qui m'aimait si tendrement !
J'ai tout perdu, j'ai tout à craindre ! *(bis)*

Aux beaux premiers jours du printemps,
M'avait juré qu'il me serait fidèle ;
Mais il a faussé son serment
Pour aller voir une autre belle *(bis)*.

Oui, je renonce à l'amour ;
Je m'en irai sur le vert bocage ;
Là j'y passerai mes jours
Dessous ces charmants ombrages *(bis)*.

Tendres moutons, consolez-moi,
Et beaux oiseaux sur ce vert bocage,
Venez à moi dedans ce bois,
M'y consoler sous ce feuillage *(bis)*.

1. Cette chanson se rattacherait au premier groupe.



COMPLÉMENTS.

Voici une pastorale de caractère assez moderne ; elle est très populaire dans le Haut-Chablais, où on l'exécute surtout en chœur avec les ornements harmoniques de la contrevoix ; on la chante aussi dans la Suisse limitrophe, en Valais :

39. — **Chant du Soir.**



1 Voici le jour qui fuit,
Qui fuit de nos montagnes ;
Et l'ombre de la nuit
S'étend sur nos campagnes. *Ref.*

9 Voici l'heure du jour
Où la jeune bergère,
Du ruisseau suit le cours
En faisant sa prière. *Ref.*

13 Bientôt sa douce voix
Va charmer mon oreille ;
Jamais l'écho des bois
N'entendit la pareille. *Ref.*

17 La cloche du hameau
Vient de faire silence ;
Au son du chalumeau
L'on entame la danse. *Ref.*

21 Le calme est rétabli,
L'eau du ruisseau murmure,
Le vent s'est affaibli,
Tout dort dans la nature. *Ref.*

25 C'est l'heure du réveil
Où la famille entière
Se recommande au ciel
En faisant sa prière. *Ref.*

Refrain :

5 Et l'on entend *(bis)* les montagnards *(bis)*
Chanter dans la prairie
Ce refrain doux et léger
Qui charme mon amie,
Tralala.....

Publier : *Chantée par Mlle Tufferi;* Habère-Lullin ; Habère-Poche ; Vacheresse ; Abondance, La Chapelle d'A ; Châtel : Morgin (Suisse).

Var :

7 Ce refrain gracieux et léger.

1re variante du 2e couplet :

C'est l'heure du retour
De la jeune bergère,
Qui pense à faire l'amour
Au lieu de sa prière.

2e variante du 2e couplet :

Voici l'heure du jour
Où la jeune bergère
A la neige d'amour
ou : Pensant à faire l'amour,
Récite sa prière.

23 Tout dort pendant la nuit.



40. — Le jeune Montagnard.

Enfant de la montagne,
J'aime ce beau pays ;
Ailleurs, l'ennui me gagne,
Mais ici, je revis.

Heureux, je chante encore
Au matin d'un beau jour ;
Qu'elle est belle l'aurore,
Sur les monts d'alentour !

Quand le soleil colore
Au soir les grands glaciers,
Toujours ma voix sonore
Anime les sentiers.

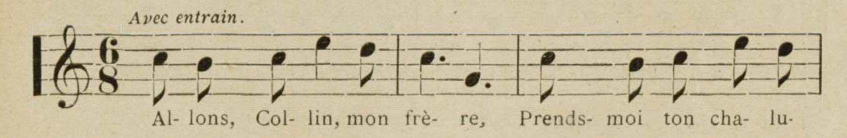
Que Dieu le protège,
Le petit montagnard,
Joyeux quand vient la neige,
Joyeux dans les brouillards !

Je t'aime, Alpe chérie ;
Sur ta pente fleurie
Je mène mon troupeau.
Mon pays est si beau !

Châtel.



41. — You, you !



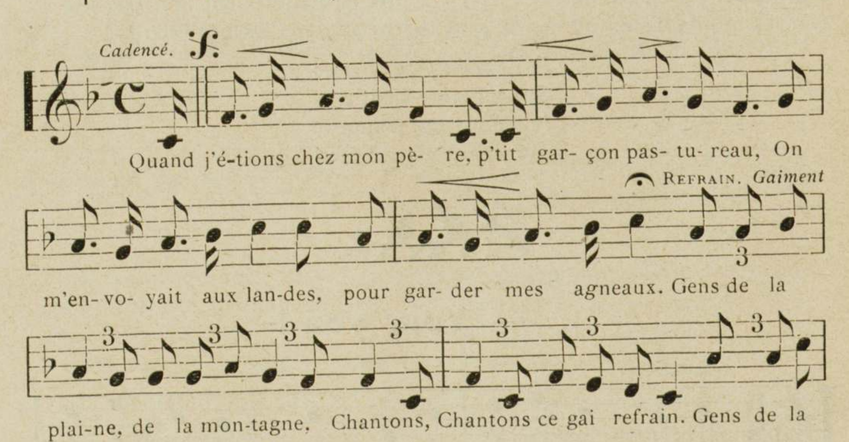


Pastorale transcrite d'un répertoire manuscrit noté, constitué vers 1880, par M. Effrançey, originaire d'Héry. Pour les autres couplets, qui ne figuraient pas sur ce recueil, on les trouvera dans Ritz : *Ch. p. H. S.*, 88. La mélodie se chante généralement en solo au couplet ; au refrain avec accompagnement aux accords complémentaires de tierce ascendante et de sixte descendante, formant octave et auxquels on ajoute une ou deux parties graves, suivant la notation harmonique que nous avons jointe à la ligne mélodique simple du recueil.

M. Buttin, notaire à Rumilly, le distingué président de la Société Florimontane, eut connaissance de cette pastorale en 1871, par un ancien soldat, maître de boxe et d'escrime, qui avait erré en tous pays : donc provenance incertaine ; toutefois M. Buttin croirait à une origine normande.

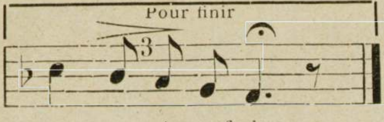
Nous croyons intéressant de donner ci-après une version auvergnate que M. Marius Versepuy, qui l'a recueillie, a bien voulu nous autoriser à reproduire [1].

42. — Quand j'étions chez mon père.



1. Cf M. Versepuy : *Chansons Auvergnates* (Au Ménestrel, Paris).

plai-ne, de la monta-gne, Chan-tons, chan-tons ce gai re-frain. On



tons ce gai re-frain.

Quand j'étions chez mon père, p'tit garçon pastureau,
On m'envoyait aux landes, pour garder mes agneaux.

Gens de la plaine, de la montagne,
Chantons *(bis)* *(bis)*
Ce gai refrain.

On m'envoyait aux landes pour garder mes agneaux.
Le loup il est venu, m'a ravi le plus beau. *Ref.*

Le loup il est venu, m'a ravi le plus beau ;
N'eut été si goulu, m'en eût laissé la peau *Ref.*

N'eut été si goulu, m'en eût laissé la peau
Pour faire à ma grand'mère un bien joli manteau. *Ref.*

Pour faire à ma grand'mère un bien joli manteau
Et du bout de sa queue un petit chalumeau. *Ref.*

Et du bout de sa queue un petit chalumeau
Pour amuser ma mie, la petite Margot. *Ref.*



Nous ajoutons ici deux versions intéressantes de Chansons de bergères (1er groupe), rencontrées trop tardivement pour qu'elles aient pu figurer à leur vraie place : 1° *La Chanson de Clitandre;* 2° *Si j'étais Hirondelle.*

43. — La Chanson de Clitandre.

Deuxième version de : **Plaignez mon infortune** (n° 4, p. 23.)





Même texte que pour la première version (V. p. 23); mais observons qu'ici on réunit deux strophes en une seule ; on y ajoute le couplet suivant :

J'entrai dans un bocage;
Mon amant m'y suivit :
« Pourquoi es-tu volage,
Après c' que tu promis ?
Reviens, mon cher Clitandre,
Reviens auprès de moi ;
Mon cœur est toujours tendre,
Il ne bat que pour toi. »

Scionzier : *Chantée par ma mère.*

Collombat, le poète-aveugle de Mûres, a adapté à cet air sa fameuse complainte relative à l'assassin de Msr Sibour, archevêque de Paris, condamné à mort (1857). (Cf. *Œuvres de Collombat,* p. 34, 2me édition : Discours de Verger devant l'échafaud.)



44. — Si j'étais Hirondelle.

Deuxième version mélodique de : **Quel plaisir d'être à table.**

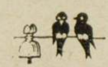
(Voir ci-devant, p. 25.)



Variante du 5e couplet :

Oui, j'aurais le courage
De t'y laisser mourir :
Tu as bien l'avantage
De m'y laisser languir.

Scionzier : *Chantée par ma mère ;* Châtel.





TROISIÈME SÉRIE

CHANSONS D'AMOUR



L'AMOUR inspire en grande partie la poésie populaire, ainsi que nous l'avons déjà constaté à propos des CHANSONS DE BERGÈRES. Mais nous réunissons dans ce chapitre les CHANSONS D'AMOUR proprement dites, c'est-à-dire celles qui, tout particulièrement, rattachent ce sentiment aux habituelles relations passionnelles nées des circonstances ordinaires de la vie, et l'interprètent sous une forme propre, exclusive des caractères spéciaux qui motivent d'autres groupements : légendaire, dramatique, etc.

La démarcation entre des genres qui se pénètrent en bien des points, et ont tant de traits communs qui les rapprochent, ne laisse pas d'être délicate. Maintes fois nous avons été embarrassé dans ce travail de classification dont la rigueur, forcément artificielle et arbitraire par endroits, ne nous a point échappé.

Mais cet inconvénient nous paraît avantageusement compensé par la facilité plus grande avec laquelle on pourra discerner les caractères particuliers et distinctifs de chaque série.

Les CHANSONS D'AMOUR sont très répandues dans notre région, et, même ainsi limitées, elles constituent une des séries les plus importantes et les plus variées du répertoire traditionnel savoyard.

Nous les présenterons dans l'ordre suivant :

1er groupe : *L'Amour et ses Vicissitudes.*
2e groupe : *Les Rendez-vous ; Visites et Sérénades.*
3e groupe : *Impatients Désirs de Mariage.*
4e groupe : *Les Instances en Mariage.*
5e groupe : *Mariage et Ménage.*

Jetons un coup d'œil d'ensemble avant d'aborder chaque groupe en particulier.

Nous constatons tout d'abord que l'expression du sentiment d'amour ne tient pas une grande place : la conversation galante n'est guère dans les goûts du villageois ; il y serait, du reste, malhabile en français, et le patois, bien à sa place dans la fantaisie et la satire, ne semble pas s'y adapter avec bonheur.

Il dit sa passion « tout droit », sans mièvrerie, sans affectation, avec cet accent naïf et sincère que goûte Alceste dans la vieille chanson : *Si le roi m'avait donné...*, qu'il oppose au sonnet « à colifichets » d'Oronte. Il fuit le ton oratoire, le « *parlamên d' gônië* [1] », fait d'abstraction, de rhétorique vide, d'élégance compassée. Le concret est mieux à sa portée ; montrer lui semble plus facile que traduire et analyser.

D'où une poésie toute mouvementée, essentiellement objective, plus proche du genre épique que du lyrisme, qui extériorise par le fait et le geste, la pensée et l'émotion.

Toutes ces chansons — à de rares exceptions — constituent des scènes dialoguées, de véritables « représentations », dans un style narratif, descriptif et très imagé, où l'expression s'avive d'un pittoresque relief.

Ainsi : aimer, c'est « *faire* l'amour ».

Voici l'arrivée de l'amant [2] à la maison de la jeune fille dont il va demander la main :

Passant devant sa porte,
Le chapeau z'à la main :
« Salut la compagnie,
Sans oublier ma mie. »

Il est éconduit : nous le voyons repartir, vexé, sans revoir sa mie :

Passant devant sa porte
Je tire mon chapeau
A droite, à gauche :
« Si ce n'est pas celle-là,
Ce s'ra une autre. »

1. Langage maniéré.
2. Ce terme n'a pas de sens péjoratif dans les chansons populaires.

Voyez comment la chanson traduit la tristesse de ceux qui se disent adieu :

La belle me regarde,
La voilà pleurant,
Et moi je la regarde,
Pitié j'en prends.

Autant de chansons, presque autant de petits drames où interviennent tour à tour les divers personnages animés d'un sentiment sincère et tout spontané. Exposition, action s'y dessinent nettement. Le dénouement est assez souvent incertain. La scène se déroule vive et rapide, comme nous allons le voir pour les deux thèmes suivants :

Voici tout d'abord la demande en mariage d'un amant [1] :

Exposition :

De bon matin, quand Jean Pierre se lève,
Prend son chapeau dessous son bras ;
Vers sa Youyette il s'en va.

Action : Le voici arrivé à la maison :

Bonjour, beau-père, et bonjour, belle-mère,
Que le bonjour vous soit donné :
A la Youyette, je veux parler.

C'est le père qui répond : La Youyette est à la messe ; son petit frère ira la chercher :

Tout en entrant dedans la Sainte Eglise,
Prit l'eau bénite en se signant.

Ici le frère et la sœur dialoguent :

Oh ! la Youyette, allons-nous-en.
— Qu'y a-t-il donc à la maison qui presse ?
— Ton ami Pierre est arrivé,
Son tendre cœur veut t'embrasser.

Les voici tous à la maison. Conformément à la coutume des Savoyards, à leur tradition de franche hospitalité, pas de réunion cordiale sans les réjouissances de la table, et c'est en trinquant qu'on parle affaires. La scène est d'un réalisme parfaitement exact.

Le père :

Apportez nous une bonne bouteille,
Du saucisson et du jambon
Pour régaler ce compagnon.

---

1. *La Youyette* (4e Groupe : Instances en Mariage).

Mais l'amant est impatient d'être fixé et il va droit au but ; on sent s'approcher le dénouement :

Je ne suis pas venu ici pour boire,
Non ; ni pour boire ni pour manger ;
Du mariage, il faut parler.

Le père trouve la Youyette trop jeune :

Faites l'amour en attendant.

Dénouement. — L'amant n'entend pas de cette oreille :

Tant fis l'amour que je n' veux plus la faire :
Celui qui fait l'amour trop longtemps
Risque bien d'y perdre son temps.

Ce couplet final nous fait prévoir qu'il sera pressant jusqu'à la réalisation de son désir.

La poursuite de l'amant infidèle nous fournit le petit drame [1] qui suit :

Exposition ; La « *Petite Rosalie* » a perdu son amant.

Action : Elle le recherche en vain tout « le long du bois ». Survient « le rossignolet » qu'elle conjure de venir à son secours.

« Le rossignolet » se met à sa disposition : qu'elle se déguise en guerrier, et il la conduira vers son amant.

Après « quarante-six jours de marche et tout autant de nuits » l'amant est retrouvé à Berlin.

Dénouement : A Berlin : L'amant invective « Petite Rosalie » qui l'a relancé. Il regrette qu'elle l'ait rejoint. Néanmoins on pressent qu'il va se résigner à la suivre.

Variante : Il lui promet de l'épouser « dans un pays de France, ou bien dans le Piémont ».

*
* *

Pour simple que soit la poésie populaire, elle n'est pas dépouillée de tout ornement ; elle abonde en comparaisons concrètes et se pare d'images fraîches et colorées qui n'ont rien d'affecté parce que, très logiquement, elles sont empruntées à la nature, milieu si familier au paysan. L'expression symbolique s'empreint d'une naïveté pittoresque [2] :

1. V. *Petite Rosalie* (1er Groupe : L'Amour et ses vicissitudes, n° 14).

2. « L'imagination enfantine du paysan, dit A. Theuriet, lui peint immédiatement les choses sous une forme vivante, pittoresque toujours et souvent poétique. » (A. Theuriet, *Sous Bois ; La poésie populaire et la vie rustique*, Paris, Fasquelle, édit.)

Si j'avais des belles ailes
Comme en ont les papillons,
Je m'en irais de ville en ville,
Pour y chercher mon mignon,
Cueillir la rose dans sa saison.

L'amant poursuit son « beau gibier d'amour » ; il interpelle la nature :

O montagne, que tu es haute !
Connais-tu le mal d'amour ?

Songeant à sa « mie », il la compare à la plus poétique des fleurs :

J'ai fait l'amour à une rose.

Pour elle, la rose est le symbole de la fidélité, de son amour virginal :

Amant, tu as bien pris ma rose,
La plus belle de mon rosier ;
Jamais je n' la retrouverai.

A la métaphore de Malherbe exprimant la brièveté de la grâce et de la jeunesse :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

la chanson donne une forme rustique moins poétique, mais plus hardie, dans ce quatrain :

Les filles sont comme les roses,
Les roses sur les rosiers ;
Le matin, elles sont fleuries,
Et le soir n'en sont plus rien.

La comparaison prend parfois un tour hyperbolique saisissant ; écoutez cet expressif hommage à la beauté de l'aimée, chanté sur un air et un rythme de glorieux enthousiasme.

Les étoiles sont brillantes,
Le soleil est éclatant ;
Mais les yeux de ma maîtresse
Sont encore bien plus charmants.

. . . .

Les petites étoiles si brillantes aux cieux
Ne sont pas aussi belles que tes beaux yeux.

Et pour exprimer l'intensité de l'amour :

Si j'avais un tambour
Garni de violettes,
Gentil cœur d'amour,
Je le ferais rouler
Sur la fidélité
De ma chère bien aimée.

. . . .
J'ai tant pleuré, versé des larmes,

dit l'amante désolée,

Que les ruisseaux ont débordé :
Petits ruisseaux, grandes rivières ;
Et les moulins se sont mis à virer.

Les bois, les jardins, les oiseaux et les fleurs enrichissent la chanson d'images : l'amante abandonnée clame sa douleur aux bois, et prend à témoin de sa détresse les lieux qui lui sont familiers : le « jardin d'amour aimable et solitaire », le « petit ruisseau », la « claire fontaine »,

Tout entourée de beaux lauriers d'amour.
. . . . . . , ...
Tous les témoins de mon cruel martyre
Sont dans les bois, les oiseaux d'alentour,
Et les échos qui ne cessent de dire :
Je plains ton sort malheureux par l'amour.

Le « rossignol du vert bocage » est toujours le confident intime et le messager fidèle des amoureux. Le voici ambassadeur auprès de la belle qu'il trouve :

. . . . seulette
Sur son lit couvert de fleurs. »

ou bien qu'il réveille par une poétique aubade :

Rossignol prend sa volée ;
Au château d'amour s'en va ;
Se posant sur la fenêtre,
Disant une chansonnette ;
Et la belle s'est réveillée.

Ailleurs, professeur de galanterie :

Rossignolet du bois,
Rossignolet sauvage,
Apprends-moi ton langage,
Apprends-moi z'à parler ;
Apprends-moi les manières
Comment il faut s'aimer.

Et le rossignol expert livre son secret :

Pour bien faire l'amour,
Faut avoir bonne grâce et bonne volonté
Et n'être pas trompeur.
A sa chère maîtresse, il faut garder l'honneur ;

puis aussi lui être « secret » et ne « rien refuser ».

Enfin dans une chanson précédemment analysée : *Petite*

Rosalie, le « rossignolet » est aussi l'ami secourable, compatissant et dévoué à qui s'adresse confiante l'amante abandonnée, pour retrouver son amant fugitif.

*
* *

La fiction — nous venons de le voir — intervient, quoique dans une assez faible mesure, pour poétiser quelques thèmes et flatter l'imagination. Nous l'avons rencontrée sous sa forme la plus ingénieuse, la plus séduisante dans la *Chanson des Métamorphoses* [1] qui ouvre cette série ; elle nous fut chantée par une bonne vieille septuagénaire dont la mémoire avait — malheureusement — laissé échapper déjà quelques couplets. Il s'agit d'une jeune fille qui, pour mettre à l'épreuve l'affection de son amant, se dérobe à ses assiduités par des métamorphoses successives ; mais qu'elle soit : « anguille dans la rivièr' », « lièvre courant aux champs », « caille parmi les blés », « rose sur le rosier », « étoile au firmament », toujours l'amant fidèle, triomphant des difficultés, la rejoint, même au Paradis. C'est l'ultime épreuve : la belle, touchée de tant de constance et de fidélité, offre sa main en récompense. Cette gracieuse fiction a été — on le sait — popularisée par Mistral, et A. Thomas s'en est inspiré dans une des plus belles scènes de son opéra : *Mireille*, au duo de Magali.

*
* *

Les Chansons d'Amour présentent une grande variété de ton. Il en est de réjouissantes, car il faut bien rire un brin : les unes sont d'une grosse jovialité, mettant en scène les garçons qui devisent d'amour au cabaret, en buvant « du bon vin rouge ou du claret », « aux quatre coins de la table », et unissent dans une même tendresse leur verre et leur maîtresse :

> D'une main je tiens mon verre,
> De l'autre ma bien aimée... ;

D'autres s'agrémentent d'une fantaisie cocasse : comme celle où la belle, par représailles, fait emprisonner son amant qui vient de la délaisser :

> Amant ingrat, tu m'abandonnes ;
> Je t'y ferai mettre en prison
> Dans la plus haute tour d'Avignon.

1. V. 1er groupe, n° 1.

Quelques-unes, gracieusement légères, content, avec l'humour ou la verve ironique des fabliaux, les bons tours, les scènes galantes, où meuniers et meunières, mariniers et batelières remplissent leur traditionnel rôle enjoué et badin :

Chagrin d'amour n'entre pas en bateau !

Mais les sujets gais sont tout juste assez nombreux pour faire une courte diversion ; d'une manière générale, la chanson traite l'amour avec gravité ; elle nous en expose l'évolution dans toute son étendue, sous toutes les formes, mais d'un point de vue où le pessimisme domine, prenant pour thème moins les puissantes joies qu'il met au cœur que les tourments dont, par contre, il l'agite et l'assombrit. Et c'est la raison d'être du titre que nous avons donné au premier groupe de cette série : L'Amour et ses Vicissitudes.



PREMIER GROUPE.

L'AMOUR ET SES VICISSITUDES.

« Les amoureux sont parfois bien heureux,
Trop souvent malheureux. »

Les Amours rustiques. — Quelques mots, tout d'abord, sur les amours rustiques avant de commenter, d'après ce premier groupe, l'amour dans la chanson.

Les relations entre jeunes filles et jeunes gens de la campagne sont tout empreintes du naturel, de l'aisance, de la simplicité de manières, caractéristiques de l'esprit de sociabilité à la campagne, et qui proviennent d'une familiarité journalière, sans gêne, « à la bonne franquette ».

C'est qu'ils se connaissent de tout âge. Dès l'enfance, les conditions mêmes de la vie rustique les ont rapprochés dans un permanent contact, et, en les associant ensuite à une tâche commune ont déjà mêlé leurs vies : camarades de route, le panier à la main, ou la « boîte » à livres sur le dos, pour se rendre à l'école; camarades « en champ [1] »; puis camarades de travail dans les grosses besognes urgentes, où, par une belle solidarité effective, on se donne le « coup de main » entre voisins : fenaisons, moissons, battage, vendanges, récoltes diverses. Aussi lorsque le cœur s'éveille à l'amour, si les jeunes gens — ce qui est très fréquent — ont trouvé leur idéal auprès d'eux, ils n'ont, tout simplement, qu'à resserrer sous une forme plus tendre et plus intime des rapports déjà sympathiques, et dès longtemps existants.

Une précoce familiarité peut rester parfois sur une bonne camaraderie, exempte de passion amoureuse ; mais elle est surtout de nature à provoquer et favoriser très souvent des liaisons qui s'engagent avec une facilité d'autant plus confiante que familles et jeunes gens se connaissant bien, la situation présente le minimum d'aléas sous tous les rapports.

Aussi, ceux qui se « fréquentent » sont-ils d'une remarquable constance dans leurs affections, parce qu'ils s'aiment en « connaissance de cause », et avec sécurité. Rares sont les

1. Gardant les troupeaux qui paissent.

ruptures, et encore sont-elles motivées par des événements graves tout à coup survenus.

Cependant, au contraire de cette constatation, la chanson va nous montrer plus loin l'infidélité au premier rang des vicissitudes de l'amour. Qu'en penser? Dans la mesure où le peuple a pu participer effectivement à l'élaboration des thèmes — les opinions des folk-loristes sont encore là-dessus très partagées — il est certain qu'il n'a pas voulu faire de la chanson le reflet exact des réalités, et qu'il a dû maintes fois chercher ailleurs que dans les conditions ordinaires de sa propre vie pour satisfaire son besoin d'invention ou bien pour trouver un aliment d'action et une source abondante d'intrigue.

* * *

En outre des travaux qui les réunissent, les occasions de « se parler » s'offrent nombreuses aux amoureux. Quand, le soir, la jeune fille traît les vaches et qu'on entend dans la rumeur vague et sourde de l'étable, le giclement rythmé des jets laiteux dans le seau, souvent un jeune homme vient rôder par là, sa journée étant finie. S'il est timide ou cachottier, on le voit, comme une ombre, se dissimuler, furtif, derrière les grands corps des bêtes, ou dans le fond déjà obscur de l'écurie. Puis, ils se « font la conduite » en allant à la fruitière.

Ils se rencontreront aussi quelquefois à la ville voisine les jours de marchés; nous disons : quelquefois ; car si, à la campagne, la mère ne cède pas volontiers à sa fille la « *poche* » dans son ménage, elle lui abandonne assez rarement aussi la prérogative — symbole d'autorité par excellence — d'aller acheter et vendre à la ville.

Il est vrai que, souvent aussi, elle l'y emmène pour lui acheter sa toilette et la faire « fignoler [1] ». Si ce jour-là, par quelques attentions délicates et flatteuses, l'amant sait « se faire bien venir [2] » de sa future belle-mère, gagnant à la fois sa sympathie et sa complicité, il met un gros atout dans son jeu ; car la jeune fille peut dire comme Henriette des *Femmes savantes :*

Le plus sûr est de gagner ma mère.

Chaque année, à titre de récompense, les « jeunes » reçoivent l'autorisation traditionnelle de se rendre à la grande foire, où la rencontre est facile. Ils profitent de la circonstance pour se

---

1. « Fignoler », se dit d'une jeune fille qui met de la coquetterie dans sa toilette et son vêtement.
2. « Se faire bien venir », s'attirer les bonnes grâces de quelqu'un.

faire des cadeaux, échanger des bagues, et trinquer à deux. Puis, les couples s'en vont « *qinclin dïen qinclin* [1] », heureux, insoucieux des regards qui se portent sur eux curieusement, des sourires malicieux que provoque ce geste naïf et familier de naturel abandon.

Charles Collombat, le barde aveugle de Mûres [2], a chanté le rendez-vous de la foire de Saint-Félix [3], fameux en Albanais :

La Saint-Félix vient à grands pas ;
Jeunes fillettes,
Blondes, brunettes,
Les amants n'y manqueront pas.
. . . .
Plus d'un mois auparavant,
Jeune bergère
Dit à sa mère,
Elle répète souvent :
Maman, je suis fort contente,
La Saint-Félix est ici ;
Je veux me faire charmante
Pour y trouver un mari.
. . . .
En ce jour les amoureux
Font politesse
A leur maîtresse ;
En ce jour, les amoureux
Font des festins précieux.
Que les filles sont contentes
Auprès de leur cher amant,
A l'ombrage, sous les tentes,
Buvant du vin rouge et blanc ! [4]

Voici une vieille coutume de galanterie rustique, des plus gracieuses, que nous avons pu observer cette année encore à Etercy [5]. Au mois de mai, devant les maisons des plus jolies filles, les garçons, pour leur faire honneur, érigent des sapins verts tout « boquatés [6] » et enrubannés. N'est-ce pas une heureuse pensée que d'avoir fait choix, pour glorifier la jeunesse, la grâce et la beauté, du printemps de 'année, dans son moment le plus riant et le plus poétique : le mois des roses, le « joli mois de mai [7] » ? Un tel hommage mérite bien une récompense : les

---

1. *Qinclin*, petit doigt ou *guinglin*.
2. Mûres, dans le canton d'Alby (Haute-Savoie).
3. Saint-Félix, dans le canton d'Alby, centre d'une foire très importante.
4. Cf. Ch. Collombat : *Chansons de Savoie*, 2e édit., p. 40, Annecy, Abry, 1901.
5. Etercy, canton de Rumilly (Albanais).
6. « Boquatés », garnis de bouquets.
7. Au moyen âge déjà, le premier mai était jour de poétiques réjouissances. « On allait au bois, dit M. Gaston Paris, on s'habillait de feuillages, on rappor-

jeunes gens sont invités par les jeunes filles des familles si galamment honorées, et la réunion, en veillée le plus souvent, est des plus charmantes.

Aux « vogues [1] », les amoureux s'appartiennent une bonne partie de la journée, et c'est surtout à la danse, rendez-vous convenu, qu'ils passent les meilleurs moments. Tel est leur sentiment de fidélité que, en maints endroits, ils se sont imposé par tradition l'obligation impérieuse de danser constamment ensemble, et sur ce point les amants sont d'une jalousie très exigeante. C'est ainsi qu'ils se montrent d'une ombrageuse susceptibilité si les « bonamies [2] » accèdent, sans les prévenir, à la demande de danseurs quelconques. Il n'est pas rare de voir des affronts infligés et des coups échangés pour quelque insignifiante infraction à cette règle. Cela explique pourquoi un étranger, de passage auprès d'un bal rustique, risque souvent d'essuyer refus sur refus et de se trouver en peine d'obtenir une danseuse.

La scène de danse villageoise berrichonne qu'a décrite G. Sand dans la *Petite Fadette* traduit, à quelques détails locaux près, ce qu'on pourrait observer par un soir de « vogue » dans maint village savoyard.

La jeunesse ne manque pas non plus de profiter des vieilles coutumes usitées encore en certaines régions. Ainsi, dans le Haut-Chablais, notamment dans la région du Biot, à la fête des *çharnavé* [3], le premier dimanche de carême, on allume, à la nuit, des feux sur les hauteurs ; c'est l'occasion de farandoles, de danses, que clôt l'agape traditionnelle au plat de riz. Il y a aussi, en Albanais par exemple, de joyeuses réunions à la *Rvolâ* [4] des moissonneurs, à la *Péla* [5] des bergers.

Très souvent encore, les jeunes gens accompagnent leurs fiancées aux exercices religieux annuels : aux « Octaves » à Annecy ; aux pèlerinages régionaux, « pardons savoyards », tels que celui de « l'Aumône » à Rumilly, aux prières de Mai.

---

tait des fleurs à brassées, on ornait de fleurs les portes des maisons, c'était le moment où sur la prairie verdoyante, les jeunes filles et les jeunes femmes menaient des rondes pour ainsi dire rituelles. » G. Paris : *Les origines de la poésie lyrique au moyen âge.* (Cité par M. Aubry dans : *Trouvères et Troubadours.*)

1. « Vogue », fête patronale.
2. « Bonamie », bonne amie. Il nous a semblé qu'on ne peut pas séparer les deux éléments de ce mot, parce que dans le langage ils perdent leur sens respectif distinct pour se fondre en une seule expression, en un nouveau vocable autonome, qui a sa signification propre ; la « bonamie », c'est la fille courtisée, la « prétendue », c'est l'aimée.
3. Ou encore : *éçharnavé, escarnavé,* suivant les endroits. Carnaval
4. *Rvolâ,* agape champêtre pour fêter la fin des moissons.
5. V. Ch. de Bergères, p. 16.

S'aimer n'est pas un crime ;
Dieu ne le défend pas,

dit l'indulgente chanson qui les absout.

Rappelons ici une vieille coutume du Faucigny, bien connue des *Schonveros* [1], aujourd'hui abandonnée. Au temps où l'industrie familiale du filage du chanvre était encore en pleine activité, les jeunes filles, dit-on, faisaient diligence pour qu'à Carnaval la besogne fût terminée. Dès lors, elles faisaient choix d'un jour pour couler la « lessive du fil ». C'était l'occasion d'une fête familiale, à laquelle elles invitaient des garçons. S'il faut en croire ceux qui aiment à « coyonner [2] », les blonds devaient avoir la préférence afin que le fil devînt plus joli, plus clair.

* * *

En dehors des veillées d'hiver, c'est en automne que se présentent pour les amoureux les circonstances les plus propices pour « faire l'amour ». A ce moment les gros travaux sont achevés ; et si, « les jours sur semaine », il y a encore suffisamment d'occupations, les après-midis de dimanches et fêtes offrent des loisirs. Les bergères [3] s'en vont « en champ » ; c'est là que leurs galants les rejoignent pour les courtiser. Cela s'appelle « aller à la fille ». Un coup d'œil sur les « paqis » est très suggestif pour qui connaît les mœurs de la campagne : Y a-t-il cour plus ou moins nombreuse autour de la bergère ? C'est qu'elle n'a pas fixé son choix ; les soupirants sont libres. Au contraire, un jeune homme est-il seul avec elle ? Il est l'amoureux attitré ; ils « se parlent » ; et son absence réitérée serait vite remarquée, laissant supposer vraisemblablement une brouille.

Enfin, la jeunesse se rencontre aux veillées [4], nombreuses et laborieuses réunions, où, joignant l'utile à l'agréable, elle apporte, tout en s'amusant, son aide précieuse dans les travaux qui réclament beaucoup de main-d'œuvre : veillées d'automne où l'on va « s'aider » à « pinglier [5] » le tabac ; veillées d'hiver pour « nailler » (ou : « gromailler [6] ») les noix, « blayer [7] » le chanvre, etc. Si vous passez le soir dans un village, surtout le samedi, souvent vous entendrez des bruits de voix, des rires sonores et des chants à l'intérieur des granges que décèlent

1. *Schonveros*, habitants de Scionzier.
2. « Coyonner, » plaisanter.
3. En règle générale, ce sont les femmes et les enfants qui vont « en champ ».
4. Ou *okalë*, en Chablais.
5. « Pinglier » : suspendre le tabac par des ficelles.
6. « Nailler » (Faucigny), « gromailler » (Albanais), casser les noix.
7. « Blayer » : teiller le chanvre. En Chablais, c'est « monder ».

dans la nuit quelques rayons de lumière pâle, filtrant à travers les grandes portes mal jointes : c'est la veillée. Si vous y étiez entré il y a quelque dix à vingt ans, vous auriez pu y voir encore le vieux *crwësu à farë*[1] projetant ses douteuses lueurs sur l'assemblée joyeuse et active.

La conversation galante ne tient pas une grande place dans ces réunions ; garçons et filles se comprennent mieux par mille naïves taquineries : déranger les aiguilles des tricoteuses, défaire la maille du bas, emmêler le fil, brouiller l'écheveau, détacher le tablier, feindre d'arracher et de prendre la bague ; « ringuer[2] » même est un acte galant ; se lancer des objets, des « croises[3] » de noix par exemple, est aussi une marque d'attention ; toutefois à Scionzier on donnait à cette démonstration une désignation péjorative : faire l'amour en « Bornandin[4] ».

Et tout cela s'accompagne de chansons où les amants sont heureux de trouver à propos et bien formulée l'expression de leurs propres sentiments, ou simplement une allusion discrète. La musique souvent fut favorable à l'amour ; Cléante, déguisé en musicien, dit sa passion à Angélique[5], et, dans le *Barbier de Séville*, c'est à peu près de même que le Comte s'introduit dans la maison de sa maîtresse.

Enfin, les « toupins » remplis de « môda[6] » ou de vin blanc circulent, et on trinque pour clore la veillée qui s'achève ordinairement assez tard sur un tour de danse. Cette coutume tend à disparaître avec les besoins nombreux auxquels elle a répondu tout d'abord[7] ; et bientôt, quand il n'en restera plus que le souvenir dans la mémoire des vieux, les amants, regrettant cet antique usage propice à la joie et à l'amour, rediront, mélancoliques, avec le poète aveugle de Mûres :

Ah ! ce n'est plus comme autrefois !

---

1. *Crwësu à farë* : lampe primitive à huile (*farë* : mèche).
2. « Ringuer » : lutter.
3. « Croise » : coquille.
4. Bornandin ou Bornin : habitant du plateau des Bornes. Cette comparaison est rappelée ici comme un trait de mœurs, entièrement dépouillée de l'intention désobligeante qui a pu autrefois y être attachée ; aujourd'hui elle témoigne simplement de l'heureuse disparition de ces rivalités de région à région qui se traduisaient par des attitudes gouailleuses, quand elles n'étaient pas agressives.
5. Molière : *Le Malade imaginaire*, II, 6.
6. « Môda » : cidre ; ailleurs : gavot, biscantin, vin de *fritä* (fruit), bidollion.
7. Ainsi l'industrie de l'huile de noix a périclité depuis quelques années : on a abattu quantité de noyers, soit à cause d'une production insuffisamment rémunératrice, et aléatoire, à cause des gels du printemps, soit pour les vendre aux marchands de bois, de bois de fusil surtout, qui en donnaient un bon prix.

L'Amour dans la Chanson. — Voyons maintenant comment la chanson interprète l'amour. L'antique symbole du cœur percé de flèches identifie cette passion à une blessure profonde, à une souffrance. C'est de cette conception pessimiste que procèdent la généralité des CHANSONS D'AMOUR, qui prêtent à tous le même désenchantement :

> J'ai entendu le rossignol chanter,

dit un amant désolé,

> Et qui disait dans son joli langage :
> Les amoureux sont parfois bien heureux,
> Trop souvent malheureux.

Et à son tour, la jeune fille désabusée :

> Bienheureuse pour un jour,
> Malheureuse pour toujours.

Rarement on y rencontre le bonheur sans nuages, l'idylle pure et sereine. Le moins qui vienne en ternir la joie est cette vague mélancolie qui pénètre dans les cœurs sincères en émoi, soit qu'ils aspirent insatiables à une félicité toujours plus intense et jamais satisfaite, soit que, jetant un regard inquiet sur l'avenir, ils craignent, même sans motif présent, de la voir se troubler et finir bientôt.

> Comment vouloir qu'une personne chante,
> Quand elle n'a pas son cœur en liberté ?
> . . . .
> Si je languis, c'est d'avoir trop d'amour !

Ce malaise réel et obsédant a reçu dans le langage populaire le nom de « mal d'amour ». On ne saurait trouver vocable plus expressif.

> Le mâ d'amour est una maladie,

dit une chanson dauphinoise [1],

> Le mâ d'amour, ren ne pouô lo gari.
> L'herbâ du pra qu'il est tant soulagère,
> L'herbâ du pra ne pouô pas lo gari.

La Chanson Savoyarde nous dépeint l'amoureux en proie au « mal d'amour » dans le personnage du meunier qui, depuis qu'il a « l'amour en tête », oublie de nourrir son âne, qui trépasse, et languit à en perdre jusqu'au goût du travail.

> J'entends dire que sur la terre
> Il faut aimer pour être heureux.

---

1. V. TIERSOT : *Ch. p. A.*, p. 229.

Il faut croire que je n'm'y connais guère ;
Cet amour-là me rend malheureux !

Depuis que la fille à Simonne
Auprès de mon moulin passa,
Je n'ai plus d' goût à la besogne,
C'est des bêtises d'aimer comme ça.

. . . .

L'amour, c'est de la diablerie,

ajoute-t-il, et comme

Ce tic-tac là ne fait pas de farine,

il veut s'arracher à cette puissante emprise :

Il ne faut plus aimer comme ça !

Puis, plus réaliste, la muse populaire envisage les situations si diverses amenées par les événements de la vie quotidienne, et montre l'amour tout heurté d'épreuves et de contretemps.

Que de péripéties dans les relations, aiguisées tout d'abord de taquineries, de reproches, de petites ou grandes querelles, de raccommodements, qui agitent les pauvres amoureux dans un incessant remous !

Le plus léger incident suffit à troubler la sérénité de l'amour : l'amant s'irrite de l'indiscrétion de la jeune fille qui, trop heureuse et fière ne peut s'empêcher de se vanter d'être aimée :

Pour faire l'amour, il faut la savoir faire :
Il faut s'aimer et ne pas trop parler.

Le Rossignolet, expert en matière d'amour, donne le même conseil : Il faut être « secret à sa chère maîtresse ».

Ou bien, les mauvaises langues du village ébruitent les tendres mystères, décèlent les inclinations naissantes :

De trop parler tout le monde s'en mêle,
Et c'est souvent ce qui gâte les amours.

à moins qu'elles ne « délavent [1] » par la médisance perfide ; ainsi en est-il de l'amant buveur [2] et joueur dont le défaut est dénoncé à sa maîtresse, et voilà leurs amours « décousues » :

Et toujours dans l'espérance d'avoir ma bien-aimée,
Ce sont les mauvaises langues qui m'en ont empêché.

Bien des brouilles naissent aussi de la rigueur avec laquelle la fille sage ferme sa porte au « bonami » qui se présente à une heure trop tardive [3].

1. « Délaver ». faire mauvaise réputation à quelqu'un.
2. On dit aussi « bambocheur ».
3. Voir plus loin : 2° Groupe : LES RENDEZ-VOUS ; VISITES ET SÉRÉNADES.

Si des rivalités se produisent, la jalousie ulcère le cœur; quelquefois, c'est l'infidélité de la jeune fille qui désole l'amant; la chanson déroule toute l'action en un petit drame saisissant, où les trois personnages : *l'amante, l'amant* et... *l'autre* entrent successivement en scène :

Bel officier, mène-moi dans ta chambre,

dit la belle, fascinée par le costume militaire.

. . . . oui, je t'y mènerai.

répond l'officier,

Un anneau d'or je te le donnerai.

Suit un récit dont la sincérité naïve rachète la trivialité :

Ils n'en fur'nt pas au milieu de la chambre,
L'on n'y voyait que des embrassements
Entre la belle et son fidèle amant.

Songez que, pendant ce temps, le véritable amant

. . . . derrière la porte écoute,
Croisant les bras, levant les yeux aux cieux,
Disant : « Grands Dieux ! Qu' mon sort est malheureux ! »
. . . .
D'avoir aimé une tant belle brune,
D'avoir livré toutes mes amitiés,
Et maintenant, c'est pour un officier !

Mais les événements ne tarderont pas à le venger, et cette pensée est pour lui une consolation :

Viendra-t-un jour j'en aurai ma vengeance ;
Chaque officier suivra son régiment,
Et toi, la belle, tu n'auras plus d'amant !

En voici un autre qui, comptant sur la foi des anciennes promesses, vient les rappeler :

Tu m'as bien dit plus de cent fois
Que j' t'y mettrais la bague au doigt ;

mais l'amante versatile ne veut rien entendre et dédaigne même l'offre séduisante d'un « cotillon fait z'à la mode » et d'un « caraco z'en velours ».

C'est que les garçons ne méritent pas mieux, au dire des filles auprès desquelles ils ne jouissent pas d'une grande réputation de fidélité.

Les garçons sont comme la lune,
Toute la nuit s'en vont roulant.
. . . .
Petit papillon volage,

Tu ressembles à mon amant,
Tu as le même badinage.

. . . .

Tous les garçons sont des traîtres,
Fillettes, ne vous y fiez pas ;
Lorsqu'ils vous font des promesses,
Font semblant de vous aimer,
Mais ne cherchent qu'à tromper.

« Garçon trompeur », « amant volage », « amant ingrat », « engueuseur de filles », ces épithètes reviennent à chaque instant. Il est bien des filles, en vérité, qui n'auraient pas qualité pour jeter la pierre, telles

. . . . ces jeunes beautés
Qui ne cherchent qu'à plaire
A cinq ou six amants,
Crainte de rester filles
Dans un couvent.

Mais il faut convenir que l'infidélité est plus commune chez les garçons, plus cruelle aussi pour l'amante sensible et tendre. Son amour-propre en est vivement froissé ; et puis il semble, — au moins dans la chanson — que, par une tradition invariable, toute fille de quinze ans doive être pourvue d'un amant [1] ; et si elle le perd, elle devient une exception à la règle commune. Aussi chacun en prend-il pitié : voyez avec quelle jolie sincérité on la plaint :

Petite Rosalie a perdu son amant ;
N'est-il pas bien dommage,
A l'âge de quinze ans !

Ajoutons que, par suite des conditions sociales et des coutumes, l'abandon est plus grave pour la jeune fille parce qu'il est moins facilement réparable et qu'il peut ainsi briser sa vie entière. Et puis tandis que le « garçon » s'en va « faire l'amour à d'autres », elle reste seule avec son chagrin.

Elle sait trop bien aussi qu'il aime à « passer son temps » et qu'il n'est pas pressé de s'engager en des liens définitifs,

Car dedans le mariage
On y est toujours trop tôt.

C'est pourquoi, en dépit de protestations réitérées de fidélité, elle vit dans une incertitude inquiète qui éveille constamment ses craintes ; cette obsession permanente et douloureuse d'un

1. Voir 3e Groupe : IMPATIENTS DÉSIRS DE MARIAGE.

malheur pressenti, inconnu, mais toujours possible, se ren contre dans un grand nombre de chansons.

Par besoin instinctif de sécurité, l'amante désire, dès l'abord, être aimée « au nom du mariage ».

Malheureuses sont les filles,
Qui s' fient à tous les garçons ;
Car ils sont trompeurs dans l'âme ;
Font semblant de les aimer,
C'est pas pour les marier.

L'alarme est particulièrement vive si l'amant part en voyage, s'embarque pour les « Iles », « s'en va naviguer » ou bien rejoint son régiment [1]. Les scènes de départ sont les plus cruelles au cœur de l'amante assailli de craintes ; elles nous font assister à des adieux mélancoliques, langoureux, tristes et souvent déchirants.

L'éloignement est déjà par lui-même une souffrance ; puis ce n'est pas sans inquiétude qu'on songe aux dangers du voyage, aux périls de la guerre ; et ce sera si long ! si long ! Ce n'est pas au bout de deux ans qu'autrefois le soldat rentrait dans ses foyers. Comme le temps va durer, surtout à celle qui reste au pays, et qu'elle sera lente à revenir l'heure du retour, retour qui n'est même pas certain !

Mais combien plus douloureuse est la séparation si la jeune fille pressent que l'éloignement peut amener chez l'amant volage l'irrémédiable oubli ! Son cœur s'angoisse de songer à l'abandon possible. Que lui réserve l'absence ? L'indifférence ne gagnera-t-elle pas le cœur du bien-aimé, ou bien quelque rivale, plus belle n'y effacera-t-elle pas jusqu'au souvenir de la « payse » ? Ce départ ne serait-il pas pour l'amant inconstant, une occasion opportune de délaissement ?

Tu resteras longtemps,
Et tu trouveras des fleurs
Qui charmeront ton cœur.

Elle voudrait faire différer le départ, tout au moins obtenir un solennel serment de fidélité, une promesse définitive ; elle rappelle les engagements pris, invoque la loyauté, caresse et supplie ; ou bien, pensant conjurer le danger, elle feint de prendre l'avance de l'abandon en manière de représailles :

Mais pour un amant volage
Mes amours seront passées ;

1. Nous étudierons plus particulièrement les départs pour le régiment dans une série suivante réservée aux CHANSONS DE SOLDATS. Nous envisageons ici la séparation des amants d'un point de vue d'ensemble.

Au retour de ton voyage,
Moi, j'en serai mariée !

La mélodie traduit généralement la tristesse de ces adieux par un mineur dolent approprié, dont la chanson : *Eugénie, belle Eugénie* (V. nº 5), nous donne le type le plus expressif.

En dehors des départs, que d'autres causes de tourments ! L'un des amants, s'il est peu constant, prend prétexte des moindres paroles, gestes ou soupçons pour éclater en vifs reproches, suivis de bouderies plus ou moins longues ou de ruptures définitives.

Ce n'est pas sans une désagréable surprise qu'alors on voit accueillir avec une dureté brutale, qui n'est pas du meilleur goût, les plaintes et les supplications de la victime désolée ; et cela, il faut le reconnaître, dépare quelque peu certains poèmes :

En la voyant pleurer
Je me mis à chanter.

. . . .

Jeanneton s' mit z'à pleurer,
Son amant se mit à rire.

L'amant qui supplie sa « charmante beauté » de lui prêter du « secours » reçoit un calembour comme consolation :

Je ne suis pas fille de médecin.

Des torts antérieurs, considérablement grossis par l'amant, constituent à peine des circonstances atténuantes à ses rigueurs choquantes :

Ma belle, si je viens chez vous,
C'est bien pour me railler de vous,
Faisant comme bien d'autres ;
Pourvu que je passe mon temps,
Je ne cherche rien autre.

Et cela, parce que :

Belle, vous vous êtes vantée
Que je vous avais demandée
Au nom du mariage ;
Jamais j' n'en ai eu la pensée,
Ni même le courage.

L'abandon est parfois accepté avec une indifférence apathique :

Mon amant m'a quitté ;
Cela n' me soucie guère ;
Le regret que j'en ai
Sera bientôt passé.

Tantôt il provoque une joie ironique et acerbe dont l'exagération même trahit une certaine aigreur :

J'en porterai le deuil
D'un habit rouge et blanc ;
J'en verserai des larmes
Et du vin blanc.

Plus souvent, l'abandonné, surmontant son dépit, cherche à ramener l'infidèle en éveillant sa jalousie :

Et bien, j'irai de ville en ville
Faire l'amour à d'autres filles.

ou bien en l'ébranlant par l'annonce d'une grave résolution :

Si d'autres filles sont comme toi,
Je m'en irai servir le roi.

La rupture peut être aussi imposée par les parents, et alors elle est subie des deux côtés avec une résignation attristée. La « départie » se fait par l'offre d'un « bouquet de quittance, « un beau bouquet de roses », « tout alentour garni de beaux lauriers », qui est tantôt le touchant symbole de l'adieu définitif, tantôt un gage d'espérance et de souvenir fervent :

Donnez moi quelque assurance,
Un bouquet, une fleur d'orange.

Le chagrin d'amour pousse aux résolutions les plus énergiques. Ainsi la « Petite Rosalie », qui veut à tout prix reconquérir son amant, s'en va, conduite par le rossignolet, jusqu'en Prusse pour le retrouver. Il y a d'autres dénouements plus fantaisistes encore. Une jeune fille abandonnée relance l'infidèle jusque dans le monastère où il a fui l'amour, et où il la repousse avec une dureté brutale en psalmodiant des reproches. (V. n° 38.) Dans un autre sujet, l'amant, de désespoir, va s'engager dans une « armée du Valais ». Au moment de partir, sa mère lui tend son paquet et lui recommande de fuir les dragons et les « z'hussards », qui n'ont pas « bon nom ». Le chanteur nous disait qu'en l'écoutant à cette scène d'adieu, ses parents s'attendrissaient aux larmes.

Mais, à part ces situations fictives, il en est de plus nombreuses qui expriment la réalité : l'amant abandonné s'engage au régiment.

De son côté, la fiancée désenchantée se retire au couvent où elle va chercher l'oubli et la paix pour son cœur meurtri.

Par un autre dénouement plus fréquent, l'amant désespéré

va noyer son chagrin au cabaret où, pour faire contre fortune bon cœur, il trompe sa détresse par des boutades bachiques :

Et ribotons sans cesse ;
Jamais de maîtresse, oh !
On est sûr et certain
D'y vivre sans chagrin.



I. — L'Epreuve d'Amour.

(Chanson des Métamorphoses.)



Ma charmante mignonne que j'aime tant,
Je te donn' six cents livres de mon argent ;
C'est afin que tu m' rendes le cœur content.

— Oh ! s'il faut que je rende ton cœur content,
J'irai me rendre anguille dans la rivièr' ;
Jamais, galant, tu n'auras mes amitiés.

— Si tu te fais anguille dans la rivièr',
Je m'y tiendrai ami du poissonnier ;
J'attraperai l'anguille dans la rivièr'.

— Si tu te tiens ami de mon poissonnier,
J'irai me rendre lièvre courant aux champs ;
Jamais, galant, tu n'auras mes amitiés.

— Si tu te rends le lièvre courant aux champs,
Je m'y tiendrai ami du chien courant :
J'attraperai le lièvre courant aux champs.

— Si tu te tiens ami du chien courant,
J'irai me rendre caille parmi les blés ;
Jamais, galant, tu n'auras mes amitiés.

— Si tu vas t' rendre caille parmi les blés,
Je m'y tiendrai ami du moissonnier ;
Et j'attrap'rai la caille parmi les blés.

— Si tu te tiens ami du moissonnier,
J'irai me rendre rose sur le rosier ;
Jamais, galant, tu n'auras mes amitiés.

— Si tu deviens la rose sur le rosier
Je m'y tiendrai ami du jardinier :
Je cueillerai la rose sur le rosier.

— Si tu t'y tiens ami du jardinier,
J'irai me rendre étoile au firmament.
Jamais, galant, tu n'auras mes amitiés.

— Si tu te rends étoile au firmament,
Je s'rai ami de Pierre portant les clés :
J'attraperai la vierge qui fait l'entrée [1].

— Si tu attrap's la vierge qui fait l'entrée [1],
Marions-nous tous deux, mon fidèle amant,
Puisque tu m'as suivie au firmament.

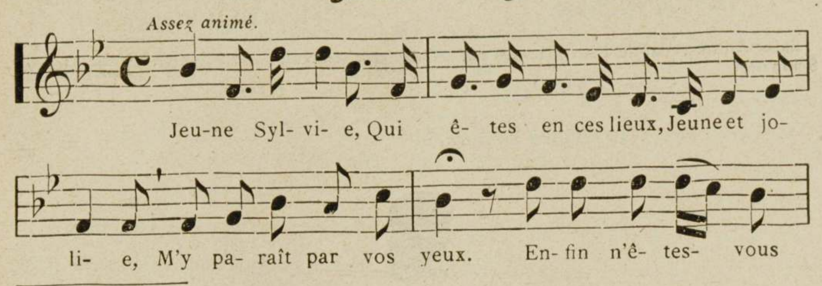
Cusy : *Chantée par Antoinette Grosjean (70 ans).*

Les métamorphoses varient et se multiplient avec les diverses versions : chasseur pour te chasser — malade dans mon lit — prêtre pour te confesser — morte dans mon lit ; et à la suite de cette dernière, un dénouement légèrement différent de celui de la version savoyarde : L'amant qui se fait saint Pierre recevra son amie à son arrivée au Paradis.

Cette chanson, dont le duo de Magali *(Mireille)* reproduit la jolie fiction, est des plus répandues en France et en Piémont. Pour les autres versions savoyardes, cf. Tiersot, *Ch. pop. des Alpes*, p. 232.



2. — Jeune et Jolie.



1. Ou : à son entrée.



Jeune Sylvie
Qui êtes en ces lieux,
Jeune et jolie,
M'y paraît par vos yeux.
Enfin n'êtes-vous pas
Par vos brillants appas
Si belle que l'aurore?
Partout je suis vos pas ;
Je vous honore.

Je vous honore,
Le monde en est jaloux ;
Peut-être encore,
Me refuserez-vous ?
Vous méprisez toujours
Mes fidèles amours [1],
O ma belle Sylvie,
Croyez-vous d'être toujours
Jeune et jolie?

Dans la jeunesse,
Il y a de l'agrément ;
Dans la vieillesse
Il y a du changement.
Le printemps a ses fleurs,
L'été a ses chaleurs,
L'hiver a sa rudesse ;
Enfin tout est glacé
Dans la vieillesse.

Si pèr', mèr' grondent
Laissez-vous donc gronder,
Sans rien répondre,
Sans dire qui vous aimez.
Si tout'fois par discours
Ils vous défend'nt l'amour,
N'êtes-vous pas dans l'âge,
Bell', d'y pouvoir entrer
En mariage ?

Le mariage,
C'est l'union des époux,
Et le vrai gage,
Le soutien de l'amour.
Dès qu'on est marié,
L'on doit toujours s'aimer,
Voilà le vrai partage
Qu'on doit se proposer
En mariage.

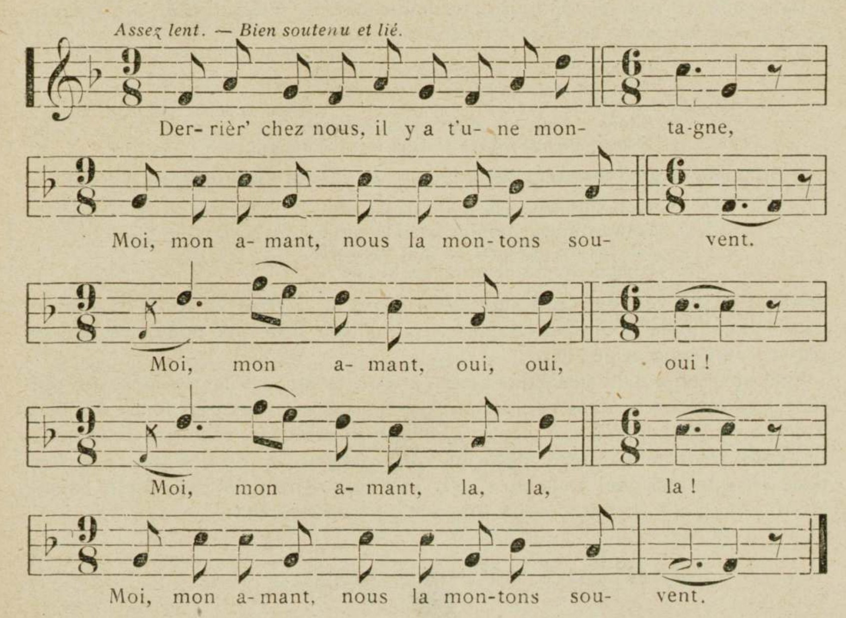
Il m'en faut une
Comm' du pain quotidien,
Soit blonde ou brune,
La couleur n'y fait rien.
Eh non ! je n'y tiens pas
Qu'elle ait de beaux appas
Ni talent, ni fortune ;
Eh oui ! je le soutiens,
Il m'en faut une.

Saint-André : Val de Fier *(Chantée par M. Martin André)*. — Héry-sur-Alby. — Etercy. Scionzier.

1. *Var.* : Mes plus tendres amours.



3.—Derrière chez nous, il y a t'une montagne.



Derrièr' chez nous, il y a t'une montagne,
Moi, mon amant, nous la montons souvent.
Moi, mon amant, oui, oui, oui !
Moi, mon amant, la, la, la !
Moi, mon amant, nous la montons souvent.

A la montée, il y a de la peine,
A la descente, il y a du soulag'ment.
A la descente, oui... etc.

Derrière chez nous, le rossignol y chante,
Soir et matin, dès la pointe du jour.
Soir... etc.

J'entends qu'il dit dans son charmant langage :
« Les amoureux sont toujours malheureux.
Les amoureux... etc.

Pour faire l'amour, il faut la savoir faire :
Il faut s'aimer et ne pas tant parler.
Il faut... etc.

De trop parler tout le monde s'en mêle,
Et c'est souvent ce qui gât' les amours. »
Et c'est... etc.

(Un sixième couplet a échappé à la mémoire du chanteur.)

Le Châble-Beaumont : *Chantée par M. Em. Bayard.*

D'une facture assez semblable à celle des Chants de moissons, cette mélodie

donne tout son effet quand on l'exécute comme ces derniers, en bande, en plein air, à voix déployée. Les mesures 5-6 et 7-8 peuvent être chantées respective ment par des groupes successifs qui se répondent.

Dans une version dauphinoise, recueillie par M. Tiersot *(Ch. pop. Alpes* p. 230), on rencontre les deux strophes suivantes :

Dedans Paris, y a t'un' grande fontaine
Tout entourée de beaux lauriers d'amour.

Allons-y donc, ma charmante maîtresse,
Nous y prendrons les plaisirs les plus doux.

A Briançon et aux environs de Grenoble, on chante une romance patoise :

Le mâ d'amour est una maladie,
Le mâ d'amour, ren ne poûo lo gari !
L'herba du pra qu'il est tant soulagère,
L'herba du pra ne poûo pas lo gari.

dont ces quatre vers ont seuls subsisté. D'après M. Tiersot, ce serait (traduit en patois dauphinois) le dernier couplet de la chanson ci-dessus, populaire dans les régions du Centre et de l'Est.

Enfin, par suite d'un amalgame assez curieux, la plupart des strophes qui précèdent se retrouvent dans la chanson que nous donnerons plus loin : « Chère Eugénie, tu dors bien à ton aise » ; L'amant, en sérénade, repoussé de la belle, se retire, tristement résigné, dans un « bois solitaire », où il « y a t'une fontaine » ; « le rossignol y chante », etc. Voir aussi Ritz : *Ch. pop. Haute-Savoie* (2[e] édition), p. 43 : Les amoureux sont toujours malheureux.



4. — Elise, vous êtes une Ange.



— Elis', vous êt's une ange,
Plus belle que le jour;
N'en soyez pas étrange
S'il y a des jaloux
Parmi nous, aimons-nous;
Oh ! aimons-nous,
Les plaisirs sont à nous [1].

— Ici, dans le village,
Tout le monde me dit
Qu' vous êt's amant volage,
Qu' vous êt's un insolent,
Mon amant ; *(bis)*
Oh ! mon amant,
Qu' vous êt's un insolent.

— N'écoutez pas le monde,
Ma charmante beauté;
Soulagez la personne
Qui vous a tant aimé.
Soulagez ; *(bis)*
Oh ! soulagez
Mon cœur qu'est enflammé.

Marions-nous, Elise,
Marions-nous les deux;
Brûlons des mêmes flammes,
Faisons du même feu,
Je le veux ; *(bis)*
Oh ! je le veux,
Marions-nous les deux.

Abondance *(M. Cretin)*. — Etercy *(M. Excoffier)*.



5. — **Eugénie, belle Eugénie.**



— Eugénie, belle Eugénie,
Je vais faire un voyage;
Voyage de trois ans!
Adieu, mon bel enfant,
Et conserve-moi toujours
Ton cœur et tes amours.

— Pour te conserver mon cœur,
Cela m'est impossible;
Tu vas au régiment,
Tu resteras longtemps,
Et tu trouveras des fleurs
Qui charmeront ton cœur.

---

1. Entre ce couplet et le suivant certaines versions donnent :

J'ai quitté mes études,
Ainsi que mon latin,
Pour aller voir Elise
Du soir jusqu'au matin.
J' l'aime bien, *(bis)*
Oh ! j' l'aime bien,
Mon cœur est toujours sien.

— Si je pars, c'n'est pas d'mon bon [1] :
La nation qui m'appelle.
Avant de nous quitter
Laisse-moi t'embrasser.
O mia, mon petit cœur,
Ne verse pas des pleurs.

— Marinier, beau matelot,
Ingrat, tu m'abandonnes.
Souviens-toi du moment
Que tu m'as fait l' serment
De ne jamais me quitter
Sans m'avoir épousée.

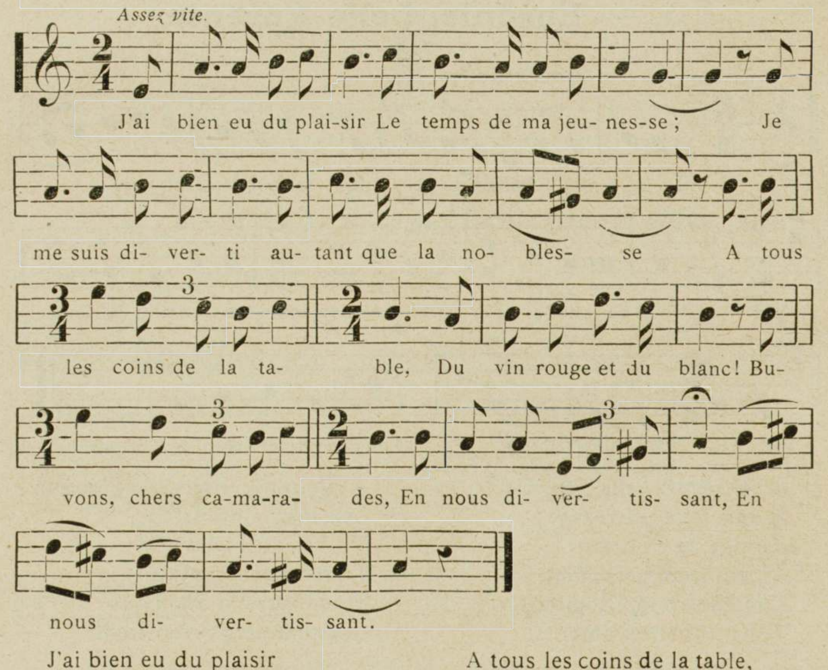
J'adress'rai des vœux pour toi
A ce grand Dieu suprême,
Qui te conservera,
Qui te garantira ;
Et au milieu des combats,
Jamais tu n' périras.

Héry-sur-Alby : *Chantée par Mme Folliet.*

Cf. Tiersot : *Ch. pop. des Alpes*, 422 (texte).



6. — L'Amant buveur.



J'ai bien eu du plaisir
Le temps de ma jeunesse ;
Je me suis diverti
Autant que la noblesse.

A tous les coins de la table,
Du vin rouge et du blanc !
Buvons, chers camarades,
En nous divertissant. *(bis)*

---

1. Pas de mon bon = ce n'est pas de ma propre volonté.

Un jour me prit envie
D'aller voir ma maîtresse ;
Je l'ai trouvée au lit,
Qui gémissait sans cesse :
« Oh ! qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?
Vos amitiés, ma chère,
N'en sont-elles point changées ?» *(bis)*

— Galant, j'ai entendu
Parler de tes nouvelles,
Que tu devais partout,
Dans toutes les auberges.
— Oh ! bien, si je dois, la belle,
Qu' cela n' te fasse rien ;
J'ai de l'argent en bourse,
Je payerai fort bien. *(bis)*

Galant, j'ai entendu,
Parler d' bien d'autres choses ;
Que ton père mendie,
S'en va de porte en porte
— Oh ! si mon père mendie,
C' n'est pas un déshonneur ;
Il a suivi la trace
De Jésus, mon Sauveur. *(bis)*

Garçons à marier,
Sur moi prenez exemple ;
C'est d'avoir trop aimé
D'une amitié trop tendre,
Et toujours dans l'espérance
D'avoir ma bien aimée,
Ce sont les mauvaises langues
Qui m'en ont empêché. *(bis)*

Abondance : *Communiquée par M. J. Cretin.*



7. — Les Yeux de ma Maîtresse.



1 « Adieu, ma charmante blonde,
A qui j'ai promis mon cœur,
Je m'en vas *(ter)* voguer sur l'onde
Pour apprendre à naviguer.

5 — Si tu vas voguer sur l'onde,
Cher amant, tu m'oublieras.
Souviens-toi *(ter)* de la promesse
Que tu m'as faite hier au soir.

9 — La promess' que je t'ai faite,
La bell' je m'en souviendrai ;
Au retour *(ter)* de mon voyage,
Belle, je t'épouserai.

13 — Mais, pour un amant volage
Mes amours seront passées.
Au retour *(ter)* de ton voyage,
Moi, j'en serai mariée.

17 — Les étoiles sont brillantes,
Le soleil est éclatant ;
Mais les yeux *(ter)* de ma maîtresse
Sont encore bien plus charmants.

21 Les garçons sont comme la lune,
Tout' la nuit s'en vont roulant ;
Ils s'en vont *(ter)* de porte en porte,
Bien souvent perdre leur temps.

25 — Les filles sont comm' les roses,
Les roses sur les rosiers ;
Le matin *(ter)* elles sont fleuries,
Et le soir n'en sont plus rien.

29 O montagn' que tu es haute,
Connais-tu le mal d'amour?
Mal d'amour *(ter)* n'est pas grand'cho-
Et les filles l'aiment beaucoup. [se

La Chapelle d'Abondance *(Chantée par M. Bron)*. — Etercy. — Héry. — Cusy. — Scionzier.

Cf. J. Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, p. 285.

Var. : 9-10 Si j' t'ai fait quelque promesse,
La bell', je te la tiendrai.
Var. : 22 ... s'en vont rôdant.
28 *S'il y a des jeunes filles présentes, elles ripostent :*
Et le soir tout aussi bien.
29 Couplet propre à la version d'Etercy.
32 *Les jeunes filles présentes répondent à cette taquinerie :*
Et les garçons n'en sont fous.



8. — Je fais l'amour, je bois du vin.

ou L'Amant repoussé.



Quand je suis dans mon jardin,
J' fais l'amour, je bois du vin.
D'une main je tiens mon verre,
Et de l'autre ma bien-aimée ;
J'ai passé la nuit entière,
Ma maîtresse à mon côté.

« Oh ! la bell', si tu voulais,
Ton bonheur je le ferais.
J'en ai parlé à ton père,
Et ta mère le sait bien.
Tout dépend de toi, la belle,
Ton bonheur fera le mien. »

Et la bell' m'a répondu :
« De m'aimer, n'y pense plus ;
J'en suis encore trop jeunette,
Trop jeunette à marier ;
Vous en trouverez bien d'autres
Qui seront plus fortunées. »

— Oh ! ma belle, combien de fois
A ta porte j'ai eu froid !
J' vis toujours dans l'espérance,
L'espéranc' de t'épouser.
J'ai enduré mill' souffrances,
C'est pour toi, ma bien-aimée.

Héry-sur-Alby *(Chantée par M. Folliet)*. — Etercy. — Abondance.

9. — J'ai fait l'amour à une rose.



J'ai fait l'amour à une rose,
Mais sans savoir si je l'aurai.
C'est la plus bell' fille du monde ;
Si je n' l'ai pas, j'en serai malheureux.

« Rose, si tu n' veux pas me croire,
Je t'en verserai de mon sang ;
Je t'en verserai un plein verre,
Tu connaîtras l'amitié d'un amant.

– Si tu me prends pour ta maîtresse,
Oh ! tu te trompes bien vraiment.
Je connais bien à ta finesse
Que tu n'es pas mon cher fidèle amant.

— Si tu n'en es plus ma maîtresse,
Je m'en irai servir le roi ;
Au régiment, dans la Lorraine,
J'en trouverai d'aussi belles que toi.

— Si tu t'en vas dans la Lorraine,
Moi, je m'en vas dans un couvent,
Dans un couvent de religieuses ;
J'y prierai Dieu pour mon fidèle amant.

J'ai tant pleuré, versé de larmes
Que les ruisseaux ont débordé ;
Petits ruisseaux, grandes rivières,
Et les moulins se sont mis à virer.

Chapeiry *(Chantée par Mme Guillot)*. — Héry-sur-Alby. — Scionzier. — Abondance.

Cf. Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, p. 255.



10. — Amant, tu as bien pris ma rose.



1 « Amant, tu as bien pris ma rose,
La plus belle de mon rosier;
Jamais je ne la reverrai. »

4 — Oh! non, je n'ai point pris ta rose,
Elle est encore sur ton rosier,
Aussi merveilleus' qu'elle était.

7—Amant, tu m'as fait des promesses.
— Si j' t'en ai fait, je m'en repens,
D'avoir rendu ton cœur content.

10 — Amant ingrat, tu m'abandon- [nes;
Je te ferai mettre en prison,
Dans la plus grand' tour d'Avignon.

13 — Je me moqu' bien de toi, la belle,
Je me moqu' bien de tes prisons,
De la plus haut' tour d'Avignon.

16 Il n'eut pas lâché la parole,
Quatre gendarm's l'ont arrêté;
Dans la prison, l'ont emmené.

19 — Ayez pitié de moi, la belle,
Ayez pitié de votre amant
Qui vous aimait si tendrement.

22 – Oh! je n'ai point pitié des hom- [mes,
Ni des amants, ni des garçons,
Lorsqu'ils me quittent sans raison.

La Vernaz *(Chantée par Mlle Duc)*. — Habère-Lullin. — Chapeiry.

Var. :

3 Jamais je n' la recueillerai.
6 Cent fois plus belle qu'elle était.
15 ..... de Lyon.
16 La parole ne fut pas dite,
22 Je ne prends point...
24 Lorsqu'ils ont perdu la raison.



11. — T'en souviens-tu, Jeannette, ma mie.



1 « T'en souviens-tu, Jeannett', ma mie,
Quand nous étions dans la prairie,
Tu m'as bien dit plus de cent fois
Que j' t'y mettrais la bague au doigt.

5 — Quand nous étions dans la prairie,
J'étais trop jeune et trop petite ;
Mais à présent que j'en suis grand',
Je t'y connais garçon méchant.

9 — N'en suis-je pas beau, n'en suis-je pas riche,
N'en suis-j' pas garçon sans malice,
N'en suis-j' pas doux et gracieux,
Ma bell', pour plaire à tes beaux yeux ?

13 — Que tu sois beau, que tu sois riche,
Que tu sois garçon sans malice,
Que tu sois doux et gracieux,
Jamais, tu n'auras mes beaux yeux.

17 — J' t'achèt'rai z'une belle robe,
Un cotillon fait z'à la mode,
Un beau caraco z'en velours,
Ma bell', pour porter tous les jours.

21 — Je me moqu' bien de ta bell' robe,
D' ton cotillon fait z'à la mode,
De ton caraco z'en velours ;
Jamais, tu n'auras mes amours.

25 — Eh bien ! j'irai de ville en ville
Faire l'amour à d'autres filles ;
Si d'autres filles sont comme toi,
Je m'en irai servir le roi.

Six versions : Cusy (*Chantée par Mme Carrichon.*) — Etercy. — Marcellaz. — Abondance. — Habère-Poche. — Anthy.

Cf. J. Tiersot : *Ch. p. Alpes*, 235.

Var. :

1 Fanchon, Fanchett' ma douce mie,
7 Mais, maintenant...
18 *On dit aussi* : taille, robe, jupe.

25 ... j'irai 'bas par la ville
27 La première fois que j'ai parlé
La bell' m'a donné mon congé.
(Vers. d'Etercy.)



12. — Barcarolle rustique.





Filles du hameau,
Laissez-vous conduire,
Dedans mon bateau,
Là, tout le long de l'eau.

La belle Suzon,
Qui rêvait seulette,
Du fond du vallon
Entendit la chanson.

REFR. : Gai, gai, faut passer l'eau,
Faut pas nourrir le chagrin qui t'inquiète ;
Gai, gai, faut passer l'eau,
Chagrin d'amour n'entre pas en bateau.

De la pauvre enfant
La peine secrète
Venait d'un amant
Qui était inconstant.

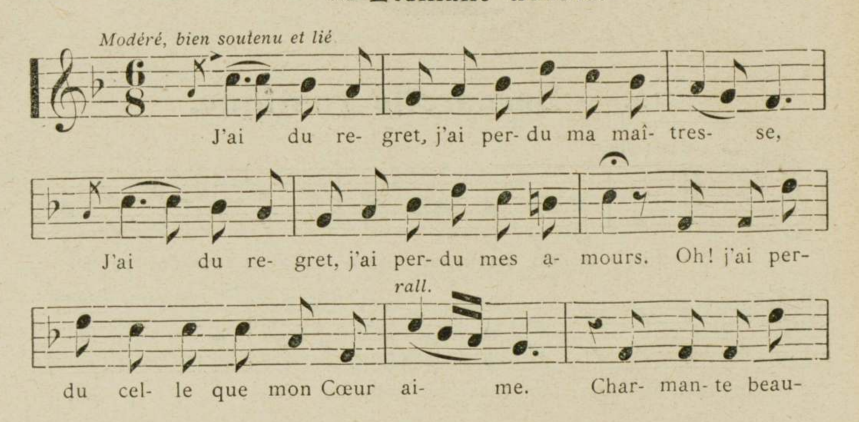
REFR. : Gai, gai, tout en voguant,
Le batelier consola la pauvrette ;
Gai, gai, tout en voguant,
Chagrin d'amour s'enfuit au gré du vent.

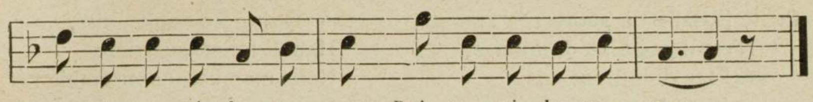
Thonon-les-Bains. — Massongy *(Mme C. Servettaz)*.



13. — J'ai perdu ma Maîtresse.

ou L'Amant désolé.





— J'ai du regret, j'ai perdu ma maîtresse,
J'ai du regret, j'ai perdu mes amours.
Oh ! j'ai perdu celle que mon cœur aime.
Charmante beauté, prête-moi du secours,
Prête-moi du secours.

— Oh ! quel secours veux-tu donc que j' te donne?
Je ne suis pas fille de médecin.
Je ne suis pas celle que ton cœur aime,
Va-t'en chercher un autre cœur que le mien,
Autre cœur que le mien.

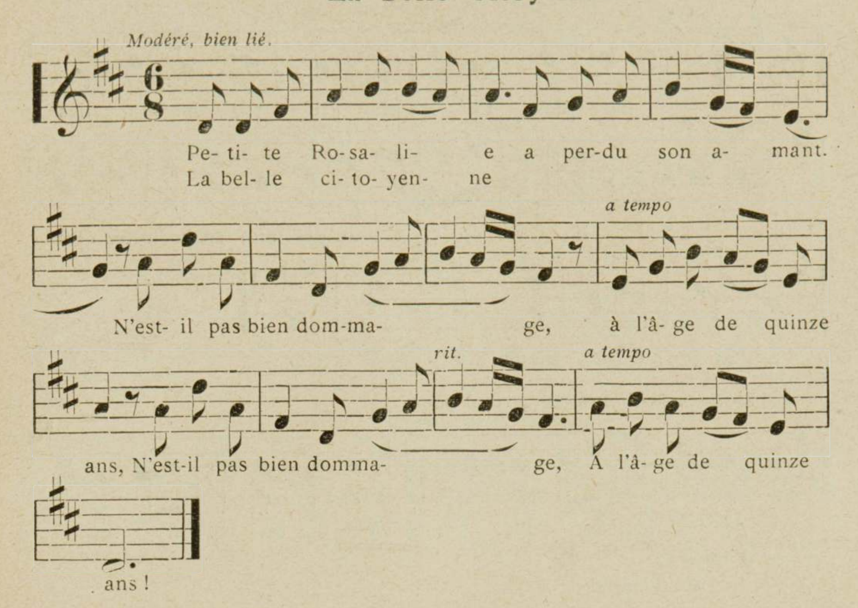
— J'ai traversé les ruisseaux, les campagnes,
J'ai entendu le rossignol chanter,
Et qui disait dans son joli langage :
Les amoureux sont parfois bien heureux,
Trop souvent malheureux.

Scionzier *(Chantée par ma mère).*



14. — Petite Rosalie.

ou La belle Citoyenne.



Petite Rosalie [1] a perdu son amant.
N'est-il pas bien dommage,
A l'âge de quinze ans,
A l'âge de quinze ans !

Petite Rosalie [1] a perdu son amant ;
S'en va partout l'attendre
Tout le long de ce bois,
Tout le long de ce bois.

« Rossignolet sauvage,
Rossignolet du bois,
Apprends-moi des nouvelles
De mon très cher amant. »

— Quitte tes habits, vite,
Habill'-toi en guerrier ;
Nous marcherons ensemble
Quarant' six jours entiers.

Ton amoureux, la belle,
Il est bien loin d'ici ;
Il est allé en Prusse,
Au grand palais du Roi.

Quarant' six jours de marche,
Et tout autant de nuits,
On arriva en Prusse,
Là, on s'y reconnut.

— Si j'avais su, la belle,
Que tu m'aies reconnu,
J'aurais passé en Flandre,
Jamais tu n' m'aurais vu.

Scionzier (*Chantée par ma mère et Mme Caux*). — La Vernaz.

Ce touchant geste d'attachement méritait un meilleur accueil ; dans une version de Tarentaise, donnée par M. J. Tiersot (V. *Ch. pop. A.*, 136), le dénouement est moins amer : l'amant volage, d'abord courroucé contre celle qui s'attache à ses pas, se laisse enfin toucher, et lui promet de l'épouser « Dans un pays de France » « Ou bien dans le Piémont ».



15. — Dedans Paris, il y a des jolies filles.



1. *Ou* La belle Citoyenne.

1 Dedans Paris, il y a des jolies filles,
Il y en a un' parfaite en beauté,
Elle a charmé le cœur d'un officier.

4 « Bel officier, mène-moi dans ta chambre. »
— Dedans ma chambre, oui, je t'y mènerai ;
Un anneau d'or, je te le donnerai.

7 Ils n'en fur'nt pas au milieu de la chambre,
L'on n'y voyait que des embrassements
Entre la belle et son fidèle amant.

10 Un autre amant, dernier (derrière) la porte écoute,
Croisant les bras, levant les bras aux cieux,
Disant : « Grands Dieux ! Qu' mon sort est malheureux !

13 D'avoir aimé une tant belle brune,
D'avoir livré toutes mes amitiés,
Et maintenant, c'est pour un officier ! »

16 La bell' lui fit un beau bouquet de roses,
Tout alentour, garni de beaux lauriers,
Lui dit : « Amant, pour calmer ton chagrin. »

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme Vict. Bonnaud.* — Vacheresse. — Châtel. — Etercy.

Var :
1 A Briançon, il y a des jolies brunes.
2 Ell' sont jolies, parfaites et à mon gré.
3 Elles ont. . . . . . .
11 Les bras croisés, les larm's coulant des yeux.
12 . . . . . Que j'en suis malheureux ! »

Le 6e couplet présente des variantes qui modifient la conclusion :

Texte d'Etercy (*Mlle Bouvier*) :
Va-t'en, amant, va-t'en vite chez ton père,
Reste chez toi, ne reviens plus chez moi ;
A présent, j'ai un autre amant que toi.

Texte de Sallanches (V. J. Tiersot : *Ch. p. A.*, 412) :
Viendra t'un jour, j'en aurai ma vengeance,
Chaque officier suivra son régiment,
Et toi, la belle, tu n'auras plus d'amant.



16. — La Critique des Filles.





Qui veut entendre une chanson ? } *bis*
Nouvellement nous la dirons.
Toutes les filles de cet endroit,
    Disent dans le village
Que tous les hommes les vont voir
    Le long de leur ménage.

Et quand les amants les vont voir, } *bis*
Elles se font belles le soir.
Ell's prennent tout's leurs beaux habits
    De couleurs de parade :
C'est pour attirer leurs amants
    Le long de leur ménage.

— « Ma belle, si je viens chez vous, } *bis*
C'est bien pour me railler de vous.
C'est bien pour me railler de vous,
    Faisant comme bien d'autres :
Pourvu que je passe mon temps,
    Je ne cherche rien autre.

Belle, vous vous êtes vantée } *bis*
Que je vous avais demandée,
Que je vous avais demandée
    Au nom du mariage.
Jamais j' n'en ai eu la pensée,
    Ni même le courage. »

Quand une belle est sans amant, } *bis*
Elle s'en va t'au mandement.
Elle s'en va t'au mandement
    Pour y chercher des Suisses ;
Ell' s'en va t'au son du violon,
    Jouant de la musique.

Héry-sur-Alby : (*Chantée par M. Folliet.*)



17. — Tourments d'amour.



Hélas! rien ne me touche;
J'ai tout pour mon malheur :
L'amitié dans la bouche
Et l'amour dans le cœur!

Jeannette, je t'honore,
Je t'aimerai toujours,
Si tu m'es bien sincère,
Fidèle à mes amours.

Mie, si je te quitte,
Ce sera malgré moi;
Car le chagrin m'irrite
Quand je suis loin de toi.

Oh! si je savais lire .
Le bonheur dans tes yeux,
Je saurais bien te dire
Combien je suis heureux.

Scionzier. — Habère-Lullin.

Nous retrouvons encore à la suite de ce texte la strophe si souvent interpolée que nous avons déjà rencontrée dans les Chansons de Bergères (v. p. 26).

Si j'étais hirondelle,
Que je puisse voler,
Sur le sein de ma belle,
J'irais me reposer.



18. — Joli vert bois.



Là-haut, sur la montagne, *(bis)*
Joli vert bois, lon la lira,
Joli vert bois, il y a.

L'y a trois jolies filles,
Qui cueillent des muguets, lon la lira,
Qui cueillent des muguets, lon la.

Dont l'un' qui a nom Jeanne,
Et puis l'autre, Louison,

La troisièm', Marguerite,
Celle que j'aime' le mieux.

— « Oh ! dites, Marguerite,
Faites-m'en z'un bouquet. »

— Et de quoi le ferais-je ?
Les muguets sont secs [1].

— N'en sont pas encore tout secs,
Joli vert bois, il y a.

Tout à l'entour de sa robe
Trois boutons d'or il y a.

Cusy : *Chantée par Mme Antoinette Grosjean (70 ans).* — Texte incomplet.



19. — Vive l'Amour !



J'ai fait une maîtresse ;
Vive l'amour !
Elle est parfaite à mon gré ;
Viv' lon la la la la la !
Elle est parfaite à mon gré ;
Viv' la liberté !

J' lui achète une robe ;
Vive l'amour !
Une robe de beauté ;
Viv' lon la la la la la !
Une robe de beauté ;
Viv' la liberté !

Thonon-les-Bains : *Victorine Bonnaud.*



20. — Le beau Collier.



1. Prononcez : *set.*



Le beau collier que j' t'ai donné,
Qu'en as-tu fait, ma mie ?
— Oh ! je le porte z'à mon cou,
Quand je le vois, je pense à vous.

— Le bel anneau que j' t'ai donné
Qu'en as-tu fait, ma mie ?
— Oh ! je le porte z'à mon doigt ;
Quand je le vois je pense à toi.

Scionzier : *Chantée par ma mère.*



21. — Les Amants séparés.



1 Mon pèr', aussi ma mèr'
N'ayant d'enfant que moi
Ne cessent de me dire :
« Marie-toi !

5 Mais pour te marier,
Mon fils va t'en chercher
Une fille bien riche
Pour l'épouser. »

9 — Une fille bien riche
Je n' l'épous'rai pas ;
Celle que mon cœur aime,
Je la prendrai.

13 — Celle que ton cœur aime,
Ah ! si tu la prends,
Cent fois je te renie
Pour mon enfant.

17 L'amant tout en colère
S'en est allé
Au château de sa belle
La saluer.

21 « Bonjour, mie Claudine,
Non sans grand souci,
Je m'en vais à la guerre
Le roi servir.

25 Je m'en vais à la guerre
Pour finir mes jours ;
Prenez mon camarade
Pour votre époux. »

29 La belle me regarde,
La voilà pleurant ;
Et moi je la regarde,
Pitié, j'en prends.

33 Les petites étoiles,
Si brillantes aux cieux,
N'en sont pas aussi belles
Que tes beaux yeux.

Héry-sur-Alby : *Chantée par MMlles Folliet.* — Etercy. — Scionzier. — Châtel.

Variante du 9[e] couplet, qui se retrouve, à quelques termes près, dans d'autres chansons d'amour, sérénades et notamment dans : « Les yeux de ma maîtresse ».

Le soleil et la lune
Sont bien brillants ;
Les yeux de ma maîtresse
Sont plus charmants.

Var. :
3 Sont toujours à me dire
12 Oui, je l'aurai
ou : Je l'épous'rai.
17 L'enfant...
ou : Le garçon, de colère,
22 Je m'en vais partir.
32 En gémissant.

Cf. J. Ritz : *Ch. pop. de la Haute-Savoie,* p. 39.



22. — Cœur sensible à l'Amour.



Cœur sensible à l'amour,
Partage de tristesse ;
La mort si cruelle
M'oblige à fuir le jour ;
J'endur' grand' douleur d'amour
D'puis ma plus tendre jeunesse.

Le ciel m'avait donné
Un amant en partage ;
Il était beau, bien fait,
D'un amour parfait et sage ;
Et la mort, malgré son âge
Ne me l'a point épargné.

Et l' messager tremblant
M'apporte la nouvelle ;
Me dit en soupirant :
« Votre amant, Mademoiselle,
Il meurt et il vous appelle,
Allez-y bien promptement.

Je m'enfuis avec transport
Au logis de son père ;
L'on m'dit : « J'crois qu'il dort. »
J'aperçois sa triste mère,
Sa sœur qui se désespère.
Oh ! grand Dieu ! il était mort !

L'on me renvoie ses bijoux,
Tous ses diamants de noce.
Au ciel, il a fait force (?)
Très malheureusement.
« Adieu, mes très chères sœurs,
J' vais m'enfermer au couvent.

Adieu aussi, cher père,
Et aussi, très chère mère,
Aidez-moi dans l' malheur ;
Gravez-le, je vous en prie,
Je veux dès lors toute ma vie
Verser tous mes tristes pleurs.

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme Victorine Bonnaud.*

23. — Adieu, charmante Eléonore.



La Chapelle-d'Abondance : *Chantée par M. Bron.*

Le chanteur n'a pu se remémorer les couplets suivants.



24. — La Mie du Boulanger.



---

1. *Var.* : Dieu bénisse notre existence.

1 Qui veut entendre une chanson ?
Nouvellement nous la dirons.
Oh ! ils l'ont faite, ils l'ont chantée
A la table d'un boulanger.

5 Un boulanger l'a composée,
Tenant sa mie à ses côtés,
En lui disant : « Fanchon, mon cœur,
Il faut nous marier les deux. »

9 — De mariage, n'en parlons pas,
Puisqu'à la guerre tu t'en vas.
— Oh ! à la guerr' je n'irai pas,
Car ta beauté m'empêchera.

13 Et ta beauté, ton doux regard
M'y font coucher souvent bien tard.
Tes cheveux noirs, tes yeux brillants
M'y font venir ici souvent.

17 En serait-ce la fill' d'un roi,
Je n' l'aimerais pas plus que toi.
La fill' d'un roi, je ne suis pas,
Ni la fille d'un gros bourgeois.

21 Je suis la fille d'un vigneron,
De la plus basse condition.
— Oh ! maudit soit le vigneron
Qui tient sa fill' dans sa maison.

25 — Mon père a quatre beaux chevaux,
Le roi n'en a pas d'aussi beaux.
Tous ces chevaux bien attelés
La voiture prête à rouler.

Héry-sur Alby : *Chantée par M Cl. Guillot.*

Voir une version patoise dans Despine : *Recherches*, p. 172.

Var. : (provenant d'une version de texte d'Habère-Poche (Mlle M. Mamet), procédant par strophes de huit vers.)

1 Il y a une chanson en France
Qu' vous voudriez bien la savoir ;
Elle a été faite et composée
Par le garçon du boulanger.
Le boulanger l'ayant écrit
7 . . . . . Mie, mon cœur.
15-16 *supprimés, remplacés par* 17-18
La 3e strophe commence donc par le vers 19 *:* La fill' etc.
20 Pas même cell' d'un gros bourgeois
22 De la deuxième condition.
23 Au diable soient les vignerons ;
Tant de belles filles qu'ils ont.
Ils les laissent dans leurs maisons,
Sans les faire voir aux garçons.
(Ces deux derniers vers compensent les deux qui manquent au début de la 3e strophe, par rapport au texte ci-dessus.)
27 Une calèche s'en va
Roulant mon cher papa
Qui est assis dedans,
(Cette dernière strophe se présente avec cinq vers.)



25. — L'Amant en voyage.





Là-bas, dans ce petit village,
Il y a des amants trompeurs, *(bis)*
De grands amuseurs de filles :
« Adieu, mie Jeanneton,
Je m'en vas dans le Piémont.

Je vais faire un petit voyage
De six mois ou bien d'un an, *(bis)*
Peut-être encore davantage.
Quand je serai de retour,
Nous unirons nos amours. »

Jeanneton baissa la tête,
Jeanneton s' mit z'à pleurer ; *(bis)*
Son amant se mit à rire,
Il la prit sur ses genoux :
« Tendre cœur, consolons-nous. »

— Comment veux-tu que j' m'y console ?
Mon amant va me quitter, *(bis)*
S'en va faire l'amour à d'autres.
Bienheureuse pour un jour,
Malheureuse pour toujours !

Malheureuses sont ces filles,
Qui s' fient à tous les garçons, *(bis)*
Car ils sont trompeurs dans l'âme ;
Font semblant de les aimer,
C'est pas pour les marier.

Autre forme du 5ᵉ couplet :

Tous les garçons sont des traîtres,
Fillett's n' vous y fiez pas, *(bis)*
Lorsqu'ils vous font des promesses.
Font semblant de vous aimer,
Mais ne cherchent qu'à tromper.

A quoi les garçons présents répliquent :

Les fillett's en sont de même,
Garçons, n' vous y fiez pas, *(bis)*
Lorsqu'elles vous font des promesses.
Le matin promettent bien,
Mais le soir n'en savent rien.

31 Si les filles savaient connaître
Quand elles ont des amoureux, *(bis)*
Pour s'y réjouir la vie,
Pour ne pas se chagriner,
N' voudraient pas se marier.

Héry-sur-Alby : *Chantée par M. Folliet.* — Scionzier. Vacheresse. Abondance. Châtel.

Var. :

6 Je m'en vais faire un voyage
10 Nous finirons. . . . .
14 Mit la main sur ses genoux.
32 Le bonheur des amoureux.
33 Ils jouent pour toute la vie.
35 Il n' faut pas se marier.



26. — L'Amante délaissée.



Tout le long du bois,
J'ai entendu la voix
De ma chèr' bien aimée,
Qui crie à tout moment,
D'une voix languissant' :
« J'ai perdu mon amant. »

— Ne te fâche pas,
Ne te chagrine pas,
L'amour te reviendra ;
Les amants sont partout,
Les fill's en sont pour nous ;
Adieu, belle, pour toujours !

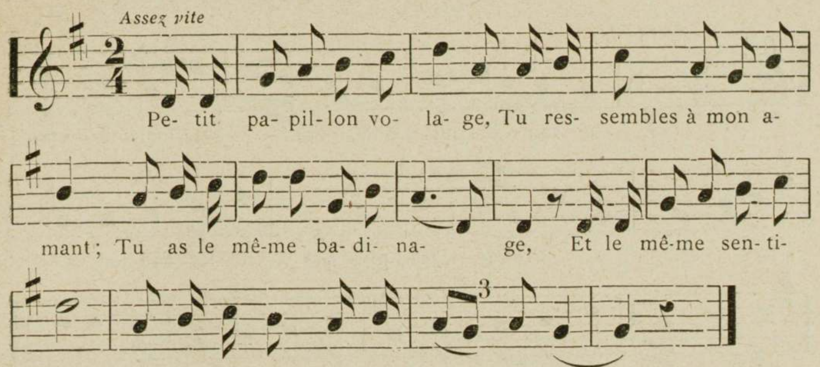
— Ah ! si j'avais su
Qu' l'amour t'eût disparu,
J'en serais mariée ;
J'en serais mariée
Avec un autre amant ;
J'aurais le cœur content.

Fillett's d'à présent,
Qui avez des amants,
Ne les aimez pas tant,
Ne faites pas comme moi ;
Pour avoir trop aimé
Me voilà délaissée.

Reyvroz.



27. — Petit Papillon volage.



1 Petit papillon volage,
Tu ressembles à mon amant ;
Tu as le même badinage,
Et le même sentiment
Que mon amant
Qui est si charmant.

7 — Croyez-vous, Mademoiselle,
Que je fasse l'amour qu'à vous ?
Oh ! je l'ai fait à beaucoup d'autres,
Mille fois plus belles que vous.
Croyez-moi, belle,
Je me ris de vous.

13 — Beau Monsieur, amant ingrat,
Comme vous il n'en manque pas ;
Et vous avez trop l'habitude
De bien souvent changer d'appas ;
Mon beau Monsieur,
Ne revenez pas.

19 — Croyez-vous, Mademoiselle,
Que je pense à revenir ;
J'aimerais mieux boir' bouteille
Avec quelques bons amis ;
Croyez-moi, belle,
Cherchez vos profits.

25 — Tous les profits que je cherche
C'est de plaire à vos beaux yeux ;
Et puis de vivre sans rancune
Comme font les bons amoureux.
Je vous aime assez
Pour vous rendre heureux.

31 Moi, je n'avais qu'une rose
Que ma mère m'avait donnée ;
Mon amant qui est si volage,
M' l'a prise, m' l'a dérobée.
Pour ma récompense
Il m'a délaissée[1].

37 Si j'avais des belles ailes
Comme en ont les papillons,
Je m'en irais de ville en ville
Pour y chercher mon mignon,
Cueillir la rose
Dans sa saison.

Etercy : *Chantée par M. Joseph Excoffier.*

Cf. Tiersot : *Ch. pop. des Alpes*, p. 280.

Var. :

15 Et vous avez des habitudes
Que d'autres amants n'ont pas.
ou : Que beaucoup d'amants...

28 Comm' font beaucoup d'amoureux.
37-38 Si l'amour avait des ailes
Comme sont ces papillons.

---

1. Version de Tarentaise (M. Tiersot).

28. — Amants brouillés.



A ta santé, je bois, ma charmante maîtresse ;
Prends tes plaisirs et tes contentements,
Puisque, la belle, tu as changé d'amant.

— Si j'ai changé d'amant, tu as bien changé de mie ;
Tu as mon cœur ; à présent tu t'en vas.
En vain, ingrat, à moi tu reviendras.

— J'ai bien passé cent fois, mie, devant ta porte.
— Passez, passez, ma porte j'ouvrirai ;
Montrez grand cœur, je vous saluerai.

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme Victorine Bonnaud.*



29. — L'Amant jaloux.



Un jour après ma journée faite,
Croyant m'y aller reposer,
Vers ma maîtresse je suis allé ;
Un autre amant j'y ai trouvé.

Là, je m'assis sur une chaise,
En faisant des soupirs brûlants,
En lui disant : « Ma charmante maîtresse,
Oseriez-vous changer d'amant ? »

— Oh ! laissez faire et laissez dire :
Laissez causer ceux qui voudront ;
C'est un dépit de la jalousie ;
Moi j'aimerai qui m'aimera.

— J'ai bien passé des nuits entières
Devant ta porte où j'ai couché ;
Tout en tremblant de fièvre amoureuse;
C'est toi qui m' tiens l' cœur enchaîné.

La Vernaz (Chablais).



30. — A l'ombrette d'un oranger.



A l'ombrette d'un oranger,
En m'y promenant,
J'ai rencontré mon cher amant
Qui était languissant.

— Qu'avez-vous donc, mon cher amant,
De me trop z'aimer ?
Je voudrais ne vous voir qu'une fois
De toute l'année.

— Dites, mia, raison pourquoi
Vous ne m'aimez pas ?
Ne vous ai-je pas déjà r'compensé
Du beau temps passé ?

— J' vous ai vu battre l'autre jour,
En allant au bois.
Je suis rentré dans mon jardin,
Mon cœur en chagrin.

N'aviez-vous pas l'épée z'en mains ?
Et la bague au doigt,
Et l'anneau d'or que vous avez
Il est encore à moi.

— Tenez, mia, votre anneau d'or
Et gardez-le.
Je me soucie de votre anneau
Non pas plus que de vous.

— Mon cher amant, je m'en repens,
D'avoir mal parlé.
Si je vous donnais un doux baiser,
Seriez-vous charmé ?

— Mademoisell', ce n'est plus temps,
De vous repentir ;
Vous m'avez donné votre congé
Et moi je l'ai pris.

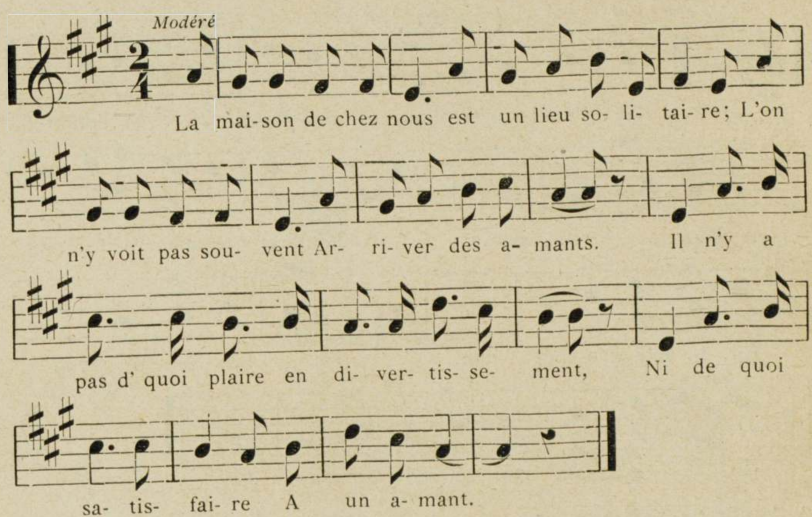
Et adieu donc, fille sans cœur,
Tout en vanité ;
Si vous voulez un autre amant
Vous irez le chercher.

Saint-André-Val-de-Fier : *Chantée par M. Martin André.* — Etercy.

Cf. Ritz : *Ch. pop. de la Haute-Savoie*, p. 49.



31. — La Maison de chez nous.



1 La maison de chez nous
Est un lieu solitaire ;
L'on n'y voit pas souvent
Arriver des amants.
Il n'y a pas d' quoi plaire
En divertissement,
Ni de quoi satisfaire
A un amant.

9 « Et que t'ai-je donc fait,
Amant, pour te déplaire,
T'ai-je pas toujours aimé
Quand tu l'as mérité ?
Fais-toi une autre mie,
Et moi, j' chang'rai d'amant.
Il me sera fidèle
Et en tout temps. »

17 Mon amant m'a quitté
Cela n' me soucie guère ;
Le regret que j'en ai
Sera bientôt passé.
J'en porterai le deuil
D'un habit rouge et blanc ;
J'en verserai des larmes
Et du vin blanc.

25 — Garçons à marier,
Sur moi prenez exemple,
Ne vous fiez jamais
A ces jeunes beautés,
Qui ne cherchent qu'à plaire
A cinq ou six amants,
Crainte de rester filles
Dans un couvent.

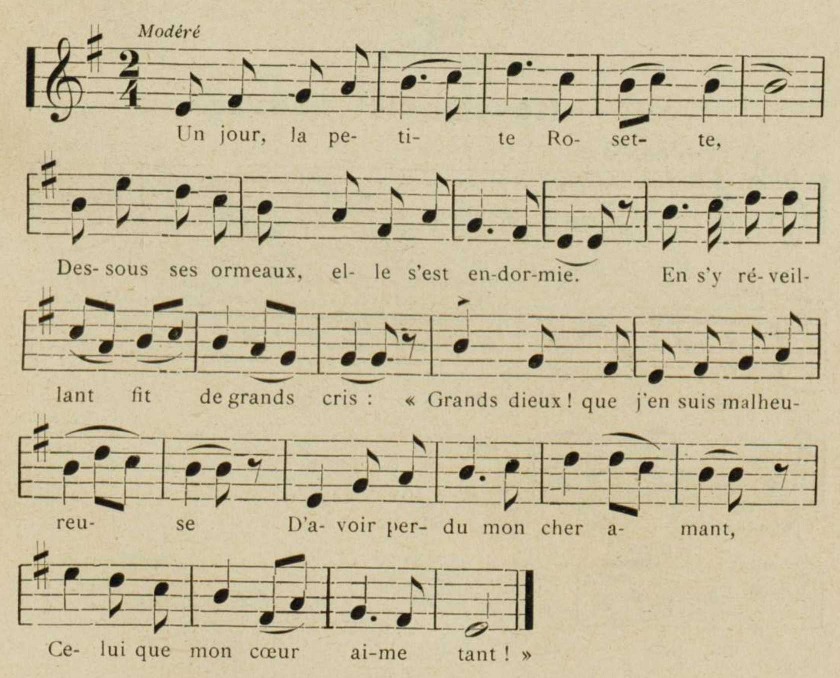
Habère-Lullin : *Chantée par Mlle Ducrot.*

Le quatrième couplet est emprunté à la version de M. J. RITZ : *Ch. pop. de la Haute-Savoie*, p. 50.

Var. : 14 Et moi un autre amant. 15 Qui saura bien me plaire.



32. — Adieu, Rosette, mes amours.



Un jour, la petite Rosette,
Dessous ses ormeaux, elle s'est endormie.
En s'y réveillant fit de grands cris :
« Grands dieux ! que j'en suis malheureuse
D'avoir perdu mon cher amant,
Celui que mon cœur aime tant ! »

— Pleurez pas, petite Rosette,
Car vos jolis yeux en sont fort enflammés.
Tendez-moi la main, belle, si vous m'aimez ;
Mais ne le dit's pas à personne.
Votre main, bell', si vous m'aimez.
Moi, je n'aim' pas sans être aimé.

Dans le voisinage du village,
Ils ne s'entretiennent que de nos amours.
Tout le monde dit que j'en suis fou ;
Et moi je dis que j'en suis sage.
Si je suis fou, je suis joyeux,
Je fais le fou, le sage quand je veux.

Pour l'amour, je ne veux plus le faire,
Oui, j'ai bien aimé, mais je n'ai rien gagné.
Et je m'en irai finir mes jours
Le long de nos petites treilles.
Je m'en irai finir mes jours :
« Adieu, Rosette, adieu, mes amours. »

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme Victorine Bonnaud.*



33. — Rossignolet sauvage.



1 « Rossignolet du bois, rossignolet sauvage,
Apprends-moi ton langage, apprends-moi z'à parler,
Apprends-moi les manières, comment il faut s'aimer. »

4 — « Pour faire bien l'amour, faut avoir bonne grâce,
Faut avoir bonne grâce et n'être point trompeur,
A sa chère maîtresse, il faut garder l'honneur.

7 Il faut être « secret » à sa chère maîtresse.
Faut avoir bonne grâce et bonne volonté,
A sa chère maîtresse on n' peut rien refuser.

10 Le samedi au soir, passant devant sa porte,
La porte en était close, tout en dépit de moi :
« Vous en avez des autres, la belle, que je crois ? »

13 — Si j'ai des autr's amants, ce sont de mes affaires ;
Ils sont ni beaux, ni riches, ni plus charmants que vous,
Mais ils ont des manières pour plaire à mes amours.

16 — Mie, dans votr' jardin, il y a de belles roses :
Permettez-moi, la belle, que j'y porte la main
Sur la plus belle rose qu'il y a dans votr' jardin ?

19 — Je ne permettrai pas que l'on touche à mes roses,
Allez prendre la lune, le soleil à la main ;
Et vous cueillerez les roses qu'il y a dans mon jardin.

22 Le pauvre amant s'en va là-haut sur ces montagnes,
Regarde l'Allemagne du couchant au levant :
« Grand Dieu, oh ! quel voyage ! que tous pays sont grands ! »

25 Le pauvre amant s'en va là-haut sur ces montagnes,
Croyant d'y prendre la lune, le soleil à la main ;
La chose est impossible, la bell' le savait bien.

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme Vict. Bonnaud.* — Châtel. — Abondance.— Scionzier.

Cf. Tiersot : *Ch. pop. des Alpes*, p. 225 ; Ritz : *Ch. pop. Haute-Savoie*, p. 36.

La version de Châtel s'achève par les deux strophes suivantes :

28 Allumons un grand feu, allumons la chandelle,
Va-t'en de porte en porte, va-t'en de lit en lit ;
Tu trouveras la belle qui dort dessus son lit.

31 Le pauvre amant s'en va le long du bois feuillage :
« N'est-il pas bien dommage d'un garçon comme moi
D'avoir perdu sa mie au milieu de ce bois ! »

Var. : 17 ..... que j'y mette...
21 Et vous touch'rez...
25 Ce gros nigaud...
26 Croyant d'avoir la lune, le soleil en ses mains.



34. — **Rossignol du vert bocage.**





On bisse les deux derniers vers.

« Rossignol du vert bocage,
Messager des amoureux,
Va-t'en trouver ma maîtresse ;
Tu la trouvras seulette,
Sur son lit couvert de fleurs. »

Rossignol prend la volée ;
Au château d'amour s'en va.
Se posant sur la fenêtre,
Disant un' chansonnette ;
Et la bell' s'est réveillée.

— « Qui sont ces mauvaises langues,
Qui font des chansons sur moi ? »
— Ce sont vos amants, la belle,
Qui ont fait la chansonnette,
Le soir en s'y promenant.

— Belle, je m'en vas dimanche,
Je n'emporte rien de vous ;
Donnez-moi quelque assurance,
Un bouquet, une fleur d'orange,
Pour me souvenir de vous.

— Que veux-tu que je te donne ?
J' t'ai déjà que trop donné.
T'ai-je pas donné la rose
La plus belle de mes roses
Que j'avais sur mon rosier ?

— Rose, tu me coût's bien cher(e),
Tu me coûtes bien d'argent ;
Tu me coûtes double et double,
Encore une fois cent doubles,
La monnaie de six cent francs.

— Six cents francs, c'n'est pas grand'chose,
A l'égard de mon honneur ;
Mon honneur, mon cœur en gage,
N'en valaient bien davantage :
Avec toi, je l'ai perdu !

Gruffy : *Chantée par M. P. Paccard.*



35. — Les Malheurs d'une Fille.

1re Version mélodique.





Habère-Lullin : *Chantée par Mlle Ducrot.*

36. — Les Malheurs d'une Fille.

2e Version mélodique.



Abondance : *Chantée par M. J. Cretin.*

Pourquoi (ou Comment) vouloir qu'une personne chante
Quand elle n'a pas son cœur en liberté ?
Laissez chanter ceux que l'amour contente
Et laissez-moi dans mon malheur pleurer.

Pleurez, mes yeux, pleurez mon sort funeste,
J'ai tout perdu en perdant mon Iris,
Cruel destin, prenez ce qu'il me reste,
Ou rendez-moi ce que vous m'avez pris.

— « Prenez mon cœur et donnez-moi le vôtre
Il est à vous je n'y prétends plus rien !
Mais si j'apprends que vous en aimez d'autres
Tout aussitôt je reprendrai le mien. »

Tous les témoins de mon cruel martyre,
Sont dans les bois, les oiseaux d'alentour,
Et les échos qui ne cessent de dire :
« Je plains ton sort malheureux par l'amour. »

— « Que faut-il donc, belle Iris, pour vous plaire ?
Faut-il mon sang ? Il est prêt à couler.
Et si mon sang ne peut vous satisfaire,
Faut-il ma mort ? Vous n'avez qu'à parler.

Après ma mort, vous pleurerez, je jure ;
Vous m'aimerez : il ne sera plus temps.
Vous marcherez dessus ma sépulture
En regrettant le plus fidèle amant.

Chamonix : *Paroles tirées d'un vieux manuscrit communiqué par M. J. Simond, notaire honoraire à Chamonix.*

Cette chanson est très répandue dans la région des Alpes, et M. J. Tiersot qui en a recueilli plusieurs versions en Maurienne et en Briançonnais constate que le texte bien conservé présente très peu de différence entre les versions ; nous avons fait la même remarque en Haute-Savoie. « Elle nous fournit, ajoute-t-il, une observation plus intéressante encore : seule de son espèce, on la trouve à la fois dans la tradition populaire et dans l'œuvre de l'un des plus grands maîtres de l'art musical de la Renaissance. » (Roland de Lassus, 1555.) (Cf. Tiersot : *Ch. pop. des Alpes*, p. 290.) Ce fait semblerait nous expliquer pourquoi cette chanson ne revêt pas le ton et l'allure rustiques habituels.

---

37. — **Jardin d'amour.**

(Se chante sur l'air précédent : *Comment vouloir...*)

« Jardin d'amour, aimable et solitaire,
Vous qui voyez mon amant tous les jours,
Racontez-lui les tourments que j'endure ;
Si je languis c'est d'avoir trop d'amour.

Petit ruisseau, et vous, claire fontaine,
O rossignol, qui chantez dans ce bois,
Arrêtez donc, faites un peu de silence :
C'est mon amant dont j'entends la voix.

Combien de fois n'ai-j' pas fait sourde oreille,
A d'autr's amants qui voulaient me chérir !
Allez, ingrat, c'était pour vous complaire ;
Et maintenant, me voilà délaissée. »

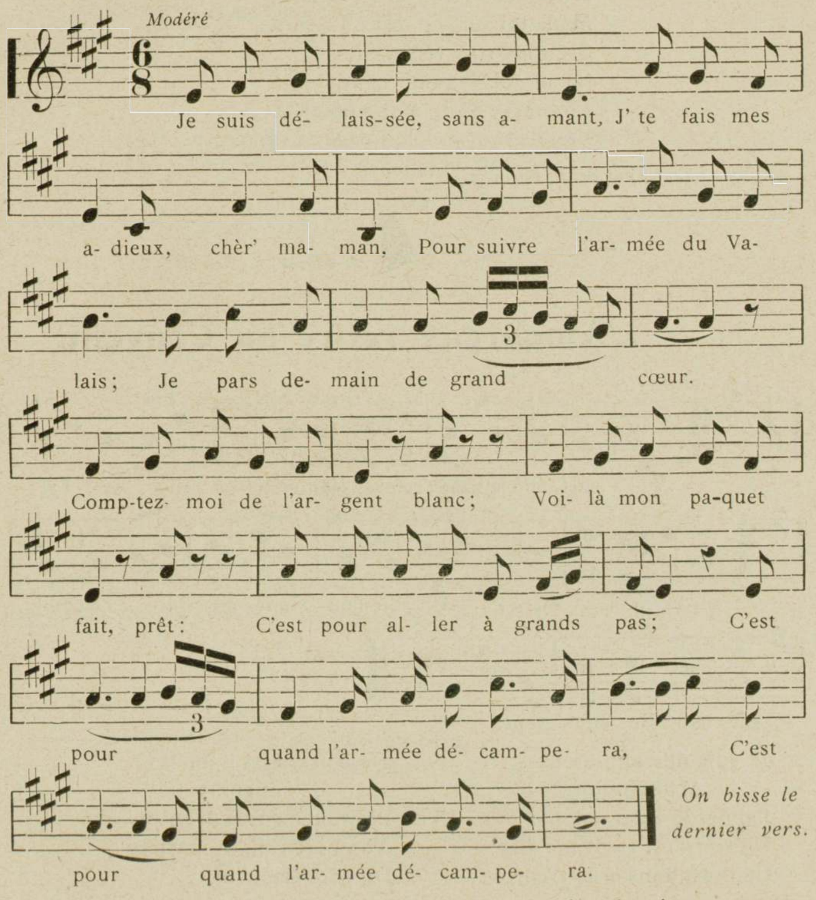
— Charmante Elise, tu m'aimes et moi je t'aime ;
Nous somm's ici bien loin de nos jaloux.
Nous n'avons pas de témoins que nous-mêmes ;
Charmante Elise que n'en profitons-nous ?

Si je te quitte, je te serai fidèle,
Je te le jure ici à tes genoux.
En te quittant, j'en souffre bien moi-même,
Je suis au rang des amants malheureux.

Habère-Lullin.



38. — La Fille au Régiment.



« Je suis délaissée, sans amant,
J'te fais mes adieux, chèr' maman,
Pour suivre l'armée du Valais ;
Je pars demain de grand cœur.
Comptez-moi de l'argent blanc ;
Voilà mon paquet fait, prêt ;
C'est pour aller à grands pas ;
C'est pour quand l'armée décampera. »

— Mais là, ma fille, où iras-tu,
Etant en pays inconnu ?
Tu te verras après tout c'la
Réduite dans un grand embarras.
Comprendras-tu le jargon ? Non,
Que tu ne l'aies appris, dis.
Que sont donc tous ces Français ?
Ils sont tous Allemands ou Anglais.

— J' n'irai point chez les paysans,
Maman, je resterai au camp ;
Les serviteurs de notre roi
Sauront bien parler comme moi.
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

— Pour ces officiers, il faudra
Du café et du chocolat ;
L' tabac d' cantine pour fumer
Du papier, des cartes à jouer,
D' la pommad' en bâton rond,
D' la liqueur dans un pot clos,
Petits pains sortant du four :
C'est pour déjeuner au point du jour.

— Tu seras là comme un chiffon,
Méfie-toi surtout des dragons ;
Ne te tiens pas trop au hasard ;
Méfie-toi surtout des z'hussards.
Si tu les vois venir, fuis.
Cache-toi dans un coin, loin.
Embrasse-moi, mon enfant,
Prends tout ton équipage et va-t'en.

Gruffy : *Chantée par M. P. Paccard.*



39. — L'Amoureux retiré au Couvent.



Je suis fille amoureuse,
Malheureuse :
J'ai perdu mon amant !
Un soir l'on vient me dire
Qu'il est dans le couvent.

De bon matin j' me lève,
J' m'habille.
Promptement je m'en vas
Aux port's du monastère
Du père Capucin.

« Bonjour, Révérend Père,
Si sévère,
Pourrais-je bien parler
Au plus jeune des frères
Que vous y retenez ?

LE RÉVÉREND PÈRE répond en psalmodiant :



(Musique à titre d'indication seulement, car les passages psalmodiés sont de longueurs très inégales.)

— C'est ni parent, ni frère,
Mon père :
C'est un de mes amours
Dont j'avais l'espérance
De l'avoir pour époux.

LE RÉVÉREND PÈRE, psalmodiant :

— Frère Jacques, descendez bas promptement,
Un' fille vous attend à la porte du couvent.

LE FRÈRE JACQUES, de même :

— Dites-moi, Révérend Père, dois-je y aller,
Si elle est amoureuse, faut-il la r'consoler ?

LE RÉVÉREND PÈRE :

— Oh ! oui, mon frère, allez-y la tête baissée,
Si quelque mauvaise idée vous prend, retournez au couvent.

— Oh ! relève ta face,
De grâce !
Ne me r'connais-tu pas ?
Crois-tu que mon visage
Ait tant changé d'appas ?

FRÈRE JACQUES, psalmodiant :

— Oui, je reconnais bien ce visage sur qui j'ai donné tant de baisers ;
Mais Dieu, par sa grâce, m'en a bien retiré.

— Oh ! va frère hypocrite,
Faux ermite ;
Sors vite du couvent;
Retourne chez ton père,
Tu seras mon amant.

FRÈRE JACQUES, psalmodiant :

— Les habillements que je portais chez mon père, je ne les porte plus ;
Vas-y porter les tiens qui te sont superflus.

— Oh ! va, frère hypocrite,
Faux ermite,
Oh ! adieu, mes amours !
Je vais me rendre nonne
Le restant de mes jours.

FRÈRE JACQUES, psalmodiant :

— Tu veux te rendre nonne, mais tu ne penses pas
Que les nonn's sont chastes, et toi, tu ne l'es pas.

— Si je n'en suis pas chaste,
Oh ! de grâce,
Toi, n'en parle donc pas :
C'est toi qui es la cause
Si je ne le suis pas.

LE RÉVÉREND PÈRE intervient en psalmodiant :

— Retirez-vous, fille mondaine, retirez-vous promptement,
Ne venez pas déranger les jeunes frères qui sont dans le couvent.

Oh ! mon Révérend Père,
Si sévère,
Je m'y retirerai
Dans un couvent de nonnes ;
Je m'y consolerai.

Anthy : *Chantée par Mme Baud.*

Cf. J. Tiersot : *Ch. pop. des Alpes*, p. 204 (texte).

Variantes du dernier couplet :

Oh ! mon Père sévère,
Maudit Père,
J'irai, je reviendrai
Dedans (Devant ?) ton monastère,
Je m'y reposerai.



40. — La Batelière.



Ce sont les garçons de la Cour ;
Oh ! ils s'en vont faire l'amour.
Oh ! ils s'en vont le long de la rivière,
Pour y jouer avec la batelière.

« Batelière, dans ton bateau
Voudrais-tu bien m'y passer l'eau ? »
— Oh ! oui, Monsieur, entrez dans ma nagère,
Nous passerons ensemble la rivière.

Quand le beau Monsieur fut entré,
Tout d' suite il voulut badiner :
« Tout beau, Monsieur, pas tant de badinage ;
Vous êtes ici avec une fill' sage. »

– Mie, votre cœur m'est si cher !
Pour cent écus peut-on l'avoir ?
— Pour cent écus, Monsieur, ni vous, ni d'autres,
Mais pour deux cents, mes amitiés sont vôtres !

17 Le beau Monsieur tire ses gants blancs :
De sa bourse, il sort de l'argent ;
« Prenez-en tant que vous soyez contente,
Pour de l'argent, j'en ai en abondance. »

21 Quand la belle fut contentée,
Le Monsieur voulut r'commencer :
« Tout beau, Monsieur, moment de patience
Que nous soyons sur un lieu d'assurance. »

25 — Oh ! oui, la belle, tu as raison ;
Quand nous serons dans ta maison,
Dans ta maison, dans ta plus belle chambre,
Nous parlerons de nos amours ensemble.

29 Quand ils en fur'nt au bord de l'eau,
La belle arrêta son bateau ;
Lui dit : « Monsieur, en bas de ma nagère,
C' n'est pas à moi d' descendre la première. »

33 Quand la bell' fut au bord de l'eau,
Elle recula son bateau :
Le recula de trois pas en arrière :
« Adieu, galant, j' t'ai passé la rivière. »

37 - Batelière, reviens ici, ,
Je te donnerai bien cent louis.
— Oh ! ni cent louis, ni même deux cent mille,
Tu n'auras pas l'amitié d'une fille.

41 — Oh ! que dira mon papa grand
D'avoir tout perdu mon argent ?
Tu lui diras qu'en passant la rivière,
Tu as joué avec la batelière [1] !

Viuz-la-Chiésaz : *Chantée par Mlle Antoinette Lombard.* — Habère-Poche.

Cf. Ritz : *Ch. pop. de la Haute-Savoie*, p. 57.

Cette chanson est répandue aussi dans le midi de la France. Cf. L. Lambert : *Les Chants du Travail*, in *Revue des Langues Romanes* (septembre-octobre 1908).

Var. :

11 J' lui dis : « Monsieur....
13-15 Votre cœur est-il aussi cher ?
Pourrais-je l'avoir pour de l'argent ?
— Pour cent écus vous n' m'aurez pas encore.
17-18 Monsieur n'a tiré ses gants blancs :
« Tenez, mie, voilà de l'argent.
20 Voilà de l'or, d' l'argent en abondance.
23 Mais je lui dis : « Un peu de patience,
26 ..... vers ma maison.

---

1. La version d'Habère-Poche contient, en plus, la strophe finale qui suit :

45 Avec ton or et ton argent
Je m'en irai dans un couvent,
Dans un couvent de jeunes religieuses,
Où je serai toute ma vie heureuse.

29-31 Les voilà prêts à débarquer ;
Beau monsieur restait le dernier :
« Tout beau, monsieur, descendez d'la nagère,
33-36 Quand le monsieur fut descendu
La belle tourna son bateau ;
Ell' le tourna d'un' si drôle manière
Que le beau monsieur resta en arrière.
ou bien : « Monsieur, sortez de mon bateau ;
Car nous voici au bord de l'eau. »
Ce qu'elle a fait la jolie batelière :
A repoussé le bateau z'en arrière.
37-40 — Oh ! mie, arrête ton bateau,
J'ai cent écus à te donner ;
— Je n' l'arrêt'rai ni pour cent ni pour mille.
Mon beau monsieur, vous d'vez laisser les filles.
41-42 Belle, que diront mes parents
De m'voir revenir sans argent ?



41. — Le Chasseur et la jolie Meunière.



« Permets-moi, jolie meunière,
Que je passe la rivière,
Que je rentr' dans ton moulin,
Car j'ai perdu mon chemin.
Toute la journée entière
J'ai parcouru la bruyère,
Mes chiens se sont égarés,
Je ne puis les retrouver. »

— Monsieur, ça ne m'embarrasse
Que vous soyez à la chasse ;
Contez vos discours plus loin,
Laissez-moi moudre mon grain :
Là-bas au bout du rivage
Vous trouverez un passage ;
Vous m'avez l'air trop malin
Pour entrer dans mon moulin.

— Tu te trompes, ma mignonne,
Ne crains rien de ma personne :
Quoiqu'en habit de chasseur
Je suis un vaillant seigneur.
Mon château, je te le donne,
Tous mes biens, j' t' les abandonne,
Ainsi que ma montre en or
Et bien d'autres choses encore.

— Je me ris de vos richesses ;
J'aim' mieux tenir les promesses
Que j'ai faites à Mathurin ;
Laissez-moi moudre mon grain ;
Car, redoutez sa colère
Il pourrait bien sans mystère
Vous apprendre à passer l'eau
Sans nacelle ni bateau.

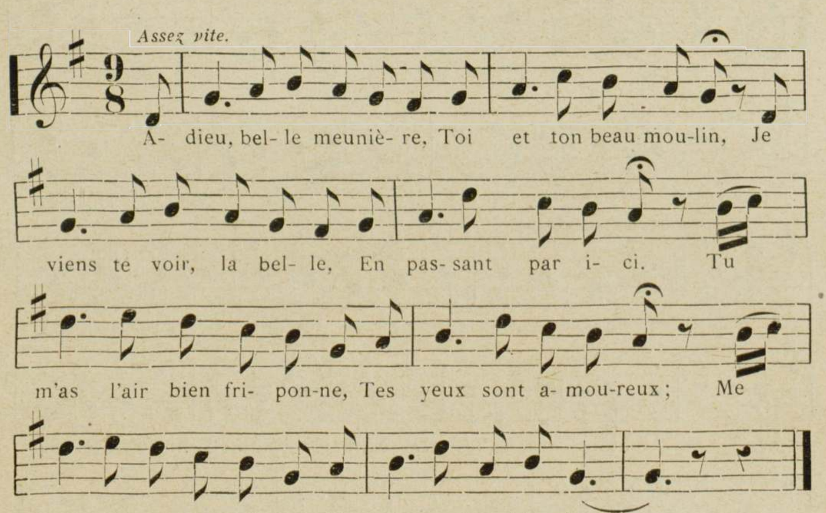
Abondance : *Communiquée par M. J. Cretin.*

Cf. Tiersot : *Ch. pop. des Alpes,* p. 262.

Nous retrouvons ici le thème commun aux Chansons de Bergères (2e groupe) : « La belle repousse le riche galant qui passe ».



42. — La belle Meunière.



« Adieu, belle meunière,
Toi et ton beau moulin ;
Je viens te voir, la belle,
En passant par ici.
Tu m'as l'air bien friponne,
Tes yeux sont amoureux ;
Me permets-tu, la belle,
Un baiser ou bien deux ? »

— Oh ! répondit la belle,
Pour qui me prenez-vous ?
— Pour un' joli' meunière,
Je n'attends qu'après vous.
— Allez, pliez bagage,
Filez votre chemin.
Car, moi, dans mon village,
J'ai mon garde-moulin.

— Si tu voulais, la belle,
Par derrièr' ton moulin,
Je sais une garenne,
Il y a de beaux lapins ;
Nous chasserons ensemble
Dès la pointe du jour,
En sonnant la trompette
La nuit comme le jour.

Oh ! que la chose est belle
Quand on est deux à deux ;
Et que l'on a sa belle
Assise à ses côtés.
On lui parle à l'oreille,
En lui disant tout bas :
« Me permets-tu, la belle,
De chasser dans tes bois ? »

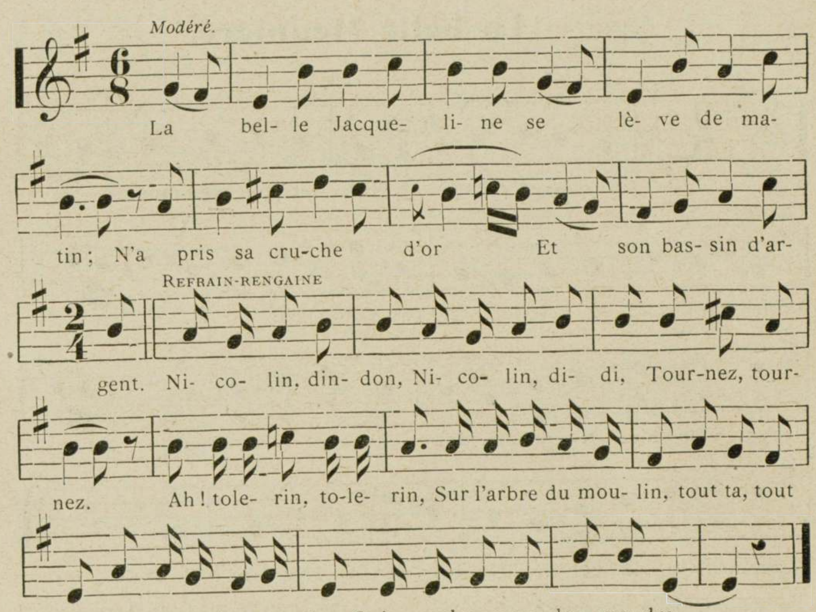
— Oh ! répondit la belle,
Chassez, Monsieur, chassez ;
La demande est trop belle
Pour vous la refuser.
Allez, prenez vos armes,
Fait's le tour de mes bois.
Je vous permets la chasse
Parmi tous les endroits.

— J'aime ma colombette [1],
J'en suis bien amoureux ;
Si elle m'était fidèle
Que j'en serais heureux !
Mais elle n'est qu'un' friponne,
Ell' me trompe souvent.
Adieu, je t'abandonne
Et te quitte à l'instant.

Habère-Lullin : (*Mlle Ducrot*).



43. — La belle Jacqueline au moulin.



La belle Jacqueline
Se lève de matin ;
N'a pris sa cruche d'or
Et son bassin d'argent,

1. Il est probable que ce dernier couplet doit être placé dans la bouche du garde-moulin.

REFRAIN-RENGAINE
Nicolin dindon,
Nicolin didi,
Tournez, tournez.
Ah ! tolerin, tolerin,
Sur l'arbre du moulin.
Tout ta, tout la,
Tout lure, lure, la,
Qui voudra moudre, moudra.

N'a pris sa cruche d'or
Et son bassin d'argent [1].
La belle s'est endormie
Sur le tic tac du moulin.

La belle, etc.
Par trois fois, il la crie,
Sans qu'elle n'entende rien.

Par trois fois, etc.
La quatrième fois,
La belle jette un « plaint » [2].

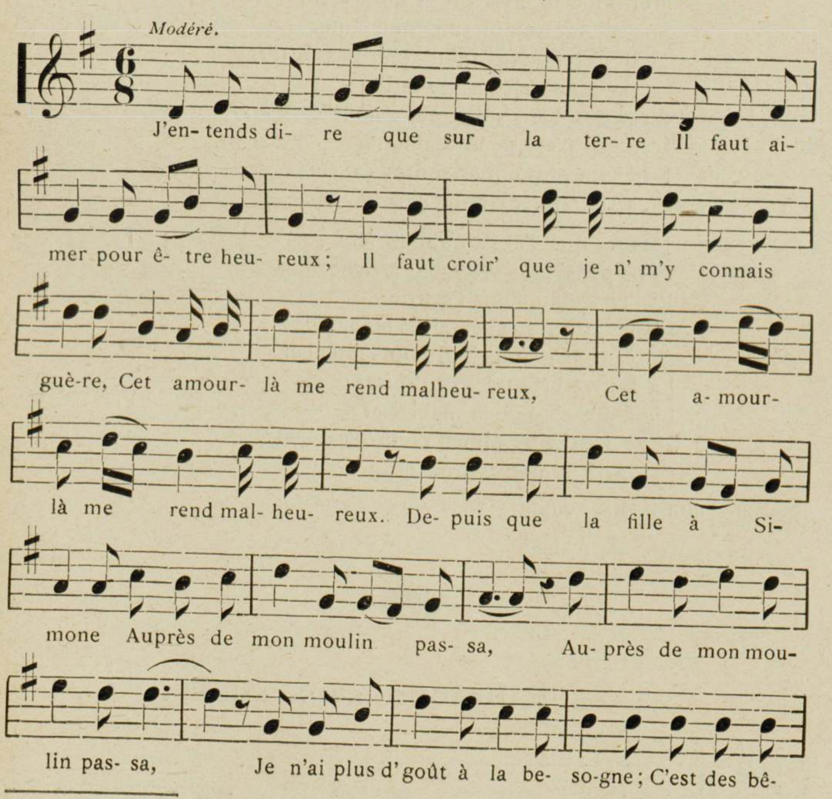
La quatrième, etc.
« Oh ! la douce farine
Qu'on fait dans ce moulin ! »

Oh ! la, etc.
— Revenez-y, la belle,
Nous vous moudrons pour rien.

Gruffy : *Chantée par M. P. Paccard.*



44. — Le Meunier amoureux.



1. On reprend ainsi à chaque couplet les deux derniers vers du précédent.
2. Un plaint = une plainte.



J'entends dire que sur la terre
Il faut aimer pour être heureux ;
Il faut croir' que je n' m'y connais guère,
Cet amour-là me rend malheureux. *(bis)*
Depuis que la fille à Simone
Auprès de mon moulin passa *(bis)*
J' n'ai plus de goût à la besogne ;
C'est des bêtis's d'aimer comm' ça, *(bis)*
Ah ! d'aimer comm' ça.

Avant que j'aie l'amour en tête,
Mon moulin faisait tout mon bien.
Son tic-tac réjouissait mon âme,
Ce tic-tac là dans mon cœur passa. *(bis)*
Ce tic-tac n' fait pas de farine ;
C'est des bêtis's d'aimer comm' ça. *(bis)*
L'amour c'est de la diablerie,
Il ne faut plus aimer comm' ça. *(bis)*
Ah ! aimer comm' ça.

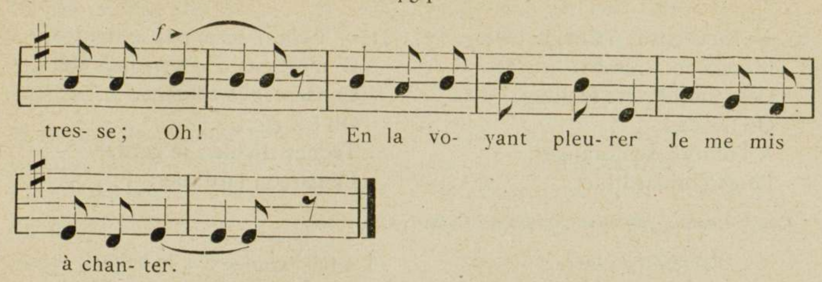
Depuis que j'ai l'amour en tête,
Je ne pens' plus vraiment à rien ;
Et j'en oublie dans l'écurie
L'ânesse qui me servait si bien. *(bis)*
Après trois grands jours sans pitance,
La pauvre bête trépassa. *(bis)*
L'amour, c'est de la diablerie.
Il ne faut plus aimer comm' ça. *(bis)*
Ah ! aimer comm' ça.

Rumilly-Albanais *(Mlle Vallier)*. — Les Marches (Savoie).



45. — Ribotons sans cesse.





Je mont' dans sa chambrette,
J'y vois ma maîtresse ; oh !
En la voyant pleurer
Je me mis à chanter.

Et ribotons sans cesse,
Jamais de maîtresse, oh !
On est sûr et certain
De vivre sans chagrin.

Bonneville.



46. — Le Garçon jardinier



1 Où allez-vous, la belle,
Trois heures avant le jour ?
— Je m'en vais à la messe,
Oh ! oh ! oh ! oh !
Les trois coups sont-ils sonnés,
Le garçon jardinier ?

7 — Vous n'irez point seulette,
J'irai bien avec vous.
La prit par sa main blanche,
Oh !...... etc......
Dans son jardin l'a menée,
Le garçon jardinier.

13 — « Cueillissez donc, la belle,
La fleur qu'il vous plaira. »
N'eut pas cueilli la rose,
Oh !... etc...
Qu'elle se mit z' à pleurer,
Le garçon jardinier.

19 Que pleurez-vous, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?
— Je pleure mon cœur en gage,
Oh !... etc...
Et que vous m'avez gagné,
Le garçon jardinier.

25 — Ne pleurez point, la belle,
Il vous sera rendu
Dessous ce vert feuillage,
Oh !... etc...
A l'ombre de l'oranger,
Le garçon jardinier.

31 — Cela n' peut pas se rendre,
C' n'est pas d' l'argent prêté,
Conservez-le en gage,
Oh !... etc...
Tâchez de bien le garder,
Le garçon jardinier.

Cusy : *Chantée par Mme Carrichon ;* Châtel ; Cruseilles.

Variante de texte :

1 Chantons sur la misère
Du pauvre jardinier ;
De bon matin se lève,
Très tard s'en va coucher,
Le garçon jardinier.

7 Il prend sa panierette,
Au marché est allé ;
Dans son chemin rencontre
Une rare beauté,
Le garçon jardinier.

13 « Oh ! choisissez, la belle,
Les fleurs qu'il vous plaira ».
N'en eut pas cueilli troisse (trois)
Qu'ell' se mit z' à pleurer,
Le garçon jardinier.

19 *(Comme ci-dessus)*

25 — N'y pleurez pas, la belle,
Il vous sera rendu
Là-bas sous ces feuillages,
Les feuillages des bois,
Bell' répondez-moi.

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme V. Bonnaud.*

Le premier couplet de cette version se retrouve à peu près textuellement dans une chanson analogue du Midi, donnée par M. Lambert. Cf. : *Revue des Langues romanes*, 9 décembre 1908.

Var. 2 : Pour entendre chanter.
ou : Si matin vous levant.



47. — La Mie malade.

ou Là-haut sur ces montagnes.



Là-bas dans la prairie
Je vois venir ma mie,
Ma mie Jeanneton,
Là-bas sur ces vallons.

Je m' suis approché d'elle
Comme un amant fidèle.
Lui d'mandant un baiser.
La belle me l'a refusé.

J' fais un pas en arrière
Que j' vois venir son père ;
Sa mère y est aussi,
Ça nous fait pas plaisir.

Il n'y a ni père, ni mère,
Cousin germain, ni frère,
Qui puisse nous empêcher,
Belle, de nous embrasser.

Allons, mie, à l'ombrette,
Là-bas, dessus l'herbette ;
La chaleur de l'été
Ravirait votre beauté !

Je n'y suis pas tant belle
Pour aller à l'ombrette ;
A la chaleur d' l'été,
J' suis bien accoutumée.

Là-haut sur ces montagnes,
La belle tomba malade,
Malade dedans un lit
En danger de mourir [1].

— La belle, prenez patience,
Jusqu'au premier village ;
A la premièr' maison,
Nous nous reposerons.

— Bonjour, dame l'hôtesse,
Qu'av'-vous pour ma maîtresse ?
— Une bouteill' de liqueur
Pour rafraîchir son cœur.

L'oiseau dessus la branche,
Qui nuit et jour il chante,
N'a pas tant de tourments
Que les filles sans amants.

Saint-Jean-d'Aulps : *Chantée par M. Ramus ;* Chalets de Gréjon (Roc d'Enfer) ; Seytroux ; Abondance ; Châtel ; Habère-Poche.

A Saint-Jean-d'Aulps, cette chanson s'exécute à plusieurs voix (contrevoix).



48. — Les Amants fidèles.





— Bell', si tu veux m'aimer,
J' te donnerai pour gage
L'anneau d'or que j'ai z' au doigt ;
Si tu le veux, la belle,
N'en sera que pour toi.

— Epouser un amant,
J' suis encore trop jeunette ;
Je n'ai que quatorze à quinze ans.
Je n'en suis pas dans l'âge
D'y penser aux amants.

— Bell', si tu veux m'aimer,
J'ai bien le temps d'attendre ;
Je m'en irai z' au régiment
Pour y passer mon temps
Comme un fidèle amant.

N'est pas au régiment
Qu' le père marie sa fille
Avec un gros vieillard tout blanc.
Mais le cœur de la belle
En était mal content.

— Mon père, permettez moi
D'écrire z' une lettre,
Un' lettre à mon cher amant
Qui est bien loin de moi
Dedans le régiment.

N'eut pas la lettre en main
Qu' les larm's coul'nt au visage :
— N'en suis-j' pas garçon malheureux
D'avoir une maîtresse
Qui m'envoie ses adieux !

Cap't'ain', permettez-moi
D'écrire z' une lettre,
Un' lettre à tous mes parents,
Que je m'en vais mourir
Dedans le régiment.

Ami, fais-moi mourir,
T' auras mon héritage.
Tu écriras à tous mes parents
Qu'aujourd'hui j'en suis mort
Dedans le régiment.

Cette mélodie est caractérisée par sa cadence finale sur la dominante.

Etercy : *Chantée par Mlle Pételat.*

Cf. J. RITZ : *Ch. p. Hte-S.*, p. 29 (2e édit.).

Dans une version étrangère à la Savoie (Glandage, Ht-Diois), (Cf. J. TIERSOT : *Ch. p. A, p. 143*), le soldat revient au pays, le soir des noces, revoir son amie, et lui donne son héritage ; puis, comme il veut l'embrasser pour l'adieu suprême, la belle tombe morte entre ses bras :

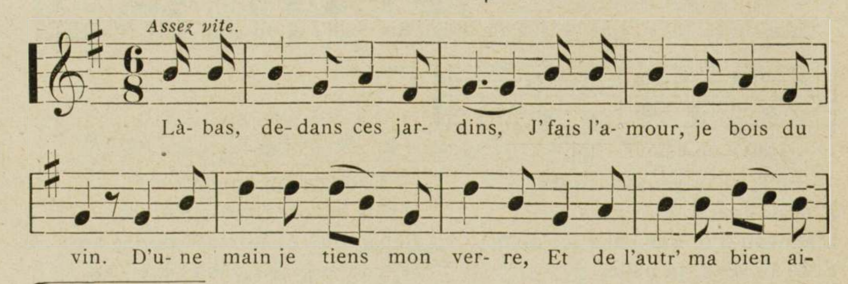
L'a embrassée et rembrassée,
Entre ses bras la belle est restée.



COMPLÉMENTS

49. — Je fais l'amour, je bois du vin.

2me Version [1].



1. Voir 1re version, *Ch. d'Am.*, n° 8, p. 94.



Là-bas, dedans ces jardins,
J' fais l'amour, je bois du vin.
D'une main je tiens mon verre,
Et de l'autr' ma bien-aimée.
J'ai passé la nuit entière,
Ma maîtresse à mon côté.

« Oh ! ma belle, si tu m'aimais,
Dans ta chambr' je monterais,
Pour t'y faire une caresse,
M'asseoir auprès de ton lit.
Là, on verrait ta tendresse,
L'amitié pour un ami. »

— Mon cher amant, pour t'aimer,
Je n' sais pas quand je pourrai :
Tu sais bien que j'ai mon père,
Mon bonheur dépend de lui ;
Parle-lui du mariage :
S'il le veut, et moi aussi.

— A ton père, j'en ai parlé,
A bien voulu m'accorder.
Il n'y tient qu'à toi, ma belle,
D' me donner du soulag'ment.
Si tu r'tardes davantage
Je vais mourir à l'instant.

— Cher amant, pour t' contenter
Prends de moi un doux baiser.
Sur ma bouche, couleur de rose,
Mon p'tit cœur suffisamment.
Cher amant, pour autre chose,
Mon p'tit cœur n'en donn' pas tant !

Quand l'amant fut contenté,
La belle se mit à pleurer ;
Tu as connu ma faiblesse,
Tu t'en es servi d'abord.
Amant, reste-moi fidèle,
Ne me quitte qu'à la mort [1].

Abondance : *Chantée par M. J. Cretin* ; Boëge.



50. — Les yeux de ma Maîtresse.

2me Version [2].

(Couplets supplémentaires.)

J'aime la danse en cadence,
La bouteille et le bon vin ;
Le bon vin qui brille au verre,
C'est pour bannir mon chagrin.

Si j'ai fait l'amour aux filles,
Je l'ai fait en badinant,
Je l'ai fait, c'était pour rire
Et pour bien passer mon temps.

(Châtel).

1. Une version albanaise se termine par le couplet suivant, probablement étranger à la chanson.

En été, comme en hiver,
Les lauriers sont toujours verts :
Et l'été, par sa verdure,
Dit qu'il est le roi des fleurs ;
Et l'hiver, par sa froidure,
Dit qu'il en est le vainqueur.

2. Voir 1re vers. : *Ch. d'Am.*, n° 7, p. 93.



51. — L'amante délaissée.

2me Version [1].

(Couplets supplémentaires finals.)

La fille d'un horloger,
Ma charmante beauté
Que j'ai longtemps aimée,
Elle m'en fit présent
D'un beau bouquet.
— Amant, contente-moi.

— Je voudrais que mon tombeau
Soit couronné de lauriers,
Et de trois jolies fleurs,
Et la fidélité
De ma chèr' bien aimée
Sur mon tombeau gravée.

(Seytroux).

Var. : 1 Là haut sur ces grands bois.
17-18 Avec un horloger
Et j'aurais son métier.



52. — J'ai perdu ma Maîtresse

ou L'Amant désolé.

2me Version [2].

Il y a environ un mois ou six semaines
Que dans Paris où j'ai fait mon séjour,
Que dans Paris j'ai-t-appris la nouvelle
Que ma maîtresse avait changé d'amant.

Par un beau jour m'y racontant ses peines,
M'y promenant le long de son jardin ;
Mes yeux baignés se fondant tout en larmes,
Mais cependant, ell' ne me disait rien.

Pleurez, mes yeux, n'épargnez point vos larmes,
J'ai tout perdu en perdant mes amours,
En perdant la belle que mon cœur aime :
« Belle, rendez-moi ce que vous m'avez pris. »

— Ce que j' t'ai pris, je veux bien te le rendre,
Mais je ne puis te le rendre aujourd'hui ;
Prends sur mon cœur, tu auras patience,
Et puis après tu auras tes désirs.

— Je vivrais cent ans dedans ce bas monde,
Jamais un' blond' n'aura mes amitiés ;
Je les donn'rai à une jolie brune
Qu'aura pour moi quelque peu d'amitié.

---

1. Voir : 1re vers. : *Ch. d'Am.*, n° 26, p. 110.
2. Voir : 1re version : *Ch. d'Am.*, n° 13, p. 98.

J'ai traversé la plaine et les montagnes,
J'ai entendu l' ransignolet chanter,
Et qui disait par son joli langage
Qu' les amoureux sont souvent malheureux.

Amis, buvons, chérissons la bouteille,
N'y pensons plus qu'à boire et à chanter ;
N'y pensons plus à nos jolies maîtresses,
Nous f'rons l'amour quand nous serons chez nous.

Châtel *(Mlle Marianne Marchand-Milliet).*



53. — Petite Rosalie

ou La belle Citoyenne.

2me Version [1].

« Rossignolet sauvage,
Rossignolet du bois,
Apprends-moi le passage
De mon très cher amant. »

— Pour ton amant, la belle,
Il a passé le Rhin.
Il a pris pour sa femme,
Le sabre à son côté.

Quitte tes habits, vite,
(Comme à la première version)

Quand la bell' fut en Prusse,
Reconnut son amant,
Qui faisait l'exercice
Là-bas sous ses drapeaux.

— Si j'avais su, la belle,
Que tu vienn's par ici,
J'aurais passé l'Asie,
Jamais tu n' m'aurais vu.

— N'est-il pas bien dommage
D'être venu si loin,
Pour un amant ingrat que j'aime
Et qui ne m'aime pas ?

Châtel : *id.*



54. — 3me Version.

Var. : 1 La belle Rosalie

Refrain : Tra la la la lère
Tra la la la la.

10-12 Amoureux du printemps,
Donne moi des.....
De mon fidèle amant.

17-20 Ton bel amant, la belle,
Il est au régiment ;
Je dois bien le connaître,
Je suis son commandant.

Couplet supplémentaire
La belle Rosalie
S'habille en officier,
S'en va tout droit à Nantes
Rejoindr' son bien-aimé.

(Châtel : *id.*)

1. Voir 1re version : *Ch. d'Am.*, n° 14, p. 99.

55. — La belle Eugénie.

1 Dis-moi donc, belle Eugénie,
Que cueilles-tu dans ton jardin ?
— Oh ! j'y cueille des fleurs
De mille couleurs
Pour mon serviteur ;
C'est pour en faire un doux présent
A mon fidèle amant.

8 — Dis-moi donc, belle beauté,
Voudrais-tu bien m'en donner ?
— Entrez dans mes allées
Et vous en choisirez
De toutes qualités ;
Celle qui vous plaira le mieux
Sera pour vos beaux yeux.

15 — La fleur que je choisirai
N'est ni la rose ni l'œillet.
C'est tes beaux yeux bleus,
Doux et gracieux,
J'en suis amoureux.
Donne moi ton cœur,
Je ferai ton bonheur.

22 — Oh ! pour vous donner mon cœur,
J'en suis fille d'un jardinier.
Je suis fille de rien,
Je ne gagne rien
Que mon entretien.
Voudriez-vous épouser
La fill' d'un jardinier ?

29 — Quoique fille d'un jardinier,
Je voudrais bien t'épouser.
Tiens, voilà un diamant
Qui me coûte mille francs,
Je t'en fais présent.
Donne moi ton cœur,
Je ferai ton bonheur.

36 Adieu, jardin, mon beau jardin,
Adieu, fleurs, mes belles fleurs,
Je pars demain matin ;
C'est sûr et certain,
Que je m'en vais loin.
Je vais voir l'appartement
De mon fidèle amant.

Héry-sur-Alby : *M. Folliet.*

Cf. J. Ritz : *Ch. p. H.-S.*, 63.

15-16 *Var.* : Ce n'est pas tes belles fleurs
Qui ont su charmer mon cœur.



56. — L'Amante infidèle.

N'ai-je pas du malheur
D'avoir l'amour dans le cœur !
Quand je pense à ma maîtresse
Je ne peux me consoler.
Tant d'amour que j'avais pour elle,
La cruelle m'a trompé !

— Tu m'as trompé, Rosalie,
Tu m'as troublé l'esprit.
Va, ne fais pas tant la fière,
Et souviens-toi du temps passé.
Si j' m'en vais à la guerre
Tu resteras à marier.

— Que tu m'aimes, que tu m'aimes pas,
Cela n' me chagrine guère ;
Je suis encore bien jeune,
Je n'ai que quatorze ans.
J'ai bien le temps d'attendre
Et de faire un autre amant.

Etercy.

57. — L'infidélité des Officiers de guerre.

Au clair de lune, m'y promenant,
Je viens de rencontrer mon amant
Qui se promène dans ces plaines.
Et je lui dis d'un air bien doux :
« Cher amant, que cherchez-vous ? »
— Oh ! je ne cherche rien, la belle,
Mais, de moi n'ayez point peur.
Marchez toujours en assurance ;
Je vous jure, sur ma foi,
Qu' personne vous aime autant que moi.

— Autant que moi ! tu n' m'aimes guère !
Autant que moi ! tu n' m'aimes pas !
J'ai aimé un officier de guerre
Qui m'avait toujours dit
Qu'il serait mon ami.
Oh ! que les filles sont à plaindre
Lorsqu'elles fréquentent les soldats
Qui s'en vont de ville en ville,
Et encore le plus souvent
S'en vont battre sur le champ.

Etercy : *(Mlle F. Bouvier).*



58. — La demi-douzaine d'Amants
ou Le Joueur aura mon Cœur.

J'ai demi-douzaine d'amants,
C'est pour bien passer mon temps ;
Et moi, jeune fillette,
De ces amants je n'en veux point,
Je suis encore trop jeunette.

Le premier est un jaloux ;
Il croit d'être mon époux ;
Il me regarde tout de travers,
Il pourrait bien verser du vin
A côté de son verre.

Le deuxième est un boîteux ;
Il est gentil, gracieux.
Mais sa jambe me dégoûte.
De ce boîteux je n'en veux point,
Dont la jambe est trop courte.

Le troisième, c'est un couvreur ;
Le métier est fort dangereux.
Il est dangereux, risquable :
Si le vent vient à passer
Voilà le couvreur au diable.

Le quatrième est un maçon
Il est gentil, bon garçon.
En m'y voyant si jeunette
Il a voulu m'embrasser.
J' l'ai r'mis dans sa brouette.

Le cinquième est un tailleur,
Il a l'nom d'être voleur.
En prenant ses mesures,
En taillant ses habits
Il coupe sa droiture.

31 Le sixième, c'est un joueur,
C'est lui qui aura mon cœur.
Je lui donnerai ma pratique,
Nous irons de ville en ville
Jouer de la musique.

Habère-Lullin ; Massongy.

Var :
6 Premièrement, c'est...
12 Il est joli...
13 Mais s'aimer demi de compte.
15 Ils ont la jambe trop courte.
22 Il paraît bon garçon.
Entre 24 et 25, un vers supplémentaire :
J' l'ai pris, j' l'ai renversé.
Entre 28 et 29, un vers supplémentaire :
Les prenant tout de travers.
29-30 Il pourrait s'être trompé
En prenant ses mesures.
32 Celui-là aura...
33 Il m'apprendra ses pratiques ;
34 Nous irons dans les pays.
Entre 34 et 35, un vers supplémentaire :
Il jouera du violon.
35 Et moi de la musique.



59. — Quand la Feuille était verte.

Quand la feuille était verte,
Oh ! tra la la, le ri la le ra.
Quand la feuille était verte
J'avais quatre amoureux *(ter)*.

A présent qu'elle est sèche
Je n'en ai plus que deux.
Je n'en veux pas du riche
Parce qu'il est trop glorieux.

J' ne veux qu' mon ami Pierre,
Que j'ai toujours aimé.

Quand il va à la danse,
Il m'y mène avec lui.

Tout en r'venant d' la danse :
« Marions-nous les deux. »

Châtel : *Mlle Marnne Marchand-Milliet.*

(Se chante sur l'air de : *Malborough*, ou de : *Il était une bergère.*)



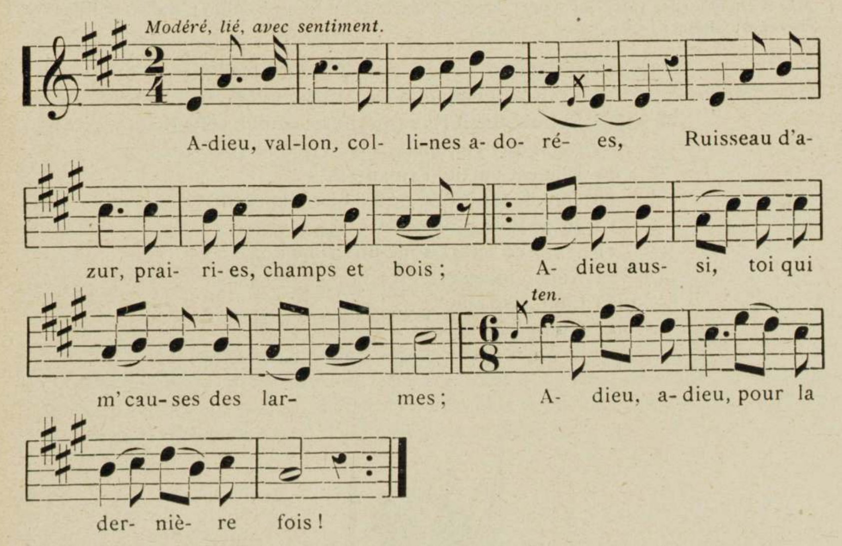
ROMANCES RUSTIQUES

Nous rattachons au groupe des VICISSITUDES D'AMOUR quelques-unes des romances qu'ont chantées nos grands-parents ; c'est en leur génération qu'elles furent surtout en vogue.

De tournure langoureuse ou élégiaque, elles expriment les tourments de l'amour ; de plus, elles ont joui d'une telle faveur auprès du peuple des campagnes qu'elles sont entrées définiti-

vement dans son répertoire : c'est à ce double titre qu'elles devaient trouver place dans ce Recueil, quand bien même, dans leur texte et plus encore dans leur structure mélodique, elles ne semblent pas accuser une origine très ancienne.

60. — Adieu, vallon, collines adorées.



On bisse les deux derniers vers de chaque strophe.

1 Adieu, vallon, collines adorées,
Ruisseaux d'azur, prairies, champs et bois ;
Adieu aussi, toi qui me causes des larmes ;
Adieu, adieu, pour la dernière fois.

5 Va, mon ami, raconter mes alarmes ;
Raconte-lui mes tourments et ma foi.
Et puis, dis-lui que j'ai trop aimé ses charmes,
Pour que ce soit pour la dernière fois.

9 — Oh ! ciel ! n'entends-je point ma douce amie !
Oui, je l'entends fortement s'écrier,
Oui, je l'entends cette voix si chérie,
Me dire adieu pour la dernière fois.

13 — J'ai tout perdu, tout, jusqu'à l'espérance.
Il est parti, l'amant que j'adorais ;
Il ne me reste de sa cruelle absence,
Que le tourment d'un éternel regret.

17 Oui, je l'aimais de l'amour le plus tendre ;
Auprès de lui je goûtais le bonheur.
Je m'enivrais du plaisir de l'entendre,
Mais en partant il déchira mon cœur.

21 L'amour, pour moi, serait-il donc un crime !
Avoir aimé, être si malheureux !
Mais les tourments que cet amour me donne
Ne s'éteindront qu'au-delà du tombeau.

Romance extrêmement populaire en Haute-Savoie ; il n'est pas de village où elle ne soit connue, où du moins on ne l'ait entendue ; on la trouve dans tous les cahiers chansonniers.

Principales versions : Scionzier *(chantée par ma mère)* ; Viuz-la-Chiésaz *(chantée par Mlle A. Lombard)* ; Héry-sur-Alby ; Etercy ; Marcellaz ; Habère-Lullin ; Habère-Poche ; Vacheresse ; Châtel ; Lully.

Var. : 2 Ruisseaux d'azur, passages dans les bois.
7 Et dis-lui bien que je l'ai trop aimé.
ou : 7-8 Et puis, dis-lui bien que notre amour s'efface,
9 Celle que j'entends... (*ou :* que je vois...)
14 Elle est partie, l'amante...
16 Que des soupirs, que d'éternels regrets.
15 Je ne vois plus...
21 ..... ce serait donc un crime ?
22 Aimer toujours, être...
ou : Pour être aimé...
ou : Oui, pour aimer...
23 Et les tourments que l'amour nous cause.



61. — O beau Ciel !





O beau ciel, toi que j'implore,
Ah ! prends pitié de mon sort.
Donne-moi celle que j'adore,
Ou bien donne-moi la mort.

Esprit, grâce et tendresse,
Amour et fidélité,
De ma charmante maîtresse,
Laissez-moi la liberté.

Refrain :

Non, non, rien, rien,
Sur la terre *(bis)*,
Ne fixera mes désirs.
Eloigné de celle que j'aime,
Je renonce à tous plaisirs.

Scionzier.

Cette chanson, et la suivante : *Dans la Noble Venise*, faisaient partie du répertoire favori de ma grand'mère maternelle, que ma mère a reproduit de mémoire, d'après les vieux souvenirs de son enfance.



62. — Dans la noble Venise.





Dans la noble Venise
Tout se livre au repos ;
Celle qui m'est promise
M'attend au bord de l'eau.

Refrain :
Je vois venir la nuit ;
La vague murmure et s'enfuit.
Belle, reviens à moi *(bis)*,
Mon cœur *(bis)* n'aimera que toi *(bis)*.

— Viens recevoir mes charmes,
Et faire mon bonheur.
Tu as charmé mon âme
Et su gagner mon cœur.

Viens donc, ma douce mie,
Apaiser mes tourments ;
J'ai juré pour la vie
D'être fidèle amant.

Scionzier : *(Même origine)*.



DEUXIÈME GROUPE

RENDEZ-VOUS, VISITES ET SÉRÉNADES

« Trop pencer me font amours,
Dormir ne puis
Si je ne voy mes amours
Toutes les nuyts. »
(G. PARIS : *Ch. du XVe s.*, n° XXX.)

C'est le samedi soir, surtout, que les jeunes gens s'en vont à la « veillée » qui offre, aux uns le délassement nécessaire après une semaine de labeur, aux autres l'occasion de « fréquenter » leurs « bonamies ». Tantôt c'est à la VEILLÉE DE TRAVAIL [1], dans les granges ; tantôt c'est à la VEILLÉE FAMILIALE, à la maison, dans le *pélŏ*, rencontre plus intime et plus douce, réservée aux « prétendus » [2] dans les maisons où il y a des filles à marier.

Les plus dégourdis, comptant sur la complicité des « belles », leur font des visites clandestines, le soir, en trompant la vigilance des parents ; et, s'ils n'usent pas de la poétique échelle de Roméo, celle qu'ils vont chercher dans la plus proche remise leur rend le même service. Mais les poèmes populaires nous montrent le plus souvent une Juliette sage, refusant l'entrée à l'amant qui se présente *d'acaçhon* [3], à une heure indue :

Je n'ouvre point ma porte
Après minuit.

Inutile d'insister ; au surplus, la belle se sent en sécurité derrière sa fenêtre « barreaulée » [4] ; et l'amant reste transi à la porte en se plaignant amèrement de cette rigueur :

Il est minuit sonné ;
Je suis à la gelée,
. . . .
Vous êtes à la chaleur
Et moi dans la rigueur.
. . . .

---

1. V. *Ch. d'Amour*, 1er groupe, 77.
2. « Prétendus », ceux qui courtisent en vue du mariage ; fiancés ; ils sont ordinairement présentés et accompagnés par un ami qui connaît bien la famille, et qu'on désigne sous le nom pittoresque de *trénă-manté* (traîne-manteau).
3. *D'acaçhon*, en cachette ; forme populaire très usitée.
4. « Barreaulée », garnie de barreaux croisés ; la plupart des fenêtres, à la campagne, sont ainsi protégées.

O ma belle, combien de fois
A ta porte j'ai eu froid !

Par cette souffrance, qu'il considère comme une rançon, l'amant pense avoir largement mérité l'amour de sa belle en même temps qu'il a donné du sien même un tangible témoignage.

Parfois la chanson nous montre les garçons se présentant par des SÉRÉNADES OU AUBADES qui commencent presque invariablement ainsi :

Réveillez-vous, belle endormie.

La poésie en est toute gracieuse :

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous, car il est jour.
Mettez la tête à la fenêtre,
Vous entendrez parler d'amour.

Les sérénades, aujourd'hui inusitées, s'accompagnèrent jadis, probablement, de démonstrations publiques en cortèges, suivies de réjouissances, comme semblerait en témoigner le passage suivant entre autres :

Nous vous apportons
La collation,
Liqueur et bonbons,
Avec l'air d'une belle chanson.

Les chants en marche, le soir, tiennent lieu aujourd'hui de ces poétiques traditions qui se rattachent vraisemblablement aux belles fêtes rustiques de mai : les soirs de samedis, dimanches et jours de fête, les jeunes gens parcourent bras dessus, bras dessous, le village, en chantant. Le meilleur chanteur a l'initiative de « mener la chanson », c'est-à-dire d'entonner et de guider : il est chef de pupitre. Parfois un ménétrier les soutient avec un accordéon ou un violon « à résse » [1]. Les conscrits qui ont « pris le crochon » se livrent très régulièrement à ces pérégrinations nocturnes que, dans certaines régions, l'accompagnement en baguette et grosse caisse rend des plus bruyantes.

S'il n'est pas trop tard, il arrive que toute la bande entre dans une maison où elle sait être reçue familièrement. Le Campagnard est, en général, très sincèrement hospitalier (c'est une

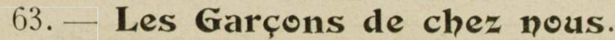
1. « Violon à résse » = un violon, tout simplement ; « violon » est un terme générique à la campagne où l'on désigne sous ce nom la plupart des instruments de musique qui y sont usités ; le déterminatif « à résse » = à scie, exprimant le mouvement de l'archet, sert à distinguer, à spécifier le violon proprement dit.

des qualités qui le rendent le plus sympathique) ; et puis, s'il a une fille à marier, il préfère les relations franches aux approches cachottières ; aussi se montre-t-il accueillant pour les jeunes gens qui viennent « à la fille ». Nous avons entendu un brave père de famille gourmander plaisamment un jeune homme qui, de passage, s'était arrêté avec sa fille occupée à l'écurie : « *É ! garçon ! é vô fou montâ ; tou q' vo fari sê lo grou* [1] *?* » Et, très « franc » [2], il apportait sur la table un bon « toupin » de vin clairet. (Trinquer et boire est inséparable d'un accueil hospitalier.)

Lorsque les jeunes gens en bande passent devant les demeures des jeunes filles, s'ils n'entrent pas, ils ralentissent le pas ou s'arrêtent ; ils ont bien soin de choisir la chanson en vue de ce moment et soulignent de la voix les passages à allusions en y intercalant le nom des belles.

Tels sont, croyons-nous, les seuls vestiges qui demeurent des antiques sérénades avec cortèges.





63. — Les Garçons de chez nous.



1. « Eh ! jeune homme, montez donc ; aussi bien que ferez-vous sans les parents ? »

2. Franc. Le paysan emploie ainsi ce terme dans un sens très particulier : être franc, c'est faire un accueil sincère et généreux ; c'est avoir bon cœur ; le contraire serait : être regardant, être « moindre ».

Les garçons de chez nous,
Grand Dieu! qu'ils ont de la peine
La nuit et le jour;
S'en vont partout cherchant
Leur divertissement
Et leur contentement.

— « Bonjour, mia, bonjour,
Tu fais bien la rebelle
Quand je viens te voir;
Je viens te dire adieu
Pour la dernière fois,
Mie, adieu, je m'en vas. »

— Cher ami, tu t'en vas;
Ainsi tu m'abandonnes.
Un jour tu reviendras?
— Oh! oui, je reviendrai,
Pour finir nos amours
Qui brûlent nuit et jour.

Si j'avais un tambour
Couvert de violettes,
Gentil cœur d'amour,
Je le ferais rouler
Sur la fidélité
De ma chèr' bien aimée.

Rossignolet des bois,
Porte-moi cette lettre
A ma bien aimée.
Quand tu seras là-bas,
Tu t'y reposeras
Et tu y chanteras.

Les oiseaux dans les bois
Sont cent fois plus heureux
Que ces pauvr's amoureux;
Heureux dedans ces bois,
Passant toute la journée
Avec un chant d'espoir.

(Ce dernier couplet est particulier à la version d'Abondance.)

Boussy : *Chantée par M. Maillet;* Héry, Etercy, Abondance.

Variante mélodique finale de la version d'Abondance :



(Chantée par M. J. Crétin.)

64. — Préparez le Souper, dame l'Hôtesse

ou Jeanneton.



Préparez le souper,
Dites donc, dame l'hôtesse ;
Préparez le souper,
Car je veux aller veiller.

Je veux aller veiller
Vers ma charmante maîtresse.
Je veux aller veiller
Vers ma charmante beauté [1].

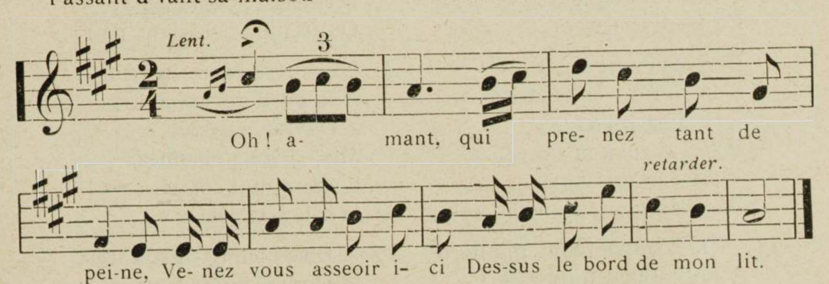
Ell' m'a promis son cœur,
Je veux être amant fidèle ;
Ell' m'a promis son cœur,
Je serai son serviteur.

Passant d'vant sa maison
J'ai trouvé la porte ouverte ;
Passant d'vant sa maison,
J ai trouvé ma Jeanneton.

— « Et's-vous déjà couchée,
Jeanneton, mon cœur, ma mie ?
Dites-moi la vérité,
Etes-vous déshabillée ? »

(Ici l'amante répond sur une mélodie différente. (V. ci-dessous.)

— Oh ! amant,
Qui prenez tant de peine,
Venez vous asseoir ici
Dessus le bord de mon lit.



Pour les strophes qui suivent, reprendre la première mélodie.

Sur le bord de mon lit
Mon amant qui se repose ;
Sur le bord de mon lit,
Mon amant s'est endormi.

A la pointe du jour
Mon amant qui se réveille ;
A la pointe du jour
Mon amant s'est en allé.

Abondance : *Chantée par M. J. Crétin.* — Vacheresse : *(Tupin).* — Habère-Poche : *(Marie Mamet).* — Scionzier : *(ma mère).*



65. — Sont trois jolis Garçons.

ou L'Amant rebuté.



1. Dans le texte de Vacheresse, on trouve, à la suite du 2e couplet, les deux suivants :

— Oh ! oui, oh ! oui, allez,
Mais vous n'y resterez guère.
Tâchez de revenir
Pour la messe de minuit.

A la mess' de minuit
Notre amant voulait s'y rendre ;
A la mess' de minuit
Notre amant s'y est trouvé.



1 Sont trois jolis garçons
Allant en promenade ;
Oh ! ils s'en vont,
Riant, dansant, chantant,
D'une joyeuse vie,
En se divertissant.

7 Le plus jeune des trois
S'en va trouver sa mie :
« Ouvrez, ouvrez,
Belle, si vous m'aimez,
Vous êtes à la chaleur,
Et moi dans la rigueur. »

13 — Je n'ouvre point ma porte
A tout amant qui passe.
Allez, allez,
Tantôt vous reviendrez :
Mon père s'ra au repos,
Alors, j' vous ouvrirai.

19 Le pauvre amant s'en va
Trouver ses camarades :
« Ah ! d'où viens-tu,
Pauvre amant tout transi ? »
— Je viens d' trouver ma mie,
Ce soir elle m'a promis.

25 La belle étant là-haut
Entendit ces paroles,
Et s'écria :
« Grand Dieu, j'ai mal au cœur
D'entendre ces amants
Qui toujours parlent tant ! »

31 Le pauvre amant revient
A la port' de sa mie :
« Ouvrez, ouvrez,
Mie, si vous m'aimez,
Il est minuit sonné,
Je suis à la gelée. »

37 — Gèle comm' tu voudras,
Je n'ouvre point ma porte ;
Car dans la ville,
Amant, tu t'es vanté
Que j'étais jeune fille
Faisant tes volontés.

43 « Si tu avais été
Mon cher amant fidèle,
T'aurais passé
La nuit entre mes bras ;
Jamais jour de ma vie
Tu n'y reposeras. »

Thonon-les-Bains. — Châtel.

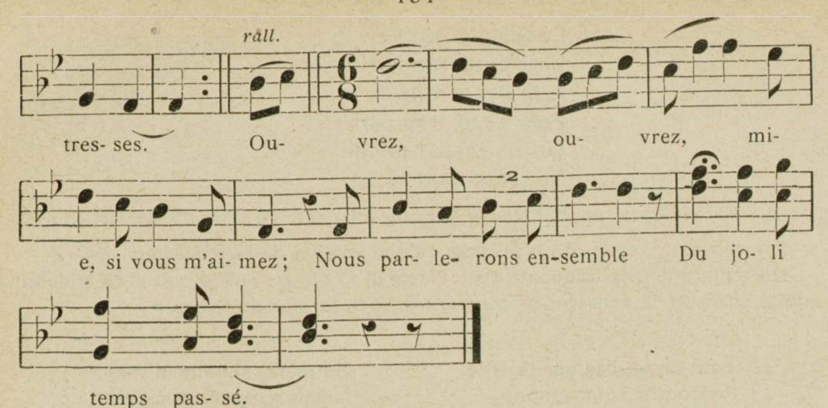
Cf. : J. Tiersot : *Ch. pop. A.*, p. 272.

Var : 24 Son cœur elle.....
28 Grand Dieu ! Ça m'perce le cœur.
30 Qui sont toujours trompeurs.
47 . . . . . jour de ta vie.



66. — L'Amant bavard.





1 Camarad's, il fait froid,
Allons trouver nos maîtresses :
« Ouvrez, ouvrez,
Mie, si vous m'aimez ;
Nous parlerons ensemble
Du joli temps passé. »

(Variante de ce couplet.)

7 Un samedi au soir
J' vais trouver ma maîtresse :
« Ouvrez, ouvrez,
La bell', si vous m'aimez ;
Vous êtes à la chaleur,
Et moi à la rigueur. »

13 — Amant, parlez plus bas,
Ma mère vous écoute :
Allez, allez,
Faire un p'tit tour en ville,
Et quand vous reviendrez
Ma mère sera couchée.

(Variante du 2d couplet.)

19 La belle lui répond
Comme une fille bien sage :
« Allez, allez,
Faire un p'tit tour en ville,
Et puis vous reviendrez
Quand l' mond' sera couché. »

25 Le pauvre amant s'en va
Fair' un p'tit tour en ville.
En son chemin,
Rencontre trois amants,
Parlant de leurs maîtresses
A la rigueur du temps.

31 Le plus jeune des trois
Dit : « Où vas-tu, camarade ? »
— Je vais, je vais
Trouver ma bien-aimée,
Plus de cent fois la belle
Ell' m'a promis son cœur.

37 La bell' qui n'est pas loin
Entend tout's ces paroles,
Et dit : « Grand Dieu !
Que le cœur m'y fait mal,
D'entendre ces amants
De moi en dire autant ! »

43 Le pauvre amant revient
A la port' de sa mie :
« Ouvrez, ouvrez,
Mie, si vous m'aimez,
Je viens de par la ville,
Tout le monde est couché. »

49 Si tu avais été
Un amoureux fidèle
T'aurais passé
La nuit entre mes bras ;
Mais, jamais de ta vie,
Tu n'y reposeras [1].

---

1. On intercale parfois ici la strophe suivante (Abondance).

— Et que me donn'rez-vous,
Mie, pour ma récompense,
— Je te donn'rai
La mer pour t'y baigner
Et la grand' rout' de France
Pour t'aller promener.

55 Le beau galant s'en va
En pleurant sa maîtresse !
« Je l'ai perdue
Pour avoir trop parlé,
Jamais garçon ni fille
Ne saura mon secret.

Abondance : *Chantée par J. Crétin* — Héry-sur-Alby. (Cf. TIERSOT : *Ch. pop. A*, p. 276.)

Par son texte, cette chanson n'est qu'une version de la précédente.

On remarquera la frappante analogie de la 1re phrase mélodique avec le début de la chanson de conscrits si connue : « Le beau jour du tirage ».

Var. :

26 Tout droit, bas par la ville.
28 Rencontre compagnons
Parlant de leurs maîtresses
Avec perfection.
39 « Fermez, fermez,
Ma mère, si vous m'aimez;
Jamais garçon du monde
Ne saura ma pensée.
53 Jamais jour de ma vie
Tu n'y repasseras.

Variante finale de la version d'Etercy.



Etercy : *MMlles Delavy et Pételat.*



67. — Pensant à ma Mie, je me suis levé.



L'autre jour, j'étais
Sur mon lit couché ;
Je pense à ma mie,
Je me suis levé.
Par devant sa porte
Je viens t'à passer ;
Je la trouve ouverte,
Moi, je suis entré.

J'ai trouvé ma mie
Sur son lit couchée,
Sa bouche vermeille,
Ses beaux yeux brillaient,
Sa coiffe bien mise,
Ses cheveux frisés,
Sa belle main blanche.
Ell' m'a rebuté.

L' m'a dit : — Mon ami,
Tu es si hardi,
D'entrer dans ma chambre,
Quand je suis au lit.
Je t'y ferai prendre
En prison mener,
Dedans une chambre ;
J'en aurai la clé.

— Serais-tu cruelle,
A ton serviteur ?
Belle, si tu m'aimes,
Aurais-tu ce cœur ? [1]
— Je n' suis pas cruelle,
Ce n'est que douceur ;
Il faut être telle
Pour garder l'honneur.

— Si l'amour nous presse
De nous marier,
Faisons la promesse
De nous épouser.
L'amour est un charme
Quand on s'aime bien,
Belle, si tu m'aimes,
Ne me quitte point.

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme Victorine Bonnaud.*

Cette mélodie présente dans sa structure une remarquable symétrie ; une modulation en *si* mineur de 9 mesures encadrée par les 4 mesures initiales et les 4 mesures finales en *mi* mineur.



68. — Mie, ouvrez-moi donc la porte.



1. Ce cœur = ce triste courage = cette dureté.



(Bisser toujours le troisième vers.)

Un dimanche, après les vêpres,
En m'allant promener,
Vers ma bell' je suis allé.
Pour savoir si ell' [1] m'aimait.

— « Mie, ouvrez-moi donc la porte,
Belle, si vous m'aimez,
Car j'ai grand désir d'entrer,
La belle, pour vous parler.

Je suis votre amant, la belle,
(Ne l'entendez-vous pas ?)
Qui vous demande à parler.
Oseriez-vous refuser ?

— Non, je n'ouvre point ma porte,
Deux heures après minuit,
Qu'il en soit mon cher ami,
A qui ma foi j'ai promis.

La belle dans sa chambrette,
En se sortant du lit
La porte lui vient ouvrir
A qui sa foi a promis.

— Pierre, mon ami, Pierre,
L'anneau qu' tu as au doigt.
Je t'en prie, donne-le-moi ;
Je me souviendrai de toi.

— Prends-le donc, je te le donne,
En disant : « De ton cœur,
Je serai le serviteur ; *(bis)*
Tu n'en cherch'ras pas ailleurs. »

Qui en ont fait la chansonnette ?
Sont trois jolis garçons.
Le dimanche au cabaret,
En buvant du vin claret.

Abondance : *Communiquée par M. J. Crétin.*



69. — Le Galant rusé

ou Ah ! mon père, consolez-moi !



(On bisse ainsi chaque strophe.)

1. (Est couchée).

Ah ! mon pèr'. consolez-moi,
Ma maîtresse se marie.

— Ah ! tu ne sais pas, mon fils,
Il faut t'habiller en fille.

Va demander à loger
Chez le père de la belle.

— Bonjour, père Loisineau,
Logez-vous les demoiselles ?

— Qu'êt's-vous pour un' demoiselle
Qui passez la nuit seulette ?

— En passant par ces grands bois
Je viens d' perdre ma compagne.

— Entrez, mad'moiselle, entrez,
Vous couch'rez avec la servante.

— Une demoisell' comm' moi
Ne couche pas avec la servante.

— Entrez, Mad'moisell' entrez [1],
Vous couch'rez avec la fillette.

Quand il vient d'aller coucher [2],
La demoisell' n'veut point d'chandelle.

— Qu'êt's-vous pour un' demoiselle [3]
Qui ne veut point de chandelle ?

— Ah ! c'est la grand'peur que j'ai
De mettr' le feu à la chambre.

Quand il vient vers les minuit
Je lui parle d'amourette.

— Qu'êt's-vous pour un' demoiselle
Qui me parle d'amourette ?

— Ah ! ne parlez pas si fort ;
Je suis votre amant, la belle.

Le matin, en me levant,
Je vais faire un tour en ville.

— Bonjour, père Loisineau,
Me donnez-vous votre fille ?

— Ah ! ma fille n'est point pour vous ;
Mais pour un garçon de ville.

— Que vous la donniez ou pas
J'ai passé la nuit avec elle.

Si tu as passé la nuit,
Prends-la donc, je te la donne.

Massongy-Thonon : *Chantée par M. Ch. Mathieu et par Mme Clot. Servettaz.* — Habère-Lullin.

M. Ernault a retrouvé cette vieille chanson en Bretagne sous le nom de : « Le Clerc déguisé ». (Cf. *Mélusine*, t. VII, n° 6.)



70. — **Chère Eugénie, tu dors bien à ton aise.**



Var. :
1. Soupez, Mademoiselle, soupez,
2. Quand vient l'heure de coucher.
3. Quell' demoiselle est-ce çà ?



Chère Eugénie, tu dors bien à ton aise,
Tra la la la la la la la.
Chère Eugénie, tu dors bien à ton aise,
Tu n'entends pas ce que l'on dit de toi.
Eh oh ! Eh oh !

L'on dit souvent que tu n'es pas sincère,
Tu as charmé le cœur d'un officier.

— Si j' l'ai charmé je n'en suis pas la cause,
Car mes parents m'ont défendu d' l'aimer [1].

— Je m'en irai dans un bois solitaire,
Passer mon temps là haut sur un rocher.

Sur ce rocher, le rossignol y chante,
Soir et matin, dès la pointe du jour.

Il dit souvent dans son charmant langage :
« Les amoureux sont souvent malheureux ! »

Grand-Bornand : *Chantée par les jeunes gens et conscrits* ; Cruseilles ; Marin.

Cf. J. Ritz : *Ch. p. Hte-Sav.*, p. 43 (paroles).

On remarquera une parenté curieuse, par la communauté de certaines strophes et aussi une certaine ressemblance rythmique et mélodique, entre cette chanson et celle que nous avons recueillie au Châble :

Derrière chez nous, il y a t'une montagne.



2e Version mélodique.

71. — Lison, tu dors.



1. On trouve dans une version de Marin (Chablais), entre ce 3e couplet et le 4e, les 2 suivants :

Et mes parents auront beau m'y défendre
Jamais mon cœur ne cessera de l'aimer.

— Fais mon paquet, ma charmante maîtresse,
Fais mon paquet, car je veux m'en aller.

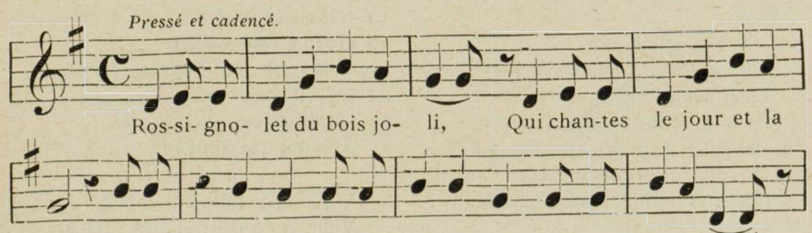


Marin (Chablais).

Ces 2 mélodies, l'une par sa cadence finale sur la dominante, l'autre par son caractère dolent, traduisent sous une forme expressive la plainte douce de l'amant, empreinte de résignation attristée.



72. — Rossignolet du bois joli.





1 Rossignolet du bois joli,
Qui chantes le jour et la nuit,
Voici le printemps
Qui est si charmant ;
Oh ! quel agrément !
Belle, il faut changer d'amant.

7 — Pourquoi changerais-je d'amant,
Moi qui en ai un des plus charmants.
Je lui ai donné
Ma fidélité ;
S'il en est constant
J' l'épouserai fidèlement.

13 Vous autres, filles de quinze ans,
Qui n'avez pas encore d'amant,
Vous les y verrez,
Vous les entendrez
Battre le pavé ;
Bell's, il faut vous préparer.

29 Vous autres, filles de vingt ans,
Vous qui avez beaucoup d'amants,
Quand vous les voyez
Vous les désolez,
Vous les chagrinez :
Belle, il faut les r'consoler.

25 Vous autres, filles de trente ans,
Vous avez passé votre temps ;
Vous l'avez passé,
Vous le passerez
Sans vous marier ;
Belle, il n' faut plus y penser.

31 Vous autres, filles qui dormez,
Nous somm' là pour vous réveiller.
Et préparez donc
La collation,
A ces bons garçons,
Avec le son du violon.

(Se chante à la place du précédent dans quelques régions (ex. : Vallée d'Abondance.)

37 Vous autres, filles qui dormez,
Nous sommes là pour vous réveiller ;
Nous vous apportons
La collation,
Liqueur et bonbons,
Avec l'air d'une bell' chanson.

43 Camarad's, jouons du violon.
En attendant, si nous buvons,
C'est à la santé
De nos bien aimées
Qu'il faut commencer.
Bell's, il faut nous marier.

50 — Vous autres, amants de la con- [trée,
Qui courez par tous les sentiers,
Oh ! la nuit s'en va,
Et le jour viendra,
Maman grondera ;
Amant, r'tirez-vous de là.

Héry-sur-Alby : *(Chantée par Mlles Folliet)* ; Etercy ; Habère-Lullin.

Cette sérénade, connue également dans les départements voisins de la Savoie et de l'Ain, paraît dériver d'une antique chanson de mai, très probablement associée autrefois à des coutumes aujourd'hui disparues. En certains endroits on la dit en quêtant, à la Passion.

Cf. : Tiersot : *Ch. pop. Alp.*, p. 238 et 433 = Ritz : *Ch. p. H.-S.*, p. 37.

Var. :

3-6 Oh ! le joli chant,
Oh ! qu'il est bien charmant,
Quel égaiement
Pour tous les amants !
6 Les fill's vont changer d'amant.
7-9 Oh ! pourquoi donc changer d'amant
Puisque le mien est si charmant ?
Je lui ai promis
ou : 9-12 Car il m'a promis
Sa fidélité,
Si j'étais constant,
D' m'épouser dans peu de temps.

11 S'il en est content.
15 Quand vous en aurez.
20 Vous qui avez tous les amants.
30 Bell' il faut vous r'consoler.
ou : Malheureuse vous serez.
50 Amants qui aimez la veillée.

Var. du 4e couplet :

Vous autres filles de 20 ans,
Vous qui avez tous les amants,
Ce soir nous viendrons ;
Nous apporterons
La collation
Avec le son du violon.



73. — 2e Version.



Vallée d'Abondance : Abondance, Vacheresse *(Communiquée par M. J. Cretin)*.

74. — Par un beau clair de lune.



(On bisse toujours les deux premiers vers.)

1 Par un beau clair de lune,
Un soir, après souper,
J'ai rencontré Julie
Revenant du marché.
Dessus son beau visage
Je voulus l'embrasser.

7 Passant devant sa porte,
Trois petits coups frappant :
« Ouvrez, ouvrez, Julie,
La porte à votre amant,
Qui revient d'Amérique ;
Sur un beau bâtiment. »

13 – Je n'ouvre point ma porte
Deux heures après minuit.
Je suis déjà couchée,
Mon pèr', ma mèr' aussi.
Entrez par la fenêtre,
Amant, si vous m'aimez.

19 — La f'nêtre est « barreaulée »,
Je ne puis pas passer.
Je suis couvert de neige,
Trempé jusqu'aux genoux ;
Voilà la récompense
Que j'ai reçue de vous.

25 Derrière chez mon père,
Y a t'un oiseau charmant,
Qui dit dans son langage :
« Amant, tu perds ton temps,
Amant, tu perds tes peines
D'y venir si souvent. »

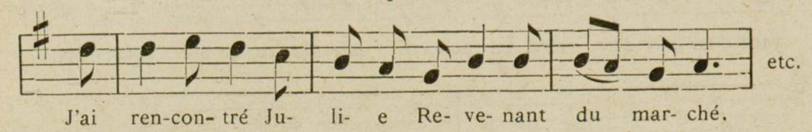
— Si j'ai perdu mes peines,
J'ai bien passé mon temps ;
Combien de fois, Julie,
Le soir, là, tous les deux,
Nous nous somm's amusés
Malgré tous les envieux.

Scionzier : *Chantée par ma mère et par Mme Elie Caux* ; Habère-Lullin ; Châtel ; Abondance.

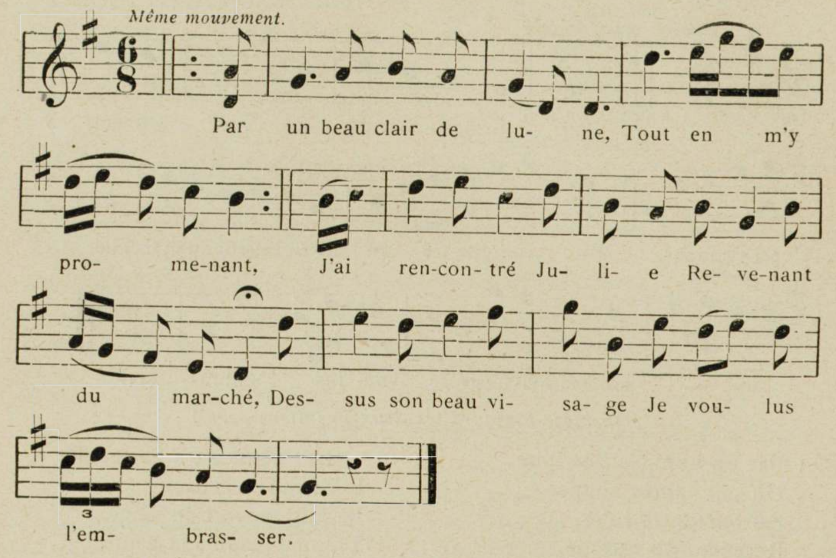
Cf. : J. Tiersot : *Ch. pop. A.*, p. 251 ; J. Ritz : *Ch. pop. Hte-S.*, p. 52.

Var. :
2 Tout en m'y promenant.
12 Son cœur est tout content.
17 Passez par la croisée,
19 La croisée est barrée,
24 Julie, que j'ai de vous.

Variante mélodique des 3e et 4e vers :



75. — 2me Version mélodique.



Saint-Jean-d'Aulps : *Chantée par M. J. Ramus.*

76. — La Rose au bois.

1re Version.



Mon père, aussi ma mère,
Ran tan plan, tra la la la la,
Mon père, aussi ma mère
N'ayant d'enfant que moi.

REFRAIN :

N'ayant d'enfant que moi,
La destinée, la rose au bois ;
N'ayant d'enfant que moi.

(Combiner ainsi après chaque strophe les deux vers avec la ritournelle : La destinée, etc.

M'achètent z'une robe, ran, etc.
Une robe de soie.

Puis on me la fait faire
Au grand tailleur du roi.

A chaque point d'aiguille :
« Ma mie, embrasse-moi. »

— C'est pas l'affaire aux filles
D'embrasser les garçons.

— Mais bien l'affaire aux filles
D' balayer les maisons.

Quand les maisons sont propres
Les amoureux y vont.

Ils « s'assient » sur le coffre
Et frappent du talon.

Et si le coffre « brinne » *(ou :* sonne)
Les amoureux s'en vont.

La mère les rappelle :
« Galants, revenez donc. »

Marin : *Chantée par Mlle C. Burnat.*



77. — 2me Version.



1 Mon pèr' m'envoie à l'école,
A l'école du roi ;
Le maître qui m'enseigne
Vient amoureux de moi.

REFRAIN :

Vient amoureux de moi,
La destinée, la rose au bois,
Vient amoureux de moi.

(Agencer ainsi après chaque couplet son dernier vers avec la ritournelle : La destinée, etc.

5 Il m'achète une robe,
Une robe de soie ;
Et je la porte coudre
Au grand tailleur du roi.

9 *Réunir les couplets 4 et 5 de la 1re version.*

13 *Réunir les couplets 5 et 6 de la 1re version.*

17 Ils dansent quatre à quatre
En faisant carillon ;
Et puis quand minuit sonne
Les amoureux s'en vont.

21 Ils s'en vont quatre à quatre
En frappant du talon ;
La mère sur la porte :
« Demain, revenez donc. »

Massongy ; Anthy ; Margencel.

Cf. : J. Ritz : *Ch. p. H.-S.* 100 ; J. Tiersot : *Ch. p. A.*, 259 (texte).

Var. : 18 En frappant du talon.
21-22 Quand les maisons sont pauvres (ou sales).
Les amoureux s'en vont.



78. — Le long du bois.



Le long du bois, je me promène,
Le long de ce grand bois charmant ;
Jamais je n'avais renscontré
Une si tant belle brune ;
Jamais je n'avais renscontré
Une si rare beauté.

Oh ! je lui dis : « La jeune belle,
N'as-tu pas d'amitié pour moi ?
N'as-tu pas d'amitié pour moi
Après tant de promesses ?
N'as-tu pas d'amitié pour moi
Après m'avoir promis la foi ? »

La bell' qui a le cœur si tendre,
Les larm's lui coulent dans les yeux ;
Et moi qui suis jeune garçon,
Je m' suis approché d'elle ;
Je mis la main sur ses genoux :
« Tendre cœur, r'consolons-nous. »

— Comment veux-tu que j' me console ?
Tous les amants sont des trompeurs.
Tous les amants sont des trompeurs,
Grands amuseurs de filles.
Toi, tu peux bien m'en faire autant,
Moi, j'en serai sans amant.

Celui qui n'a qu'une maîtresse
Ne fait pas l'amour quand il veut.
Celui qui en a cinq ou six
Il en a pour la semaine.
Il en a une dans son cœur,
Les autres cherchent ailleurs.

Saint-Jean-d'Aulps : *(Ch. par M. J. Ramus).*

Dans les accords, la ligne supérieure indique la contrevoix.



79. — Sérénade

ou : Réveillez-vous, belle endormie.



Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous, car il est jour ;
Mettez la tête à la fenêtre,
Vous entendrez parler d'amour.

C'est votre amant, la jeune belle,
Qui désire de vous parler.
Il est là-haut, dans sa chambrette,
Dessur son lit prend du repos.

Dedans les mains tient une lettre,
C'est pour en faire un testament ;
Je donnerai à ma maîtresse
Tout ce que j'ai de plus charmant.

Car tout garçon qui part en guerre
Ne doit penser se marier ;
Il doit penser à sa giberne,
Toujours l'épée à son côté.

Saint-Jean-d'Aulps : *Ch. par M. J. Ramus.*

Il s'agit ici d'une sérénade combinée avec un prochain départ pour la guerre l'amant n'intervient pas ; c'est probablement le rossignolet qui chante ainsi sous la fenêtre de la belle.

Dans les accords, la ligne supérieure indique la contrevoix.



COMPLÉMENTS

80. — Rossignolet

ou : Les Amants en fuite.

Rossignolet sauvage,
Rossignolet du bois,
Va-t'en dire à ma mie
Que j'irai la voir
Tous les samedis au soir.

Le samedi soir,
L'amant n'y a pas manqué ;
Il lui dit : « Bonjour, ma mie,
Allons nous y promener
Tout le long de ces beaux prés. »

« Batelier de rivière,
Batelier de ruisseau,
Passez-nous la rivière,
Passez-nous la promptement,
Moi et mon fidèle amant. »

— Pour passer la rivière
Faut avoir de l'argent.
Faut avoir cinq cents livres
Ou cinq à six cents francs,
Pour la passer promptement.

— Asseyons-nous à l'ombre,
Asseyons-nous ici.
A l'ombre de ces grands arbres
Asseyons-nous ici ;
En y regrettant le pays.

Faut quitter père et mère,
Frère, sœur et parents,
Faut quitter père et mère,
Frère, sœur et parent,
Pour y plaire à son amant.

Vacheresse.



TROISIÈME GROUPE.

IMPATIENTS DÉSIRS DE MARIAGE.

LES FILLES :

Mârĕ, marĭâ-mĕ çti an,
Lĕ tin mĕ durĕ, durĕ, durĕ,
Mârĕ, marĭâ-mĕ çti an,
Lĕ tin mĕ durĕ, durĕ tan.

LES GARÇONS :

C'est un paradis sur terre que d'être « guerçons »,
Marié, y a trop-z-à faire, je vous en réponds.

L'impatient désir d'aimer et d'être aimé constitue le thème d'un certain nombre de CHANSONS D'AMOUR curieuses et plaisantes. Dans leur ensemble, elles présentent un contraste intéressant avec celles qui expriment les VICISSITUDES DE L'AMOUR : dans celles-ci, en effet, ce n'est que : pessimisme, « mal d'amour », mélancolie et tourments ; d'autre part, au contraire, c'est la passion ardente, insouciante et heureuse dans son élan enthousiaste ; c'est le désir le plus confiant d'un bonheur entrevu.

Au fond, dans ces dispositions si opposées qu'exprime la chanson, c'est toujours la vérité que nous retrouvons, parce qu'entre ces deux termes extrêmes s'échelonne la gamme nuancée de tous les sentiments humains qui procèdent de l'infinie variété des tempéraments. — La muse populaire a mis en scène, tantôt les amoureux « tant pis », pour qui tout est sujet de malaise et d'inquiétude, tantôt les amoureux « tant mieux », qui voient tout en beau, et se plaisent à trouver dans l'amour un suffisant excédent de bien et de joie.

Cependant, nous ferons observer que dans les pièces qui vont suivre, ce sont les jeunes filles qui, surtout, sont impatientes « d'entrer en mariage ». Les garçons seraient plutôt des amoureux « tant pis », très peu pressés, comme nous l'avons vu à propos des VICISSITUDES D'AMOUR. Et à ce propos, il nous revient à l'oreille le vieux refrain favori d'un tailleur d'habits ambulant :

C'est un paradis sur terre que d'être « guerçon » (garçon).
Marié, y a trop-z-à faire, je vous en réponds.

Ainsi, d'une part, la chanson expose abondamment les peines de cœur ; d'autre part, elle montre l'empressement

avec lequel on aspire à l'amour. C'est que l'inéluctable loi de l'attraction est souveraine :

> Le papillon retourne à la chandelle,

dit la chanson et, malgré certain pessimisme :

> N'y a rien de plus charmant
> Que les filles et leurs amants.

Les tourments que la chanson annonce ne sont pas pour les effrayer ;

> Mal d'amour n'est pas grand chose,
> Et les filles l'aiment beaucoup ;

disent malignement les garçons ; à quoi celles-là ripostent :

> Et les garçons n'en sont fous.

Et peut-être bien, même, que dans ces tourments, les uns et les autres goûtent quelque âpre jouissance. Si les épreuves n'étaient réservées qu'aux amants, nous pourrions voir là une survivance des traditions poétiques du moyen âge.

« Les trouvères ont proclamé l'utilité de la souffrance d'amour, joyeuse et chère souffrance qui est à l'origine de toute joie... Dans son pèlerinage d'amour, dans la longue suite d'épreuves qu'il doit traverser, de belles actions qu'il doit accomplir pour se rapprocher de sa dame, se rendre meilleur et valoir davantage, le chevalier monte les degrés de la perfection et, quand il y est parvenu, il est le « fin ami », digne peut-être de recevoir la récompense de tant d'efforts [1]. » Ainsi la souffrance sanctifierait l'amour et en ferait le mérite.

*
* *

C'est la jeune fille que la chanson montre la plus impatiente d'aimer ; de tous les spécimens que nous avons recueillis sur le présent sujet, un seul montre dans une scène lourdement comique des garçons suppliant à genoux leur père de les marier :

> Père, vous ne savez pas
> Combien l'amour nous presse.
> . . . .
> Donnez-nous chacun une épous'.

Le génie populaire a imaginé sur le thème du désir d'amour des situations et des dénouements variés. Voyons tout d'abord le cas où la jeune fille n'est pas courtisée.

---

1. P. Aubry : *Trouvères et Troubadours*, p. 100 ; Alcan., Paris, 2ᵉ édit., 1910.

De très bonne heure, le besoin d'aimer s'élève en son cœur, si impérieux que, renversant les rôles habituels, c'est elle-même qui fait des offres d'amour et intrigue pour se pourvoir d'un amant. Sur cette donnée repose une chanson des plus originales : *Les Filles de X...* [1], très répandue dans toute la région savoyarde.

Les filles de X..., dédaignées par les garçons de l'endroit, sont résolues à vaincre cette indifférence. Elles chargent le curé de lire au prône une lettre proclamant leur désir de mariage :

Au sermon n'y a pas manqué ;
Le curé l'a publiée :
« Ecoutez tous, garçons, je vous en prie,
C'est que les filles d'Héry
Veulent qu'on les marie. [2] »

Mais cette publicité et cette pression, pour ingénieuses qu'elles soient, restent inefficaces devant l'obstination des jeunes gens qui n'aiment pas ces « filles coquettes », ces « chiffonnières » et s'en gaussent plus que jamais.

Plus âgée, la jeune fille désespère de jamais connaître les joies de l'amour, quoiqu'elle s' « arrange très bien », et porte le « chignon frisé ». Aiguillonnée de désir et de regret à la vue des couples heureux, elle se lamente :

Je vois mes camarades,
Ont tout's des bons partis ;
S'en vont en promenade
Avec leurs bons amis.
....
Et moi, je les regarde
Toujours en soupirant :
« Va t'y promener seule
Quand tu n'as pas d'amant ! »

La chanson le dit :

N'y a pas de plus grand tourment
Qu'une fille sans amant.

*
* *

Si, au contraire, la jeune fille est courtisée, elle a hâte d'obtenir l'approbation de ses parents ; elle leur livre son secret ; c'est la mère surtout qu'elle prend pour confidente de ses sen-

1. Ordinairement, le nom de l'endroit se termine par *y* ou *it* : Héry-Chez Liaudit, Etercy, Lully, Vongy, etc.
2. V. *Ch. d'Amour*, 3e groupe : *Les Filles d'Héry*.

timents les plus intimes. Plus ou moins directement, elle pose la question :

Un jour, dit à sa mère : « Vous n' savez pas ;
J'ai-t-un mal de tête qui n' me plaît pas.
. . . .
Point de médecine, point de saignée au bras ;
Je vous dis : « Ma mère, il m'y faut un amant.
. . . .

Maman, je voudrais
Vous dire quelque chose ;
Mais je n'ose,
. . . .
L'amour m'y gêne
A chaque instant.
. . . .
Mère, il m'y faut un amant
Absolument !

Disons en passant que la mélodie de ce dernier vers en particulier traduit avec justesse cette impérative exigence.

Le plus souvent, la mère essaye de détourner sa fille du mariage ; alors la discussion s'engage entre elles ; celle-là conseille, gourmande, menace; celle-ci réplique et tient tête avec une effronterie dont le pittoresque désarme et fait oublier à quel point ce langage brave le respect filial. Les dialogues sont très animés ; si le dénouement n'est pas toujours indiqué, il est clair néanmoins que la mère n'a pas souvent raison de l'amour osbtiné.

Glanons à travers ces réparties :

Mère, ne criez pas si fort ;
Ne dites rien à mon père,
Car si j'aime les garçons
J' n'en suis point la première.
. . . .
— Comment, reprend la mère,
Tu n'as pas quinze ans d'âge,
Et tu parles déjà d'amant !

Mais, quatorze, quinze ans, c'est déjà « l'âge d'amour », qui confère traditionnellement à la jeune fille le droit de laisser pousser la « plante verte » au cœur. Et puis, la jeunesse n'a qu'un temps ; il faut en profiter, « cueillir la fleur dans sa saison ».

Mère, vous savez bien
Que le printemps se passe ;

Le printemps revient tous les ans,
Mais la beauté s'en va-t-en champ [1].

N'est-ce pas l'idée si poétiquement exprimée par Ronsard !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
Comme à toute fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté [2].

La mère s'étonne que sa fille qui a tout pour être tranquille et heureuse au foyer paternel, aille au-devant des soucis :

N'as-tu pas tout pour tes soins ?

....
De jolis bas de soie
Pour bien finioler,

. ...
Garde-robe en noyer,
Beau miroir doré,

. ...
.... Les repas
Les plus délicats,
En perdrix, en volailles ?

Mais tous ces bonheurs sans l'amour ne sont pas du bonheur !

Mon lit est joli,
Il manque un mari.
Voilà la garniture.
Mon lit est charmant ;
Il me manque un amant ;
Voilà mon sentiment.

Et puis après tout :

Papa étant votre amoureux,
Vous n'êtes pas restée fille.

La mère insiste sur les charges du ménage qu'elle évoque — aussi inutilement d'ailleurs — dans un réalisme décevant.

La chanson : *Marě, marĭâ-mě çti an* [3], qui développe ce thème, est des plus savoureuses en son patois. La jeune fille veut épouser un garçon pauvre. C'est un crève-faim, dit la mère, et elle agite le spectre de la misère inévitable ; les privations, les souffrances qui attendent nos amoureux sont complaisamment détaillées.

---

1. S'en va-t-en champ, image populaire = disparaît, s'efface.
2. Ronsard, I, 17 : *Ode à Cassandre*.
3. V. *Ch. d'Am.*, 3e gr. et aussi Despine : *Recherches*, 106.

Mais qu'importe s'ils sont riches d'amour !

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

Pas de lit ? — Ils dormiront sous la cheminée.

Pas de draps ? — Ils coucheront dans un sac (ou comme les chats).

Pas de bois ? — Ils fendront les tonneaux.

Pas de pain ? — Mais le *matafan* [1] y suppléera !

Et, tenace, l'amoureuse redit inlassablement son désir à la fin de chaque strophe où il revient comme un leit-motiv :

Marĕ, marĭâ-mĕ çti an !

Et c'est par là que s'achève la discussion qui laisse à la jeune fille le dernier mot :

Marĕ, marĭâ-mĕ çti an,
Le tin më durĕ, durĕ, durĕ.
Marĕ, marĭâ-mĕ çti an,
Le tin më durĕ, durĕ tan !

* * *

Tantôt les parents cèdent ; le père est généralement le moins entêté et le plus indulgent pour sa fille et parfois son consentement volontaire a l'air d'une bénédiction :

Mariez-vous donc tous deux,
Et sois femme sage.
Dans votre ménage
Soyez bien heureux.

Tantôt ils atermoient, cherchent à gagner du temps ; l'amoureuse insiste ; l'argument est des plus comiques :

Encore un an, ça n' se peut guère ;
N'en faut parler à mes amants,
Je ne sais qu'en faire !

Si avec une telle obstination, elle n'a pas gain de cause, elle fait appel à la secourable intervention mystique de la Vierge : le merveilleux chrétien vient ainsi amplifier la chanson :

Hélas ! la pauvre fille
A l'église s'en va pleurant,
Implorer la Vierge Marie
Pour que son papa la marie
A sa fantaisie.

---

1. *Matafan* (mate-faim), galette savoyarde ; il est à peine besoin de traduire ce terme que nos compatriotes de Paris ont rendu si populaire par leur traditionnel banquet annuel.

Et ce n'est pas en vain ; voyez ce dénouement si naïvement gracieux :

Alors son petit frère,
De pas à pas va la suivant :
« Rentourne-toi, ma sœur jolie,
Notre papa te mariera
A ta fantaisie. »

Quand les parents sont résolus à briser toute résistance, ils douchent leur fille en la menaçant de l'enfermer au couvent :

Que dis-tu là, petite effrontée ?
Tu as le cœur encore trop tendre ;
Je te mettrai dans un couvent,
Là, tu n'auras pas besoin d'un amant.

Une chanson du Haut-Chablais : *La Fille du Riche*, a pour thème les imprécations de l'amoureuse mise au cloître :

Maudites soient muraille
Et pierres de taille,
Et les maçons qui l'ont bâtie
Si haut que je n'en peux sortir !

....

Maudite soit la toile
Qui a fait mon voile,
Et les ciseaux si rigoureux
Qui ont coupé mes longs cheveux !

....

Maudite soit l'étoffe
Qui fait ma robe,
Et le cordon de saint François
Qui fait trois fois le tour de moi !

Dans une autre pièce, l'élément romanesque entre en jeu pour prévenir ce dénouement : Le soir même où la belle a été menacée de claustration, elle est enlevée par son amant. Arrivée à Lyon elle écrit à ses parents une lettre toute radieuse où elle pense justifier et excuser son acte par le tableau de son bonheur :

Venez me voir dans mon château ;
Dedans Lyon n'y en a pas d'aussi beau.

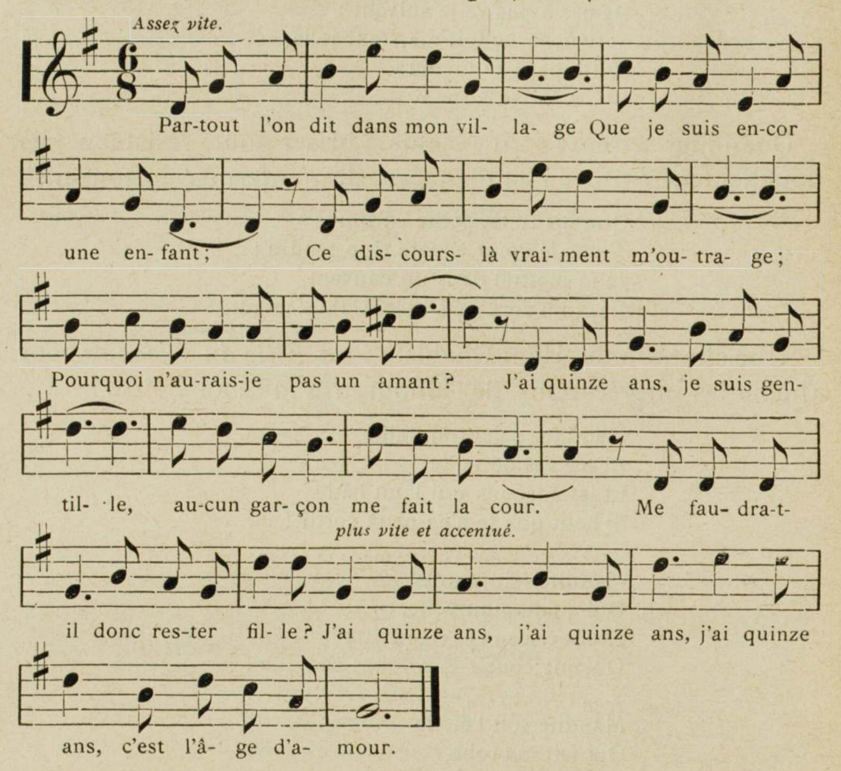
La chanson tient décidément le parti des amoureux. C'est le père sévère, lui-même, qui tire la moralité de l'événement :

Pères et mères qu'avez des enfants,
Sur mon malheur, prenez exemple ;
Quand on n' veut pas les marier
Leurs amants veulent alors les emmener.

Donc,.....

81. — J'ai quinze ans, c'est l'âge d'amour

ou Les Filles de quinze ans.



1 Partout l'on dit dans mon village
Que je suis encore une enfant ;
Ce discours-là vraiment m'outrage,
Pourquoi n'aurais-je pas un amant ?
J'ai quinze ans, je suis gentille,
Aucun garçon me fait la cour,
Me faudra-t-il donc rester fille ?
J'ai quinze ans, *(ter)* c'est l'âge d'a-
[mour.

9 Lucien, c'est celui que j' préfère,
Lui seul au bal me fait danser ;
Je n' lui serais pas trop sévère,
Pourquoi voudrait-il pas m'aimer ?
Si dans mon cœur il pouvait lire,
Que je serais heureuse un jour !
Pourtant mes yeux semblent lui dire :
« J'ai quinze ans, *(ter)* c'est l'âge
[d'amour. »

17 Aujourd'hui toutes mes compagnes
Ont fait choix de leurs amoureux ;
Et je les vois dans la campagne
Se promener de deux à deux.
D' leur bonheur, je suis jalouse,
Ah ! oui, vraiment, j'attends mon tour ;
J'attends que mon Lucien m'épouse,
J'ai quinze ans, *(ter)* c'est l'âge d'amour.

Héry-sur-Alby : *Chantée par Mme Folliet.* — Lully-Châtel *(Mlle Marchand ; Mlle Baud).*

Cette mélodie se présente sous un aspect assez moderne.

Var. : 3 ...... m'enrage
ou : me rend malade
5 Je suis jeunette, je suis jolie,
7 Pourtant, je n' veux pas rester fille,
10 Je voudrais bien le marier.
15 Et c'est pourquoi j'ose lui dire.



82. — Les Filles d'Héry [1]



A Héry, ce petit bourg,
Des fillett's, y en a beaucoup.
Il y en a des petit's et des grandes,
Qui veulent se marier.
Personn' ne les demande.

Les filles se sont rassemblées,
Une lettre ont composée.
Ell's l'ont portée, l'dimanche à la grand'
[messe :
« Tenez, Monsieur l' Curé,
Publiez cette lettre. »

Au sermon n'y a pas manqué ;
Le Curé l'a publiée :
« Ecoutez tous, garçons, je vous en
[prie,
C'est que les filles d'Héry
Veulent qu'on les marie. »

Les garçons s' sont rassemblés,
Au cabaret sont allés :
« Amis, buvons, faisons réjouissance;
Car les filles d'Héry
Ont bien le temps d'attendre. »

Les fill's se sont rassemblées,
A Annecy elles sont allées ;
Ell's ont ach'té des rubans et dentel-
[les,
Et des mouchoirs brodés
A la mode nouvelle.

Les garçons s' sont rassemblés :
« Nous pouvons nous en moquer,
De ces chiffons, de ces filles si fières,
Car nous les connaissons
Toutes pour des chiffonnières.

Les rubans qu'ell's ont ach'tés
Valent mieux que les poupées.
Ils val'nt bien plus, ils coûtent davantage,
Tout's nos filles d'Héry
N'ont pas grand mariage. »

Héry : *Chantée par M. Folliet.* — Etercy, Thonon-les-Bains, Lully, Saint-Jean-d'Aulps.

---

1. Le titre varie naturellement avec les localités :
Les filles de chez Liaudit (Héry). — Les filles d'Etercy. — Lully. — Vongy, etc.

Chanson satirique très connue dans les deux Savoies. (Cf. J. TIERSOT : *Ch. pop. Alpes*, p. 211.)

Var. : 1-2 A Héry, en vérité
Y a des fill's à marier.
18 Buvons, trinquons, chers Camarades, ensemble.
23 ..... coiffures et dentelles.



83. — Les Filles du quartier
ou Désirent tant de se marier !



Les filles du quartier
En sont belles et brillantes !
Désir'nt tant (tout's) de se marier,
Mais elles n'ont pas de bien aimés.

« Mère, vous savez bien
Que le printemps se passe ;
Le printemps revient tous les ans,
Mais la beauté s'en va t'en champ ! »

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme Vict. Bonnaud.*



84. — Mârĕ, mariâ-mĕ ç'ti an.





Refrain

« Mârĕ, marïâ-mĕ ç'ti an,
Lë tin më durĕ, durĕ, durĕ,
Mârĕ, marïâ-mĕ ç'ti an,
Lë tin më durĕ, durĕ tan ! »

— Ma flïë, no n'in pwên dë li,
— Mârĕ, dë li, Jésu, dë li,
Mon Dïu, dë li ;
No no ptĕrin to dou p' la ci :
Mârĕ, marïâ-mĕ !

— Ma flïë, no n'in pwên dë bwë,
— Mârĕ, etc.
No z'éclïap'rin to n'tro tonë.
Mârĕ, etc.

— Ma flïë, no n'in pwên dë dra.
— Mârĕ, de dra, etc.
No no ptĕrin d'dïên on gran sa.
Mârĕ, etc.

— Ma flïë, no n'in pwên dë pan.
— Mârĕ, etc.
A bë, no bdïërên d' matafan.
Mârĕ, etc.

Cusy : *Chantée par Mlle Antoinette Grosjean.*

Cf. Tiersot : *Ch. pop. Alpes*, 302 ; Despine : *Recherches*, 106 (texte très complet).

Traduction : « Mère, mariez-moi cette année, — Le temps me dure, dure, dure ; — Mère, etc., — Le temps me dure, dure tant.

— Ma fille, nous n'avons point de lit, — Mère, de lit, Jésus, de lit, — Mon Dieu, de lit, — Nous nous mettrons tous deux sous la cheminée. — Mère, mariez-moi.

— Ma fille, nous n'avons point de drap. — Mère, de drap, Jésus, etc. — Nous nous mettrons dans un grand sac. — Mère, etc.

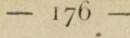
— Ma fille, nous n'avons point de bois. — Mère, de bois, etc. — Nous fendrons (ferons du bois avec) tous nos tonneaux. — Mère, etc.

— Ma fille, nous n'avons pas de pain. — Mère, etc. — Eh bien ! nous mangerons du matefaim. — Mère, etc.



85. — **Chanson des Filles à marier.**







Chantons la chanson des filles
Qui veulent se marier :
« Oh ! ma mère, on entend dire
Par la ville, par la ville,
Qu'il m'y faudrait un amant,
Très promptement.

Variante du 1er couplet (Thonon-les-Bains).

Chantons la chanson des filles ;
Quand ell's veul'nt se marier,
Ell's s'en vont bas par la ville.
Elles rient, elles badinent :
« Mère, il m'y faut un amant,
Absolument ! »

— Tais-toi donc, petite sotte,
Tu n'as pas encore quinze ans ;
Une fille à votre âge,
(Soyez sage, soyez sage)
Jusqu'à l'âge de vingt ans,
N'a pas d'amant !

— A vingt ans, si j'en suis morte
J' n'aurai pas besoin d'amants !
Y a là bas un gentilhomme
Qui me dit : « O, ma mignonne,
Voudrais-tu te marier
Sans retarder ? »

— Prends-y garde, ô ma fille,
Ces garçons sont si trompeurs !
Les amants sont des volages
Quand ils parlent de mariage.
Les amants sont des trompeurs,
Dedans leur cœur.

— Tais-toi donc, ma bonne mère,
Tu n' sais pas c' qu'il m'a promis.
M'a promis son cœur en gage ;
Oui, je l'aurai en mariage ;
Mère, il m'a promis son cœur ;
Oh ! quel bonheur !

Variante du 5e couplet (Vacheresse).

— Oh ! non, mère, pas cet homme ;
D' la manièr' qu'il m'a parlé !
M'a promis son cœur en gage,
Oui, je l'aurai en mariage.
Il est gravé dans mon cœur
Oh ! quel bonheur !

Couplets finals de la version de Vacheresse :

— Tiens, ma fille, voilà cent francs
Pour t'y conduire au couvent,
— Avec cette belle somme
J'achèterai bien un homme
Qui me rendra le cœur content
Assurément.

— Tiens, ma fille, voilà la route
Pour t'y conduire au couvent.
— Ma mère, voici la mienne ;
Qu'elle me prenne, qu'elle m'emmène,
Qu'elle m'emmène au régiment
Vers mon amant !

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme Vict. Bonnaud.* — Vacheresse, Héry-sur-Alby.



86. — La Fille de Lyon.



On bisse ordinairement les deux p. emiers vers.

1 C'est une fille de Lyon :
Grand Dieu qu'elle en est amoureuse !
Est amoureus' d'un jeun' garçon. .
Il y a longtemps que l'amour ils se font.

5 Mais quand son père s'en aperçut
Que sa fille était amoureuse :
« L'on m'a bien dit, ma chère enfant,
Bien des fois que tu avais un amant. »

9 — Oh ! oui, mon père, ç'la est bien vrai ;
Il y a longtemps que mon cœur l'aime ;
Si vous voulez me l'accorder,
En mariage, oh ! oui, je le prendrai !

13 — Que dis-tu là, p'tite effrontée,
Tu as le cœur encore trop tendre,
Je te mettrai dans un couvent ;
Là, tu n'auras pas besoin d'un amant.

7 Quand la belle entendit cela,
Ell' mit les deux genoux à terre.
Genoux à terre, les larmes aux yeux,
Disant adieu à son cher amoureux !

21 Son cher amant entend cela :
« Ne te chagrine pas, la belle ;
Je reviendrai après souper,
Ce soir, la belle, je t'emmènerai ».

25 Quand il vient vers onze heures, minuit,
Son cher amant frappe à la porte :
« Mets les plus beaux de tes habits,
La bell', nous allons partir pour Paris. »

29 Et quand la bell' fut à Paris,
Ecrivit une lettre à son père :
« Venez me voir dans mon château ;
Dedans Lyon, n'y en a pas d'aussi beau. »

33 Pères et mères qu'avez des enfants,
Sur mon malheur, prenez exemple :
Quand on n' veut pas les marier
Leurs amants veul'nt alors les emmener.

Abondance : *Communiquée par M. J. Cretin.*

Var. : 11 Et si vous me le permettez,
14 Tu es, ma fille, encore trop jeune.
15 Je t'y ferai mettre au couvent.



87. — La petite Brunette amoureuse.



La petite brunette,
Oh ! qu'elle a bien les yeux brillants !
« Vous êtes belle tout comme un ange;
Vous attirez tous les amants
Dedans votre chambre. »

— Si j'en suis toute belle,
Père z'et mèr', mariez-moi.
J'ai quatorze ans et davantage.
Père z'et mèr', mariez-moi,
Car mon temps se passe.

— Oh ! ma pauvre fillette,
Il faut attendre encore un an.
— Encore un an, ça n'se peut guère [1],
N'en faut parler à mes amants,
Je ne sais qu'en faire.

Hélas ! la pauvre fille,
A l'églis' s'en va en pleurant,
Implorer la Vierge Marie,
Pour que son papa la marie
A sa fantaisie.

1. *Var. :* Ça n' peut pas s' faire.

Alors, son petit frère
De pas à pas va la suivant :
« Rentourne-toi, ma sœur jolie,
Notre papa te mariera
A ta fantaisie. »

Héry-sur-Alby : *Chantée par Mme Folliet.*



88. — Lamentations d'une Fille de trente ans.



Lorsque j'étais petite,
Je m' disais tous les jours :
« Mon temps passe bien vite ;
Je serai grande un jour. »

Ma mère me chagrine ;
Ell' me dit tous les jours :
« Marie-toi, ma fille,
Tu seras mère un jour ! »

Et moi, je la regarde
Toujours en soupirant :
« Marie-toi donc seule,
Quand tu n'as point d'amant ! »

Je vois mes camarades
Ont tout's de bons partis ;
S'en vont en promenade
Avec leurs bons amis.

Et moi je les regarde
Toujours en soupirant :
« Va t'y promener seule
Quand tu n'as point d'amant ! »

Le matin quand j' me lève,
Je m'arrange très bien ;
Je soigne ma toilette,
Mais çà n' me sert à rien.

Je sais lire et écrire,
Encore bien mieux danser ;
Malgré toutes ces parures,
Je reste à marier.

Me voilà fille faite,
A trente ans parvenue,
Je reste encore fillette [1] ;
Je n' l'aurais jamais cru ! »

Héry-sur-Alby : *Chantée par Mme Folliet.*

Autres couplets tirés d'une version d'Etercy :

C'est une jeune fille
Qui a subi le sort.
Chagrin de rester fille
Lui causera la mort.

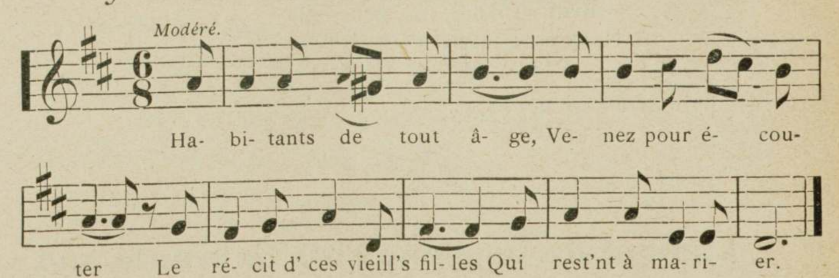
« Je m'en vais à la messe,
Mon chignon bien frisé ;
Malgré tant de promesses
Je reste à marier. »

Etercy : *Mlle Françoise et M. Jacques Bouvier.*

Le premier est placé en tête, en guise d'exposition ; le second est visiblement une variante du 7e ci-dessus.

1. *Var.* : Me faut rester fillette. (Etercy.)

89. — La Chanson des vieilles Filles.



Habitants de tout âge,
Venez pour écouter
Le récit d' ces vieill's filles
Qui restent à marier.

— Le matin quand j' me lève
Je m'habille fort bien ;
Et tout en m'habillant
Je pense aux amants !

Je port' la tête droite,
Les yeux modestement ;
Je n'en suis pas la cause
Si je n'ai pas d'amant.

Réponse narquoise des garçons :

— Ell's port'nt la crinoline,
Les ch'veux à tire-bouchons ;
Ell's ont de belles mines,
Ell's port'nt de blancs jupons.

Si la bouteille se casse,
On pourra la changer ;
Si la femme est méchante,
Il faudra la garder.

Féternes : *Chantée par M. Forestier.*



90. — Jeune Amoureuse.



J'ai mis un' fille à mon bonheur ;
Ell' se trouva trop jeune ; c'est mon malheur.
Elle est jeune et si belle ;
Ses yeux sont faits à la douceur ;
Jamais point qu'elle
N'aura mon cœur.

Son pèr' veut pas la marier ;
Oh ! quel malheur pour moi, si vous le saviez !
Une fille à son âge,
Qui a de quinze à dix-huit ans,
N'est-ce pas dommage
D'attendre tant !

« Belle, pour ta fidélité,
Je veux te donner un tendre et doux baiser
Dessus ton blanc visage. »
— Mon cher amant, viens donc danser,
Que l'on s'embrasse
Pour mieux s'aimer.

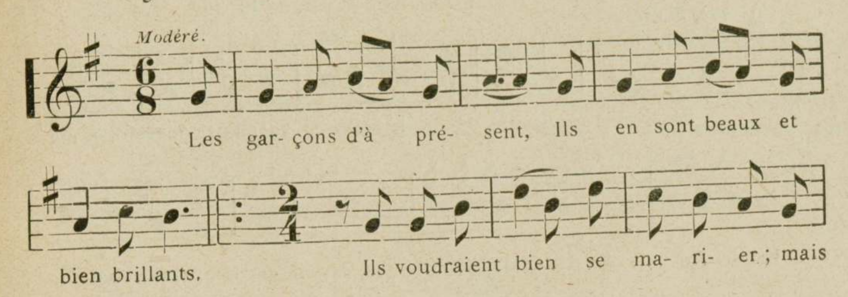
– Belle, pour ta fidélité,
Quand mêm' tu es bien jeune, je t'attendrai.
— Amant, répondit-elle,
Tu ne m'attendras pas longtemps,
L'amour m'y gêne
A chaque instant.

Ceux qui composèr'nt la chanson
Ce sont trois beaux lurons, trois jeunes garçons.
L'ont faite et l'ont chantée
Le soir, allant s'y promener,
Tenant leurs mies
A leurs côtés.

Etercy : *Chantée par Mlle E. Delavy.*



91. — Les Garçons d'à présent.





On bisse les derniers vers.

1 Les garçons d'à présent
Ils en sont beaux et bien brillants ;
Ils voudraient bien se marier ;
Mais ils n'ont pas de bien-aimée !

5 Les garçons impatients
Ils en parlent à leurs parents :
« Grand Dieu ! nous sommes à vos genoux.
Donnez-nous chacun une épous' ! »

9 Leur père qui est auprès d'eux :
« Prenez patience, mes garçons,
Vous êtes beaux et bien rasés ;
Vous n' rest'rez pas à marier. »

13 — Père, vous n' savez pas
Combien l'amour nous presse, hélas ;
Il y a bien eu femme pour vous,
N'y en aura-t-il pas pour nous !

17 Et quand l'on voit passer
Toutes ces brav's et jeunes filles ;
Toutes trop fières et sans rien nous dire,
Cela nous fait très bien pleurer.

Châtel : *Chantée par Mlles Marchand-Revers.*

Var. : 5 Ils en font un concours.
6 Ils en form'nt un grand cercle.



92. — Marions-nous, ma belle Rose.





On bisse le premiers vers. Le quatrième répète le second.

Marions-nous, ma belle Rose,
Marions-nous, car il est temps,
Ma belle Rose,
Marions-nous, car il est temps,
Belle Rose du printemps.

— Comment veux-tu que j'm'y marie?
Je suis engagée pour un an (1),
Ma belle Rose,
Je suis......,
Belle Rose du printemps.

— Combien te donne-t-on pour gage?
— L'on me donne cent francs par an,
Ma belle Rose,
L'on......,
Belle Rose du printemps.

— Oh! ces cent francs c' n'est pas [grand'chose ;
Je t'en donn'rai quatr' fois autant,
Ma belle Rose,
Je t'en......,
Belle Rose du printemps.

Tu coucheras avec ma mère,
Et avec moi le plus souvent,
Ma belle Rose,
Et avec......,
Belle Rose du printemps.

— Je ne couche avec aucun homme,
Que je n' sois mariée avant,
Ma belle Rose,
Que je......,
Belle Rose du printemps.

Que l'on ne m'amène à l'église,
Accompagnée d' tous mes parents,
Ma belle Rose,
Accompagnée......,
Belle Rose du printemps.

Et la couronne sur la tête,
Il n'y a rien d'aussi charmant,
Ma belle Rose,
Il n'y a rien......,
Belle rose du printemps.

Châtel : *Mlle Marchand-Revers.*

Cf. Tiersot : *Ch. p. A.*, 268 ; Ritz ; *Ch. p. Hte-Sav.*, 45.
Notre version diffère de ces deux-là par sa cadence finale sur la tonique, tandis qu'elles s'achèvent sur la dominante.

---

(1) *Var. :* Je suis à maître pour un an.

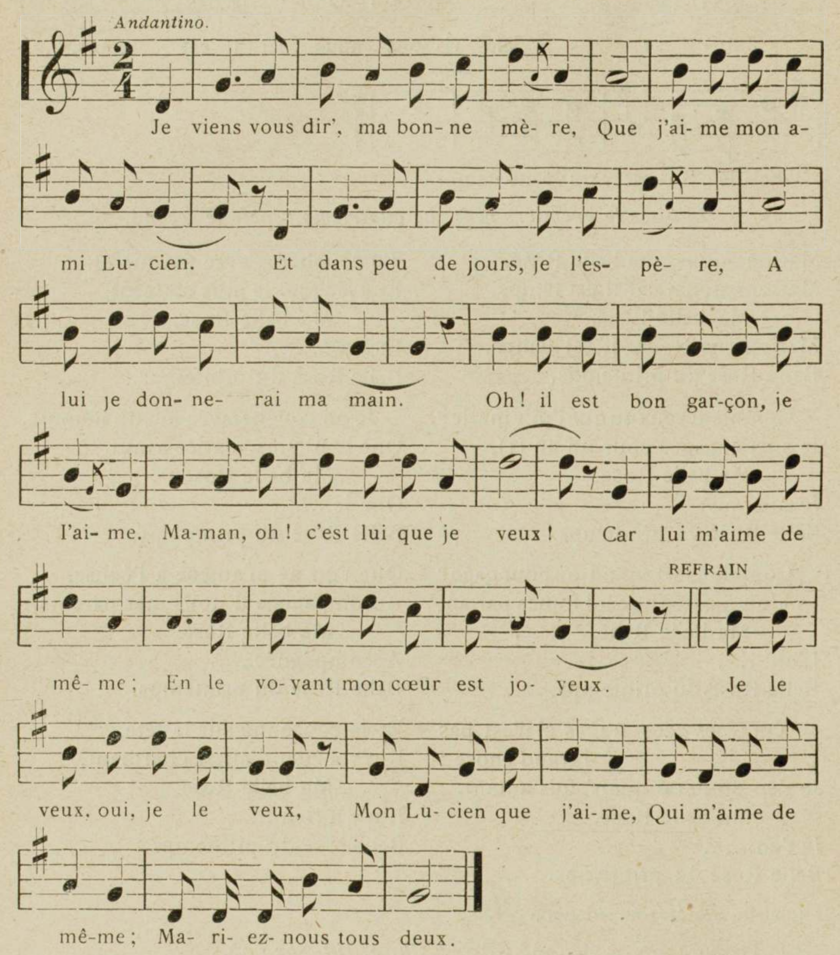
Voici 2 couplets de la version de Chambéry-le-Vieux, donnée par M. J. Tiersot; placés entre les 4e et 5e couplets ci-dessus :

Tu n'auras pas beaucoup de peine,
Tu n'auras pas de grand tourment,
Belle Rose,
Tu n'auras pas......,
Belle Rose du printemps.

Oh! tu tiendras ma chambre propre,
Ma chambre propre, mon beau lit blanc,
Belle Rose,
Ma chambre propre......,
Belle Rose du printemps.



93. — Mon Lucien que j'aime.



Je viens vous dire, ma bonne mère,
Que j'aime mon ami Lucien ;
Et dans peu de jours, je l'espère,
A lui je donnerai ma main.
Oh ! il est bon garçon, je l'aime
Maman, oh ! c'est lui que je veux !
Car lui m'aime de même ;
En le voyant mon cœur est joyeux.

— Comment ! tu n'as pas quinze ans d'âge
Et tu parles déjà d'amant !
Tu vois ta sœur comme elle est sage,
Je te ferai mettre au couvent.
— Maman, c'est inutile, je l'aime,
Et quand je vois ses jolis yeux,
Il me dit : « Mie, je t'aime ;
Viens dans mes bras, soyons bien [heureux. »

Refrain :

Je le veux, oui, je le veux,
Mon Lucien que j'aime,
Qui m'aime de même ;
Mariez-nous tous deux.

— Ne me fais pas mettre en colère,
Tu vas sortir de ma maison ;
Je vais le dire à ton père,
De toi il aura bien raison.
— Maman, c'est inutil', je l'aime ;
Papa étant votre amoureux
Vous n'êtes pas restée fille ;
Dites-moi : oui ; cela vaudra mieux.

Je viens vous demander, mon père,
Si vous voulez me marier ;
J'aime Lucien, le fils de Pierre,
Lui m'aime aussi de son côté.
Accordez-moi cette prière,
Car je l'aime comme mes yeux,
Et devant Monsieur l' Maire
Là, nous nous dirons oui tous les
[deux.

Refrain :

« Mariez-vous donc tous deux
Et sois femme sage ;
Dans votre ménage
Soyez bien heureux.

Héry-sur-Alby : *Chantée par Mme Folliet.*

Mélodie d'allure moderne.



94. — La Fille du Riche.



1 C'était la fille d'un riche,
Belle et gentille !
Pour la distraire de son amant,
Son père l'a mise au couvent.

5 Son père lui rend visite :
« Bonjour, ma fille,
Patiente un peu, dans quelque temps,
L'on te sortira du couvent. »

9 Sa mère lui rend visite :
« Bonjour, ma fille,
Veux-tu gagner le Paradis,
Il faut finir tes jours ici. »

13 — Pèr' n'a pas dit de même,
Cruelle mère,
Il m'a dit que dans quelque temps
L'on me sortira du couvent.

17 Maudites soient murailles
Et pierres de taille,
Et les maçons qui l'ont bâtie
Si haut que je n'en peux sortir.

21 Maudite soit la toile
Qui fait mon voile,
Et les ciseaux si rigoureux
Qui ont coupé mes longs cheveux !

25 Maudite soit l'étoffe
Qui fait ma robe,
Et le cordon de Saint-François
Qui fait trois fois le tour de moi !

29 Maudite soit l'attache
De la médaille
De la médaille de Saint-François.
Que l'on m'a mis' sur l'estomac !

33 Quand j' regard' par les vitres
Je vois ces filles
Qui s' promèn'nt avec leurs amants,
Moi que je suis dans le couvent !

37 Je dirai mon rosaire
A quinze dizaines ;
Je le dirai aussi souvent
Pour que Dieu ramèn' mon amant.

Abondance : *Chantée par M. J. Cretin ;* Châtel *(Mlle Belleville)*, Vacheresse, Habère-Lullin, Etercy, Scionzier.

Var. 1er couplet :

Une fille religieuse,
Tant amoureuse,
Oh ! elle aimait tant les amants
Que son pèr' la mit z'au couvent.
(Etercy.)

Couplet suivant intercalé entre le 1er et le 2e.

Y rentra comme une rose
A peine éclose ;
Elle y rentra comme un œillet
Qui n'était pas à moitié fait.
(Etercy).

3e couplet

Sa mère qui la vient voir(e)
Lui dit : « Ma fille,
Que le bonjour vous soit donné
Dans le couvent vous resterez. »
(Hab.-Lullin.)

Autres var. :

19-20 Et ceux qui l'ont bâtie si haut
Que je n'en puis faire le saut.
23 ..... silencieux.
24 ..... blonds cheveux.
28 Que l'on m'a mis au côté droit.



COMPLÉMENTS

95. — Le Désir d'une Fille.

Refrain :

Maman, je voudrais *(bis)*
Vous dire quelque chose ;
Mais je n'ose.
Maman, je voudrais *(bis)*
Vous dire mon sentiment.
A la fin, vous saurez
Ce que j'ai à désirer.

— Tu as des souliers,
Couleur de bronzier (?)
Pour porter le dimanche,
De jolis bas de soie
Pour bien finïoler.
Lisette, qu'as-tu à désirer ?

Tu as une chambre,
Bien garnie en chaises,
Fauteuils, belle commode,
Garde-robe en noyer,
Beau miroir doré,
Lisette, qu'as-tu à désirer ?

— Maman, vous le saurez.
— Qui peut deviner
Ce qui peut te manquer ?
Je crains que tu me désoles.
Qui peut deviner
Ce qui peut te manquer,
N'as-tu pas tout pour tes soins ?

Tu as les repas
Les plus délicats,
En perdrix et en volailles.
Tu as les repas
Les plus délicats
Que les marquis n'ont pas.

— Mon lit est joli,
Il manque un mari,
Voilà la garniture.
Mon lit est charmant,
Il me manque un amant ;
Voilà mon sentiment.

Lully (Chablais) : *Tirée du cahier chansonnier de Mme Baud.*



96. — Une fois mariée, adieu la liberté !

1 Je veux me marier,
Mais ce n'est pas de volonté ;
Le mariage d'a présent,
Il est trop gênant,
Trop embarrassant ;
L'on ne vit qu'avec peine.
Le mariage d'à présent,
L'on n'y vit qu'en languissant.

2 Quand l'on veut se marier,
Au notaire il faut aller,
De l'argent à compter,
Des parents à inviter ;
Tout cela nous gêne.
Pour avoir moins d'embarras,
Oh ! non ! oh ! non ! maman,
Je ne me marie pas.

3 Quand l'on veut se marier,
A son ménage il faut penser ;
Au déjeûner, au dîner.
Après goûter, le souper.
....
Endormir le poupon
.. ..
C'est l'embarras de la maison.

Refrain :

Il n'y a point de plus beau nom
Que celui de fille ou de garçon ;
L'on rit, l'on danse,
L'on se divertit sans cesse ;
Une fois mariée
Adieu la liberté !

Lully : *Tirée du cahier chansonnier de Mme Baud.*

Nous n'avons pas encore pu retrouver la mélodie des deux chansons qui précèdent.



QUATRIÈME GROUPE

INSTANCES EN MARIAGE

Bon paysan, donne-moi ta fille,
Donne-la-moi en te priant ;
Tu lui rendras son cœur content.

Les chansons populaires qui ont pour thème les DÉSIRS IMPATIENTS DE MARIAGE envisagent les instances faites par les jeunes filles auprès de leurs parents pour en obtenir l'autorisation d'aimer, « d'entrer en mariage » ; par cette transition naturelle, nous arrivons aux sujets dans lesquels c'est l'amant lui-même qui présente sa demande aux parents de sa fiancée.

Notons tout de suite que nous n'avons pas rencontré de chansons où cette formalité soit accomplie par les parents ou amis du jeune homme [1]. Le *trénă-manté*, dont le rôle est d'accompagner, de présenter le fiancé, et, au besoin, d'exposer son désir, ne figure pas parmi les personnages de la chanson. Ces poèmes mettent en présence, directement, sans aucun intermédiaire, le jeune homme et les parents de la jeune fille, laquelle est parfois présente à l'entrevue.

Le plus souvent, le prétendant est tout d'abord éconduit ; s'il y a acceptation, le consentement n'est rien moins qu'empressé. L'intrigue de ces petites scènes familiales est précisément constituée par l'opposition des parents, les formes et moyens de leur résistance à l'opiniâtre insistance de l'amant et les interventions diverses (le beau-frère, la Vierge Marie, etc.), auxquelles il a recours.

La chanson débute ordinairement par un monologue du jeune homme annonçant la démarche :

Je partirai vers les onze heures,
Vers les onze heures, je m'en irai
Voir si ma mie en est couchée.

Avant qu'ait lieu, à l'intérieur de la maison, l'entrevue entre les parents et le jeune homme, celui-ci se tient sous la fenêtre

---

1. C'est encore une preuve que la chanson populaire est bien plus une œuvre d'imagination qu'un tableau des réalités.

« barreaulée » de sa belle et lui donne une sérénade qui se prolonge en dialogue amoureux :

— Oh ! dormez-vous, mie bergère ?
Si vous dormez, réveillez-vous ;
C'est votre amant qui parle à vous.
— Oh ! je ne dors, ni ne sommeille,
Toute la nuit je pense à vous.
Mon cher amant, marions-nous.

Certaines pièces présentent dans leur début une analogie si parfaite avec les Chansons de Sérénades qu'on pourrait de prime abord s'y méprendre :

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous, si vous dormez ;
C'est votre amant qui veut vous parler.
. . . .
Réveillez-vous, car il est jour ;
C'est votre amant ; qu'attendez-vous ?

Mais il n'y a de commun que ce préambule par lequel on a probablement voulu donner à la chanson un tour gracieux ; en effet, si nous poursuivons, la confusion n'est plus possible, nous entrons dans le vif du sujet. L'amant quitte la belle, entre et se présente aux parents (c'est le père que nous voyons intervenir le plus souvent). Voici la demande, toute simple et naïve :

Bon paysan, donne-moi ta fille ;
Donne-la moi en te priant ;
Tu lui rendras son cœur content.

ou bien :

Bonjour, père z' et mère,
Voulez-vous me donner
Votre fille en mariage ?
Mon cœur en est charmé.

*
* *

Les parents de la jeune fille répondent par un refus, tantôt parce qu'elle est trop jeunette, tantôt parce que l'amant n'est pas assez riche ; et peut-être bien que parfois le premier motif n'est qu'un prétexte courtois qui dispense d'invoquer le second :

Oh ! la Youyette, elle est encore trop jeune ;
Oh ! la Youyette n'a que quinze ans,
Faites l'amour en attendant.

Mais le jeune homme est impatient de se marier, de fonder son foyer [1], il est las des aventures galantes.

Peut-être aussi a-t-il le pressentiment que les relations qui « traînent » trop risquent de ne pas « venir à bon bout » :

Tant fis l'amour que je n' veux plus la faire ;
Celui qui fait l'amour longtemps
Risque bien d'y perdre son temps.

Une solution favorable semble n'être ici qu'une question de temps et de patience ; il en est tout autrement si le prétendant est repoussé parce qu'il est sans fortune ; le refus sera, cette fois, catégorique et irrévocable :

Mieux vaut rester fille
Que d'être femme sans bien.

On remarquera que, dans les chansons de ce groupe, c'est aux garçons que la richesse est demandée ; mais, dans une Chanson Sérénade [2], nous retrouvons bien aussi la préoccupation intéressée de la dot qu'apportera la femme. Le thème en est pittoresque. Il s'agit de jeunes gens qui vont « veiller » dans les maisons où il y a des jeunes filles :

Ils s'assient sur le coffre
En frappant du talon ;
Et si le coffre sonne [3]
Les amoureux s'en vont.

*
* *

S'il fallait en croire ceux qui sont persuadés de retrouver dans la Chanson populaire le reflet constant et sincère de la mentalité du paysan, nous serions amenés à penser qu'à la campagne, les relations matrimoniales sont conditionnées à peu près exclusivement par la situation de fortune ; et ce serait porter un jugement outré, forcément inexact.

La Chanson exprime très souvent, à propos de mariage, un souci pécuniaire très réel, auquel il convient cependant de

1. Encore un sentiment tout opposé à celui qu'exposent les CHANSONS DE VICISSITUDES AMOUREUSES dans lesquelles la jeune fille presse son amant « volage » de l'épouser, précisément parce que celui-ci se dérobe et cherche à retarder le plus possible son entrée en ménage.

2. Voir deuxième groupe : *La Rose au bois.*

3. Coffre à linge, à céréales, dont l'usage se perd ; très recherché en ces dernières années par les amateurs de vieux meubles. On le rencontre assez rarement aujourd'hui.

Dans la Chanson, il symbolise, bien garni, l'aisance, l'abondance : s'il résonnait, c'est qu'il était vide, signe de pauvreté.

donner son véritable caractère. Elle est contemporaine d'âges plus ou moins reculés, où l'existence du cultivateur fut des plus précaires, et souvent misérable, en comparaison avec l'aisance relative dont il jouit aujourd'hui, grâce au progrès économique et social.

Combien laborieuse et pénible fut sa lente ascension vers une condition meilleure ! Aussi, après avoir eu tant de mal à sortir de l'enfer quotidien des privations et des labeurs excédants, il cherche, dans son amour paternel, à épargner à ses enfants les épreuves de son calvaire, et désire pour cela les voir entrer en ménage dans une situation aisée. Voilà le sentiment naturel et logique, auquel, nous semble-t-il, correspond le thème populaire ; les préoccupations intéressées qui y apparaissent marquent vraisemblablement une raisonnable aspiration au bien-être, ni exclusive, ni même dominante, plutôt qu'un esprit de cupide ambition. Et il n'est rien de plus légitime que l'affectueuse et sage sollicitude dont s'inspire la prévoyance des parents dans le refus qu'ils opposent parfois à un choix irréfléchi de leurs enfants. Que le paysan soit proche de ses intérêts, et surtout très économe, cela est incontestable : l'industrie agricole n'est pas celle qui donne les plus gros bénéfices ; et il apprécie d'autant plus la valeur de l'argent que sa richesse est plus en nature qu'en espèces ; mais cela ne saurait nous autoriser à affirmer qu'il subordonne exclusivement le bonheur à des questions d'argent.

En réalité, les mariages d'affaires ne sont pas plus nombreux à la campagne qu'à la ville. Le villageois laisse généralement une grande liberté d'inclination à ses enfants ; il n'intervient que pour prévenir une erreur de jeunesse, et sait, le cas échéant, comprendre et respecter les droits du cœur. Il sanctionne volontiers de son consentement les affinités naturelles, en dehors de toute autre considération, pourvu que le « parti » soit sympathique par son caractère et surtout par ses qualités.

Ce serait, en effet, une erreur de croire que la richesse doive forcément prévaloir sur tout autre élément d'appréciation, ni qu'il suffise à une jeune fille d'être un bon parti pour être agréée ; encore faut-il qu'elle soit tout d'abord « plaisante et amitable » [1], car la beauté et la grâce sont appréciées.

« Faut pouvoir mener sa femme au marché [2] », dit un proverbe rustique. Les parents, eux-mêmes, par fierté pour la

---

1. « Plaisante » et « amitable » = agréable et sympathique.
2. Il faut qu'on puisse en être fier.

maison, pour eux-mêmes et pour leurs fils, tiennent à avoir *onnă drôlă bâlă-flĭë* [1].

Ce n'est pas non plus l'appât de la situation qui fermera les yeux du paysan – ceci témoigne de son grand sens pratique — aux conditions qui assurent le bonheur en ménage et surtout la prospérité des maisons. Tout d'abord, il tient beaucoup à ce que la jeune fille ait « de la conduite », qu'elle soit robuste — et pour cause — ; de plus, active et sensée ; une femme fainéante et sans *émŏ*[2], c'est une *nĭon* [3] que nul ne recherchera, tandis qu'il n'est pas rare de voir des jeunes gens de « grosses maisons » épouser des filles pauvres, des servantes de ferme, parce qu'elles sont réputées vaillantes à l'ouvrage et bonnes ménagères.

Enfin, la simplicité de ses goûts, autant que son esprit d'économie portent le campagnard à considérer la frivolité, la coquetterie et la fatuité comme des défauts graves ; sans avoir lu Franklin, il pense sagement avec lui que

Les étoffes de soie éteignent le feu de la cuisine.

On délaisse volontiers les jeunes prétentieuses, les vaniteuses mijorées qui veulent singer à la campagne les « demoiselles de ville ». La chanson *Les Filles d'Héry* [4] s'inspire précisément de cette situation. Les garçons du village se détournent des jeunes filles :

Nous pouvons nous en moquer
De ces chiffons, de ces filles si fières,
Car nous les connaissons
Toutes pour des chiffonnières.

. . . .

Les rubans qu'elles ont achetés
Valent mieux que les poupées.

Le poème populaire prend le parti du naturel et du bon sens, et traduit bien, ici, le sentiment du paysan. A imiter gauchement dans leur langage et leur tenue les mœurs de la ville, à renier les traditions simples de leur milieu, jusqu'à rougir de leur situation, ces jeunes filles contractent un genre faux et affecté qui les rend ridicules et peu sympathiques. Trop campagnardes pour les « garçons de ville », trop maniérées pour ceux de la campagne, elles n'ont pas « grand mariage ».

1. Une jolie bru.
2. Sans jugement. (Cf. Constantin et Désormaux : *Dictionnaire savoyard*, Annecy, Abry, 1902.)
3. Une *nĭon* : ce n'est personne ; sur qui on ne peut pas compter. (Cf. *id.*)
4. V. *Ch. d'Am.*, 3ᵉ gr., p. 173.

On voudra bien excuser cette digression où nous avons essayé de dégager les mobiles du mariage rustique ; il nous apparaît que les qualités personnelles y tiennent une bonne place, celles de la femme surtout ; car, à la campagne, où celle-ci participe à la fois aux travaux de l'intérieur et à ceux des champs, le proverbe est plus vrai qu'ailleurs :

Les femmes font et défont les maisons.

*
* *

Mais revenons au thème de la chanson. Le refus opposé à la demande en mariage d'un prétendant peu fortuné amène des scènes douloureuses de séparation comme dans les sujets relatifs aux tourments d'amour. En voici une présentée en un rustique symbolisme, à la fois pittoresque et touchant :

Mie, ma douce mie,
Prête-moi ton mouchoir,
Pour essuyer les larmes
Qui coul'nt sur mon visage ;
Les larmes de mes yeux
En sont pour te dire adieu.

Mie, ma douce mie,
Prête-moi ton couteau
Pour partager la pomme
Que j'ai dedans ma poche.
La pomm' des amoureux,
Nous la mang'rons tous les deux.

Mie, ma douce mie,
Prête-moi tes ciseaux
Pour couper l'alliance
Que nous avons ensemble ;
L'alliance des deux
Sera pour en faire un vœu.

Et l'amant désolé se voue à la retraite monastique :

S'il faut que je m'y retire,
Je m'y retirerai
Dans un couvent d'ermite
Pour l'amour d'une fille ;
Ermite dans les bois
Sans jamais plus te revoir.
. . . .
Je ferai faire une chapelle ;
Tous les amants qui passent
Y prieront Dieu pour ce pauvre garçon.

A moins que la jeune fille, plus persévérante, plus confiante que lui en une solution favorable, ne le force par son attitude, à espérer malgré tout :

Un bouquet de quittance,
Jamais tu ne l'auras,
  Jour de ta vie ;
Amant, si tu t'en vas,
  Tu fais folie.

Le dénouement peut aussi varier avec les tempéraments ; l'amant jaloux veut assouvir sa vengeance :

Et bien, si je ne l'ai pas
Je m'en irai-z-en guerre,
....
Combattre ses amis,
Et ils ne l'auront pas.

Tantôt, comme dans les Chansons de VICISSITUDES AMOUREUSES, il se console, en buvant, du refus qu'il vient d'essuyer :

Le bon vin de la cave
Adoucira cela !
....
Buvons à petits coups
Cela deviendra plus doux.

Ronsard avait déjà poétisé le philtre d'insouciance et d'oubli, remède aux douleurs d'amour :

Versons ces roses en ce vin,
En ce bon vin versons ces roses
Et boivons l'un à l'autre, afin
Qu'au cœur nos tristesses encloses
Prennent en boivant quelque fin [1].

Les Chansons de DEMANDES EN MARIAGE ne constituent pas un groupe nombreux ; mais l'action en est mouvementée ; des personnages bien vivants, des dialogues d'une piquante franchise d'allure, un style coloré et pittoresque, leur donnent un réel intérêt.

---

1. *Odes*, I, 17.



97. — La Youyette.



De bon matin, quand Jean-Pierre se lève,
Prend son chapeau dessous son bras ;
Vers sa Youyette [1] il s'en va !

« Bonjour, beau-père, et bonjour belle-mère,
Que le bonjour vous soit donné ;
A la Youyette je veux parler. »

— Mais la Youyette, elle est à la grand'messe,
A la grand'messe à Saint-Denis ;
Ne tard'ra pas de revenir.

— Oh ! donc par qui l'enverrai-je chercher ?
— Son petit frère, un bon garçon,
Te fera bien la commission.

Tout en entrant dedans la sainte église,
Prit l'eau bénite en se signant,
« Oh ! la Youyette, allons-nous en ! »

— Qu'y a-t-il donc à la maison qui presse ?
— Ton ami Pierre est arrivé ;
Son tendre cœur veut t'embrasser.

— Apportez-nous une bonne bouteille,
Du saucisson et du jambon,
Pour régaler ce compagnon !

— Je ne suis pas venu ici pour boire
Non, ni pour boire, ni pour manger,
Du mariage, il faut parler.

— Oh ! la Youyette, elle est encore trop jeune,
Oh ! la Youyette n'a que quinze ans,
Faites l'amour en attendant.

— Tant fis l'amour que j' n'veux plus la faire.
Celui qui fait l'amour longtemps
Risque bien d'y perdre son temps.

Abondance : *Chantée par M. J. Cretin.*

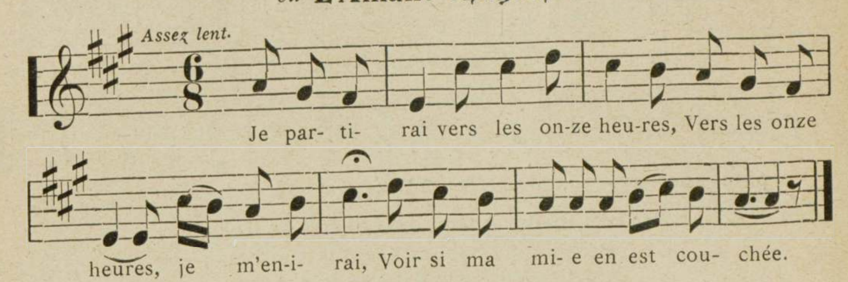
Cf. : Vincent d'Indy et J. Tiersot : *Ch. pop. Vivarais et Vercors*, 12.

1. Youyette : Problablement altération, diminutif de Josephte.



98. — Bon Paysan, donne-moi ta Fille

ou L'Amant chagriné.



1 Je partirai vers les onze heures ;
Vers les onze heures je m'en irai,
Voir si ma mie en est couchée.

4 « Oh ! dormez-vous, mie bergère ?
Si vous dormez, réveillez-vous ;
C'est votre amant qui pense à vous ! »

7 — Oh ! je ne dors, ni ne sommeille ;
Toute la nuit je pense à vous.
Mon cher amant, marions-nous.

10 — Il en faut parler à ma mère,
A mon père, à tous mes parents.
S'ils veulent bien, j'en serai content !

13 – Bon paysan, donne-moi ta fille,
Donne-la moi en te priant.
Tu lui rendras son cœur content.

16 — Oh ! pour ma fille elle est trop [jeune :
Elle est trop jeune à dix-huit ans,
Faites l'amour en attendant.

19 — Oh ! pour l'amour, j' veux plus [la faire ;
Garçon qui fait l'amour longtemps,
S'expose bien à y perdre son temps.

22 Je m'en irai sur ces montagnes,
Pleurer mes jours, mon temps passés,
En regrettant ma chère bien-aimée.

25 Je ferai faire une chapelle,
Tous les amants qui passeront
Y prieront Dieu pour un pauvre [garçon !

Abondance : *Chantée par M. J. Cretin ;* Châtel : *(S'exécute par de nombreux accords d'un très bel effet (contrevoix) dans toute la vallée d'Abondance.)*

Cf. : J. Tiersot : *Ch. p. A.*, 257.

Var. :
1-3 *Voir dans les versions ci-après les variantes pour le 1er couplet.*
4 Oh ! dormez-vous, belle brunette,
5-6 Réveillez-vous si vous dormez,
C'est votre amant qui vient vous trouver.
6 ...... Qui parle à vous.
6 C'est votre amant qui vient vous faire [l'amour.
7-9 Mon cher amant, l'amour m'ré- [veille,
A tout moment je pense à vous.
Mon petit cœur, marions-nous.
10-12 Allez demander à mon père,
A ma mère, et si l'on veut,
Nous nous marierons tous les deux.
13 Bon compagnon, etc...
13-15 Bon paysan, marie ta fille,
Donne-la moi donc promptement ;
Je lui rendrai le cœur content.
15 Tu lui......
16 Oh ! elle est encor' trop jeunette,
17 Ell' n'a que quatorze à quinze ans ;
17 Elle est encore à quatorze ans.
ou bien : Elle n'a pas passé quinze ans.
18 Fait's-lui l'amour en attendant.
21 Est en danger d'y perdre son temps.
ou bien : C'est bien souvent qu'il perd [son temps.
26 Toutes les fill' qui passeront,
Prieront Dieu pour ce bon garçon.
25-27 Perdre son temps, perdre sa [peine !
Je ferai bâtir une tour
Pour les garçons qui vont faire l'amour.

99. — 2e Version mélodique.

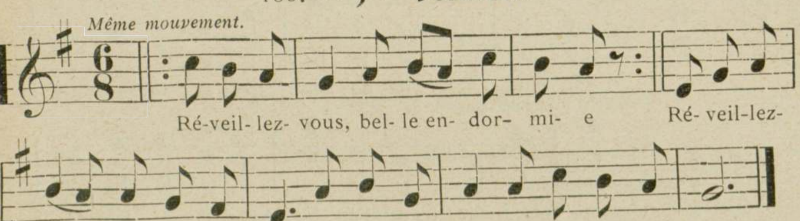


La Chapelle-d'Abondance : (*Chantée par M. Bron*). — Connue sous le titre : Vers les onze heures.

Les quatre versions mélodiques qui suivent comportent, à quelques variantes près, le même texte que précédemment et reproduisent ou imitent le début caractéristique des sérénades : *Réveillez-vous, belle endormie*, avec lesquelles il ne faut pourtant pas les confondre.



100. — 3me Version.



Cusy : *Chantée par Mme Carrichon*. — Connue sous le titre : *Réveillez-vous, belle endormie*.



101. — 4me Version.

Le début (1er vers) comme la précédente ; puis aux 3e et 4e vers, comme suit :



Etercy : *Chantée par M. J. Excoffier* ; connue sous le même titre.



102. — 5me Version.



La Vernaz (Chablais) : *Chantée par Mlle Duc ;* connue sous le titre de : *Paysan, donne-moi ta fille.*

Nous retrouvons dans : Vincent d'Indy et Tiersot : *Ch. pop. Vivarais et Vercors,* p. 14, une version de même caractère mélodique.



103. — 6me Version.



Boussy : *Chantée par Mlle Maillet ;* connue sous le titre précédent.



104. — Amant, tu perds ton temps.





Par un dimanche matin
J'entendis l'alou(i)ette ;
J'entendis l'alou(i)ette,
Qui dit dans son langage :
« Amant, tu perds tes peines,
Amant, tu perds ton temps. »

— J'ai bien passé mon temps,
Si j'ai perdu mes peines ;
J'ai fait une maîtresse [1].

....

Par un dimanche matin,
J' m'en vas trouver son père ;
« Bonjour, père z' et mère,
Voulez-vous me donner
Votr' fille en mariage ?
Mon cœur en est charmé. »

— Si ton cœur est charmé,
Elle en a charmé d'autres ;
Elle en a charmé d'autres
D'aussi jolis que toi,
Qui n'ont pas eu la belle,
Et toi, tu n' l'auras pas.

— Eh bien ! si je n' l'ai pas,
Je m'en irai z' en guerre ;
Je m'en irai z' en guerre,
En guerr' dans les combats ;
Combattre ses amis,
Et ils ne l'auront pas.

La Chapelle-d'Abondance : *Chantée par MM. J. Cretin et Bron.*



105. — J'ai fait une Maîtresse

ou : L'Amant sans souci.



On bisse le dernier vers.

1. D'ici au 5ᵉ couplet, suit un texte incorrect, que nous négligeons. Les deux amants se querellent et cherchent à exciter mutuellement leur jalousie.

J'ai fait une maîtresse,
Trois jours, y a pas longtemps,
Trois jours, y a pas longtemps
Qu'elle en est faite.
Je voudrais bien l'avoir
Dans ma chambrette.

J'en ai fait la demande
A ses proches parents,
A ses proches parents :
Père z' et mère ;
Le père le veut bien
Mais non la mère.

La mère monte dans sa chambre
Où sa fille dormait :
« Garçon, retirez-vous
D'avec ma fille ;
Ma fille a d'autr' amants
Qui sont plus riches. »

— S'il faut que j' m'y retire,
Je m'y retirerai ;
Je m'y retirerai
Dans ma chambrette,
Toujours en regrettant
Mie Jeannette.

Passant devant sa porte,
Je tire mon chapeau ;
Je tire mon chapeau
De droite à gauche :
« Si ce n'est pas cell' là
Ce s'ra une autre !

Adieu, mie Jeannette,
Adieu, mon petit cœur,
Adieu, mon joli cœur,
Mon espérance,
Fais-moi z' un beau bouquet
Pour ma quittance. »

— Un bouquet de quittance,
Jamais tu ne l'auras,
Jamais ne l'auras
Jour de ta vie.
Amant, si tu t'en vas,
Tu fais folie.

Abondance ; La Chapelle d'Abondanee : *Chantée par MM. Cretin et Bron* ; Châtel.



2e Version de texte.

106. — L'Amant pauvre.

La belle prend sa cruche ;
Elle s'en va à l'eau *(bis)*
A la fontaine.
Son amant qui la voit
S'en va 'vec elle *(bis)*.

Son père en fenêtre
Qui voyait tout cela *(bis)* :
« Amant, retirez-vous, je vous en prie ;
Ma fille a des amants
Qui sont plus riches. »

— S'il faut que j' me retire,
Je me retirerai *(bis)*
Dans ma chambrette,
Toujours en regrettant
Mie Jeannette *(bis)*.

Adieu, mie Jeannette,
Adieu, mon petit cœur *(bis)*,
Mon espérance,
Fais moi z' un beau bouquet
Pour ma quittance *(bis)*.

Bouquet pour ta quittance,
Jamais tu ne l'auras *(bis)*,
Jour de ta vie.
Amant, si tu t'en vas,
Tu fais folie *(bis)*.

Au sortir de la ville,
Trois coups d' canon tirés *(bis)*,
En aventure;
C'est pour te dire adieu,
Charmante brune.

(Tirée du cahier chansonnier de M. Tupin (Vacheresse).

107. — **Rosette.**

C'est une chanson très proche parente de la précédente, à laquelle le sens et la communauté de quelques strophes la rattachent.



1 J'ai fait une maîtresse,
Trois jours, y a pas longtemps ;
J'irai la voir dimanche,
Lundi, sans plus attendre,
Mardi sans plus tarder,
J'irai pour la demander.

7 Passant devant sa porte,
Le chapeau z' à la main :
« Salut, la compagnie !
Sans oublier ma mie.
Je viens la demander
A savoir si je l'aurai ! »

13 Son père, qui est en fenêtre,
Entend ces compliments :
« Ma fille, elle est trop riche,
Elle a plus d' cent mille livres.
Tout garçon qui n'a rien
N' peut pas jouir de son bien »

19 Son frère qui est en chambre,
Entend ce discours-là :
« O père, ô cruel père,
Calmez votre colère ;
C'est un garçon d'honneur,
Il faut lui donner ma sœur. »

25 — S'il faut que j' m'y retire,
Je m'y retirerai
Dans un couvent d'ermites,
Pour l'amour d'une fille ;
Ermite dans les bois,
Sans jamais plus te revoir.

31 — Mie, ma douce mie,
Prête-moi ton mouchoir,
Pour essuyer les larmes
Qui coul'nt sur mon visage ;
Les larmes de mes yeux
En sont pour te dire adieu.

37 Mie, ma douce mie,
Prête-moi ton couteau,
Pour partager la pomme
Que j'ai dedans ma poche.
La pomm' des amoureux
Nous la mang'rons tous les deux.

43 Mie, ma douce mie,
Prête-moi tes ciseaux,
Pour couper l'alliance
Que nous avons ensemble.
L'alliance des deux
Sera pour en faire un vœu.

Marin : *Chantée par Mlle Caroline Burnat ;* Abondance ; Châtel ; Chevenoz ; Marin ; Allinges ; Etercy.

Cf. : J. Tiersot : *Ch. pop. A.*, 270 ; Ritz : *Ch. p. H.-S.*, 41.

Dans plusieurs versions de la région albanaise, ce texte se trouve amalgamé avec celui de *Jeune Amoureuse* (4e groupe : *Désirs de mariage*).

Var. :

11 Que mon cœur aime tant.
12 Je voudrais passer mon temps.
15-18 Si j'ai nourri une fille,
Si belle et si jolie,
Ma fille n'est pas pour vous ;
Beau galant, retirez-vous.
21 Tout bas, tout bas, mon père.
29 Pour y finir mes jours,
30 Mie, adieu, tous mes amours !
47 L'alliance d'amour,
48 Finira tous nos beaux jours,
48 *ou :* Adieu, mie, pour toujours.

Et pour finir :

Rosette, ma Rosette,
Fais-moi z' un beau bouquet ;
Un beau bouquet de roses ;
J'ai fait l'amour pour d'autres ;
D'autres l'ont fait pour moi,
Adieu, ma mie, bonsoir.

Dans plusieurs versions d'origines très éloignées : Chevenoz (Chablais), Etercy (Albanais), nous avons rencontré les strophes suivantes :

(Après la 5e strophe)

Mie, ma douce mie,
Où est donc ton mouchoir ?
Là-haut dedans ma chambre,
Plié dans ma toilette,
A côté de mon lit,
Où nous y passons la nuit.

ou bien :

Pour des mouchoirs de poche,
Amant, je n'en ai pas ;
Ils sont dedans ma chambre,
Sur ma table charmante ;
Tout auprès de mon lit ;
Mon cher amant, allons-y.

Après la 4e strophe :

Le bon vin de la cave
Adoucira cela ;
Buvons tous à plein verre,
Sans oublier ma chère ;
Buvons à petits coups,
Cela deviendra plus doux.



108. — Allons, Mignonne, nous promener

ou : La Fille éconduite.



Bisser le 1er vers.

« Allons, mignonne, nous promener,
Nous promener *dessur* l'herbette,
En cueillant la violette. »

Ell' n'en eut pas cueilli trois fleurs
Que sa mère vient pour lui dire :
« Rentournez-vous-en, ma fille.

Votre papa vous mariera
Avec un bon garçon de ville ;
Rentournez-vous-en, ma fille. »

Pour un bourgeois, je n'en veux pas ;
Car un bourgeois n'a pas d'adresse,
Moi qui aime la tendresse !

Saint-Jean-d'Aulps : *(Chantée par M. J. Ramus).*



CINQUIÈME GROUPE

MARIAGE ET MÉNAGE

Enfin, vous voilà donc,
Madame la Mariée,
Enfin, vous voilà donc
A votre époux liée,
Avec un beau fil d'or
Qui s' délie qu'à la mort.

(Chanson populaire 1.*)*

Dans nos chansons populaires le mariage est considéré sous un point de vue très pessimiste. Ainsi, deux seulement — sur une cinquantaine de ce genre que nous avons recueillies — ont rapport au bonheur en ménage [2]. Dans toutes les autres, c'est un événement regrettable, comportant de fréquentes mésaventures fâcheuses, tout au moins beaucoup de soucis, d'ennuis et de peine ; donc forcément incompatible avec le bonheur. Plus d'amour dans le mariage : ceci a tué cela. Presque toujours l'un des époux, par ses vices ou ses travers, brise l'affection, détruit l'union intime et désorganise la vie en ménage. Ainsi la plupart des CHANSONS DE MARIAGE sont-elles des CHANSONS DE MAL MARIÉS.

*
* *

Nous sommes ici en présence d'un thème qui anime déjà tout un groupe important de compositions lyriques du moyen âge : la critique du mariage [3]. Toutefois, en les rapprochant de nos chansons populaires, certains traits distinctifs apparaissent.

Tout d'abord, dans l'œuvre médiévale, c'est *toujours* la femme qui est *mal mariée,* invariablement jolie et malheureuse, partant, doublement sympathique, tandis que le mari, parfois l'amant, sur qui l'on daube ferme, bafoué et berné, y

1. *Madame la Mariée.*
2. *Le Bien marié.* — « Aimons-nous, Jeannette » ; et il est à noter qu'elles sont d'allure assez moderne.
3. P. AUBRY : *Trouvères et Troubadours,* III, p. 40 et ss., Paris, Alcan, 2e édit., 1910 : A. JEANROY : *Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge,* p. 218, Paris, in-8°, 1889.

joue un rôle ridicule et odieux de mari trompé et de rustre brutal et grossier.

Honis soit maris ki dure plus d'un mois !

dit une jeune épouse [1].

Notre répertoire est moins outré et moins exclusif ; la satire, plus imprégnée de réalité, n'y épargne pas intentionnellement un sexe pour accabler l'autre ; elle s'attaque aussi bien à la femme qu'au mari ; et il semble même que, par compensation, elle s'acharne plus volontiers sur celle-là [2].

En outre, l'ancienne Chanson de Mal mariée revêt presque toujours la forme d'un drame amené par la présence de l'amant dans le ménage, avec la complicité de la femme. Nos Chansons de Mariage donnent une forme moins tragique aux infortunes conjugales, et s'accommodent, de préférence, du ton satirique ou plaisant, ce qui est assez conforme à certaines tendances caractéristiques du tempérament français. De tout temps la vie conjugale a défrayé notre verve ironique. On dirait que la Muse populaire ait voulu exploiter ce sujet pour s'ébrouer quelque peu en se dépouillant un moment du ton mélancolique qui lui est habituel.

Il n'y a en effet rien d'amer dans le pessimisme qui est au fond de ce genre de productions ; il se fait goguenard ; l'infortune est envisagée dans ses aspects ridicules propres à provoquer le rire malicieux et jovial ; certaines scènes de ménage sont d'un burlesque achevé, et donnent matière à mainte plaisanterie ; la tragédie tourne à la comédie : Il y a dans la vie à deux, semble dire la chanson, des désagréments fatals, des malheurs auxquels nous sommes voués, et dont il faut rire pour ne pas être obligés d'en pleurer.

*
* *

Essentiellement narratifs, ces poèmes ne sont généralement pas des sujets à scènes dialoguées. A ce point de vue, ils constituent un groupe exceptionnel dans l'ensemble de nos chansons touchant aux situations d'amour, qui ont bien, pour la plupart, les caractères des Chansons de Personnages anecdotiques, celles qu'on appelait aussi au moyen âge : Chansons d'Histoire ou Chansons de Toile.

---

1. Extrait d'une chanson en langue d'oïl. Cf. : Karl Bartsch : *Altfranzœsische Romanzen und Pastourellen*, Leipsig, 1870, cité par Aubry.
2. Voir : *La Femme ivrogne, La Vieille amoureuse, Nos Femmes sont mortes, J'en suis soûl de ma femme.*

*
* *

C'est dans les Chansons de Mariage que le patois est le plus fréquemment employé ; il se prête, en effet, très aisément, à l'expression des choses communes, et rend l'humour avec assez de bonheur. Le paysan dit l'amour en français ; mais c'est dans son familier dialecte local qu'il retrouve sa verve pour plaisanter ; c'est ainsi que le patois donne une allure pittoresque et savoureuse à un burlesque dialogue entre le jovial mari et sa femme ivre, aux *coïonades* malignes destinées à celle qui vient d'épouser un « crève-faim : »

L' bô tin q' l'arâ l'épëusă qan l' vindrâ!

*
* *

Jetons un rapide coup d'œil sur les principaux sujets de cette série. Nous remarquons tout d'abord qu'aucun n'est consacré aux rites de mariage et de baptême ; s'il est question d'enfant, c'est incidemment, à propos des misères de la vie en ménage où ils sont considérés comme des importuns coûteux et encombrants; la seule Chanson de Noces que nous ayons rencontrée [1], au lieu de peindre un tableau réjouissant d'une journée de fête, rappelle gravement à la jeune épousée les devoirs et les charges de sa situation nouvelle. « Un jour, nous racontait un chanteur, à une noce où j'étais invité, au lieu de dire cette chanson sur un ton plaisant, comme d'ordinaire, je lui donnai par mon accent toute sa grave sincérité ; au couplet final sur la séparation inévitable qu'amène le mariage dans les familles, comme j'avais un léger trémolo dans la voix, l'épouse se jeta tout en pleurs dans les bras de sa mère, et l'émotion gagna toute l'assistance. » Cette chanson [2] s'accompagnait autrefois, en Chablais notamment, de la cérémonie suivante :

Après les couplets des salutations et des souhaits aux époux, on présentait à la mariée tout d'abord un fil ou un ruban, symbole d'union fidèle:

Enfin vous voilà donc,
Madame la Mariée ;
Enfin, vous voilà donc
A votre époux liée,

1. *Madame la Mariée.*
2. Très anciennement connue dans diverses provinces françaises : Poitou, Bretagne, Bourgogne, etc.

Avec un beau fil d'or
Qui s' délie qu'à la mort.

Puis un gâteau, fruit du travail :

Prenez-en un morceau
Pour vous donner entente
Qu'il vous faut travailler
Pour votre vie gagner :

Enfin un bouquet exprimant la brièveté du bonheur et de la vie :

Il est fait de façon
A vous donner entente
Que plaisirs et honneurs
Passent comme les fleurs.

Ainsi, dès le premier jour, cette Chanson-Cassandre teinte le mariage de mélancolie, et en altère les joies par de désagréables pressentiments, détruisant le bonheur du moment par la vision des tristesses futures.

« Je ne sais rien de navrant, dit Gabriel Vicaire, comme ces chansons de noces qui, naguère, accueillaient la jeune épouse à son entrée dans la vie sérieuse. Le bouquet de fiançailles est à peine à son corsage qu'il est déjà flétri :

Le lendemain matin
Quand vous serez levée
Mettez sur votre sein
Un bouquet de pensées ;
Aux quatre coins du lit,
Un bouquet de soucis. »

Le même pessimisme se retrouve dans d'autres pièces [1] :

Amusez-vous, fillette,
Tandis qu' vous êtes à marier.
....
Le jour de vos fiançailles
Belle, préparez-vous,
Préparez-vous d'un mouchoir blanc
Pour essuyez vos larmes :
Sera pour dire : Adieu, beau temps,
Adieu le badinage.
....
Et le jour de vos noces
Belle, préparez-vous,
Préparez-vous un habit noir
Habit de repentance ;
Sera pour dire : Adieu, beau temps,
Adieu, réjouissances.

---

1. *Turlututu ; Les Soucis en ménage.*

Puis viennent les sujets ayant trait à tout ce qui, par la faute de l'un ou l'autre époux, introduit dans le ménage la querelle et le désordre.

Voici, tout d'abord **la question d'autorité** posée par la fiancée :

Aussi je veux que mon époux
File, file, file bien vite,
File, file, file bien doux [1].

Bien entendu, pour obtenir le consentement le jeune homme promet tout, sauf, après le mariage, à imposer à sa femme sa volonté jusque dans les détails de toilette.

La Chanson transpose ici le thème médiéval de la *Farce du Cuvier*.

Ou bien, c'est le **caractère** qui gêne les relations des époux : tel celui de ce mari grincheux et contrariant, ce « ronnré [2] » avec qui il doit être bien désagréable de vivre. Heureusement, par contraste, sa femme est la patience même, et se soumet à tout pour « l'accomplir [3] ».

Puis c'est la **mésalliance** qui sépare les époux [4]. Un riche parvenu, qui a épousé une vendeuse de « séracés [5] », lui reproche sa basse extraction ; mais celle-ci, par des saillies bien ripostées, met les rieurs de son côté. C'est encore, comme dans les dialogues des Bergères, le triomphe de l'humble sur le Monsieur.

D'autres morceaux expriment, sous des formes diverses, l'infortune du *Mal Marié* que sa femme méprise et maltraite. C'est tantôt une plainte désolée :

Hélas ! Pourquoi me marie-t-on
Moi qui étais si heureux garçon [6] !

Tantôt une boutade grotesque, ou une accommodation joviale aux circonstances : le mari, chargeant sa femme sur ses épaules, va la vendre au marché :

J'en suis soul de ma femme,
Monsieur, l'achèterez-vous ?
. . . .
Elle me coûte six cents livres,

---

1. Voir : *Maître ou Maîtresse*.
2. « Ronn'ré » = grognon.
3. « L'accomplir » = satisfaire. Voir : *Mon gambio mari* ou : *Le Mari ronn'ré*.
4. Voir : *La Fanfon de Monch' Dumont*.
5. « Séracés » = séracs.
6. Voir : *Le Mal marié*.

Je la donne pour cinq sous.
. . . .
A cinq sous j'en rabats quatre,
Je la donne pour rien du tout [1].

ou bien c'est une burlesque oraison funèbre du mari sur la mort de sa femme [2] :

L'ivrognerie est envisagée avec une philosophie toute rabelaisienne. La femme ivre ne veut pas du bouillon de *borafĭĕ* que lui a ordonné le médecin :

D'ameri mĭeu n'na sŏp'(a) u vin
Bĭen trinpâ d'dĭen n'na sĕlĭotă.

La cave sera son tombeau :

Ë së de vënĭŏ-ʒ a mori
Intérâ-mĕ d'dĭen la câvă
Lo dou pi contrĕ la moralĭĕ
Et la tétă dʒo la guilĭă.
Totĕ lé gotĕ që tombron
M'aroʒëron bin la danĭĕ [3].

Nous arrivons enfin au thème le plus fécond, celui de l'**infidélité** : c'est bien le plus propre à défrayer la chanson qui le traite en de nombreux sujets et sous une forme surtout sarcastique et enjouée.

Ainsi est contée la mésaventure du meunier badin qu'un mari trompé porte vendre au marché dans le coffre où il s'était réfugié

La disproportion d'âge, considérée comme cause d'infidélité, est un sujet de prédilection pour la Muse populaire qui l'interprète avec une verve malicieuse. La chanson de *La Vieille qui se marie*, dont nous donnons plusieurs motifs et plusieurs versions [4], se retrouve avec quelques variantes dans la plupart des régions françaises. Nous sommes certainement ici en présence d'un sujet depuis longtemps éminemment populaire. De nombreuses rondes en sont dérivées, et la *Vieille Amoureuse* de Ch. Collombat s'inspire de ce même thème [5]. Le texte de nos vieux poèmes populaires, soit patois, soit français, est d'une cinglante ironie :

---

1. *J'en suis soûl de ma femme.*
2. *Nos Femmes sont mortes.*
3. *En revenant du Bois joli.*
4. *La Fanfon d' la San Martin, L'Oiseau volage, Christophle ou le Meunier badin, Le sire de Francboisy, Jeune Femme, Vieil Epoux, La Vieille qui se marie*, etc.
5. Collombat : *Chansons de Savoie*, p. 140, Annecy, Niérat-Abry, 1901.

Le dělǐon firon lo nǒfě,
L' lenděman l'entéraman.

. . . .

Et avec l'argent de ma vieille
J'en aurai une de quinze ans.

. . . .

Et quand on se marie avec des vieilles,
On se marie bien plus souvent.

Tels sont les principaux sujets des CHANSONS DE MARIAGE qui constituent dans l'ensemble de notre Répertoire populaire un groupe non seulement important par le nombre de ses pièces, mais surtout des plus intéressants par l'originalité de ses thèmes et de sa langue.

* * *

Il faut bien se garder de juger la vie de famille à la campagne d'après la chanson populaire rustique, celle-ci a même pris le contrepied de la réalité; et s'il est un ménage uni et paisible, c'est bien celui du paysan, fondé sur une affection solide, bien que peu démonstrative.

La commune origine des époux [1], l'harmonie de leurs goûts provenant des tendances ataviques des générations paysannes dont ils sont tous deux issus, la conformité d'éducation, d'habitudes et de mentalité qui en résulte, créent entre eux une forte communauté morale. De plus, grâce à la fréquence et à la sincérité des relations qui précèdent le mariage, ils se connaissent très bien; une étroite familiarité les rapproche, qui facilite l'adaptation réciproque de leurs caractères. Il n'est pas étonnant qu'il résulte de ces circonstances favorables des unions bien assorties et stables, consolidées par une grande concordance d'humeur. Aussi le divorce est-il rare à la campagne, où, au surplus, on s'en abstiendrait par principe religieux autant que par crainte de l'opinion publique qui est très sévère à ce sujet [2]. Nous avons déjà trouvé, gracieusement exprimée dans une CHANSON DE NOCES [3], cette idée traditionnelle dans les milieux rustiques de l'accord indissoluble et de la fidélité absolue dans le mariage.

Par leur existence tranquille et saine, les campagnards

---

1. Les paysans se marient surtout entre eux, et souvent dans la même commune. Toutefois cette remarque était plus générale autrefois qu'elle ne le serait aujourd'hui.
2. Nous n'avons rencontré qu'une chanson relative au divorce, où le mari et la femme se lancent des invectives triviales; pièce évidemment moderne.
3. *Madame la Mariée.*

échappent aux orages passionnels qui traversent la vie énervée et licencieuse des cités, à l'influence morbide des milieux dépravés où l'immoralité, tacitement admise dans les mœurs, désorganise la famille.

La frivolité, la coquetterie, maints raffinements de la civilisation moderne qui donnent à l'existence un caractère superficiel et léger et deviennent souvent un élément de dissolution, épargnent généralement le ménage rustique. Le fléau de l'alcoolisme, qui ravage infailliblement le foyer, sévit bien moins à la campagne qu'à la ville.

Enfin, l'amour du travail, celle de ses qualités traditionnelles que le paysan a le mieux conservée, imprime à sa vie un caractère de dignité sérieuse et grave, précieuse sauvegarde, assise solide sur laquelle se fonde la cohésion étroite de la famille. Le travail de la terre est un trait d'union puissant entre l'homme et la femme dont il associe journellement les volontés. Il n'est pas d'atelier qui, plus que le grand atelier des champs, réclame une collaboration étroite et constante de tous les éléments de la famille dont l'activité, dirigée vers le même but, s'applique aussi à la même tâche. Tous les jours le paysan et sa femme communient dans le labeur commun.

Parcourons la campagne au temps des fenaisons ou des moissons; plus d'une fois nous aurons sous les yeux le tableau charmant de la famille aux champs : fourche ou rateau en mains, sous le soleil ardent qui « rutit » herbes et épis, le cultivateur et sa femme, qui veulent profiter du beau temps, hâtent les opérations de la récolte; ici et là des marmots ébouriffés prennent leurs ébats, tandis qu'à l'ombrage, le bébé dernier-né que la mère a emporté dans son berceau [1] repose endormi. C'est là un spectacle touchant par sa beauté simple et par la poésie champêtre qui s'en dégage. A-t-il déjà tenté ou tentera-t-il jamais quelque Millet, quelque peintre des scènes rustiques !

*
* *

A la campagne, les rapports des époux sont encore tout imprégnés des traditions familiales anciennes; c'est ainsi que

1. Le berceau rustique n'est pas suspendu à la façon d'une bercelonnette moderne; très bas, il se meut à chaque extrémité, sur une planche de champ découpée en croissant qui donne le roulis berceur. Pour l'emporter aux champs, la mère le place sur sa tête préalablement protégée par une « torche » ; ce mode de transport, particulier aux femmes, est très usité pour tous objets dans les environs d'Annecy et de Rumilly.

l'autorité du mari est tout à fait prépondérante ; et la femme reconnaît en lui – sans que cette soumission coûte rien à sa dignité et à son affection — le chef qui dirige, commande, et dont la supériorité dominante doit être un fait incontesté. *Ntron mêtrë*, dira-t-elle parfois en parlant de lui ; et, dans certaines régions [1], après quelques années de mariage, au « tu » égalitaire et familier se substitue peu à peu dans l'appellation le « vous » qui introduit une nuance de hiérarchie ; assez souvent le mari emploie le « tu » condescendant alors que sa femme le voussoie.

* * *

La venue des enfants est signalée dans la Chanson — nous l'avons dit plus haut — comme un événement des plus fâcheux, source d'embarras et de soucis :

Car quand vous serez mariée
Vous aurez des enfants.
Il y en a un qui voudra boire
Et l'autre... son soulier.

Or, le paysan est loin de partager ce pessimisme. N'est-ce pas à la campagne qu'on rencontre le plus de familles nombreuses ? Pour lui, c'est croyance traditionnelle qu'elles sont toujours unies et heureuses, particulièrement favorisées et bénies. Avoir beaucoup d'enfants est une situation tout à fait normale, prévue, à laquelle on est tout préparé et que les parents envisagent souvent avec fierté et satisfaction : telle cette vaillante paysanne qui, près d'être mère pour la cinquième fois soutenait ainsi son courage : « *D'arë bin ma r'compinsë* [2] ». La récompense c'était l'enfant.

Il est vrai qu'il est bien plus facile et moins onéreux d'élever les enfants à la campagne qu'à la ville. Leur présence est si peu gênante ; après les soins assujettissants du premier âge, les parents considèrent les petits enfants comme *sôvŏ* [3]. Ils les laissent vivre en toute liberté parce qu'ils ne redoutent pas pour eux les dangers matériels et moraux de la rue ; les ménages ayant à peu près chacun une habitation indépendante, les marmots peuvent prendre leurs ébats sans se rendre incommodants. Comme ils doivent les envier les petits citadins que, dans les maisons-casernes des villes, on contraint au silence et à l'immobilité ! Dès qu'ils savent marcher, ils ne sont plus

1. Grand-Bornand, par exemple.
2. J'aurai bien ma récompense.
3. *Sôvŏ* = sauvés, hors d'embarras.

encombrants les petits paysans qui s'en vont musant, vagabondant à travers le village ou la campagne, ceux dont G. Droz a si pittoresquement croqué la frimousse ébouriffée.

Non seulement les enfants ne gênent pas, ils sont de plus considérés par le cultivateur comme une richesse, comme un capital-travail [1]. De très bonne heure, en effet, ils se rendent utiles : tantôt petits bergers, tantôt petits *bovêron* [2] pour toucher les bœufs au labour ; le concours de leurs petites mains lestes n'est pas à dédaigner non plus dans les menues besognes où le nombre vaut plus que la force : glaner, cueillir les fruits, etc. Quand ils ne vont plus à l'école, le père qui les initie progressivement aux grands travaux en leur mettant en mains la faux et les cornes de la charrue, trouve déjà un soulagement sensible dans leur collaboration. Le fermier qui est « fort », c'est-à-dire celui qui dispose de beaucoup de bras, qui a beaucoup d'enfants, est à même d'entreprendre un grand « bien » dont l'exploitation est assurément plus rémunératrice que celle d'une petite propriété. Et puis l'établissement des jeunes gens est des plus faciles, s'ils restent cultivateurs [3].

Très philosophe, au surplus, le paysan sait accepter avec sérénité la venue d'un enfant qu'il n'a pas désiré : cela lui a été « envoyé », et il l'accepte.

Mĭo vô la crĕsswă q' la décrĕsswă [4].

dit-il dans sa sagesse ; traduisons : Mieux vaut un baptême qu'une sépulture ; mieux vaut la vie que la mort.

* * *

Il est à remarquer toutefois qu'il accueille avec plus de joie la naissance d'un garçon que celle d'une fille. Une fille et un garçon, tout est pour le mieux ; ils font la paire, c'est le « choix du roi » ; mais dans la suite, tandis qu'un « enfant [5] » est désiré, la fille est seulement acceptée :

Vo-z'itĕ bin tan avârŏ, tan mwindro [6] !

dit-on au père dans ce dernier cas, parce qu'une fille, c'est

1. « Les grandes familles qui sont un embarras à la ville sont une fortune à la campagne, surtout pour le petit agriculteur qui ne peut pas se donner le luxe de la main-d'œuvre payée. » (J. Méline : *Le Retour à la Terre*, p. 219, Paris, Hachette, 1905.)
2. *bovêron* = bouvier, pique-bœufs.
3. Malheureusement l'exode des campagnards vers la ville s'accentue de plus en plus. (R. Basin : *La Terre qui meurt* ; J. Méline : *Le Retour à la Terre*, pass. loc. cit.)
4. Littéralement : Mieux vaut l'augmentation que la diminution.
5. « Enfant », à la campagne, synonyme de garçon ; et s'oppose à fille.
6. Vous êtes donc bien avare ! Comme vous lésinez !

« moins » qu'un garçon. Un grand-père apprenant la naissance de sa quatrième petite-fille, lançait à son fils cette boutade qui était presque un reproche :

On a jhà preu d' boïandirë [1] !

Quelques années plus tard ce même fils ayant pris sa revanche, annonce au grand-père la naissance d'un garçon par cette sentencieuse métaphore où éclate une orgueilleuse satisfaction :

Pârë, al a on-n avlïa à la man [2] !

Le garçon qui naît est toujours un « gros garçon » ; la fille, c'est de la *prinmri* [3]. Au baptême le parrain fait généralement sonner plus longtemps et différemment pour un garçon que pour une fille.

Hâtons-nous d'ajouter que cela n'implique nullement une préférence injuste dans les affections, la sollicitude et les soins [4]. Les familles paysannes, généralement nombreuses, sont bien unies, et offrent aux enfants avec l'exemple d'une vie simple et saine, un intérieur paisible.

Tandis qu'à la ville, les enfants pour se préparer un avenir s'en vont de bonne heure d'atelier en atelier, d'école en école, faisant les uns après les autres, le vide au foyer, à la campagne, les parents les gardent auprès d'eux et la vie de famille se trouve ainsi très heureusement prolongée. Le métier est tout trouvé et l'atelier aussi ; c'est bien là que vraiment le soleil luit pour tout le monde, et que le travail est le « fonds qui manque le moins [5] ». L'apprentissage s'est fait insensiblement, à chaque heure du jour, dès le jeune âge ; pas n'est besoin pour l'ouvrier des champs de faire son tour de France.

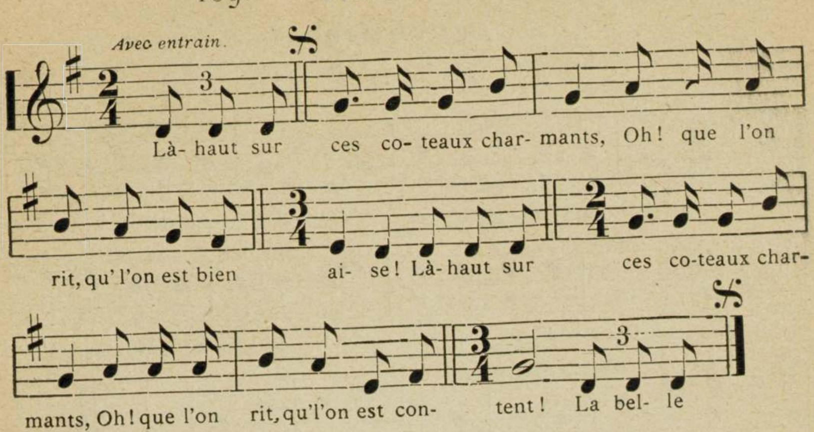
Ainsi les parents conservent longtemps auprès d'eux leurs enfants jusqu'à ce que ceux-ci fondent à leur tour un foyer, très souvent tout proche, et continuent l'éternel cycle de la vie.

Voilà un des grands bonheurs de la vie rustique, et si, à la campagne on savait l'apprécier, on trouverait en lui un des plus puissants mobiles d'attachement au village, de « *retour* » ou plutôt de fidélité « *à la terre* ».

---

1. On a déjà assez de lavandières.
2. Père, il a un aiguillon à la main.
3. *Prinmri* = quelque chose de menu.
4. Les enfants qui restent à la maison, qui soignent les parents et assurent la continuité du patrimoine de famille reçoivent généralement le « quart » ; cet avantage est une récompense très légitime, plutôt qu'une faveur arbitraire.
5 Il y a à la campagne plutôt défaut de bras pour le travail que défaut de travail pour les bras.

109. — Ronde de Noce.



(On danse en rond, une chaise est placée au milieu)

Là-haut sur ces coteaux charmants,
Oh ! que l'on rit, qu' l'on est bien aise,
Là-haut, etc...
Oh ! que l'on rit, qu' l'on est content !

La belle va s'y promenant [1],
Oh ! que, etc...

(Une dame se détachant du groupe entre dans le cercle et l'on danse autour d'elle.)

La belle y rentre en souriant,
Oh ! que, etc...

(Un cavalier la rejoint.)

Son cher amant va la suivant,
Oh ! que, etc...

(Ils se font révérence.)

Ils se saluent bien poliment,
Oh ! que, etc...

(Le Monsieur présente la chaise à la dame — elle s'assied — il prend place près d'elle.)

Ils s'assoient bien gentiment,
Oh ! que, etc...

(Ils s'embrassent.)

Ils s'embrassent bien tendrement (ou : gentiment),
Oh ! que, etc...

(Ils rentrent dans le groupe.)

Ils se retirent en soupirant,
Oh ! que, etc...

Recueillie à Allèves, à une noce où elle était chantée.

---

1. Le premier vers change seul et se répète comme 3ᵉ vers ; les 2ᵉ et 4ᵉ vers restent les mêmes.



110. — Madame la Mariée.

1re version.

(Sur l'air du *Juif-Errant.*)



1 Nous sommes venus vous voir
Du fond de nos villages
Pour souhaiter ce soir
Un heureux mariage
A Monsieur votre époux
Aussi bien comme à vous.

7 Le rossignol du bois,
Le rossignol sauvage
Vous a dit bien des fois
Dans son joli langage :
« Filles, mariez-vous,
Le mariage est doux ».

13 Il y en a de bien doux,
Mais de mauvais ménages ;
Çà dépend des époux,
S'ils ne sont pas volages;
Ils ont bien des appas,
Ne vous y fiez pas.

19 Celui que vous prenez
On dit qu'il est fort sage ;
Il me semble être né
Pour conduire un ménage.
De vous il est épris,
S'ra doux, il l'a promis.

25 Enfin vous voilà donc,
Madame la Mariée,
Enfin vous voilà donc
A votre époux liée
Avec un beau fil d'or,
Qui s'délie qu'à la mort.

31 Avez-vous bien compris
Les paroles du prêtre,
Avez-vous bien compris
Comme il vous a dit d'être ?
Fidèle à votre époux
Et lui de l'être à vous.

37 Quand on dit : son époux
On dit souvent : son maître ;
Ils ne sont pas si doux
Comm' ils ont promis d'êtr'
Il faut leur conseiller
De mieux se rappeler.

43 L'époux que vous prenez
Pour vivre en mariage,
Doit soigner le dehors,
Vous, tenir le ménage.
Il vous faut le servir
Et toujours obéir.

49 Recevez ce gâteau
Que ma main vous présente :
Coupez-en un morceau
Pour vous donner entente
Qu'il vous faut travailler
Pour votre vie gagner.

55 Vous n'serez plus ce soir
Comme vous étiez hier,
Couchée dans votre lit
Comme une vierge belle ;
Vous aurez près de vous
Un Monsieur, votre époux.

61 Vous n'irez plus au bal,
Madame la Mariée ;
Vous n'irez plus aux jeux,
Non plus aux assemblées ;
Vous gard'rez la maison
Pendant que nous irons.

67 Si vous avez chez vous
Des enfants à conduire,
Il faut veiller sur eux
Et bien souvent leur dir' :
« Conduisez-vous, enfants,
Comme d'honnêtes gens. »

73 Si vous avez chez vous
Servante ou domestique,
Vous devez leur montrer
Les meilleures pratiques,
Vous leur devez tous deux
L'exemple devant Dieu.

79 Si vous avez chez vous
Des bœufs, aussi des vaches,
Des porcs et des moutons
Et aussi des volailles,
Vous vaqu'rez à ce train
Chaque soir et matin.

85 Recevez ce bouquet
Que ma main vous présente ;
Il est fait de façon
A vous donner entente
Que plaisirs et honneurs
Passent comme les fleurs.

91 Il faut qu' vous quittiez tout,
La maison d'votre père,
Où vous aviez d' la joie
Avec votr' tendr' mère.
Il faut qu' vous quittiez tout
Pour suivre votre époux.

Héry-sur-Alby : *(Chantée par Mlle Folliet.)* — Lully.

Cf. J. Tiersot : *Ch. p. A.*, 324 et 325.



111. — 2e version.



Allinges : *(Chantée par Mlle Perroud.*

Cette chanson s'adaptait à une coutume de noces aujourd'hui désuète, assez répandue autrefois en Savoie et dans d'autres provinces françaises, le Poitou, la Bretagne, la Bourgogne. On disait cette chanson, bien mélancolique pour un jour de joie, à la mariée, en même temps qu'on lui offrait gâteau, fleurs, etc. ; présents symboliques, dont la signification est donnée successivement par les couplets. Cette pratique est à peu près complètement disparue en Savoie, comme tradition constante ; elle se renouvelle pourtant, au dire de témoins, ici et là, de temps à autre, par exemple dans la vallée de Boëge et dans le Bas-Chablais (Les Allinges).

Var. :

2-4 ... Bocages.
Pour vous fair' compliment
Sur votre mariage.

3-4 Pour vous dire les vœux
De votre mariage.

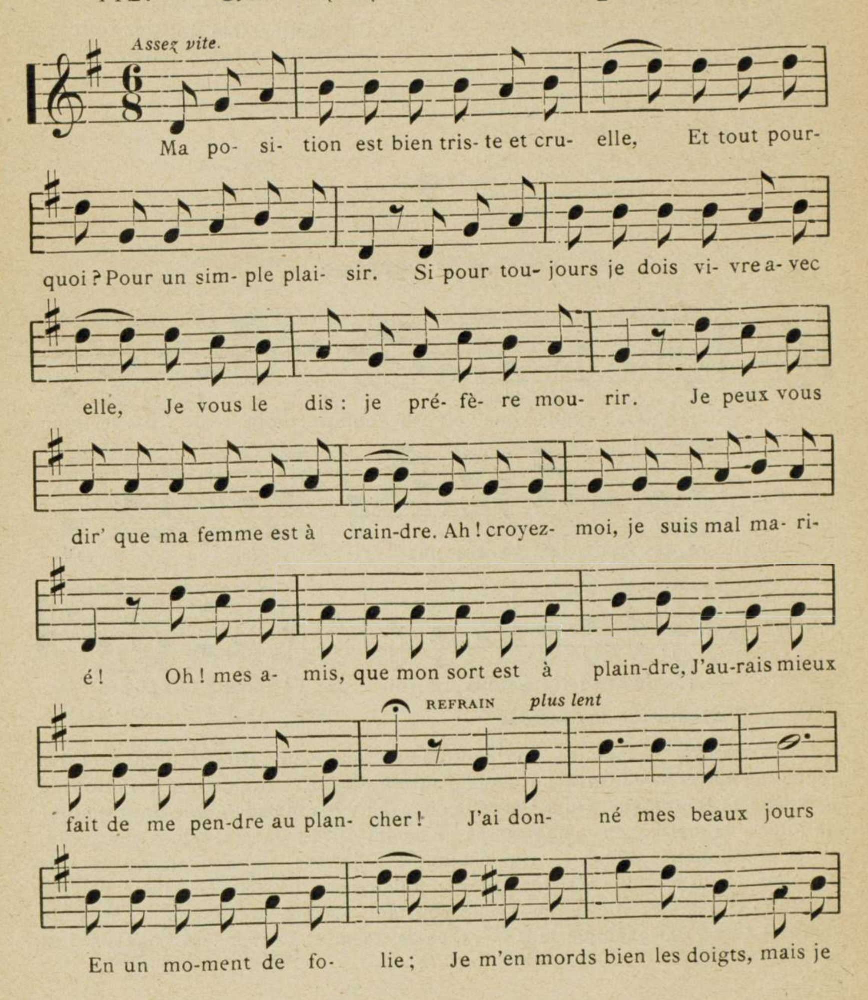
29 ... Long fil d'or.

31-35 Vous rappelez-vous bien
Ce que vous a dit l' prêtre ;
Il dit la vérité
Et ce qu'il vous faut être :
Soumise...

51-54 Il est fait de façon
A vous faire comprendre
Que pour du pain gagner
Il faudra travailler.

53-54 Que pour gagner sa vie
Faut travailler, souffrir.

112. — Que mon sort est à plaindre.





Ma position est bien triste et cruelle,
Et tout pourquoi ? Pour un simple [plaisir.
Si pour toujours je dois vivre avec elle,
Je vous le dis, je préfère mourir.
Je peux vous dir' que ma femme est à [craindre.
Ah! croyez-moi, je suis mal marié!
Ah! mes amis, que mon sort est à [plaindre,
J'aurais mieux fait de me pendre au [plancher !

Et je fais tout à seule fin de lui plaire,
Je fais le lit, je balaye la maison,
Je trie les choux, j'épluch' les pommes [de terre,
Je vais à l'eau et je mont' le charbon.
Je fais bien plus : je lave (*ou :* souffl' [la vaisselle ;
Enfin, je suis le modèle des époux.
Je finirai par tenir la chandelle,
Et ne rien dire ou attraper des coups.

Refrain :

J'ai donné mes beaux jours en un moment de folie ;
Je m'en mords bien les doigts ; mais je suis marié.
Oh ! laissez-moi pleurer le restant de ma vie !
Oh ! laissez-moi verser une dernière larme !

J'avais d' l'argent le jour du mariage,
J'avais monté un joli mobilier;
Rien ne manquait dans son petit [ménage,
Mais la coquine, elle a tout bazardé :
Pour s'acheter des bottines à la mode,
Pour fair' manger des pouletts' au [cousin,
Elle a vendu draps de lit et commode;
Enfin, chez nous, il n'y a plus rien.

A chaque instant, elle me cherche [querelle,
Les pots, les verres, tout se casse sur [moi :
Le chandelier, enfin toute la vaisselle ;
Oui, c'est un démon que l'enfer n'a [pas.
Cœur de lion et langue de vipère,
Qui cherche tout pour me fair' d' venir [fou.
Si quelque jour je me mets en colère,
Je finirai par lui tordre le cou.

Abondance : *(Chantée par M. J. Crétin)*; Châtel. — Héry-sur-Alby : *(M. Folliet)*; Boëge : *(M. Raffin.)*

M. J. Tiersot (voir : *Ch. p. A.*, 318), signale cette chanson qui lui est parvenue de Saint-Gervais.



113. — Les regrets de la Mariée.

ou : Adieu, fleur de jeunesse.

Adieu, fleur de jeunesse,
Adieu, aimable liberté ;
La belle qualité de fille.
Aujourd'hui, il faut la quitter.

L'on me prend et l'on me mêne
A l'église de Saint-Eloi,
La couronne sur la tête,
Comme la fille d'un grand roi.

— Aujourd'hui tu quittes ton père
Et ta mère avec regret :
C'est pour ton époux qui t'aime
A qui tu dois un cœur plein d'amitié.

— La ceinture que je porte,
Qui fait trois fois le tour de moi,
C'est mon amant qui me la donne
Pour finir ses jours avec moi.

— La ceinture de nos amours,
Oui, mon épous', je t' l'ai donnée
Pour vivre avec moi toujours
En parfaite tranquillité.

— Quand je vois ces filles à table,
Assises près de moi en ces lieux
Quand je les vois et les regarde,
Les larmes coul'nt de mes yeux.

Quand je les vois, je dis :
Dès aujourd'hui, plus de beaux jours,
.... mais la tristesse ;
Mon triste sort est le berceau.

Vaeheresse ; Châtel ; Etercy *(Manuscrits)*.

Cf. J. Tiersot : *Ch. pop. A.*, 326.
Chanson très connue en Savoie.

Note : La version d'Etercy donne les refrains suivants :

Grand Dieu, quelle misère
De voir ces pauvres mères
Qui pleurent leur sort
Souvent jusqu'à la mort !

J'avais juré dans mon jeune âge
De ne jamais me marier ;
Mais à présent par avantage.
Mes parents il faut les quitter.

Les versions de M. Tiersot, provenant des Hautes-Alpes, comportent en outre les 3 couplets suivants :

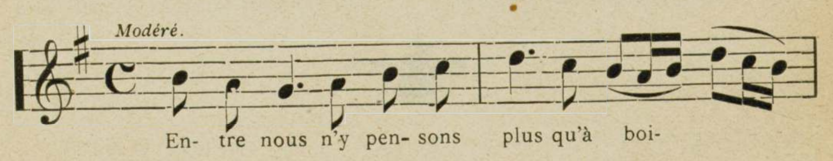
Quand il vient le soir pour se rendre :
« Adieu, parents, adieu, z'amis !
Je quitte le plaisir du monde
Pour y prendre du souci. »

Ci l'on me prend, ci l'on me mène
Dans un pays fort étranger,
Là où je n'y connais personne
Que celui que j'ai épousé.

Ah ! me voici, ma belle mère,
Me voici donc auprès de vous ;
Pour votre bâton de vieillesse,
Pour finir mes jours avec vous.



114. — Se marier est une grande folie.





Entre nous n'y pensons plus qu'à boire, (?)
N'y pensons plus qu'a rire, z' à bien boire.
Aimons-nous *(ter)*,
Buvons la nuit, le jour.

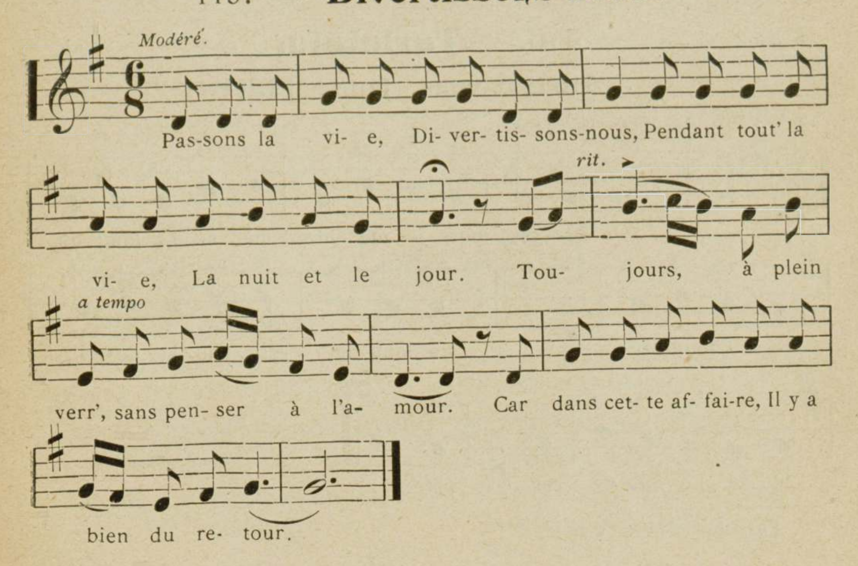
S' marier, c'est une grand' folie ;
Vaut-il pas mieux se faire un' bonne amie,
Que d' partager *(ter)*
C' que l'on a gagné ?

Qu'il est doux, oh ! qu'il est agréable
De nous y voir tous à la même table,
Boire à côté *(ter)*
De nos chères beautés !

Héry-sur-Alby : *(Chantée par M. Cl. Guillot.)*



115. — Divertissons-nous.



Passons la vie,
Divertissons-nous,
Pendant toute la vie,
La nuit et le jour.
Toujours à plein verre,
Sans penser à l'amour;
Car dans cette affaire,
Il y a bien du retour.

A-t-on pris femme
Y a plus de moyen,
Ni pain, ni fromage,
Ni argent, ni rien !
Adieu mes débauches,
Je n'ai plus de joie ;
Faut prendre la hache
Pour aller au bois.

Adieu débauches,
Je n'ai plus de joie;
Faut prendre la hache
Pour aller au bois ;
Y fair' des fascines [1],
Et puis quand on revient,
La femme chagrine,
Dit qu'on n'y fait rien.

Elle vient enceinte
D'une fille, d'un garçon ;
Il y a des plaintes
De mille façons.
Quand elle vient en couches,
Le pauvre mari,
Par toutes les rues
Il ne fait que courir.

Puis un grand nombre
De ces p'tits enfants
S'en vont par le monde,
Le cœur gémissant ;
L'un demande à boire,
Et l'autre z'à manger ;
Ah ! quelle triste affaire
Que d'êtr' marié.

Ecoutez tous,
Fillettes et garçons ;
Pour tant de mérite,
Louez ma chanson.
Mais du mariage
N'en disons plus rien :
C'est un esclavage
Vous le voyez bien.

Héry-sur-Alby : *(Chantée par Mme Folliet.)*

Cet air, à quelques légères différences près, reproduit celui de *Charmante Bergère, quitte ton troupeau.* (Voir aux *Ch. de Bergères*, 2e groupe. n° 17. p. 38.)



116. — Turlututu.

ou : Amusez-vous, jeune Fillette.



1. Fascines (fagots de bois).

Un de ces jours, je m'y promène
Le long de ces... Turlututu,
Le long de ces... Lan la de lisette,
Le long de ces verts prés.

Dans mon chemin j'ai fait rencontre
D'une jeune... Turlututu,
... Lan la de lisette.
... beauté.

Et je me suis approché d'elle,
Pour lui vouloir... Turlu...
... Lan la...
... parler.

Elle a tiré sa colognette
Pour me vouloir... Turlu...
... Lan la...
... frapper.

« Oh ! doucement ! jeune fillette,
Il ne faut pas... Turlu...
... Lan la...
... frapper.

Amusez-vous, jeune fillette,
Tandis qu' vous êt's... Turlu...
... Lanla...
... à marier.

Car quand vous serez mariée
Vous aurez des... Turlu...
... Lan la...
... enfants.

Il y en a un qui voudra boire
Et l'autre son... Turlu...
... Lan la...
... soulier. »

Cusy : *Chantée par Mme Blanchet.*

Cette chanson est très populaire en Haute-Bretagne, Elle a été recueillie et notée par M. Em. Alliou, à Bains (Ille-et-Vilaine). — Cf. : Mélusine, iv, 46.



117. — Turlututu.

(Version bretonne.)

Afin de permettre une intéressante comparaison, nous rapprochons de notre version savoyarde en majeur, la version bretonne suivante en mineur.



En m'en allant sous la coudrette
Le long de ces verts prés.

Dans mon chemin j'ai fait rencontre
D'une jeune beauté.

Et je me suis approché d'elle
C'était pour l'embrasser.

« Tout doux, tout doux, ma jeune [fille,
Je suis votre berger ».

Elle attira sa quenouillette
C'était pour m'en frapper.

— Les bergers de notre village
Ne sont point si osés.

Ils ont des flût's dans leur pochette:
C'est pour nous faire danser.

— Dansez, dansez, les jeunes filles,
Quand vous êt's filles à marier.

Car quand vous serez en ménage.
Vous aurez des enfants.

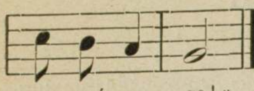
L'un vous dira : « Je veux à boire »,
L'autre voudra manger.



118. — Les Soucis en Ménage

ou : Dans la Pralière [1].





Là-bas, dans la pralière,
Là-haut sur ces vallons,
J'entends le rossignol chanter,
Qui dit dans son langage :
« Que les garçons sont malheureux
De se mettre en ménage ! »

— Le jour de vos fiançailles,
Belle, préparez-vous,
Préparez-vous un mouchoir blanc
Pour essuyer vos larmes ;
Sera pour dire : « Adieu, beau temps,
Adieu, le badinage. »

Et le jour de vos noces
Belle, préparez-vous,
Préparez-vous un habit noir,
Habit de repentance ;
Sera pour dire : « Adieu, beau temps,
Adieu, réjouissance. »

Quand on s' met en ménage
On a bien des soucis ;
Il faut nourrir femme et gamins,
Vite embrasser l'ouvrage ;
Voilà tous les plaisirs qu'il y a
Dedans le mariage.

Après quelques semaines,
La belle s'est rentournée :
« Oh ! père, vous m'avez donné
A un garçon ivrogne.
Qui boit et mange tout mon bien,
Ne fait pas sa besogne. »

— Prends patience, ma fille,
Peut' êtr' qu'il changera.
Embrasse-le, caresse-le
Sera ton avantage :
Et tu verras qu'un jour viendra
La paix dans ton ménage.

---

1. « Pralière » = pré à pâturer. — C'est la signification attribuée par le chanteur à ce terme que nous n'avons pas rencontré dans les dictionnaires français et patois.

Au bout d' quelques années,
Voilà du changement ;
Il y eut une troupe d'enfants :
L'autre pleure, l'un crie.
C'est, je vous jure, sur ma foi,
Une vraie comédie.

Et vous, jeune fillette,
N'y pensant qu'à l'amour,
Mieux vaudrait boire et puis chanter
Et caresser la tasse,
Et puis de vivre en liberté
Que d'être en mariage.

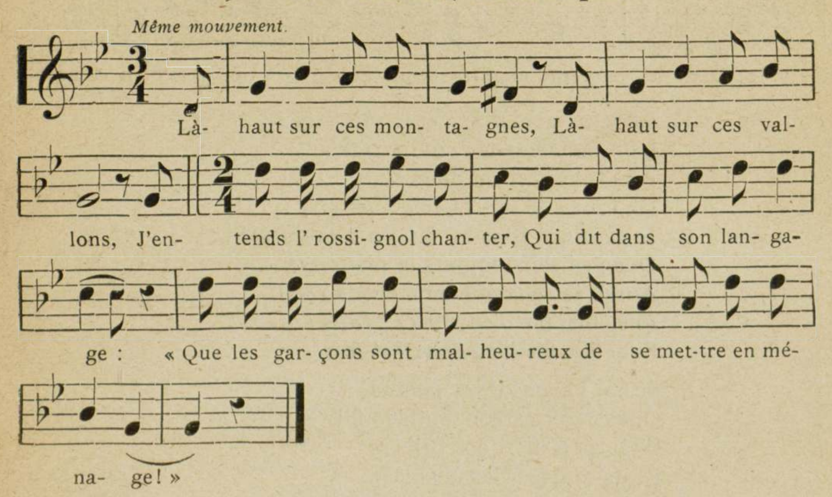
Et vous, garçons, bons diables,
N'y pensant qu'à l'amour,
Mieux vaudrait boire et puis chanter
Et caresser bouteille,
Et puis de vivre en liberté
N'avoir qu'une maîtresse.

Héry-sur-Alby : *Chantée par M. Cl. Guillot.* — Thonon-les-Bains.

Cf. : J. Tiersot : *Ch. p. A.*, 322.



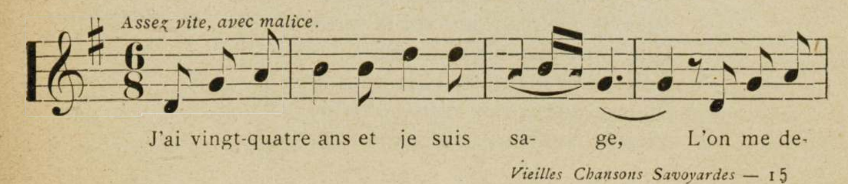
119. — 2me Version mélodique.

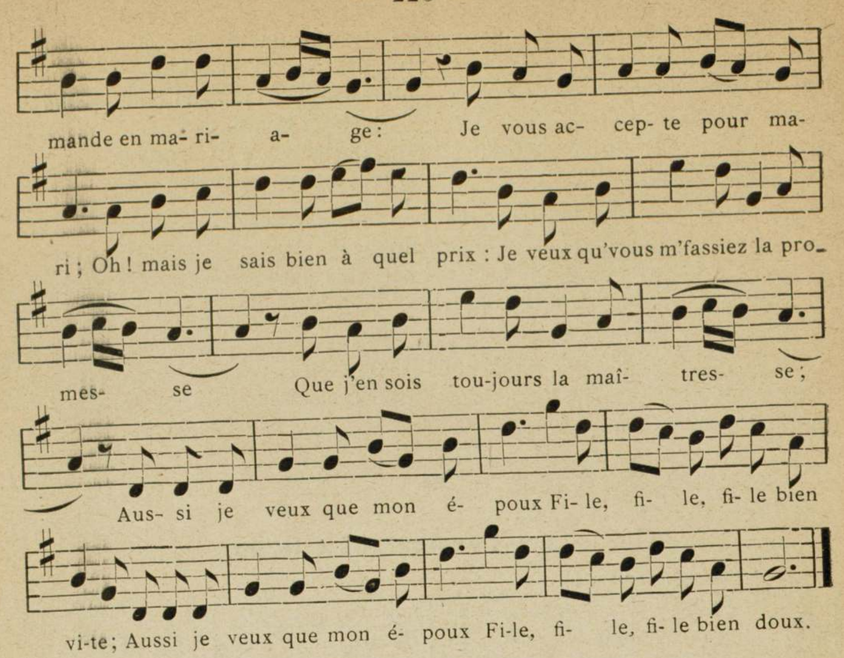


Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme V. Bonnaud.*



120. — Maître ou Maîtresse ?





1. J'ai vingt-quatre ans et je suis sage ;
L'on me demande en mariage :
« Je vous accepte pour mari,
Oh ! mais je sais bien à quel prix :
Je veux qu' vous m' fassiez la promesse
Que j'en sois toujours la maîtresse,
Aussi, je veux que mon époux *(bis)*.
File, file, file bien vite *(1re fois)*.
File, file, file bien doux *(2e fois)*.

10. Si nous avons de la famille,
Que ce soit garçon ou bien fille,
C'est mon mari qui bercera
Et de drapeau les changera.
Et si nous avons des visites,
Je veux que mon mari bien vite
Promptement descende à la cour *(bis)*.
Et qu'il file, file, bien vite *(1re fois)*.
Et qu'il file, file, bien doux » *(2e fois)*.

19. — On vous obéira, Mad'moiselle,
O vous qui en êtes si belle ;
Oh ! dites-moi, que n' f'rait-on pas
Pour plaire à de si beaux appas !
Rien ne me plaît tant sur la terre,
Que votre aimable caractère
Vous serez maîtresse chez nous *(bis)*.
Pourvu que je sois votre, votre (?) *(1re fois)*.
Pourvu que je sois votre époux *(2e fois)*.

28. Un mois après r'venant d' l'église :
« Oh ! ma femm', n'en sois point surprise,
Tu as trouvé aussi fin qu' toi
Et maintenant, écoute-moi :
L'on dit que les filles en sont fines,
Qu'elles n'en sont remplies de malice :
Vous serez maîtresse convenue *(bis)*.
Moi, le maître, le premier maître *(1re fois)*.
Moi l' premier maîtr', bien entendu. *(2e fois)*.

37. Vous vous lèv'rez matin, Madame,
Et vous aurez soin du ménage ;
Vous balaierez. vous f'rez mon lit ;
Vous r'dress'rez mon bonnet de nuit ;
Et vous nettoierez mes culottes,
Vous cirerez aussi mes bottes ;
Quand tout cela ne sera pas fait *(bis)*.
Vous aurez du manche, du manche *(1re fois)*.
Vous aurez du manche à balai *(2e fois)*.

46. Je veux aussi qu' votre toilette
Soit élégante et non coquette :
Vous porterez des chapeaux de prix,
Robes de soie, châles et tapis,
De belles jupes blanches et fines.
Je ne veux point de crinoline.
On peut avoir bonne façon *(bis)*.
Sans crinoline, sans crinoline *(1re fois)*,
Sans crinoline sur le jupon *(2e fois)*. »

55. — Monsieur, vous m' paraissez un traître,
Vous auriez dû vous fair' connaître
Ah ! si j'avais compris cela !
Mais m'y voilà dans de beaux draps !
J'en conviens que c'est de ma faute ;
Ça donnera exemple à d'autres.
Filett's, sur moi, prenez leçon,
Ah ! méfiez-vous des jeunes, jeunes *(1re fois)*,
Ah ! méfiez-vous des jeunes garçons *(2e fois)*.

Cusy : *(Chantée par Mlle E. Grosjean et Mme Carrichon)* ; Viuz-la-Chiésaz : (*Mlle Ant Lombard.)*

Var. :
3-4 ... Pour époux.
Je n'en veux point d'autre que vous.
4 Et je vais vous dire à quel prix.
6 D'être, moi, toujours la maîtresse.
13 Et les drapeaux il soignera.
15-16 Oh ! mon mari, oh ! va donc vite,
Aussi je veux, etc...
19-22 On vous écout'ra...
Quand on est comme vous, si belle,
Que pourrait-on vous refuser ?
Et pour pouvoir vous marier.
28-33 L' dimanche après...
Je lui dis : « N'en...
Tu as trouvé...
Allons, ma femme...
... Que les filles sont malignes,
Mais les garçons plus fins qu' les filles.
38-39 Pour vaquer aux soins du ménage,
Faire ma chambre ainsi qu' mon lit.
48 De beaux bonnets, chapeaux de prix.
50-51 Je ne veux plus de crinolines,
Ni de ces jupes blanches et fines,
53 Sans crinoline et faux jupon.

54 Je sais bien qu' vous n'êtes qu'un
[traître.
57-60 Sans tant chercher à m' décider
Par des promesses imaginées.
Le tort ne vient pas de ma faute,
Vous en auriez trompé bien d'autres.



121. — La fanfon d' Monch' Dumont.

ou : La Mésalliance.



Oh ! quel grand bonheur pour toi,
Ma petite Josepte,
D'avoir su trouver en moi
Un mari fort honnête ;
Et chacun dorénavant
Va t'appeler poliment :
Madame *(ter).*

Mon bonò n'ë pa si grou,
Man é vo plé dë dirë,
D' éposâ on vïeu jalou ;
Ma fë n'y ë pa pë rirë.
Vo-z i bin mé d' soixant' an
Vo-z i to lô pëlë blïan.
In tétă (ter).

— Ta langue, je te le dis,
Paraît bien affilée
Tu l'as fort bien dégourdie
En vendant tes séracés [1]
Car elle va comme tes pas,
Quand tu descendais en bas
Du Môle *(ter).*

— D'è vendu mô séracé
San frôdă, san malicë ;
Pas c'man çlo q' vivon d' procé
E q' vendŏn la justicë.
On-n onétŏ labori [2]
Vô bin on fripon d' moni.
Më senblë.

— Si j'avais connu plus tôt
Ta langue de vipère,
Je t'aurais laissé là-haut
Tricoter chez ton père ;
C'est trop tard ; j'en suis fâché
D'avoir fait un vrai marché
De bête.

— Cé marçhïa atan që vò
Me chagrin' et m' désôlë ;
Awé on âtrŏ që vò
(On) n'a jwannă s'y consôlë,
Pisqë d'en arè bintou
Awé la pé d'on vïo fou
On âtrŏ.

---

1. *Séracé* = sérac ; fromage de dernière qualité, fabriqué avec le petit lait.
2. *Var. : A poé y a pa bin lontan*
Që vo vendiva de fan
È vella.

— Ma Josephte, c'est assez
Parlé de nos personnes ;
Des parents il faut parler,
Mon aimable mignonne;
Mon père est un intendant,
Le tien n'est qu'un paysan.
D'Ayse.

On-n onéto pëïsan
Z'ë bin pë respëctablïŏ
Që vutrŏ vic' intendan
Q'on invoyïv' u dïâblïŏ.
N' vo s'in fassî pas oneu
Car vo-z'in i dïen le cœu
Vargonïë.

Bonneville : Cette origine ressort du texte même. — (*Chantée par Mme Plassat, d'Anthy-Sechex, qui l'a apprise à Boëge, où elle se chantait beaucoup au temps de sa jeunesse.*)

Le texte serait d'un Bonnevillois : Décret, dit le Maltois, mort en 1829.

« Cet air, dit M. J. Tiersot (*Ch. p. A.*, 72 et 125), est emprunté à une chanson française ; on le trouve dans la *Clé du Caveau*, sous la rubrique d'*Air des Fraises ;* bien plus anciennement, il servait de timbre à une chanson de Saint-Aulaire dans l'*Anthologie française ou Chansons choisies depuis le 13e siècle jusqu'à nos jours* (1765, t. I, p. 197). »

Il a joui en Savoie d'une faveur exceptionnelle : Il a servi déjà à une autre chanson bonnevilloise, du même auteur, Décret : *L'Entrée du Duc de Savoie, Ch. Félix, à Bonneville :*

(Lïodŏ, vu to të lëvâ... Që vivë !).

« Associé à la Chanson de Bonneville, ajoute M. Tiersot, il s'est si bien acclimaté qu'on peut dire qu'il a été naturalisé Savoyard. »

Sur cet air également : Une chanson du Chanoine Gazel (1816), de Cruseilles :

D'é mo qatrŏ-vin doz' an ;

Une chanson polico-satirique de M. Aimé Burdet, d'Annecy (1er mai 1815). (Cf. : Despine : *Recherches*, p. 75, 79, 83, 101, 102.)

Deux chansons modernes de Ch. Collombat :

La féta dë n' tron Monchu. — La prêsa du drapô.

(Cf. Collombat : *Œuvres*, 2e édit., p. 34 et 132.)

Deux chansons satiriques, l'une de La Chapelle d'Abondance sur la mode : *Lo palto lon*, l'autre d'Alby sur le Divorce. (Cf. Ritz : *Ch. p. Hte-Sav.*, 3e édit., p. 57.)



122. — Mon gambio mari.

ou : Le Mari « ronn'ré [1] ».

(Dialogue entre la femme et son mari mal tourné.)



1. Le mari grincheux.

ELLE.

— Alin (à') la fêră, mon gambĭŏ mari,
Alin (à') la fêră, mon bel ami.

LUI.

(Les réponses du mari sont toutes parlées et sur un ton d'impatience et de mauvaise humeur.)

— *Va ĭê, të, më d'i vë pâ* [1].

— D' t'i portrê bin, mon gambĭŏ mari,
D' t'i portrê bin, mon bel ami.
— *S' të m'i peurtĕ, d'irê* [2].

— No sin (a') la fêră,...
— *D'i vêĭë bin, d'é bin frê* [3].

— Açhtà onnă vaçhĕ,...
—*Açhtâ-la, të, më d' n'en açhtojhin* [4].

— No z in na vaçhĕ.
— *D'i vêĭë bin, ma borsă-z a bin*
[*décrĕssu* [5].

— Allin n'z' ê, ĭorĕ,
— *Va t'en, më d' m'in vé pô* [6].

— Dë të port'rê.
— *Së t' më peurtĕ, d' m'en irê* [7].

— No sin çhi nŏ.
— *D'i vêĭë bin. d'é bin frê* [8].

— Fassin du fwa.
— *Fa-z-en : më, d'en fë jhin* [9].

— No-z in du fwa.
— *D'i vêĭë bin, d'é bin fan* [10].

— Fassin d' la spa.
— *Fa-z-en ; më d'en fé jhin* [11].

— No-z in d' la spa.
— *D'i vêĭë bin ; l'ë bin çhôdă* [12].

— D' t' la soflĭĕrê.
— *Së t' la soflĭë, d' la mjhĕrë* [13].

— Allin drĕmi.
— *Va ĭê, më d'i vê pô* [14].

— No sin drĕmi.
— *D'i vêĭë bin, më d'é bin frê* [15].

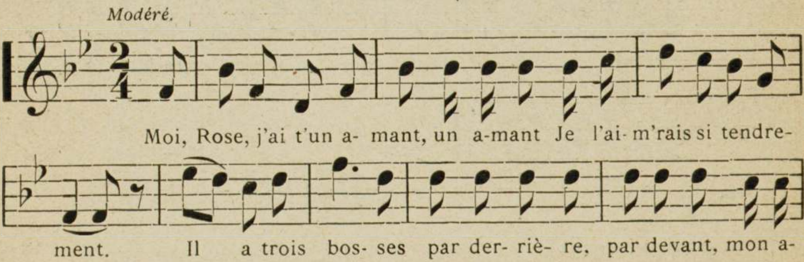
— D' të réçheudrê.
— *S' të m'écheudĕ, d' m'endrĕ-*
[*mĕtrê* [16].

Thonon-les-Bains : *(Chantée par Mme Victorine Bonnaud.)*

TRADUCTION : 1. Allons à la foire, mon mari boîteux. — *Vas-y, toi ; moi, je n'y vais pas.* — 2. Je t'y porterai bien. — *Si tu m'y portes, j'y irai bien.* — 3. Nous sommes à la foire. — *Je le vois bien, j'ai bien froid.* — 4. Achète une vache. — *Achète-la, toi ; moi, je n'en achète point.* — 5. Nous avons une vache. — *Je le vois bien ; ma bourse a bien diminué.* — 6. Allons-nous en, maintenant. — *Va t'en ; moi, je ne m'en vais pas.* — 7. Je te porterai. — *Si tu me portes, je m'en irai.* — 8. Nous sommes chez nous. — *Je le vois bien, j'ai bien froid.* - 9. Faisons du feu. — *Fais-en ; moi, je n'en fais pas.* — 10. Nous avons du feu. — *Je le vois bien ; j'ai bien faim.* — 11. Faisons de la soupe. — *Fais-en ; moi, je n'en fais pas.* — 12. Nous avons de la soupe. — *Je le vois bien ; elle est bien chaude.* — 13. Je te la soufflerai. — *Si tu la souffles, je la mangerai.* — 14. Allons coucher. — *Vas-y ; moi, je n'y vais pas.* — 15. Nous sommes couchés. — *Je m'en aperçois ; mais j'ai bien froid.* — 16. Je te réchaufferai. — *Si tu me réchauffes, je m'endormirai.*



123. — **Mari mal bâti.**





Moi, Rose, j'ai-t' un amant,
Je l'aim'rais si tendrement.
Il a trois bosses
Par derrière, par devant, mon amant.
Il marche avec des crosses,
Voilà l' désagrément.

Et si tu as des louis, mon ami,
Oui, tu seras mon mari.
Ce sera dimanche.
Je t'y contenterai lundi, mon ami.
Ne trouves pas étrange
Tout ce que je te dis.

Tu as tes pieds tordus, rabattus,
Encore un gros nez pointu,
Un' bouche sans pareille
Que l'on n'a jamais vue ainsi fendue,
Fendue jusqu'aux oreilles
Et la tête tondue.

Car aussi le Curé, le Curé,
Il n'en fut tout étonné,
Quand il vit venir
Trois bosses pour s'y prosterner, le Curé,
N'en fit sonner les cloches
Par toute l'assemblée.



124. — Le Mal Marié.

1re Version.



Quand j'étais chez mon père,
Garçon-z' à marier,
Je n'avais rien à faire
Qu'une femme à chercher.

Refrain :
Hélas ! Pourquoi me marie-t-on,
Etant si bien heureux, garçon !

Maint'nant que j'en ai une
Ell' m'y fait enrager ;
Ell' m'envoie t-à la vigne
Sans boire et sans manger.

Quand j' reviens de l'ouvrage,
Je n'en suis tout mouillé ;
J' m'assis devant la porte
Comme un pauvre étranger.

Alors, je dis : « Ma femme,
Ne pourrait-on souper ? »
— Et soupe que ressoupe
Moi, j'ai déjà soupé.

J'ai mangé une poule,
Chapon bien arrangé [1] ;
Les os sont sous la table,
Si tu veux les ronger.

1. *Var.* : Pigeon entrelardé.

— Je m'en irai z' à maître
Chez quelque bon curé ;
Y a du vin dans sa cave,
Du blé dans son grenier.

Etercy : *Chantée par M. J. Bouvier.*



125. — 2me Version.



Allinges : *Chantée par M. M. Perroud.*

Cf. : J. Tiersot : *Ch. p. A.*, 312, 313.



126. — J'en suis soûl de ma Femme.



J' prends ma femm' sur mes épaules,
Je la porte z' au marché,
Au marché pour l'aller vendre :
« Monsieur l'achèterez-vous ? »

Refrain :

J'en suis soûl de ma femme,
L'aurai-je toujours ?

Au marché pour l'aller vendre :
« Monsieur l'achèterez-vous [1] ?
Je la donne-z' à l'épreuve
Pour une huitain' de jours.

Si l'épreuve n'est pas bonne
Renvoyez-la vers chez nous.

Si la porte en est fermée,
Attachez-la au verrou.

De craint' que l' verrou se casse,
Mettez-la dedans le four.

Remplissez le four d'épines
Mettez le feu alentour.

J' m'en irai crier en ville :
« Venez voir brûler le loup. »

Ell' me coûte six cents livres ;
Je la donne pour cinq sous.

A cinq sous j'en rabats quatre,
Je la donn' pour rien du tout. »

Héry-sur-Alby : *Chantée par M. Cl. Guillot.* — Scionzier.



127. — La Mêson d' la Povrĕto



Vëtĭà la fëlĭë dë ntron vĕsin që s'ë marĭô.
É la ! l' bô tin q' l'arà l'épeusă qan l'vindrà ! [1]

É la ! l' bô tin q' l'arà l'épeusă qan l' vindrà [2] *!*
A la mêson d' la povrĕtô no l'in menô. [2]

A la mêson, etc...
E' n'y avê ni ban ni sàlĕ pë s'astô. [3]

E' n'y, etc...
L'avê sa bòçhĕ su la tòblă pë plorô. [4]

L'avê, etc...
Alô sa mérĕ l'y vin dirĕ : « Pleură pô. [5]

TRADUCTION : 1 Voilà la fille de notre voisin qui s'est mariée.
Eh la ! le beau temps qu'elle aura l'épouse quand elle viendra !
2 A la maison de la pauvreté nous l'avons menée.
3 Il n'y avait ni banc ni chaise pour s'asseoir.
4 Elle avait la bouche sur la table pour pleurer.
5 Alors sa mère lui vient dire : « Ne pleure pas.

---

1 De même pour tous les autres couplets qui commencent par les 2 derniers vers du couplet précédent.
2. On commence ainsi chaque couplet par le dernier vers du précédent.

Alô, etc...
Të në tréré pa ran lé vaçh' : é lé-ʒ on pô.

Të në tréré, etc...
Të në lavré pa lé-ʒ écwal', é lé-ʒ on pô. [7]

Të në lavré, etc.
Të në mën'ré pô u molin ; n'on jhin dë blô. [8]

Të në mën'ré, etc...
Të sarïô pô dan që l' mëtô : n'on jhin dë sa. [9]

Të sarïô, etc...
Të n'aré pa à fér' lou lïë, n'ion jhin d' lanfwa. [10]

Të n'aré, etc...
Vo povi bin alô dromi d' su lë soli. » [11]

6 Tu ne trairas pas les vaches ; ils n'en ont pas.
7 Tu ne laveras pas la vaisselle ; ils n'en ont pas.
8 Tu ne porteras pas au moulin ; ils n'ont pas de blé.
9 Tu ne saurais pas dans quoi le mettre ; ils n'ont pas de sac.
10 Tu n'auras pas à faire les lits ; ils n'ont pas de draps.
11 Vous pourrez bien aller coucher au grenier. »

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme V. Bonnaud.*

La pauvreté dans le ménage constitue déjà le thème d'une chanson précédente : *Mârë, marïâ më cëti an.* (V. 3e Gr.)



128. — Dian le tréna màleu.

ou : Les Cadeaux de Noces.

Voici maintenant une chanson chablaisienne relative aux cadeaux de noces. M. Van Gennep, Directeur de la *Revue des Sciences Ethnologiques et Sociologiques*, qui l'a recueillie lui-même à Publier, la cite [1] comme étant intéressante pour la phonétique de plusieurs mots patois [2].

« C'est un dialogue entre Jean (un traîne malheurs et un mange profits) qui désire se marier, et le compère qui doit arranger le mariage. Le compère, sachant que Jean n'a pas le sou, lui demande ce qu'il achètera à sa femme quand il se mariera. Jean prend la mouche : « Je lui achèterai, dit-il, une

1. Cf. : A. Van Gennep : *Religions, Mœurs et Légendes* ; 2e partie : Antiquités et Chansons de Haute-Savoie, p. 242 et ss., Paris, 1909. (Mercure de France.) C'est avec l'aimable autorisation de l'auteur que nous reproduisons la chanson ci-dessus.

2. Nous avons respecté la transcription adoptée par l'auteur, et qui est, à peu de chose près, celle de Constantin et Désormaux, *Dictionnaire Savoyard*, sauf pour les sons th (anglais) et dh (th. doux).

belle coiffe ; je ne veux pas lui mettre une bouse de vache sur la tête, comme vous autres faites ; pauvre compère, consolez-vous ! » Il achètera encore une belle robe, mais pas une peau de chevreau pour mettre sur les épaules ; de beaux bas, mais non des boyaux de cochon ; de beaux souliers, mais non de la peau de crapaud, pour mettre aux pieds ; de beaux chapelets, mais non des crottes de chèvre, entre les dents ; un beau collier, mais non des coquilles, pour mettre au cou : « pauvre compère, consolez-vous ! »

« La chanson se chante sur l'air des vêpres, très vite, en ânonnant un peu et se termine par le répons. « Et cum spiritu tuo, en haut par la cheminée. »

Refrain

Djan, mon-n ami Djan
Tréna-màleu, mêndhe-profi,
Kè t'àthètrâ à tà fènna
Kan t'màriri ?

I

Vui-i-àthetâ nà bella cwèfa, nà bella cwèta,
Vui pà lwi mèta nà beusa d'vatha
Su là téta
Tò kommên vô !
Pour compâr, consòlò-vô !

II

Vui-i-àthetâ nà bella róba, nà bella róba,
Vui pà lwi mèta nà pé d'thevô
Pé l'cô
Tò kommên vô !
Pour compâr, consòlò-vô !

III

Vui-i-àthetâ un biô mathieu, un biô mathieu
Vui pà lwi mèta nà pé d'càbri
Su lé-z-épôles
Tò kommên vô !
Pour compâr, consòlò vô !

IV

Vui-i-àthetâ d'biô bâ, d'biô bâ
Vui pà lwi mèta dé bwè d'caion
Pé lou piâ
Tò kommên vô !
Pour compâr, consòlò-vô !

V

Vui-i-àthetâ d'biô seulâ, d'biô seulâ
Vui pà lwi mèta d'là pé d'cràpô
Pé lou piâ

Tò kommên vô !
Pour compâr, consòlò-vô !

VI

Vui-i-àthetâ dé bio thàpelè, dé bio thàpelè
Vui pà lwi mèta dé pétole de tièvre
Dia lou dèn,
Tò kommên vô !
Pour compâr, consòlò-vô !

VII

Vui-i-àthetâ un biô colié, un biô colié,
Vui pà lwi mèta dé cokilion [1]
Pé l'cou,
Tò kommên vô !
Pour compâr, consòlò-vô !

Fin.

Et cum spiritu tuo,
Amò pé là theminnô.



129. — En revenant du Bois joli.



On bisse le premier vers.

En revenant du bois joli
D'é trovâ ma fënă sûlă, wâ !
O ! ma fënă, wâ ! O ! ma fënă, wâ !

Ou bien :
O! ma fion, wâ : Ta na margă, wâ !
D'é trovâ ma fënă sûlă ! [1]

TRADUCTION :

1 En revenant du bois joli
J'ai trouvé ma femme ivre.

Oh ! ma femme, oui ! *(bis)*
(4e ligne : rengaîne sans signification.)

---

1. *Cokilion* ou *coklion*, à ce qu'il semble diminutif du mot français coquille.

« E fo allâ u médĕcin,
U médecin dë la vëlă, wâ ! » [2]

Dé që lë médecin fu arr'vâ
E conĭ(ĕ)ssu la maladiă. [3]

« E fô l'ü fârë on bon bolĭon,
On bon bolĭon dë borafĭă. » [4]

— D'ameri mieu n'a sop'(a) u vin,
Bĭen trimpâ d'dĭen 'nna sĕlĭotă. [5]

Et së dë vënĭo-ʒ a mori,
Interâ-mĕ d'dĭen la câvă. [6]

Lo dou pi contre la moralĭë
Et la tétă dʒo la guilĭă. [7]

Totë lé gotë që tombron
M'aroʒëron bin la danĭë. [8]

2 « Il faut aller au médecin,
Au médecin de la ville, oui ! »

3 Le médecin dès son arrivée
Connut la maladie.

4 « Il faut lui faire un bon bouillon
Un bon bouillon de bourrache. »

5 — J'aimerais mieux une soupe au vin
Bien trempée, dans un petit seau.

6 Et si je viens à mourir,
Enterrez-moi dans la cave,

7 Les deux pieds contre la muraille
Et la tête sous le robinet.

8 Toutes les gouttes qui tomberont
M'arroseront bien la gorge.



130. — A Thonon, la brillante jeunesse.

ou : La Femme au Cabaret.



A Thonon, la brillante jeunesse
Aime le bon vin,
Le soir comme le matin,
S'en vont au cabaret,
Avec leurs beaux habits,
Et vive la jeunesse pour se divertir !

Assis auprès d'une table ronde,
Mangeant du jambon,
Quelques gigots de mouton ;
Et le verre à la main,
Le chapeau à leur bras,
Et vive la jeunesse pour se divertir !

— Cher mari, voilà minuit qui frappe,
Le p'tit enfant pleure ;
Nous faut aller l'endormir ;
Rentre dans la maison
Pour bercer ton poupon ;
Et moi au cabaret en chantant ma [chanson.

— Si jamais j' devais reprendre femme,
Je lui défendrais
De venir au cabaret,
Souvent dans la maison
Il y a grand carillon.
Les femmes sont méchantes comm'
[de vrais lions.

Thonon-les-Bains : *(Chantée par Mme Victorine Bonnaud.)*



131. — La Femme ivrogne.

— Allons, ma voisine,
Allons boire chopine,
Du bon vin nouveau
Qu'il y a dans les tonneaux.

— Pendant qu' nous y sommes
Qu' mon mari « maisonne »
Asseyons-nous ici
Et buvons sans souci.

Et le mari rentre
Bientôt dans la chambre,
Se trouve tout surpris
D' voir sa femme au lit.

Le mari très bontable
Descend à la cave ;
Prend bouteille en main
Pour aller lui tirer du vin.

— Qu'as-tu donc, ma femme,
Tu m' parais malade ?
Je vois de tous côtés
Le bouillon renversé.

Quand il fut vers la tonne,
La tonne résonne,
Crie à haute voix :
« C'est ma femme qui le boit ! »

Châtel : *(Mlle Marnne Marchand-Milliet.)*



132. — Tous les Jours

ou : Le Mari jaloux.



1 Garçons du village,
Prenez garde à vous
Tous les jours :
Ne prenez point ces femmes
Infidèles,
Qui vous jouent des tours
Tous les jours.

8 Moi, j'en ai pris une
Qui me joue des tours
Tous les jours.
Ell' s'en va t' à la lune
D' chez elle ;
Ne revient que le jour
Tous les jours.

15 Je lui dis : « Ma femme,
Où diable allez-vous,
Tous les jours ? »
— Je m'en vais à la ville,
Dit-elle,
Rejoindre mes amours
Tous les jours.

22 — Je lui dis : « Ma femme,
Combien gagnez-vous
Tous les jours ? »
— J' gagne cent écus par heure,
Dit-elle,
Et mille écus par jour
Tous les jours.

29 — D' cet argent, ma femme,
Dit's, qu'en ferons-nous
Tous les jours ?
— Nous irons à la foire,
Dit-elle,
Pour acheter des bœufs
Deux à deux.

36 — De ces bœufs, ma femme,
Dit's, qu'en ferons-nous
Tous les jours ?
— Nous mangerons la viande,
Dit-elle,
Les corn's seront pour vous,
Vieux jaloux !

On y ajoute parfois le couplet suivant :

— De ces queues, ma femme,
Dit's, qu'en ferons-nous
Tous les jours ?
— Des lames de rasoir,
Me dit-elle,
Pour raser les jaloux
Comme vous !

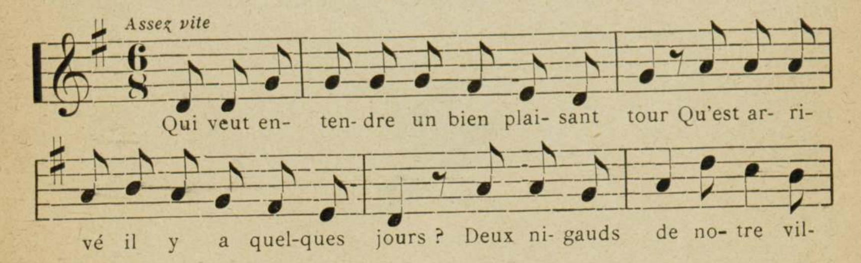
Abondance : *Communiquée par M. J. Cretin.*

Var. : 29-30 Je lui dis ma femme :
« Et qu'en ferons-nous ?
36-37 id.



133. — L'Oiseau volage

ou : Le Coucou.





Qui veut entendre un bien plaisant tour
Qu'est arrivé il y a quelques jours ?
Deux nigauds de notre village
Qui s'en revenaient du marché,
En passant par le bois feuillage,
Entendirent le coucou chanter.

Le premier en a dit : « Oh ! par ma foi,
Ami, s'il a chanté, c'est bien pour toi !
— Oh ! non, ma femme, elle est trop sage
Pour me faire infidélité ;
Mais toi, la tienne qu'est si volage,
C'est pour toi qu'il aura chanté.

— Eh bien, pour qu'il n'y ait aucune erreur,
Allons vite trouver un procureur.
Oui, un bon procureur en ville
Qui nous dise la vérité,
Explique la chos' difficile
Pour qui l' coucou aura chanté.

Le procureur les ayant entendus
Leur dit : « Comptez-moi chacun dix écus. »
Ils mir'nt tous deux la main en bourse ;
Chacun dix écus ont donné :
« Ne craignez point le mal de tête,
C'est pour moi qu'il aura chanté. »

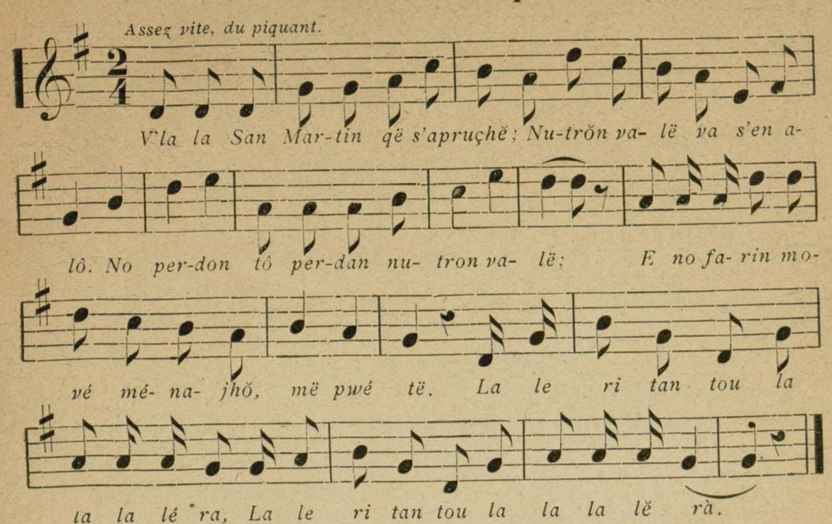
Les deux nigauds se sont pris par la main :
« Allons-nous en vite boir' du bon vin,
Puisque nos femmes sont si sages,
Ayons la joie dedans le cœur ;
Qu'(i) aurait cru qu'un oiseau volage
Eût chanté pour un procureur ? »

Héry-sur-Alby : *Chantée par M. Folliet ;* Saint-Girod (Savoie) : *Chantée par M. Collomb, instituteur.*



134. — La Fanfon d' la San Martin.

ou : **Le Mari trompé.**



— V'la la San Martin që s'apruçhë;
Nutrŏn valë va s'en alô.
No perdon tô perdan nu trŏn valë;
Ë no farin mové ménajhŏ, më pé të [1].

RENGAINE :
— Laleritantou la la la la léra, etc.

Voli-vŏ savê c' që dë bdïo
Qan dë sé dëdïen ma mêson ?
Dë méjhŏ du pan d'orjh en travaillan,
Ë mon valë, awé ma fënă, mon pan
[blïan [2].

Voli-vŏ savê c' që dë bèvŏ
Qan dë sé dëdïen ma mêson ?
Dë bëvŏ d' lëïă à la pomp' en arvan,
Ë mon valë, awé ma fënă, mon vin
[blïan [3].

Voli-vŏ savê c' që d'enbrassŏ
Qan dë sé dëdïen ma mêson ?
D'enbrassŏ nutrà çhàtă en arvan,
Ë mon valë, awé ma fënă, s'en-
[brassan [4].

Voli-vŏ savê ïeu d' më cuçhŏ
Qan dë sé dëdïen ma mêson ?
D'su lô caron dë dromêssŏ solë,
Ë mon valë, awë ma fënă dïan mon lïë [5].

(Anthy (Séchex) : *Chantée par Mme Plassat.*

TRADUCTION : 1. Voilà la Saint-Martin qui s'approche — Notre valet va s'en aller — Nous perdons tout, perdant notre valet — Et nous ferons mauvais ménage, toi et moi.

2. Voulez-vous savoir ce que je mange — Quand je suis dans ma maison ? — Je mange du pain d'orge en travaillant — Et mon valet, avec ma femme, mon pain blanc.

3. Voulez-vous savoir ce que je bois — Quand je suis dans ma maison ? — Je bois de l'eau à la pompe en arrivant — Et mon valet, avec ma femme, mon vin blanc.

4. Voulez-vous savoir ce que j'embrasse — Quand je suis dans ma maison ? — J'embrasse notre chatte en arrivant — Et mon valet, avec ma femme, s'embrassent.

5. Voulez-vous savoir où je me couche — Quand je suis dans ma maison ? — Sur les briques (du carrelage de la cuisine) je dors seul — Et mon valet, avec ma femme, dans mon lit.

Cf. J. RITZ : *Ch. p. H.-S.*, p. 64.

135. — Christophle et le Meunier badin.



Christophle prend son panier ;
Sa femme l'envoie-t-au marché,
Pour vendr' beurre et fromage ;
Tandis que le meunier badin
Allait trouver sa femme.

Sa femme sur un haut point,
Elle le voit venir de loin.
Ell' dit : « Voici Christophle ;
Aussi, de crainte qu'il vous voie,
Mettez-vous dans ce coffre. »

— Ma femme, il fait mauvais temps,
Je viens du marché à présent ;
Personn' ne m'a fait d'offre.
Je suis un homme sans argent :
Je veux vendre ce coffre.

— Ami, n' fais pas l'étourdi ;
Où mettrons-nous nos beaux habits,
Tous nos grands draps, Christophle ?
Oh ! vends ma robe, je t'en prie,
Et laisse-moi le coffre.

— Ce coffre-là vaut de l'argent ;
Je le veux vendre dix-huit francs,
Il est beau-z' et valable.
Je ne sais pas c' qu'il y a dedans,
Il pès' comme le diable [1].

Au premier qu'(i) l'a marchandé,
Le meunier s'est mis à parler :
« Ach'tez, vous aurez l' double ;
Car je suis ici enfermé ;
La cervelle m'y trouble. »

Vous autres, meuniers badins,
O vous qui aimez la catin,
N'allez pas chez Christophle,
Car il va vendre au marché
Les homm's dedans un coffre.

Cusy : *Chantée par Mlle Ernestine Grosjean, et Mme Carrichon.*

Cf. : J. Tiersot : *Ch. p. A.*, 184.

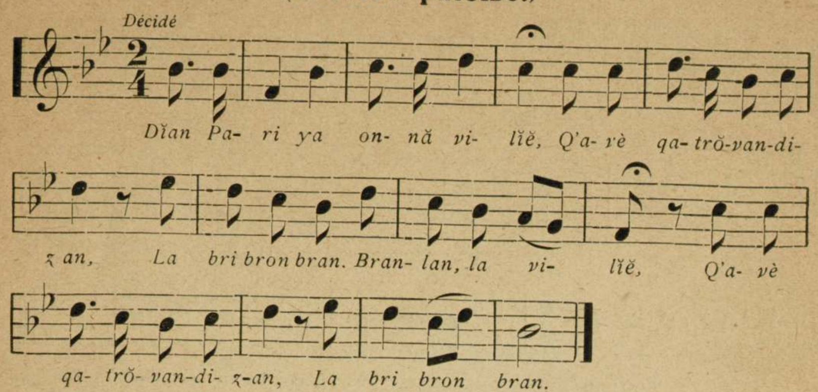
---

1. Dans un texte nous trouvons intercalé le couplet suivant :

Le plus jeun' de ses enfants
Dit : « Papa, l' meunier est dedans. »
—N'en dis pas davantage,
Je m'en vais vendre l'oiseau
En mêm' temps que la cage.

136. — La Vieille qui se marie

(Version patoise.)



Dĭan Pari y a onnă vilĭě,
Q'avè qatrŏ van di-z an, [1]
La bri bron bran,
Branlan la vilĭě.
Q'avè qatrŏ van diz an,
La bri bron bran.

Ë la vilĭě va à la danfě
Pë çharçhi son ver-galan. [2]

(Agencer la rengaine La bri, etc.,
avec le 2ᵉ vers,
comme au 1ᵉʳ couplet.)

La démand' en marĭajhŏ :
« Marĭin nô, d' pardré pa tô ; [3]

D'é oncŏ dëdĭan ma çhambră
Qatrŏ copě dë froman. [4]

D'é oncŏ dëdĭan ma câvă
Qatrŏ ché dë bon vin blĭan. » [5]

Lë dëlĭon, firŏn la nŏfě,
L'endëman, l'entéraman. [6]

I l'ĭéguétě dëdĭan la gueulă :
L'avě pa mé quë trè dan. [7]

I l'ĭéguétě a ra l'orlĭě :
La mossă cressê dëdĭan. [8]

I l'ĭéguétě a ran la panfë :
Lë pan mousissě dëdĭan. [9]

I l'ĭéguétě a ra la tétă :
Lou pĭu alliv' en pleuran. [10]

Traduction : 1 Dans Paris, il y a une vieille — Qui avait quatre-vingts-dix ans.
2 Et la vieille va à la danse — Pour chercher son vert galant.
3 La demande en mariage : « Marions-nous : tu n'y perdras pas tout.
4 J'ai encore dedans ma chambre — Quatre coupes (vieille mesure encore usitée) de froment.
5 J'ai encore dedans ma cave — Quatre pièces de bon vin blanc. »
6 Le lundi, ils firent la noce ; — Le lendemain, l'enterrement.
7 On la regarde près de la bouche : — Elle n'avait pas plus de trois dents.
8 On la regarde près de l'oreille : — La mousse croissait dedans.
9 On la regarde près du ventre : — Le pain moisissait dedans.
10 On la regarde près de la tête : — Les poux s'en allaient en pleurant.

Thonon-les-Bains : *Chantée par Mme V. Bonnaud.*

Voir une autre version patoise de Bonneville dans J. Tiersot : *Ch. p. A.*, 197.



137. — La Vieille qui se marie

(Version en français).



Dedans Paris y a-t' une danse *(bis)*,
Tout entourée de jeunes gens.
Tarari ban ban,
Branlant la vieille ;
Tout entourée de jeunes gens,
Tarari ban ban.

De même, à toutes les strophes, bisser le 1er vers, et agencer le second avec la rengaine : Tarari ban ban, etc.

Alors s'y présente une vieille,
De l'âge de quatre-vingts ans.

L'on y regarde sur sa tête :
Elle avait tous ses cheveux blancs.

L'on y regarde dans sa bouche :
Elle n'avait plus que trois dents.

Il y en a une qui hoche,
L'autre qui fait de li de lan.

L'on y regarde dans l'oreille :
Et la mousse y croissait dedans.

L'on y regarde dans sa marche :
Elle s'en va tout en « creulant [1] ».

Et le lundi l'on fait la noce,
Le mercredi l'enterrement.

Et avec l'argent de ma vieille,
J'en aurai une de quinze ans.

Quand on s' marie avec des vieilles,
On se marie bien plus souvent.

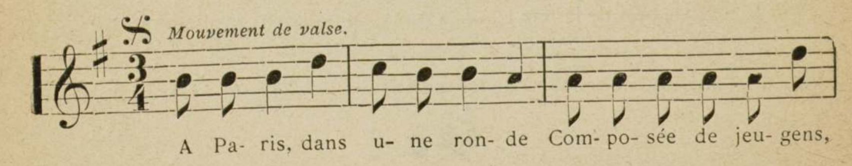
Cusy : *Chantée par Mlles Ernestine et Antoinette Grosjean.*

Collombat a traité le même sujet dans sa chanson : *La Vieille Amoureuse.* (V. Collombat : *Ch. de Savoie*, 2ᵉ édit., Niérat, 1901, n° 17, p. 40.)



A cette chanson se rattachent les 2 rondes populaires suivantes :

138. — La Vieille : 1re ronde.



1. « Creulant : » de « creuler » ; fléchir en tremblant (français local).



139. — La Vieille : 2me ronde.



A Paris dans une ronde [1],
Composée de jeunes gens,
Il se trouva une vieille
De passé quatre-vingts ans.

Tire lir' sautant, sautant la vieille.
ou bien :
Oh ! la vieille, la vieille, la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans.

---

1. Texte commun aux deux rondes qui ne diffèrent que par les rengaines : Tirelire sautant, dans l'une : Oh ! la vieille, la vieille, la vieille, dans l'autre. Dans la 2e ronde, chaque couplet se compose des deux derniers vers du couplet précédent, et de deux vers nouveaux.

Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant :
« Va t'en, va t'en, bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent. »

— Si vous saviez ç' qu'a la vieille
Vous n'en diriez pas autant.
— Dites-nous donc ce qu'a la vieille ?
— Elle a dix tonneaux d'argent.

— Reviens, reviens, bonne vieille,
Marions-nous promptement :
On la conduit au notaire,
« Mariez-moi cette enfant. »

— Cette enfant, dit le notaire,
Elle a bien quatre-vingts ans.
Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterrement

On fit tant sauter la vieille
Qu'elle est morte en sautillant.
On regarda dans sa bouche :
Elle n'avait que trois dents.

Un' qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
On regarde dans sa poche,
Ell' n'avait qu' trois liards d'argent.

On regarda dans sa poche,
Ell' n'avait qu' trois liards d'argent.
On regarda dans sa poche,
Ell' n'avait qu' trois liards d'argent.
Tire lir, etc ..
ou :
La vieille avait trompé le galant.



140. — Le Sire de Francboisy

ou : A jeune Femme, jeune Mari.



La chansonnette du Sir' de Francboisy.
(On bisse chaque fois).

Avait pris femme le Sir' de Francboisy.

La prit trop jeune, bientôt s'en repentit.

Partit en guerre pour battre l'ennemi.

Laisse sa femme au château d' Francboisy.

Revient de guerre au bout d' sept ans et demi.

De son domaine, tout l' monde était parti.

Cherche sa femme trois jours et quatre nuits.

Trouve sa femme dans un bal de Paris.

— Parbleu, Madame, que faites-vous ici ?
— Je ris, je danse avec tous mes amis.
— Parbleu, Madame, où est votre mari ?
— Oh ! je suis veuve de cinq ou six maris.
— Parbleu, Madame, cette vie va finir.
— Qu'êtes-vous donc, pour me parler ainsi ?
— Je suis moi-même le sir' de Francboisy.
La prend, l'emmène au château d' Francboisy.
Tue sa femme d'une ball' de fusil.
Creuse sa tombe du bout d' son parapluie.
Sèm' sur sa tombe de la grain' de persil.
De cette histoire, la moral' la voici :
A jeune femme, il faut jeune mari.

Cusy : *Chantée par Mlle Ernestine Grosjean ;* Annecy : *M. J. Terrier.*



141. — Jeune Femme, vieil Epoux.



(On bisse le premier et le dernier vers.)

1 Mon père m'y marie
A l'âge de quinze ans ;
Il m'a donné-z' un homme
Qui avait quatre-vingts ans ;
Et moi qui n'en ai que quinze,
Comment passer mon temps ?

7 Le premier soir des noces
Avec lui j' vais coucher :
Me tourne les épaules,
Puis il s'endormit là.
Et moi, jeune fillette,
Je n'aimais pas cela.

13 Le lend'main, quand j' me lève,
Chez mon père je m'en vas.
Je lui dis : « Bonjour, père,
Que le bonjour soit à vous !
Vous m'avez donné un homme
Qui ne vaut rien du tout. »

19 Prends patience, ma fille,
C'est un riche marchand ;
Il est déjà malade ;
Peut-être qu'il en mourra.
Tu seras l'héritière
De tous les biens qu'il a.

25 — Au diable la richesse
Quand le plaisir n'y est pas !
J'aimerais mieux un homme
A mon contentement,
Que toutes les richesses
De ce vieillard marchand.

31 Quand j'irai dans l'autr' monde,
Je n'emporterai rien,
Qu'une chemise blanche,
Un beau drap blanc par dessus.
L'on dira : « La belle morte ! »
L'on n'en r'parlera plus.

Héry-sur-Alby : *(Chantée par Mme Guillot).* — Abondance. — Lully.

M. J. Tiersot donne une version d'Aoste (texte seulement) procédant par strophes de 4 vers, mais à peu près identique à celle qui précède. (Cf. *Ch. pop. A.*, p. 311.

Var. :

8-12 ... Je couchas,
Il me tourna l'épaule.
Ne fit que de dormir.
Et moi, pauvre fillette,
Comment passer la nuit.
15-18 Oh ! père, oh, mon bon père,
Pour moi vous avez bien tort
De m'avoir donné un homme,
Toute la nuit il dort.
18 Qui ne sait rien du tout.
25 Je m' moque de la richesse.
28 A l'âge de vingt ans.
31 Et quand je serai morte
32 J' n'aurai besoin de rien.



142. — **2me version mélodique.**



(On bisse le dernier vers.)

Féternes : *(Mme Bel.)* (Un seul couplet.)

Cette musique ne s'adapte pas au texte précédent, mais cadrerait très bien avec la version d'Aoste que nous empruntons à M. Tiersot.

Mon père me marie
A l'âge de quinze ans.
Il m'a donné un homme
De quatre-vingt-dix ans.

Le soir de mes noces,
Avec lui faut coucher :
Me tourne les épaules
Et ne fait que dormir.

Le lendemain des noces
Chez mon pèr' je m'en vas :
« V' m'avez donné un homme
Qui ne vaut rien du tout. »

— Prends patience, ma fille ;
C'est un riche marchand :
Il est souvent malade,
Peut-être il en mourra.

Tu seras l'héritière
De tous les biens qu'il a.
Au diable la richesse
Quand le plaisir n'est pas.

J'aimerais mieux un homme
De mon contentement,
Que toute la richesse
De ce vieillard méchant.



143. — La Belle mariée à un Vieux
ou : Le Désespoir d'amant soldat.



L'autre jour en m'y promenant
Tout le long de ce rivage,
En mon chemin j'ai renscontré
Une beauté parfaite à mon gré.

Oh ! je lui dis tout en riant :
« Etes-vous donc mariée ? »
Elle me répondit que non,
Qu'elle n'avait pas pensé aux garçons.

— Belle, je m'en vais au régiment
Ce sera long pour m'attendre
— Oh ! mon amant, je t'attendrai !
— Et moi, la belle, je t'épouserai !

Il n'en fut pas au régiment
Que son père la marie
Avec un vieux de soixante ans [1].
La bell' n'avait pas encore quinze ans.

---

1. *Var. :* Avec un vieux tout gris, tout blanc.

— Cher papa, je l'épouserai ;
Mais ce sera pour vous plaire.
Oh ! oui, papa, j' l'épouserai ;
Jamais de ma vie, je ne l'aimerai.

Cher papa, permettez-moi donc
De vite écrire z'une lettre ;
Je veux écrire à mon amant
Qui est bien loin dans son régiment.

Il n'en eut pas cette lettre en mains
Qu'il s' mit à verser des larmes :
« Mon capitaine, j' suis un malheureux !
C'est ma maîtresse qui me dit adieu !

— Mon capitaine, permettez-moi
De vite écrire z'une lettre,
Je veux écrire à mes parents.
Que j' vais mourir dans mon régiment.»

Héry-sur-Alby : (*Madame Folliet*).

Cf. Deux autres versions : J. Ritz : *Ch. p. Hte-S.*, p. 29 ; J. Tiersot : *Ch. pop. A.*, p. 243.

Dans cette dernière, l'amant soldat revient pour voir une dernière fois sa maîtresse ; comme ils s'embrassent dans un dernier adieu, la belle tombe morte.

L'a embrassée et rembrassée,
Entre ses bras la belle est restée.



144. — Oraison funèbre des Femmes

ou : Nos Femmes sont mortes.

1 Je m'en vais chez mon voisin :
« Ma femme est morte ! »
— La mienne aussi !
Nous en ferons la noce,
Traleri lera, etc.

5 Nous allons voir chez le curé :
« Nos femmes sont mortes ! »
Faites-nous vite un libera me,
Que le diable les emporte.

9 Nous allons voir chez le cordonnier :
« Nos femmes sont mortes ! »
Vite, faites-nous des souliers,
Pour en aller chercher d'autres

13 Nous allons voir chez le sonneur :
« Nos femmes sont mortes ! »
Sonne tes cloches, sonne-les bien,
Que tout le monde les entende

17 Nous allons voir chez le fossoyeur :
« Nos femmes sont mortes ! »
Creuse leurs fosses, creuse-les bien
Que jamais elles n'en ressortent.

21 Nous allons voir Saint Pierre :
« Nos femmes sont mortes ! »
Oh ! ne les mettez pas en Paradis,
Elles feraient damner les autres !

25 Nous allons voir Lucifer :
« Nos femmes sont mortes ! »
Gardez-les dans les Enfers,
Faites-leur bien griller les côtes !

Vacheresse

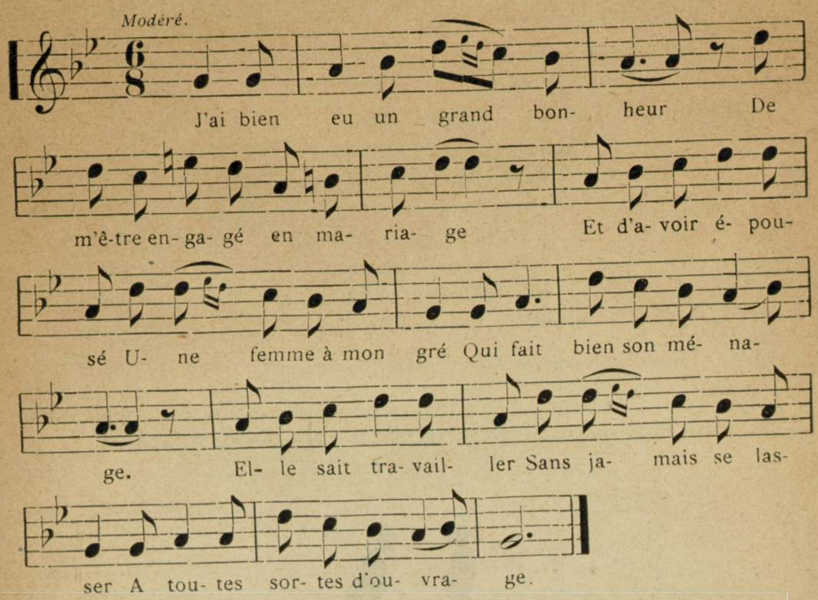
Une version d'Habère-Poche suit le même thème, mais au singulier et à la 3 personne : Il s'en va trouver, etc ..

Var. :

7 Allez chanter les Libera me.
19 Faites la fosse si profonde
23-24 Ferme tes portes, ferme-les bien,
Car elle ferait peur aux autres.
26-27 Préparez-vite un bon grand feu
Qui les réchauffe encore.



145. — Le bien marié.



J'ai bien eu un grand bonheur
De m'être engagé en mariage.
Et d'avoir épousé
Une femme à mon gré,
Qui fait bien son ménage.
Elle sait travailler
Sans jamais se lasser,
A toutes sortes d'ouvrages.

Elle m'aime fidèlement.
Je vis fort content avec elle ;
Nous y passons le temps
Tous deux joyeusement.
Et sans aucune querelle ;
Tout ce que j'entreprends
Fort bien elle y consent,
Et moi de même avec elle.

Elle travaille vitement
Et très proprement sa couture ;
Ell' brode finement,
Gagne beaucoup d'argent ;
Elle sait bien s'y conduire
Et bien utilement,
S'employer au marchand
En dentelles et en coiffures.

Ell' n'a pas l'esprit malin,
Ell' n'est pas du tout arrogante ;
De plus, sans vous parler
De sa fidélité,
Ell' n'en est pas méchante,
Que je fass' mal ou bien
Jamais ell' ne dit rien ;
Toujours elle en est contente.

Elle a l' corps bien façonné :
On n' peut pas trouver une amante
Mieux faite à mon gré.
Ses beaux yeux m'ont charmé ;
Et sa bouche riante,
Son menton et son nez
Sont bien proportionnés ;
C'est là ce qui m'a contenté.

Si je vais au cabaret,
Alors, mes amis, que fait-elle ?
Ell' vient d'un cœur soumis ;
Ell' me dit : « Mon ami,
Contentez votre envie ;
Çà m' fait beaucoup plaisir
De vous voir divertir
En très bonne compagnie. »

Quand j' reviens à la maison,
Si j' suis en boisson, que fait-elle ?
Ell' ouvre sans façon,
Sans faire carillon,
Dans la chambre me mène ;
Ell' me dit : « Mon mignon,
Il faut prendr' du bouillon,
Pour soulager votre peine. »

Ell' vient me déshabiller,
Mon lit réchauffé tout de suite ;
Ell' me dit : « Mon ami,
Il faut vous reposer,
Là vous serez tranquille.
Vous vous reposerez,
Le vin pourra passer,
Le remède est bien facile.

Jeunes garçons à marier,
Tâchez d'attraper sa pareille.
Mais il y a grand danger
Qu'il vous faille rouler
Les quatre coins de la terre
Sans pouvoir attraper
Une femme à vos grés,
Qui ait tout son savoir faire.

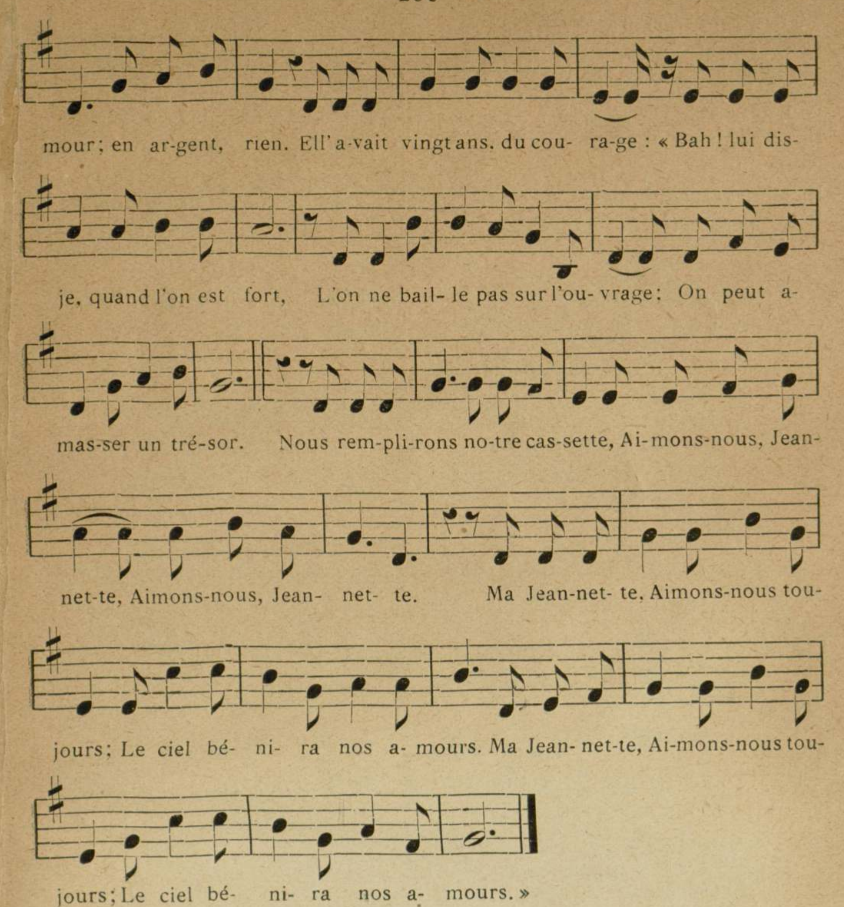
Thonon-les-Bains : (*Chantée par Mme Victorine Bonnaud.*)

Cf. J. Tiersot : *Ch. p. A.*, 316 ; version qui nous a fourni le 2e couplet, dont la chanteuse ne se souvenait pas suffisamment. La mélodie est en majeur.



146. — Aimons-nous, Jeannette.





Quand j'ai pris Jeannette pour femme,
Nous n'avions tous deux pour tout [bien
Que le feu qui brûlait notre âme ;
Tout en amour, en argent, rien.
Elle avait vingt ans, du courage :
« Bah ! lui dis-je, quand l'on est fort,
L'on ne baille pas sur l'ouvrage ;
On peut amasser un trésor.

Refrain :

Nous remplirons notre cassette,
Aimons-nous, Jeannette *(bis)* ;
Ma Jeannette, aimons-nous toujours,
Le Ciel bénira nos amours » *(bis)*.

Après deux ans de mariage
Nous avions déjà deux poupons ;
Dieu bénissait notre ménage,
C'étaient de superbes garçons.
Jeanne rêvait une fillette.
. . . .
. . . .
. . . .

Une fille nous est venue,
Qui ressemble à ma Jeanneton ;
Pour nourrir tous à la charrue,
Y a, comme on dit, bien du coton !
Mais quand je rentre à la chaumière,
Et que je vois autour de moi
Ces trois enfants près de leur mère,
Je me crois plus riche qu'un roi.

Refrain :

En les embrassant, je répète :
« Aimons-nous, etc... »

« Un an de travail et d' peine
Du pétrin nous a fait sortir ;
Le travail a chassé la gêne,
Notre magot va s'arrondir.
Les enfants sont comme on les élève :
Nous ont vus travailler pour eux ;
Ils sont jeunes et pleins de zèle,
Ils nous second'ront de leur mieux.

Refrain :

Notre fortune est presque faite,
Aimons, etc...

Nous pouvons vivr' de nos rentes :
Tous nos enfants sont mariés ;
De nos fils, nos brus sont contentes,
Les vieux ne sont pas oubliés.
Nous comptons près d'une douzaine
De gros garçons frais et dodus,
Qui propageront notre graine,
Jeanne, quand nous ne serons plus.

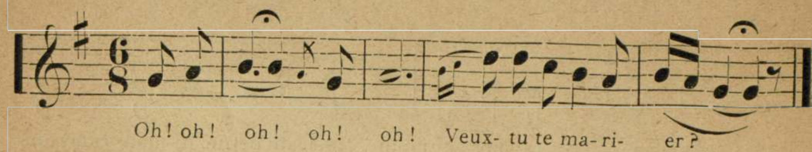
Refrain :

Jusqu'à l'heure de la retraite,
Aimons, etc... »

Héry-sur-Alby : (*Chantée par M. J. Folliet.*)

ERRATA

P. 12. La version de Mûres écrite en *ut* doit s'exécuter en *sol*, comme suit :



P. 71, ligne 19, lire *Ch. Gounod* au lieu de *A. Thomas*.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE v

SYSTÈME GRAPHIQUE D'ÉCRITURE DU PATOIS XXXII

Ire SÉRIE
CHANSONS DE MOISSON

COMMENTAIRE 1

CHANSONS :

1 *Pour cueillir rose fraîche* 6
2 *Dans Paris y a-t une brune* 7
3 *La jeune Veuve* 8
4 *Dessus le Pont de Lyon* (2 versions) 9
5 *Bella Louison* 11
6 *Petite Marjolaine* (2 versions) 12
7 *Là-haut sur la Montagne* (2 versions) 13

IIme SÉRIE
CHANSONS DE BERGÈRES

COMMENTAIRE 15

CHANSONS : 1er GROUPE.

1 *La Bergère aux champs* 19
2 *Il y a six mois que c'était le printemps* 20
3 *Je sens augmenter mes peines* 22
4 *Plaignez mon infortune* (1re version) 23
5 *Petits Moutons* 24
6 *La Bergère endormie* 25
7 *Quel plaisir d'être à table* (1re vers.) 25
8 *La Bergère et l'Amant soldat* (texte ; v. mus. p. **36**) 26
9 *Buvons toujours et vive l'amour* 27
10 *L'Amant soldat renié* (texte ; v. mus. p. **37**) 28
11 *La Bergère et son frère Simon* (2 versions) 29
12 *L'Aveu de la Bergère amoureuse* 31
13 *Amant, cueillez la rose* 31
14 *Le Berger vers sa maîtresse* 33
15 *La jeune Sylvie* 34
16 *Petit Oiseau* 36
La Bergère et l'Amant soldat (v. n° 8) 36
L'Amant soldat renié (v. n° 10) 37

2e GROUPE : **Les Dialogues.**

17 *La Bergère infidèle* 38
18 *Que faites-vous, bergère ?* 39
19 *A la chasse de la bécasse* 40
20 *Bergère, quel plaisir avez-vous seulette ?* 41
21 *La Bocagère* (1re version) 43
22 — (2e version) 44
23 *La Bergère et le vieil Amoureux* 46
24 *Ton petit cœur, bergère* 47
25 *Belle, que faites-vous ici ?* 48
26 *La Belle et le seigneur* 48
27 *La Bergère et le fils du Roi* 49
28 *A quatorze ans mon père m'y marie* (1re version mélodique) 50
(2e version mélodique) 51
30 *Bonjour, Sylvie* (1re version) 52
31 — (2e version) 53
32 — (3e version) 54
33 *Charmante Elisabeau* (1re version) 55
34 — (2e version) 56
35 *Sur l'herbette fougère* 57
36 *La Bergère et le vieux gris* 58
37 *Que fais-tu là, belle Isabeau ?* 58
38 *J'ai perdu mon amant* 59

COMPLÉMENTS :

39 *Chant du soir* 60
40 *Le jeune Montagnard* 61
41 *You! you!* 61
42 *Quand j'étions chez mon père* 62
43 *La chanson de Clitandre* (2e v., n° 4) 63
44 *Si j'étais hirondelle* (2e v. du n° 7) 64

IIIme SÉRIE
CHANSONS D'AMOUR

COMMENTAIRE GÉNÉRAL 65

1er GROUPE : **L'Amour et ses vicissitudes.**

COMMENTAIRE DU 1er GROUPE 73

CHANSONS :

1 *L'Epreuve d'amour* 86
2 *Jeune et jolie* 87
3 *Derrièr' chez nous y a-t une montagne* 89
4 *Elise, vous êtes une ange* 90
5 *Eugénie, belle Eugénie* 91
6 *L'Amant buveur* 92
7 *Les Yeux de ma maîtresse* 93
8 *Je fais l'amour, je bois du vin* 94
9 *J'ai fait l'amour à une rose* 95
10 *Amant, tu as bien pris ma rose* 95
11 *T'en souviens-tu, Jeannette ma mie* 96
12 *Barcarolle rustique* 97
13 *J'ai perdu ma maîtresse* (1re vers.) 98
14 *Petite Rosalie* (1re version) 99
15 *Dedans Paris il y a des jolies filles* 100
16 *La Critique des Filles* 101
17 *Tourments d'amour* 103
18 *Joli vert bois* 103
19 *Vive l'amour* 104
20 *Le beau collier* 104
21 *Les Amants séparés* 105
22 *Cœur sensible à l'amour* 106
23 *Adieu, charmante Eléonore* 107
24 *La Mie du boulanger* 107
25 *L'Amant en voyage* 108
26 *L'Amante délaissée* (1re version) 110
27 *Petit papillon volage* 111
28 *Amants brouillés* 112
29 *L'Amant jaloux* 112
30 *A l'ombrette d'un oranger* 113
31 *La maison de chez nous* 114
32 *Adieu, Rosette, mes amours* 115
33 *Rossignolet sauvage* 116
34 *Rossignol du vert bocage* 117
35 *Les malheurs d'une fille* (1re v. mél.) 118
36 — — (2e v. mél.) 119

37 *Jardin d'amour* (sur l'air précédent) 120
38 *La Fille au régiment* ... 121
39 *L'Amoureux retiré au couvent* ... 122
40 *La Batelière* ... 124
41 *Le Chasseur et la jolie meunière* .. 126
42 *La belle Meunière* ... 127
43 *La belle Jacqueline au moulin* ... 128
44 *Le Meunier amoureux* ... 129
45 *Ribotons sans cesse* ... 130
46 *Le Garçon jardinier* ... 131
47 *La Mie malade* ... 132
48 *Les Amants fidèles* ... 133

COMPLÉMENTS :

49 *Je fais l'amour, je bois du vin* (1re v.) 134
50 *Les Yeux de ma maîtresse* (2e vers.) 135
51 *L'Amante délaissée* (2e version)... 136
52 *J'ai perdu ma maîtresse* (2e version) 136
53 *Petite Rosalie* (2e version) ... 137
54 — (3e version) ... 137
55 *La belle Eugénie* ... 138
56 *L'amante infidèle* ... 138
57 *L'infidélité des Officiers de guerre* 139
58 *La demi-douzaine d'amants* ... 9
59 *Quand la feuille était verte* ... 0
60 *Adieu, vallon, collines adorées* ... 141
61 *O beau Ciel* ... 142
62 *Dans la noble Venise* ... 143

2e GROUPE : **Rendez-Vous, Visites et Sérénades.**

COMMENTAIRE ... 145

CHANSONS :

63 *Les Garçons de chez nous* ... 147
64 *Préparez le souper, dame l'hôtesse.* 148
65 *Sont trois jolis garçons* ... 149
66 *L'Amant bavard* ... 150
67 *Pensant à ma Mie, je me suis levé.* 152
68 *Mie, ouvrez-moi donc la porte* ... 153
69 *Le Galant rusé* ... 154
70 *Chere Eugénie, tu dors bien à ton aise* 155
71 *Lison, tu dors* ... 156
72 *Rossignolet du bois joli* (1re v. mél.) 157
73 — — (2e v. mél.). 158
74 *Par un beau clair de lune* (1re v. mél.) 159
75 — — (2e v. mél.) 160
76 *La Rose au bois* (1re version) ... 160
77 — (2e version) ... 161
78 *Le long du bois* ... 162
79 *Sérénade* ... 163
80 *Rossignolet* ... 164

3e GROUPE : **Impatients désirs de mariage.**

COMMENTAIRE ... 165

CHANSONS :

81 *J'ai quinze ans, c'est l'âge d'amour.* 172
82 *Les filles d'Héry* ... 173
83 *Les filles du quartier* ... 174
84 *Mârè mariâ-mè c'ti an* ... 174
85 *Chanson des filles à marier* ... 175
86 *La fille de Lyon* ... 177
87 *La petite brunette amoureuse* ... 178
88 *Lamentations d'une fille de trente ans* 179
89 *La chanson des vieilles filles* ... 180
90 *Jeune amoureuse* ... 180
91 *Les garçons d'à présent* ... 181
92 *Marions-nous, ma belle Rose* ... 18
93 *Mon Lucien que j'aime* ... 18
94 *La fille du riche* ... 18

COMPLÉMENTS :

95 *Le Désir d'une fille* ... 18
96 *Une fois mariée, adieu la liberté!* 18.

4e GROUPE : **Instances en mariage.**

COMMENTAIRE ... 18

CHANSONS :

97 *La Youyette* ... 19
98 *Bon paysan, donne-moi ta fille* ou *L'Amant chagriné* (1re version)., 196
99 — 2e — .. 197
100 — 3e — .. 197
101 — 4e — .. 197
102 — 5e — .. 198
103 — 6e — .. 198
104 *Amant, tu perds ton temps* ... 19
105 *J'ai fait une maîtresse* (1re version) 19
106 — — (2e version) 200
107 *Rosette* ... 201
108 *Allons, mignonne, nous promener* 202

5e GROUPE : **Mariage et Ménage.**

COMMENTAIRE ... 204

CHANSONS :

109 *Ronde de noce* ... 215
110 *Madame la Mariée* (1re version).. 216
111 — (2e version)... 217
112 *Que mon sort est à plaindre* ... 218
113 *Les regrets de la Mariée* ... 220
114 *Se marier est une grande folie* ... 220
115 *Divertissons-nous* ... 221
116 *Turlututu* ... 222
117 — (version bretonne)... 223
118 *Les soucis en ménage* ... 224
119 — (2e vers. mél.) 225
120 *Maître ou Maîtresse* ... 225
121 *La fanfon d'Monch' Dumont* ... 228
122 *Mon gambio mari* ... 229
123 *Mari mal bâti* ... 230
124 *Le mal Marié* (1re version) ... 231
125 — (2e version) ... 232
126 *J'en suis saoûl de ma femme* ... 232
127 *La mêson d'la Povretô* ... 233
128 *Dian le tréna màleu* ... 234
129 *En revenant du bois joli* ... 236
130 *A Thonon, la brillante jeunesse* .. 237
12 *...a Femme ivrogne* ... 238
1 *Tous les jours* ... 238
L'Oiseau volage ... 239
134 *La fanfon d'la San-Martin* ... 241
135 *Christophle et le Meunier badin* .. 242
136 *La Vieille qui se marie* (vers. pat.) 243
137 — (vers. franç.) 244
138 *La Vieille* (1re ronde) ... 244
139 — (2e ronde) ... 245
140 *Le sire de Francboisy* ... 246
141 *Jeune femme, vieil époux* ... 247
142 — — (2e vers. mél.) 248
143 *La Belle mariée à un vieux* ... 249
144 *Oraison funèbre des femmes* ... 250
145 *Le bien Marié* ... 251
146 *Aimons-nous, Jeannette* ... 252

10725. — Annecy, Imp. J. ABRY, 3, rue de la République



